CORRESPONDANCE

ENTRE

GEORGE SAND

ET

GUSTAVE FLAUBERT

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

FORMAT GRAND IN-18

Les Amours de l'age d'or. 1 vol.
Andriani 1 —
André 1 —
Antonia 1 —
Autour de la table 1 —
Le Beau Laurence 1 —
Les Beaux Messieurs de Bois-Doré 2 —
Cadio 1 —
Césarine Dietrich 1 —
Le Chateau des Désertes 1 —
Le Chateau de Pictordu 1 —
Le Chêne parlant 1 —
Le Compagnon du tour de France 2 —
La Comtesse de Rudolstadt 2 —
La Confession d'une jeune fille 2 —
Constance Verrier 1 —
Consuelo 3 —
Correspondance 3 —
Contes d'une grand'mère 1 —
La Coupe 1 —
Les Dames vertes 1 —
La Daniella 2 —
La Dernière Aldini 1 —
Le Dernier Amour 1 —
Dernières pages 1 —
Les Deux Frères 1 —
Le Diable aux champs 1 —
Elle et Lui 1 —
La Famille de Germandre 1 —
La Filleule 1 —
Flamarande 1 —
Flavie 1 —
Francia 1 —
François le Champi 1 —
Histoire de ma vie 4 —
Un Hiver a Majorque — Spiridion 1 —
L'Homme de neige 3 —
Horace 1 —
Impressions et Souvenirs 1 —
Indiana 1 —
Isidora 1 —
Jacques 1 —
Jean de la Roche 1 —
Jean Ziska — Gabriel 1 —
Jeanne 1 vol.
Journal d'un voyageur pendant la guerre 1 —
Laura 1 —
Légendes rustiques 1 —
Lélia — Métella — Cora 2 —
Lettres d'un Voyageur 1 —
Lucrezia-Floriani - Lavinia 1 —
Mademoiselle La Quintinie 1 —
Mademoiselle Merque 1 —
Les Maitres mosaistes 1 —
Les Maitres sonneurs 1 —
Malgrétout 1 —
La Mare au Diable 1 —
Le Marquis de Villemer 1 —
Ma Sœur Jeanne 1 —
Mauprat 1 —
Le Meunier d'Angibault 1 —
Monsieur Sylvestre 1 —
Mont-Revêche 1 —
Nanon 1 —
Narcisse 1 —
Nouvelles 1 —
Nouvelles lettres d'un Voyageur 1 —
Pauline 1 —
La Petite Fadette 1 —
Le Péché de M. Antoine 2 —
Le Piccinino 2 —
Pierre qui roule 1 —
Promenades autour d'un village 1 —
Questions d'art et de littérature 1 —
Questions politiques et sociales 2 —
Le Secrétaire intime 1 —
Les sept Cordes de la Lyre 1 —
Simon 1 —
Souvenirs de 1848 1 —
Tamaris 1 —
Teverino — Léone Léoni 1 —
Théatre complet 4 —
Théatre de Nohant 1 —
La Tour de Percemont. — Marianne 1 —
L'Uscoque 1 —
Valentine 1 —
Valvèdre 1 —
La Ville noire 1 —

268-16. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 5-16.

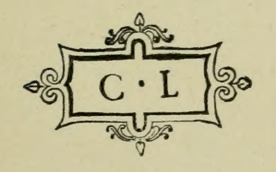
CORRESPONDANCE

ENTRE

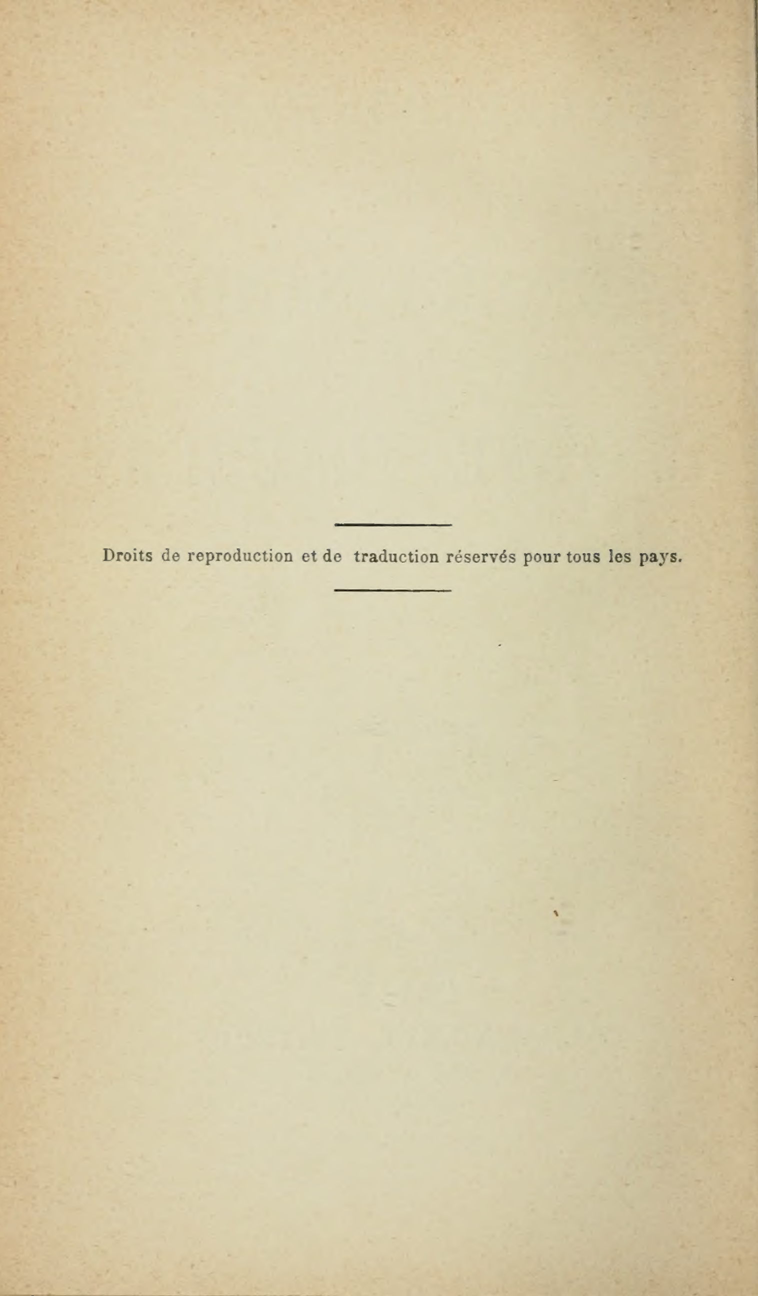
GEORGE SAND

ET

GUSTAVE FLAUBERT



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3



LINA SAND

Le nom de Lina Calamatta, petite-fille de Houdon, qui devint par son mariage avec Maurice Sand, non pas la bru, mais la vraie fille de George Sand, doit demeurer lié à jamais à la Correspondance de l'auteur de *La Mare au Diable* et de ses correspondants.

Cette femme supérieure, si modestement admirable, voua sa vie à la grande âme qu'elle appelait si joliment « bonne mère » et que d'autres ont nommée « la bonne dame de Nohant ». Elle fut le ministre secret de ses charités et, sans ostentation, sans phrases, elle s'ingénia à écarter de l'existence de madame Sand tous les ennuis ou les soucis qui auraient pu l'atteindre. Agir et s'effacer, ces deux verbes résumèrent sa vie.

Quand la mort eut séparé Lina Sand de celle qu'elle aima d'un amour si profond et si tendre, son unique pensée fut de faire revivre son souvenir. C'est ainsi

que, demeurée veuve, l'idée lui vint de compléter la Correspondance de George Sand, publiée par Maurice Sand, et d'y ajouter les lettres de ses correspondants, tels que Gustave Flaubert, Armand Barbès, Mazzini, le prince Napoléon, Marc Dufraisse, François Rollinat, Alexandre Dumas fils, Paul Meurice, Victor Hugo, etc., etc. L'œuvre était vaste, et elle se disait bien que ce travail ne pourrait être publié, elle vivante; mais cette pensée ne l'arrêtait pas. Des rhumatismes rendaient parfois sa pauvre main douloureuse, elle supprimait alors toutes les lettres particulières, s'excusant par un mot auprès de ses amis; elle réservait son temps et ses forces à « sa chère copie ». Elle travaillait silencieusement à l'insu de tous si ce n'est de ses proches; mais, grâce à son effort persistant, les pages s'accumulaient sur les pages. J'avais l'honneur d'être son confident.

« Je ne puis pas vous dire, s'écriait-elle parfois, les joies que me cause cette correspondance. Bonne mère n'est plus morte pour moi, elle m'est rendue, je l'ai retrouvée. » Et souvent elle ajoutait avec un sourire doucement moqueur : « Le souvenir de ceux qui ne sont plus me dérobe l'égoïsme et la platitude de nos contemporains. N'admirez donc pas trop mon travail de préparation, c'est une besogne consolante à laquelle je trouve mon compte. »

C'est durant mon dernier séjour à Nohant que madame Maurice Sand me communiqua la double correspondance de George Sand et de Flaubert. Je fus un des premiers qui eurent l'honneur et la joie de connaître ces lettres qu'on va lire et qu'il ne m'appartient pas d'apprécier. Madame Lina Sand avait rétabli avec un soin pieux tout ce qui avait été supprimé dans la publication première. Elle pensait, avec le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, l'homme de notre temps qui sait le mieux quelle femme fut George Sand, que plus l'auteur des *Lettres d'un Voyageur* sera connu, plus il sera aimé et admiré.

Voici venue l'heure de publier une partie de cette Correspondance, qui éclairera peut-être un jour le XIXe siècle autant que celle de Voltaire et de ses correspondants éclaire le XVIIIe. Rendons hommage à la mémoire de Lina Sand, qui eut l'idée de cette publication la première.

HENRI AMIC.

Toute correspondance est un duo, et l'on ne peut dire qu'on la connaît lorsqu'on n'en connaît qu'une des deux parties; peut-on comprendre les réponses sans les demandes ou se contenter des demandes sans les réponses? Cela est vrai surtout quand il s'agit de la correspondance de deux grands esprits, tels que Gœthe et Schiller, George Sand et Musset. Cela est plus vrai encore quand les deux correspondants sont aussi différents que l'étaient George Sand et Flaubert; l'une, idéaliste, optimiste, d'éloquence abondante et naturelle; l'autre, misanthrope, bourru, jovial, esclave d'un travail acharné; d'ailleurs excellents tous deux. C'est parce que leurs deux voix s'opposent, qu'entendues ensemble, elles s'harmonisent en beauté. L'idée est donc heureuse d'avoir fait se suivre; réunies en un seul volume, leurs lettres jusqu'ici disséminées en quatre. La Correspondance de George Sand avec Flaubert vient d'ailleurs à propos après la publication de sa correspondance avec Alfred de Musset. On a vu ce qu'était l'amour pour cette grande âme et ce grand cœur on verra ce qu'était l'amitié.

CORRESPONDANCE

ENTRE

GEORGE SAND

ET

GUSTAVE FLAUBERT

I

A GEORGE SAND

1863.

Chère madame,

Je ne vous sais pas gré d'avoir rempli ce que vous appelez un devoir. La bonté de votre cœur m'a attendri et votre sympathie m'a rendu fier. Voilà tout.

Votre lettre que je viens de recevoir ajoute encore à votre article[1] et le dépasse, et je ne sais que vous dire, si ce n'est que *je vous aime bien franchement*.

Ce n'est point moi qui vous ai envoyé, au mois de septembre, une petite fleur dans une enveloppe. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'à la même époque j'ai reçu de la même façon une feuille d'arbre.

1. Lettre sur *Salammbô*, Janvier 1863, *Questions d'art et de littérature.*

Quant à votre invitation si cordiale, je ne vous réponds ni oui ni non, en vrai Normand. J'irai peut-être, un jour, vous surprendre, cet été. Car j'ai grande envie de vous voir et de causer avec vous.

Il me serait bien doux d'avoir votre portrait pour l'accrocher à la muraille dans mon cabinet, à la campagne, où je passe souvent de longs mois tout seul. La demande est-elle indiscrète? Si non, mille remerciements d'avance. Prenez ceux-là avec les autres que je réitère.

II

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 15 mars 1864.

Cher Flaubert,

Je ne sais pas si vous m'avez prêté ou donné le beau livre de M. Taine. Dans le doute, je vous le renvoie; je n'ai eu le temps d'en lire ici qu'une partie, et, à Nohant, je vais n'avoir que le temps de griffonner pour Buloz; mais, à mon retour, dans deux mois, je vous redemanderai ces excellents volumes d'une si haute et si noble portée.

Je regrette de ne vous avoir pas dit adieu; mais comme je reviens bientôt, j'espère que vous ne m'aurez pas oubliée et que vous me ferez lire aussi quelque chose de vous.

Vous avez été si bon et si sympathique pour moi à la première représentation de *Villemer*, que je n'admire plus seulement votre admirable talent, je vous aime de tout mon cœur.

GEORGE SAND.

III

A GEORGE SAND

Paris, 1866.

Mais certainement je compte sur votre visite dans mon domicile privé. Quant aux encombrements qu'y peut apporter le beau sexe, vous ne vous en apercevrez pas (soyez-en sûre) plus que les autres. Mes petites histoires de cœur ou de sens ne sortent pas de l'arrière-boutique. Mais comme il y a loin de mon quartier au vôtre et que vous pourriez faire une course inutile, dès que vous serez à Paris donnez-moi un rendez-vous. Et nous en prendrons un autre pour dîner seul à seul les deux coudes sur la table.

J'ai envoyé à Bouilhet votre petit mot affectueux.

A l'heure qu'il est, je suis écœuré par la population qui se rue sous mes fenêtres à la suite du bœuf gras! Et on dit que l'esprit court les rues!

IV

A MONSIEUR FLOBERT (JUSTAVE) H. DE LETTRES BOULEVARD DU TAMPLE, 42, PARIS

Le timbre de la poste porte Palaiseau, 9 mai 66.

Paris, 10 mai 1866.

Monsieur Flobaire, faut que vous soïet un vraie arsouille pour avoir prit mon nom et en avoir écrit une lettre à une

dame qu'avai des bontées pour moi que vous y avez sandoutte étée reçue à ma plasse et héritée de ma quasquete dont gai ressue la votre en plasse que vous y avé laisser. S'est des salletées de conduitte de sette damme et de la vôtre faut panser quele manque bien d'educassion Et de tous Ses sentiment quele doit d'entendre les poliçonerie infect que vous y ecriver et se trompée sur nos stilles. Ci vous ête contant d'avoir écris Fanie et Salkenpeau, moi je cuit contant de les avoir pas lut. Faut pas vous monté le bourichon pour sa. Geai vue su des journos que s'était des vilenit contre la Religion où je cui rentrer dans son sin depuis le pènes que geai ut de cette dame quele mont fai rentrer en moi même et repentir de mes eqsès avec elle, et pourlor si je vous rancontre avec elle que je ni tient plus, vous orrez mon point sur la gueulle. Sa serat la Reparassion de mes pécher et La punission de vos infamie ansanble. Voilla ce que je vous dit et vous salut.

GOULARD.

A Palaisot, ché les Fraires.

Il mon bien dits que j'étais punit de frécantée des fil de Téatre et des hauteur

V

A GUSTAVE FLAUBERT

1866.

Monsieur

Après les recherches les plus scrupuleusement combinnées j'ai enfin retrouvé le caddavre de mon frerre bien aimé. Vous ettes dans les belles lettres et vous auriez etté frappé de la esplendeure de cette cène ce caddavre qui fut un Frerre ettendu nonchalamant sur les bords d'une Fosse impurre un momment j'ai oublié ma doulleur pour contempler il était bon ce jeune homme que les allummettes ont tués mais le vrai couppable c'est cette femme que les pasions on entrennées dans ce courrant desordonés ou notre malheureux payis est à l'heurre qu'il est plus à plaindre a blammer car il y a encore des hommes qui ont un cœur vous qui vous exprimmez si bien dittes lui a cette sirenne quelle a détrui un grand cittoyen je n'ai pas besoin de vous dire que nous contons sur vous pour lui creuser sa noble tombe dittes aussi à Silvanit quelle peut venir nonobestant car l'edducation moblige a lui ofrir un verre de vin jai l'honneur de vous saluer.

J'ai l'honneur de saluer aussi Silvanit pour laquelle je suis un frerre bien à plaindre.

GOULARD AINÉ.

Ayez donc la complesance de remettre à Silvanit les dernierres vollontés de mon pauvre Théodore.

Lettre écrite par Eugène Lambert.

VI

A GUSTAVE FLAUBERT

Palaiseau, 14 mai 1866.

Ceci n'est pas une lettre de Goulard. Il est mort! Le faux Goulard l'a tué en le surpassant dans le réel et le comique. Mais aussi, ce faux Goulard ne se prive de rien, le drôle!

Cher ami, je viens vous dire que je désire vous dédier le roman qui va paraître. Mais comme chacun là-dessus a *son idée* — comme dirait Goulard, — je veux savoir si vous m'autorisez à mettre simplement en tête de ma première page : à mon ami Gustave Flaubert. C'est une coutume que j'ai prise de mettre mes romans sous le patronage d'un nom aimé. J'ai dédié le dernier à Fromentin.

J'attends qu'il fasse beau pour vous demander de venir dîner à Palaiseau avec la *Sirenne* à Goulard, et quelques autres Goulard de votre espèce et de la mienne. Jusqu'à présent il fait un froid de chien et ce n'est pas la peine de venir à la campagne pour s'enrhumer.

J'ai fini mon roman, et vous?

J'embrasse les deux gros diamants qui vous ornent la trompette

JORJE SENS.

Goulard aîné est mon petit Lambert, il me semble qu'il est assez littéraire comme ça.

VII

A GUSTAVE FLAUBERT

Palaiseau, mercredi 16 mai 1866.

Eh bien, mon grand ami, puisque vous vous en allez, et que, dans quinze jours, je vas m'en aller aussi en Berry, pour deux ou trois mois, faites donc un effort pour trouver le temps de venir demain jeudi. Vous dînerez avec cette chère et intéressante Marguerite Thuillier qui s'en va aussi.

Venez donc voir mon ermitage et celui de *Sylvestre*. En partant de Paris, gare de Sceaux, à une heure, vous serez chez moi à deux heures. Ou, en partant à cinq, vous serez à six, et le soir vous pourrez repartir avec mes *cabots*, à neuf ou à dix.

Apportez l'exemplaire [1]. Mettez-y toutes les critiques qui vous viennent. Ça me sera très bon. On devrait faire cela les uns pour les autres, comme nous faisions Balzac et moi. Ça ne fait pas qu'on se change l'un l'autre, au contraire, car en général, on s'obstine davantage dans son *moi*. Mais en s'obstinant dans son moi, on le complète, on l'explique mieux, on le développe tout à fait, et c'est pour cela que l'amitié est bonne, même en littérature, où la première condition d'une valeur quelconque est d'être soi.

Si vous ne pouvez pas venir, j'en aurai mille regrets, mais alors je compte bien sur vous lundi avant le dîner.

1. Il s'agit de *Monsieur Sylvestre,* qui venait de paraitre.

Au revoir et merci pour la permission fraternelle de dédicace.

G. SAND.

VIII

A GEORGE SAND

Paris, 17 ou 18 mai 1866

Ne m'attendez pas chez vous lundi. Ce jour-là je suis obligé d'aller à Versailles! Mais je me trouverai au Magny.

Mille bonnes tendresses de votre

G. FLAUBERT

IX

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 31 juillet 1866.

Mon brave cher camarade,

Est-ce que vous serez à Paris ces jours-ci, comme vous me le faisiez espérer? Je pars d'ici le 2. Quelle bonne chance si je vous trouvais au dîner du lundi suivant! Et puis on joue une pièce [1] de mon fils et de moi le 10. Est-ce que je pourrai me passer de vous ce jour-là? J'aurai de *l'émotion* cette fois, à cause de mon cher collabo-

1. *Les Don Juan de village.*

rateur. Soyez bon ami, et tâchez de pouvoir! Je vous embrasse de tout cœur, dans cette espérance.

FEU GOULARD

G. SAND.

X

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 4 août 1866.

Cher ami, comme je suis toujours dehors, je ne veux pas que vous veniez pour vous casser le nez à mes antipodes. Venez à six heures et dînez avec moi et avec mes enfants que j'attends demain. Nous dînons chez Magny toujours à six heures précises. Vous nous ferez un *sensible plaisir* comme dirait, comme eût dit, hélas! l'infortuné Goulard. Vous êtes bon frère comme tout de me promettre d'être au *Don Juan*. Pour ça je vous embrasse deux fois de plus.

G. SAND.

Samedi soir.

XI

A GUSTAVE FLAUBERT

C'est *jeudi* prochain,

Je vous ai écrit hier soir, nos lettres se croiseront.

A vous de cœur,

G. SAND.

Dimanche, 5 août 1866.

XII

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, mercredi soir, 22 août 1866.

Mon bon camarade et ami, je vas voir Alexandre à Saint-Valery samedi soir. J'y passerai dimanche et lundi. Je reviendrai mardi à Rouen et j'irai vous voir. Dites-moi comment on s'y prend. Je passerai la journée avec vous si vous voulez, je reviendrai coucher à Rouen, si je vous gêne où vous êtes, et je repartirai mercredi matin ou soir pour Paris. Un mot de réponse, tout de suite, par télégraphe si vous pensez que votre réponse ne m'arriverait pas par la poste avant samedi quatre heures.

Je crois que je serai sur pied, car j'ai un rhume affreux. S'il empirait trop, je télégraphierais que je ne peux pas bouger, mais j'espère, je vas mieux déjà.

Je vous embrasse.

G. SAND.

XIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Saint-Valery, 26 août 1866.

Lundi, une heure du matin.

Cher ami, je serai mardi à Rouen à une heure, je m'arrangerai en conséquence. Laissez-moi voir Rouen que je

ne connais pas, ou faites-le-moi voir si vous avez le temps. Je vous embrasse. Dites à votre mère combien je suis touchée et reconnaissante du bon petit mot qu'elle m'a écrit.

G. SAND.

XIV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Paris, 31 août 1866

Embrassez d'abord pour moi votre bonne mère et votre charmante nièce. Je suis vraiment touchée du bon accueil que j'ai reçu dans votre milieu de chanoine, où un anima errant de mon espèce est une anomalie qu'on pouvait trouver gênante. Au lieu de ça, on m'a reçue comme si j'étais de la famille et j'ai vu que ce grand savoir-vivre venait du cœur. Ne m'oubliez pas auprès des très aimables amies, j'ai été vraiment très heureuse chez vous.

Et puis, toi, tu es un brave et bon garçon, tout grand homme que tu es, et je t'aime de tout mon cœur. J'ai la tête pleine de Rouen, de monuments, de maisons bizarres. Tout cela vu avec vous ı e frappe doublement. Mais votre maison, votre jardin, votre *citadelle*, c'est comme un rêve et il me semble que j'y suis encore.

J'ai trouvé Paris tout petit hier, en traversant les ponts. J'ai envie de repartir. Je ne vous ai pas vus assez, vous et votre cadre ; mais il faut courir aux enfants, qui appellent et montrent les dents. Je vous embrasse et je vous bénis tous.

G. SAND.

Paris, vendredi.

En rentrant chez moi hier, j'ai trouvé Couture à qui j'ai dit de votre part que mon portrait *de lui* était selon vous, le meilleur qu'on eût fait. Il n'a pas été peu flatté. Je vas chercher une très bonne épreuve pour vous l'envoyer.

J'ai oublié de prendre trois feuilles du tulipier, il faut me les envoyer dans une lettre, c'est pour quelque chose de cabalistique.

XV

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 2 septembre 1866.

Renvoyez-moi le châle de dentelle. Mon fidèle portier me le renverra où je serai, je ne sais pas encore. Si mes enfants veulent venir avec moi en Bretagne, j'irai les chercher, sinon j'irai seule, devant moi, où le hasard me mènera. En voyage je ne crains, moi, que les distractions. Mais je prends beaucoup sur moi et j'arriverai à me corriger. Vous m'écrivez une bonne chère lettre que j'embrasse. N'oubliez pas mes trois feuilles de tulipier.

On me demande à l'Odéon de faire jouer une pièce fantastique : *la Nuit de Noël* du théâtre de Nohant, je ne veux pas, c'est trop peu de chose. Mais puisqu'ils ont cette idée, pourquoi donc n'essaierait-on pas votre féerie? Voulez-vous que j'en parle? J'ai dans l'idée que ce serait

le vrai théâtre pour une chose de ce genre. L'administration Chilly et Duquesnel veut faire du décor et des *trucs* en restant littéraire. Nous parlerons de ça ensemble quand je serai revenue ici.

Vous avez le temps de m'écrire encore, je ne partirai pas avant trois jours.

Tendresses chez vous.

G. SAND.

Dimanche soir.

J'oubliais! Lévy me promet de vous envoyer mon œuvre complète, c'est énorme. Vous fourrerez ça sur des rayons, dans un coin, et vous y puiserez quand le cœur vous en dira.

XVI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 21 septembre 1866.

Je viens de courir pendant douze jours avec mes enfants, et, en arrivant chez nous, je trouve vos deux lettres; ce qui, ajouté à la joie de retrouver mademoiselle Aurore fraîche et belle, me rend tout à fait heureuse. Et toi, mon bénédictin, tu es tout seul, dans ta ravissante chartreuse, travaillant et ne sortant jamais? Ce que c'est que d'*avoir* trop sorti! Il faut à monsieur des Syries, des déserts, des lacs Asphaltites, des dangers et des fatigues!

Et cependant on fait des *Bovary* où tous les petits recoins de la vie sont étudiés et peints en grand maître. Quel drôle de corps qui fait aussi le combat du Sphinx et de la Chimère! Vous êtes un être très à part, très mystérieux, doux comme un mouton avec tout ça. J'ai eu de grandes envies de vous questionner, mais un trop grand respect de vous m'en a empêchée; car je ne sais jouer qu'avec mes propres désastres, et ceux qu'un grand esprit a dû subir, pour être en état de produire, me paraissent choses sacrées qui ne se touchent pas brutalement ou légèrement.

Sainte-Beuve, qui vous aime pourtant, prétend que vous êtes affreusement vicieux. Mais peut-être qu'il voit avec des yeux un peu salis, comme ce savant botaniste qui prétend que la germandrée est d'un jaune *sale*. L'observation était si fausse, que je n'ai pas pu m'empêcher d'écrire en marge de son livre : *C'est vous qui avez les yeux sales.*

Moi, je présume que l'homme d'intelligence peut avoir de grandes curiosités. Je ne les ai pas eues, faute de courage. J'ai mieux aimé laisser mon esprit incomplet; ça me regarde, et chacun est libre de s'embarquer sur un grand navire à toutes voiles ou sur une barque de pêcheur. L'artiste est un explorateur que rien ne doit arrêter et qui ne fait ni bien ni mal de marcher à droite ou à gauche : son but sanctifie tout. C'est à lui de savoir, après un peu d'expérience, quelles sont les conditions de santé de son âme. Moi, je crois que la vôtre est en bon état de grâce, puisque vous avez plaisir à travailler et à être seul malgré la pluie.

Savez-vous que, pendant que le déluge est partout, nous avons eu, sauf quelques averses, un beau soleil en Bretagne? Du vent à décorner les bœufs sur les plages de l'Océan; mais que c'était beau, la grande houle! et comme la botanique des sables m'emportait et que Maurice et sa femme ont la passion des coquillages, nous avons tout supporté gaiement. Pour le reste, c'est une fameuse balançoire que la Bretagne.

Nous nous sommes pourtant indigérés de *dolmens* et de *menhirs*, et nous sommes tombés dans des fêtes où nous avons vu tous les costumes qu'on dit supprimés et que les vieux portent toujours. Eh bien, c'est laid, ces hommes du passé, avec leurs culottes de toile, leurs longs cheveux, leurs vestes à poches sous les bras, leur air abruti, moitié pochard, moitié dévot. Et les débris celtiques, incontestablement curieux pour l'archéologue, ça n'a rien pour l'artiste, c'est mal encadré, mal composé, Carnac et Erdeven n'ont aucune physionomie. Bref, la Bretagne n'aura pas mes os; j'aimerais mille fois mieux votre Normandie cossue, ou, dans les jours où l'on a du drame dans la *trompette*, les vrais pays d'horreur et de désespoir. Il n'y a rien, là où règne le prêtre et où le vandalisme catholique a passé, rasant les monuments du vieux monde et semant les poux de l'avenir.

Vous dites *nous*, à propos de la *féerie* : je ne sais pas avec qui vous l'avez faite, mais je me figure toujours que cela devrait aller à l'Odéon actuel. Si je la connaissais, je saurais bien faire pour vous ce qu'on ne sait jamais faire pour soi-même, monter la tête aux directeurs. Une chose de vous doit être trop originale pour être comprise par ce

gros Dumaine. Ayez donc une copie chez vous, et, le mois prochain, j'irai passer une journée avec vous, pour que vous me la lisiez. C'est si près de Palaiseau, le Croisset! — et je suis dans une phase d'activité tranquille où j'aimerais bien à voir couler votre grand fleuve et à rêvasser dans votre verger, tranquille lui-même, tout en haut de la falaise. Mais je bavarde, et tu es en train de travailler. Il faut pardonner cette intempérance anormale à quelqu'un qui vient de voir des pierres, et qui n'a pas seulement aperçu une plume depuis douze jours.

Vous êtes ma première visite aux vivants, au sortir d'un ensevelissement complet de mon pauvre *moi*. Vivez! voilà mon *oremus* et ma bénédiction. Et je t'embrasse de tout mon cœur.

G. SAND.

XVII

A GEORGE SAND

Croisset, 1866.

Moi, un être mystérieux, chère Maître, allons donc! Je me trouve d'une platitude écœurante, et je suis parfois bien ennuyé du bourgeois que j'ai sous la peau. Sainte-Beuve, entre nous, ne me connaît nullement quoi qu'il dise. Je vous jure même (par le sourire de votre petite fille) que je sais peu d'hommes moins « vicieux » que moi. J'ai beaucoup rêvé et très peu exécuté. Ce qui trompe les observations superficielles, c'est le désaccord qu'il y a

entre mes sentiments et mes idées. Si vous voulez ma confession, je vous la ferai tout entière.

Le sens du grotesque m'a retenu sur la pente des désordres. Je maintiens que le cynisme confine à la chasteté. Nous en aurons à nous dire beaucoup (si le cœur vous en dit) la première fois que nous nous verrons.

Voici le programme que je vous propose. Ma maison va être encombrée et incommode pendant un mois. Mais vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre (après la pièce de Bouilhet), rien ne vous empêchera, j'espère, de revenir ici, avec moi, non pour un jour, comme vous dites, mais pour une semaine au moins. Vous aurez votre chambre « avec un guéridon et tout ce qu'il faut pour écrire ». Est-ce convenu?

Quant à la féerie, merci de vos bonnes offres de service. Je vous gueulerai la chose (elle est faite en collaboration avec Bouilhet). Mais je la crois un tantinet faible et je suis partagé entre le désir de gagner quelques piastres et la honte d'exhiber une niaiserie.

Je vous trouve un peu sévère pour la Bretagne, non pour les Bretons qui m'ont paru des animaux rébarbatifs. A propos d'archéologie celtique, j'ai publié dans l'*Artiste*, en 1858, une assez bonne blague sur les pierres branlantes, mais je n'ai pas le numéro et ne me souviens même plus du mois.

J'ai lu, d'une traite, les dix volumes de l'*Histoire de ma Vie*, dont je connaissais les dieux tiers environ, mais par fragments. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la vie de couvent.

J'ai sur tout cela quantité d'observations à vous soumettre qui me reviendront.

XVIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 28 septembre 1866.

C'est convenu, cher camarade et bon ami. Je ferai mon possible pour être à Paris à la représentation de la pièce de votre ami, et j'y ferai mon devoir fraternel comme toujours; après quoi, nous irons chez vous et j'y resterai huit jours, mais à la condition que vous ne vous dérangerez pas de votre chambre. Ça me désole, de déranger, et je n'ai pas besoin de tant de Chinois pour dormir. Je dors partout, dans les cendres ou sous un banc de cuisine, comme un chien de basse-cour. Tout est reluisant de propreté chez vous, donc on est bien partout. Je ferai le grabuge de votre mère et nous bavarderons, vous et moi, tant et plus. S'il fait beau, je vous forcerai à courir. S'il pleut toujours, nous nous cuirons les os des guiboles en nous racontant nos peines de cœur. Le grand fleuve coulera noir ou gris, sous la fenêtre, disant toujours : *Vite! vite!* et emportant nos pensées, et nos jours et nos nuits, sans s'arrêter à regarder si peu de chose.

J'ai emballé et mis à la *grande vitesse* une bonne épreuve du dessin de Couture, signée du graveur, mon pauvre ami Manceau. C'est la meilleure que j'aie et je ne l'ai retrouvée qu'ici. J'y ai joint une épreuve photographique d'un dessin de Marchal, qui a été ressemblant aussi; mais d'année en année, on change. L'âge donne

sans cesse un autre caractère à la figure des gens qui pensent et cherchent, c'est pourquoi leurs portraits ne se ressemblent pas et ne leur ressemblent pas longtemps. Je rêvasse tant, et je vis si peu, que je n'ai parfois que trois ans. Mais, le lendemain, j'en ai trois cents, si la rêverie a été noire. N'est-ce pas la même chose pour vous? Ne vous semble-t-il pas, par moments, que vous commencez la vie sans même savoir ce que c'est, et, d'autres fois, ne sentez-vous pas sur vous le poids de plusieurs milliers de siècles, dont vous avez le souvenir vague et l'impression douloureuse? D'où venons-nous et où allons-nous? Tout est possible, puisque tout est inconnu.

Embrassez pour moi la belle et bonne maman que vous avez. Je me fais une joie d'être avec vous deux. Tâchez donc de retrouver cette *blague* sur les pierres celtiques, ça m'intéresserait beaucoup. Avait-on, quand vous les avez vues, ouvert le *galgal* de Lockmariaker et déblayé le domaine auprès de Plouharnel? Ces gens-là écrivaient, puisqu'il y a des pierres couvertes d'hiéroglyphes, et ils travaillaient l'or très bien, puisqu'on a trouvé des torques [1] très bien façonnées.

Mes enfants, qui sont, comme moi, vos grands admirateurs, vous envoient leurs compliments, et je vous embrasse au front, puisque Sainte-Beuve a menti.

G. SAND.

Avez-vous du soleil aujourd'hui?
Ici on étouffe. Le pays est beau.
Quand y viendrez-vous?

1. Colliers gaulois.

XIX

A GEORGE SAND

Croisset, samedi soir... 1866.

Eh bien, je l'ai, cette belle, chère et illustre mine! Je vais lui faire faire un large cadre et l'appendre à mon mur, pouvant dire comme M. de Talleyrand à Louis-Philippe : « C'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison. » Mauvais mot, car nous valons mieux que ces deux bonshommes.

Des deux portraits, celui que j'aime le mieux, c'est le dessin de Couture. Quant à Marchal, il n'a vu en vous que « la bonne femme »; mais moi, qui suis *un vieux romantique*, je retrouve dans l'autre « la tête de l'auteur » qui m'a fait tant rêver dans ma jeunesse.

XX

A GEORGE SAND

Croisset, samedi soir, 1866.

L'envoi des deux portraits m'avait fait croire que vous étiez à Paris, chère maître, et je vous ai écrit une lettre qui vous attend rue des Feuillantines.

Je n'ai pas retrouvé mon article sur les dolmens. Mais j'ai le manuscrit entier de mon voyage en Bretagne parmi

mes « œuvres inédites ». Nous en aurons à dégoiser quand vous serez ici. Prenez courage.

Je n'éprouve pas, comme vous, ce sentiment d'une vie qui commence, la stupéfaction de l'existence fraîche éclose. Il me semble, au contraire, que j'ai toujours existé! et je possède des souvenirs qui remontent aux Pharaons. Je me vois à différents âges de l'histoire très nettement, exerçant des métiers différents et dans des fortunes multiples. Mon individu actuel est le résultat de mes individualités disparues. J'ai été batelier sur le Nil, *leno* à Rome du temps des guerres puniques, puis rhéteur grec dans Suburre, où j'étais dévoré de punaises. Je suis mort, pendant la croisade, pour avoir trop mangé de raisin sur la plage de Syrie. J'ai été pirate et moine, saltimbanque et cocher. Peut-être empereur d'Orient, aussi?

Bien des choses s'expliqueraient si nous pouvions connaître notre généalogie véritable. Car les éléments qui font un homme étant bornés, les mêmes combinaisons doivent se reproduire? Ainsi l'hérédité est un principe juste qui a été mal appliqué.

Il en est de ce mot-là comme de bien d'autres. Chacun le prend par un bout et on ne s'entend pas. Les sciences psychologiques resteront où elles gisent, c'est-à-dire dans les ténèbres et la folie, tant qu'elles n'auront pas une nomenclature exacte, qu'il sera permis d'employer la même expression pour signifier les idées les plus diverses. Quand on embrouille les catégories, adieu la morale!

Ne trouvez-vous pas au fond que, depuis 89, on bat la breloque? Au lieu de continuer par la grande route, qui était large et belle comme une voie triomphale, on s'est

enfui par les petits chemins, et on patauge dans les fondrières. Il serait peut-être sage de revenir momentanément à d'Holbach? Avant d'admirer Proudhon, si on connaissait Turgot?

Mais le Chic, cette religion moderne, que deviendrait-elle!

Opinions chic (ou chiques) : être pour le catholicisme (sans en croire un mot), être pour l'esclavage, être pour la maison d'Autriche, porter le deuil de la reine Amélie, admirer *Orphée aux Enfers*, s'occuper de comices agricoles, parler sport, se montrer froid, être idiot jusqu'à regretter les traités de 1815. Cela est tout ce qu'il y a de plus neuf.

Ah! vous croyez, parce que je passe ma vie à tâcher de faire des phrases harmonieuses en évitant les assonances, que je n'ai pas, moi aussi, mes petits jugements sur les choses de ce monde? Hélas oui! et même je crèverai enragé de ne pas les dire.

Mais assez bavardé, je vous ennuierais à la fin.

La pièce de Bouilhet passera dans les premiers jours de novembre. C'est donc dans un mois que nous nous verrons.

Je vous embrasse très fort, chère maître.

XXI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, lundi soir, 1er octobre 1866.

Cher ami,

Votre lettre m'est revenue de Paris. Il ne m'en manque pas, j'y tiens trop pour en laisser perdre. Vous ne me parlez pas inondations, je pense donc que la Seine n'a pas fait de bêtises chez vous et que le tulipier n'y a pas trempé ses racines. Je craignais pour vous quelque ennui, et je me demandais si votre levée était assez haute pour vous protéger. Ici, nous n'avons rien à redouter en ce genre; nos ruisseaux sont très méchants, mais nous en sommes loin.

Vous êtes heureux d'avoir des souvenirs si nets des autres existences. Beaucoup d'imagination et d'érudition, voilà votre mémoire; mais, si on ne se rappelle rien de distinct, on a un sentiment très vif de son propre renouvellement dans l'éternité. J'avais un frère très drôle, qui souvent disait : « Du temps que j'étais chien... » Il croyait être homme très récemment. Moi, je crois que j'étais végétal ou pierre. Je ne suis pas toujours bien sûre d'exister complètement, et, d'autres fois, je crois sentir une grande fatigue accumulée pour avoir trop existé. Enfin, je ne sais pas, et je ne pourrais pas, comme vous, dire : « Je possède le passé. »

Mais alors vous croyez qu'on ne meurt pas, puisqu'on

redevient? Si vous osez le dire aux *chiqueurs*, vous avez du courage, et c'est bien. Moi, j'ai ce courage-là, ce qui me fait passer pour imbécile; mais je n'y risque rien : je suis imbécile sous tant d'autres rapports.

Je serai enchantée d'avoir votre impression écrite sur la Bretagne; moi, je n'ai rien vu assez pour en parler. Mais je cherchais une impression générale, et ça m'a servi pour reconstruire un ou deux tableaux dont j'avais besoin. Je vous lirai ça aussi, mais c'est encore un gâchis informe.

Pourquoi votre voyage est-il resté inédit? Vous êtes *coquet*; vous ne trouvez pas tout ce que vous faites digne d'être montré. C'est un tort. Tout ce qui est d'un maître est enseignement, et il ne faut pas craindre de montrer ses croquis et ses ébauches. C'est encore très au-dessus du lecteur, et on lui donne tant de choses à son niveau, que le pauvre diable reste vulgaire. Il faut aimer les bêtes plus que soi; ne sont-elles pas les vraies infortunes de ce monde? Ne sont-ce pas les gens sans goût et sans idéal qui s'ennuient, ne jouissent de rien et ne servent à rien? Il faut se laisser abîmer, railler et méconnaître par eux, c'est inévitable; mais il ne faut pas les abandonner, et toujours il faut leur jeter du bon pain, qu'ils préfèrent ou non la m.; quand ils seront soûls d'ordures, ils mangeront le pain; mais, s'il n'y en a pas, ils mangeront la m., *in secula seculorum.*

Je vous ai entendu dire : « Je n'écris que pour dix ou douze personnes. »

On dit, en causant, bien des choses qui sont le résultat de l'impression du moment; mais vous n'étiez pas seul à le dire : c'était l'opinion du *lundi* ou la thèse de ce jour-

là; j'ai protesté intérieurement. Les douze personnes pour lesquelles on écrit et qui vous apprécient, vous valent ou vous surpassent; vous n'avez jamais eu, vous, aucun besoin de lire les onze autres pour être vous. Donc, on écrit pour tout le monde, pour tout ce qui a besoin d'être initié; quand on n'est pas compris, on se résigne et on recommence. Quand on l'est, on se réjouit et on continue. Là est tout le secret de nos travaux persévérants et de notre amour de l'art. Qu'est-ce que c'est que l'art sans les cœurs et les esprits où on le verse? Un soleil qui ne projetterait pas de rayons et ne donnerait la vie à rien.

En y réfléchisssant, n'est-ce pas votre avis? Si vous êtes convaincu de cela, vous ne connaîtrez jamais le dégoût et la lassitude. Et, si le présent est stérile et ingrat, si on perd toute action, tout crédit sur le public, en le servant de son mieux, reste le recours à l'avenir, qui soutient le courage et efface toute blessure d'amour-propre. Cent fois dans la vie, le bien que l'on fait ne paraît servir à rien d'immédiat; mais cela entretient quand même la tradition du bien vouloir et du bien faire, sans laquelle tout périrait.

Est-ce depuis 89 qu'on patauge? Ne fallait-il pas patauger pour arriver à 48, où l'on a pataugé plus encore, mais pour arriver à ce qui doit être? Vous me direz comment vous l'entendez, et je relirai Turgot pour vous plaire. Je ne promets pas d'aller jusqu'à d'Holbach, *bien qu'il ait du bon, la rosse!*

Vous m'appellerez à l'époque de la pièce de Bouilhet. Je serai ici, piochant beaucoup, mais prête à courir et vous aimant de tout mon cœur. A présent que je ne suis plus une femme, si le bon Dieu était juste, je deviendrais un

homme; j'aurais la force physique et je vous dirais : « Allons donc faire un tour à Carthage ou ailleurs. » Mais voilà, on marche à l'enfance, qui n'a ni sexe ni énergie, et c'est ailleurs, bien ailleurs, qu'on se renouvelle; *où?* Je saurai ça avant vous, et, si je peux, je reviendrai vous le dire en songe.

XXII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 19 octobre.

Cher ami, on m'écrit de l'Odéon que la pièce de Bouilhet est pour le 27. Je dois être à Paris le 26. Des affaires m'y appellent dans tous les cas. Je dînerai chez Magny ce jour-là et le lendemain, et le surlendemain. Donc vous saurez où me prendre, car je pense que vous venez pour la première représentation. A vous de cœur toujours et tout plein.

G. SAND.

XXIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 23 octobre 1866.

Cher ami, puisque la pièce est pour le 29 je donne deux jours de plus à mes enfants et je pars d'ici le 28. Vous ne m'avez pas dit si vous vouliez dîner avec moi et votre ami,

le 29, en camarades, chez Magny, de bonne heure, à l'heure qu'il voudra. Faites que je trouve un mot de réponse rue des Feuillantines 97, le 28.

Nous irons ensuite chez vous, le jour que vous voudrez. Ma grande causerie avec vous sera de vous écouter et de vous aimer de tout mon cœur.

Je vous porterai ce que j'ai *en train*, ça me *baillera couraige*, comme on dit chez nous, de vous lire mon *fétus*. Si je pouvais vous porter le soleil de Nohant !

Il est splendide.

Je vous embrasse et vous bénis.

G. SAND

XXIV

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 10 novembre 1866.

En arrivant à Paris, j'apprends une triste nouvelle. Hier soir, pendant que nous causions, — et je crois qu'avant-hier nous avions parlé de lui, — mourait mon ami Charles Duveyrier, le plus tendre cœur et l'esprit le plus naïf. On l'enterre demain ! Il avait un an de plus que moi. Ma génération s'en va pièce à pièce. Lui survivrai-je? Je ne le désire pas ardemment, surtout les jours de deuil et d'adieux. C'est comme Dieu voudra, à condition qu'il me permette d'aimer toujours dans cette vie et dans l'autre.

Je garde aux morts une vive tendresse. Mais on aime les vivants autrement. Je vous donne la part de mon cœur

qu'il avait; ce qui, joint à celle que vous avez, fait une grosse part. Il me semble que ça me console de vous faire ce cadeau-là. Littérairement, ce n'était pas un homme de premier ordre, on l'aimait pour sa bonté et sa spontanéité. Moins occupé d'affaires et de philosophie, il eût eu un talent charmant. Il laisse une jolie pièce : *Michel Perrin*.

J'ai fait la moitié de la route seule, pensant à vous et à la maman, à Croisset, et regardant la Seine, qui, grâce à vous, est devenue une *divinité* amie. Après cela, j'ai eu la société d'un particulier et de deux femmes d'une bêtise bruyante et fausse comme la musique de la pantomime de l'autre jour. Exemple : « J'ai regardé, le soleil ça m'a laissé comme deux points dans les yeux. » Le *mari* : « Ça s'appelle des points lumineux. »

Et ainsi pendant une heure sans débrider.

Je ferai toutes les commissions de *la maison*, car j'en suis, n'est-ce pas?

Je vas dormir toute cassée; j'ai pleuré comme une bète toute la soirée, et je vous embrasse d'autant plus, cher ami.

Aimez-moi *plus* qu'avant, puisque j'ai de la peine.

G. SAND.

Avez-vous un ami dans les magistrats de Rouen?

Si oui, écrivez-lui un mot pour qu'il prenne note de ce *nom-ci* : *Amédée Despruneaux*. C'est une cause civile qui viendra à Rouen d'un jour à l'autre. Faites savoir que ce *Despruneaux* est le plus honnête homme du monde. Vous en pouvez répondre comme de moi.

En faisant ceci, — si la chose est faisable, — vous me rendrez personnellement service. A charge de revanche pour vos amis.

XXV

A GUSTAVE FLAUBERT

11 novembre 1866

Je vous envoie mon ami Despruneaux en personne. Si vous connaissez un juge ou deux, — ou que votre frère puisse lui donner un mot d'appui, faites, je vous embrasserai trois fois sur chaque œil.

G. SAND.

Cinq minutes d'audience et voilà tout le dérangement.

Paris dimanche.

XXVI

A GEORGE SAND

Nuit de lundi

Vous êtes triste, pauvre amie et chère maître; c'est à vous que j'ai pensé en apprenant la mort de Duveyrier. Puisque vous l'aimiez, je vous plains. Cette perte-là s'ajoute aux autres. Comme nous en avons dans le cœur, de ces morts! Chacun de nous porte en soi sa nécropole.

Je suis tout *dévissé* depuis votre départ; il me semble

que je ne vous ai pas vue depuis dix ans. Mon unique sujet de conversation avec ma mère est de parler de vous, tout le monde ici vous chérit.

Sous quelle constellation êtes-vous donc née pour réunir dans votre personne des qualités si diverses, si nombreuses et si rares?

Je ne sais pas quelle espèce de sentiment je vous porte, — mais j'éprouve pour vous une tendresse *particulière* et que je n'ai ressentie pour personne, jusqu'à présent. Nous nous entendions bien, n'est-ce pas, c'était gentil.

Je vous ai surtout regrettée hier au soir à dix heures. Il y a eu un incendie chez mon marchand de bois. Le ciel était rose et la Seine couleur de sirop de groseille. J'ai travaillé aux pompes pendant trois heures et je suis rentré aussi affaibli que le Turc de la girafe.

Un journal de Rouen, *le Nouvelliste*, a relaté votre visite dans Rouen, si bien que samedi, après vous avoir quittée, j'ai rencontré plusieurs bourgeois indignés contre moi parce que je ne vous avais pas exhibée. Le plus beau mot m'a été dit par un ancien sous-préfet : « Ah! si nous avions su qu'elle était là... nous lui aurions... nous lui aurions...» un temps de cinq minutes, il cherchait le mot; « nous lui aurions... souri. » C'eût été bien peu, n'est-ce pas?

Vous aimer « plus » m'est difficile, — mais je vous embrasse bien tendrement. Votre lettre de ce matin, si mélancolique, a été au *fond*. Nous nous sommes séparés au moment où il allait nous venir sur les lèvres bien des choses! Toutes les portes, entre nous deux, ne sont pas encore ouvertes. Vous m'inspirez un grand respect et je n'ose pas vous faire de questions.

XXVII

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Paris, 13 novembre 1866, nuit de mardi à mercredi.

Je n'ai pas encore lu ma pièce. J'ai encore quelque chose à refaire; rien ne presse. Celle de Bouilhet va admirablement bien, et on m'a dit que celle de mon petit ami Cadol[1] viendrait ensuite. Or, pour rien au monde, je ne veux passer sur le corps de cet enfant. Cela me remet assez loin et ne me contrarie *ni ne me nuit* en rien. Quel style! heureusement, je n'écris pas pour Buloz. J'ai vu votre ami, hier soir, au foyer de l'Odéon. Je lui ai serré les mains. Il avait l'air heureux. Et puis j'ai causé avec Duquesnel, de la féerie. Il a grand envie de la connaître; vous n'avez qu'à vous montrer quand vous voudrez vous en occuper : vous serez reçu à bras ouverts.

Mario Proth me donnera demain ou après-demain les renseignements exacts sur la transformation du journal. Demain, je sors et j'achète les souliers de votre chère maman; la semaine prochaine, je vas à Palaiseau et je cherche mon livre sur la faïence. Si j'oublie quelque chose, rappelez-le-moi.

J'ai été malade deux jours. Je suis guérie. Votre lettre m'apporte du bien au cœur. Je répondrai à toutes les questions, tout bonnement, comme vous avez répondu aux

1. Édouard Cadol, auteur dramatique, ami de Maurice Sand.

miennes. On est heureux, n'est-ce pas, de pouvoir dire toute sa vie? C'est bien moins compliqué que ne le croient les bourgeois, et les mystères que l'on peut révéler à l'ami sont toujours le contraire de ce que supposent les indifférents

J'ai été très heureuse, pendant ces huit jours, auprès de vous : aucun souci, un bon nid, un beau paysage, des cœurs affectueux et votre belle et franche figure qui a quelque chose de paternel. L'âge n'y fait rien, on sent en vous une protection de bonté infinie, et, un soir que vous avez appelé votre mère *ma fille*, il m'est venu deux larmes dans les yeux. Il m'en a coûté de m'en aller, mais je vous empêchais de travailler, et puis, et puis — une maladie de ma vieillesse, c'est de ne pas pouvoir tenir en place. J'ai peur de m'attacher trop et de lasser. Les vieux doivent être d'une discrétion extrême. De loin, je peux vous dire combien je vous aime sans craindre de rabâcher. Vous êtes un des *rares* restés impressionnables, sincères, amoureux de l'art, pas corrompus par l'ambition, pas grisés par le succès. Enfin, vous aurez toujours vingt-cinq ans par toute sorte d'idées qui ont vieilli, à ce que prétendent les séniles jeunes gens de ce temps-ci. Chez eux, je crois bien que c'est une pose, mais elle est si bête! si c'est une impuissance, c'est encore pis. Ils sont *hommes de lettres* et pas *hommes*. Bon courage au roman! Il est exquis; mais, c'est drôle, il y a tout un côté de vous qui ne se révèle ni ne se trahit dans ce que vous faites, quelque chose que vous ignorez probablement. Ça viendra plus tard, j'en suis sûre.

Je vous embrasse tendrement, et la maman aussi et la

charmante nièce[1]. Ah! j'oubliais, j'ai vu Couture ce soir; il m'a dit que, pour vous être agréable, il ferait votre portrait au crayon comme le mien pour le prix que vous voudriez fixer. Vous voyez que je suis bon commissionnaire. Employez-moi.

XXVIII

A GUSTAVE FLAUBERT

16 novembre 1866.

Merci, cher ami de mon cœur, pour tout l'ennui que je vous donne avec mon berrichon Despruneaux. Ce sont des amis du vieux pays, toute une adorable famille de braves gens, les pères, les enfants, les femmes, les neveux, tous de l'intimité de Nohant. Il aura été *ému* en vous voyant, il s'en faisait une joie, tout intérêt personnel à part. Et moi qui ne suis pas *pratique*, j'ai oublié de vous dire que le jugement ne serait rendu que dans quinze jours; que par conséquent toute démarche d'ici à quinze jours serait extrêmement utile. S'il gagne son procès relatif aux constructions d'Yport, il se fixera là et je réaliserai le projet depuis longtemps formé d'aller tous les ans chez lui; il a une délicieuse femme et tout ça m'aime de longue date. Vous êtes donc menacé de me voir souvent gratter à votre porte en passant, vous donner un baiser au front, vous crier bon courage à la pioche, et filer.

J'attends toujours nos renseignements sur le journal. Il

1. Madame Caroline Commanville.

paraît que c'est un peu difficile à préciser pour 42. J'ai demandé la plus scrupuleuse exactitude.

Je suis en train de promener depuis deux jours mon *Cascaret*[1], le petit ingénieur dont je vous ai parlé. Il est devenu très joli, les dames le lorgnent, et il ne tiendrait qu'à lui de passer *nègre giraffier*, mais il *aime*! Il est fiancé, il a quatre ans à attendre, à travailler pour se faire une position, et il a fait *un vœu*. Vous lui diriez qu'il est bête, moi je lui prêche au contraire ma morale de vieux troubadour.

Morale à part, je ne crois pas que les enfants de ce temps-ci soient de force à mener de front les sciences et la chope, les cocotes et les fiançailles. La preuve c'est qu'il ne sort plus rien de la jeune bohème. Bonsoir, ami, bon travail et bon somme. Marchez un peu pour l'amour de Dieu et de moi. Dites à vos juges qui me promettaient un sourire, de sourire à mon berrichon.

XXIX

A GUSTAVE FLAUBERT

16 novembre 1866.

Ne faites plus de démarches. Contre toute prévision Despruneaux a gagné son procès d'appel séance tenante.

Que vous ayez fait ou non, il n'en est pas moins reconnaissant et me charge de vous remercier de tout son bon et honnête cœur.

1. Francis Laur.

Bouilhet va de mieux en mieux. Je viens de voir les directeurs qui sont enchantés.

Je vous aime et vous embrasse.

Pensez quelquefois à votre vieux troubadour.

G. SAND.

Vendredi.

XXX

A GUSTAVE FLAUBERT

18 novembre? 1866.

Je crois que je vous ferai plaisir et joie en vous disant que « la conjuration d'*Ambroise* », ainsi s'exprime mon portier, s'annonce comme un véritable succès d'argent. Il y avait ce soir une queue comme à *Villemer*, et Magny qui est aussi un baromètre, est au beau.

Ainsi soyez content. Si cela se soutient, Bouilhet est à flot.

G. S.

Dimanche.

XXXI

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Palaiseau, 22 novembre 1866

Il me semble que ça me portera bonheur de dire bonsoir à mon cher camarade avant de me mettre à l'ouvrage.

Me voilà *toute seule* dans ma maisonnette. Le jardinier et son ménage logent dans le pavillon du jardin, et nous sommes la dernière maison au bas du village, tout isolés dans la campagne, qui est une oasis ravissante. Des prés, des bois, des pommiers comme en Normandie; pas de grand fleuve avec ses cris de vapeur et sa chaîne infernale; un ruisselet qui passe muet sous les saules; un silence... ah! mais il me semble qu'on est au fond de la forêt vierge : rien ne parle que le petit jet de la source qui empile sans relâche des diamants au clair de la lune. Les mouches endormies dans les coins de la chambre se réveillent à la chaleur de mon feu. Elles s'étaient mises là pour mourir, elles arrivent auprès de la lampe, elles sont prises d'une gaieté folle, elles bourdonnent, elles sautent, elles rient, elles ont même des velléités d'amour; mais c'est l'heure de mourir, et, paf! au milieu de la danse, elles tombent raides. C'est fini, adieu le bal!

Je suis triste ici tout de même. Cette solitude absolue, qui a toujours été pour moi vacance et récréation, est partagée maintenant par un mort[1] qui a fini là, comme une lampe qui s'éteint, et qui est toujours là. Je ne le tiens pas pour malheureux, dans la région qu'il habite; mais cette image qu'il a laissée autour de moi, qui n'est plus qu'un reflet, semble se plaindre de ne pouvoir plus me parler.

N'importe! la tristesse n'est pas malsaine : elle nous empêche de nous dessécher. Et vous, mon ami, que fais-tu à cette heure? La pioche aussi, seul aussi; car la maman doit être à Rouen. Ça doit être beau aussi, la nuit,

1. Alexandre Manceau, graveur, ami de Maurice Sand.

là-bas. Y penses-tu quelquefois au « vieux troubadour de pendule d'auberge, qui toujours chante et chantera le parfait amour »? Eh bien, oui, quand même! Vous n'êtes pas pour la chasteté, monseigneur, ça vous regarde. Moi, je dis *qu'elle a du bon, la rosse!*

Et, sur ce, je vous embrasse de tout mon cœur et je vais faire parler, si je peux, des gens qui s'aiment à la vieille mode.

Tu n'es pas forcé de m'écrire quand tu n'es pas en train. Pas de vraie amitié sans liberté *absolue*.

A Paris, la semaine prochaine, et puis à Palaiseau encore, et puis à Nohant.

J'ai vu Bouilhet au lundi. J'en suis *éprise*. Mais quelqu'un de nous claquera chez Magny. J'y ai eu une sueur froide, moi si solide, et j'y ai vu tout bleu.

XXXII

A GEORGE SAND

Croisset, mardi.

Vous êtes seule et triste là-bas, je suis de même ici. D'où cela vient-il, les accès d'humeur noire qui vous envahissent par moments? Cela monte comme une marée, on se sent noyé, il faut fuir. Moi je me couche sur le dos. Je ne fais rien, et le flot passe.

Mon roman va très mal pour le quart d'heure. Ajoutez à cela des morts que j'ai apprises : celle de Cormenin (un ami de vingt-cinq ans), celle de Gavarni, et puis tout le

reste; enfin, ça se passera. Vous ne savez pas, vous, ce que c'est que de rester toute une journée la tête dans ses deux mains à pressurer sa malheureuse cervelle pour trouver un mot. L'idée coule chez vous largement, incessamment, comme un fleuve. Chez moi, c'est un mince filet d'eau. Il me faut de grands travaux d'art avant d'obtenir une cascade. Ah! je les aurai connues, les *affres du style!*

Bref, je passe ma vie à me ronger le cœur et la cervelle, voilà le vrai *fond* de votre ami.

Vous lui demandez s'il pense quelquefois à « son vieux troubadour de pendule », mais je crois bien! Et il le regrette. C'était bien gentil nos causeries nocturnes (il y avait des moments où je me retenais pour ne pas vous *bécotter* comme un gros enfant). Les oreilles ont dû vous corner hier au soir. Je dînais chez mon frère avec toute la famille. Il n'a guère été question que de vous, et tout le monde chantait vos louanges, si ce n'est moi, bien entendu, qui vous ai débinée le plus possible, chère maître bien-aimée.

J'ai relu, à propos de votre dernière lettre (et par une filière d'idées toute naturelle), le chapitre du père Montaigne intitulé « quelques vers de Virgile ». Ce qu'il dit de la chasteté est précisément ce que je crois.

C'est l'effort qui est beau et non l'abstinence en soi. Autrement il faudrait maudire la chair comme les catholiques? Dieu sait où cela mène! Donc, au risque de rabâcher et d'être un Prudhomme, je répète que votre jeune homme a tort[1]. S'il est continent à vingt ans, ce sera un

1. Il s'agit de Francis Laur.

ignoble paillard à cinquante. Tout se paye! Les grandes natures, qui sont les bonnes, sont avant tout prodigues et n'y regardent pas de si près à se dépenser. Il faut rire et pleurer, aimer, travailler, jouir et souffrir, enfin vibrer autant que possible dans toute son étendue.

Voilà, je crois, le vrai humain.

XXXIII

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Palaiseau, 29 novembre 1866.

Il ne faut être ni spiritualiste ni matérialiste, dites-vous, il faut être naturaliste. C'est une grosse question.

Mon *Cascaret* — c'est comme ça que j'appelle le petit ingénieur — la résoudra comme il l'entendra. Ce n'est pas une bête, et il passera par bien des idées, des déductions et des émotions avant de réaliser la prédiction que vous faites. Je ne le catéchise qu'avec réserve; car il est plus fort que moi sur bien des points et ce n'est pas le spiritualisme catholique qui l'étouffe. Mais la question par elle-même est très sérieuse et plane sur notre art, à nous troubadours plus ou moins pendulifères, ou penduloïdes. Traitons-la d'une manière toute impersonnelle; car ce qui est bien pour l'un peut avoir son contraire très bien pour l'autre. Demandons-nous, en faisant abstraction de nos tendances ou de nos expériences, si l'être humain peut recevoir et chercher son entier développement phy-

sique sans que l'intellect en souffre. Oui, dans une société idéale et rationnelle, cela serait ainsi. Mais, dans celle où nous vivons et dont il faut bien nous contenter, la jouissance et l'abus ne vont-ils pas de compagnie, et peut-on les séparer, les limiter, à moins d'être un sage de première volée? Et, si l'on est un sage, adieu l'entraînement, qui est le père des joies réelles!

La question, pour nos artistes, est de savoir si l'abstinence nous fortifie, ou si elle nous exalte trop, ce qui dégénère en faiblesse. — Vous me direz : « Il y a temps pour tout et puissance suffisante pour toute dépense de forces. » Donc, vous faites une distinction et vous posez des limites, il n'y a pas moyen de faire autrement. La nature, croyez-vous, en pose d'elle-même et nous empêche d'abuser. Ah! mais non, elle n'est pas plus sage que nous, qui sommes aussi la nature.

Nos excès de travail, comme nos excès de plaisir, nous tuent parfaitement, et plus nous sommes de grandes natures, plus nous dépassons les bornes et reculons la limite de nos puissances.

Non, je n'ai pas de théories. Je passe ma vie à poser des questions et à les entendre résoudre dans un sens ou dans l'autre, sans qu'une conclusion victorieuse et sans réplique m'ait jamais été donnée. J'attends la lumière d'un nouvel état de mon intellect et de mes organes dans une autre vie; car, dans celle-ci, quiconque réfléchit embrasse jusqu'à leurs dernières conséquences les limites du pour et du contre. C'est M. Platon, je crois, qui demandait et croyait tenir le lien. Il ne l'avait pas plus que nous. Pourtant ce lien existe, puisque l'univers subsiste sans que le

pour et le contre qui le constituent se détruisent réciproquement. Comment s'appellera-t-il pour la nature matérielle? *équilibre*, il n'y a pas à dire; et pour la nature spirituelle? *modération*, chasteté relative, abstinence des abus, tout ce que vous voudrez, mais ça se traduira toujours par *équilibre*. Ai-je tort, mon maître?

Pensez-y, car, dans nos romans, ce que font ou ne font pas nos personnages ne repose pas sur une autre question que celle-là. Posséderont-ils, ne posséderont-ils pas l'objet de leurs ardentes convoitises? Que ce soit amour ou gloire, fortune ou plaisir, dès qu'ils existent, ils aspirent à un but. Si nous avons en nous une philosophie, ils marchent droit selon nous: si nous n'en avons pas, ils marchent au hasard et sont trop dominés par les événements que nous leur mettons dans les jambes. Imbus de nos propres idées, ils choquent souvent celles des autres. Dépourvus de nos idées et soumis à la fatalité, ils ne paraissent pas toujours logiques. Faut-il mettre un peu ou beaucoup de nous en eux? ne faut-il mettre que ce que la société met dans chacun de nous?

Moi, je suis ma vieille pente, je me mets dans la peau de mes bonshommes. On me le reproche, ça ne fait rien. Vous, je ne sais pas bien si, par procédé ou par instinct, vous suivez une autre route. Ce que vous faites vous réussit; voilà pourquoi je vous demande si nous différons sur la question des luttes intérieures, si l'*homme-roman* doit en avoir, ou s'il ne doit pas les connaître.

Vous m'étonnez toujours avec votre travail pénible; est-ce une coquetterie? Ça paraît si peu! Ce que je trouve difficile, moi, c'est de choisir entre les mille combinaisons de

l'action scénique, qui peuvent varier à l'infini, la situation nette et saisissante qui ne soit pas brutale ou forcée. Quant au style, j'en fais meilleur marché que vous.

Le vent joue de ma vieille harpe comme il lui plaît d'en jouer. Il a ses *hauts* et ses *bas*, ses grosses notes et ses défaillances; au fond, ça m'est égal, pourvu que l'émotion vienne, mais je ne peux rien trouver en moi. C'est l'*autre* qui chante à son gré, mal ou bien, et, quand j'essaye de penser à ça, je m'en effraye et me dis que je ne suis rien, rien du tout.

Mais une grande sagesse nous sauve; nous savons nous dire : « Eh bien, quand nous ne serions absolument que des instruments, c'est encore un joli état et une sensation à nulle autre pareille que de se sentir vibrer. »

Laissez donc le vent courir un peu dans vos cordes. Moi, je crois que vous prenez plus de peine qu'il ne faut, et que vous devriez laisser faire l'*autre* plus souvent. Ça irait tout de même et sans fatigue. L'instrument pourrait résonner faible à de certains moments; mais le souffle, en se prolongeant, trouverait sa force. Vous feriez après, ce que je ne fais pas, ce que je devrais faire; vous remonteriez le ton du tableau tout entier et vous sacrifieriez ce qui est trop également dans la lumière.

Vale et me ama.

XXXIV

A GEORGE SAND

Samedi matin.

Ne vous tourmentez pas pour les renseignements relatifs aux journaux. Ça occupera peu de place dans mon livre et j'ai le temps d'attendre. Mais quand vous n'aurez rien à faire, jetez-moi sur un papier quelconque ce que vous vous rappelez de 48. Puis vous me développerez cela en causant. Je ne vous demande pas de la copie, bien entendu, mais de recueillir un peu vos souvenirs personnels.

Connaissez-vous une actrice de l'Odéon qui a joué Macdulf dans *Macbeth*, Duguéret? Elle voudrait bien avoir dans *Mont-Revêche* le rôle de Nathalie. Elle vous sera recommandée par Girardin, Dumas et moi. Je l'ai vue hier dans *Faustine*, où elle a montré du chien. Vous êtes donc prévenue; à vous de prendre vos mesures. Mon opinion est qu'elle a de l'intelligence et qu'on peut en tirer parti.

Si votre petit ingénieur a fait un *vœu*, et que ce vœu-là ne lui coûte pas, il a raison de le tenir; sinon, c'est une pure niaiserie, entre nous. Où la liberté existera-t-elle si ce n'est dans la passion?

Eh bien! non. *De mon temps*, nous ne faisions pas de vœux pareils et on était amoureux! et crânement! Mais tout s'associait dans un large éclectisme, et si l'on s'écartait *des dames*, c'était par orgueil, par défi envers soi-même, comme tour de force. Enfin nous étions des roman-

tiques rouges, d'un ridicule accompli, mais d'une efflorescence complète. Le peu de bon qui me reste vient de ce temps-là.

XXXV

A GUSTAVE FLAUBERT

Palaiseau, 30 novembre 1866.

Il y aurait bien à dire sur tout ça, mon camarade. Mon *Cascaret*, c'est-à-dire le fiancé en question, se garde pour sa fiancée. Elle lui a dit : « Attendons que vous ayez réalisé certaines questions de travail. » Et il travaille. Elle lui a dit : « Gardons nos puretés l'une pour l'autre. » Et il se garde. Ce n'est pas le spiritualisme catholique qui l'étouffe; mais il se fait un grand idéal de l'amour, et pourquoi lui conseillerait-on d'aller le perdre quand il met sa conscience et son mérite à le garder?

Il y a un équilibre que la nature, notre souveraine, met elle-même dans nos instincts, et elle pose vite la limite de nos appétits. Les grandes natures ne sont pas les plus robustes. Nous ne sommes pas développés dans tous les sens par une éducation bien logique. On nous comprime de toutes façons et nous poussons nos racines et nos branches où et comme nous pouvons. Aussi les grands artistes sont-ils souvent infirmes, et plusieurs ont été impuissants. Quelques-uns, trop puissants par le désir, se sont épuisés vite. En général, je crois que nous avons des joies et des peines trop intenses, nous qui travaillons du cerveau. Le

paysan qui fait, nuit et jour, une rude besogne avec la terre et avec sa femme, n'est pas une nature puissante. Son cerveau est des plus faibles. Se développer dans tous les sens, vous dites? Pas à la fois, ni sans repos, allez! Ceux qui s'en vantent blaguent un peu, ou, s'ils mènent tout à la fois, tout est manqué. Si l'amour est pour eux un petit pot-au-feu et l'art un petit gagne-pain, à la bonne heure; mais, s'ils ont le plaisir immense, touchant à l'infini, et le travail ardent, touchant à l'enthousiasme, ils ne les alternent pas comme la veille et le sommeil.

Moi, je ne crois pas à ces don Juan qui sont en même temps des Byron. Don Juan ne faisait pas de poèmes, et Byron faisait, dit-on, bien mal l'amour. Il a dû avoir quelquefois — on peut compter ces émotions-là dans la vie — l'extase complète par le cœur, l'esprit et les sens; il en a connu assez pour être un des poètes de l'amour. Il n'en faut pas davantage aux instruments de notre vibration. Le vent continuel des petits appétits les briserait.

Essayez quelque jour de faire un roman dont l'artiste (le vrai) sera le héros, vous verrez quelle sève énorme, mais délicate et contenue; comme il verra toute chose d'un œil attentif, curieux et tranquille, et comme ses entraînements vers les choses qu'il examine et pénètre seront rares et sérieux. Vous verrez aussi comme il se craint lui-même, comme il sait qu'il ne peut se livrer sans s'anéantir, et comme une profonde pudeur des trésors de son âme l'empêche de les répandre et de les gaspiller. L'artiste est un si beau type à faire, que je n'ai jamais osé le faire réellement; je ne me sentais pas digne de toucher à cette figure belle et trop compliquée, c'est viser trop haut pour une simple

femme. Mais ça pourra bien vous tenter quelque jour, et ça en vaudra la peine.

Où est le modèle? Je ne sais pas, je n'en ai pas connu *à fond* qui n'eût quelque tache au soleil, je veux dire quelque côté par où cet artiste touchait à l'épicier. Vous n'avez peut-être pas cette tache, vous devriez vous peindre. Moi, je l'ai. J'aime les classifications, je touche au pédagogue. J'aime à coudre et à torcher les enfants, je touche à la servante. J'ai des distractions et je touche à l'idiot. Et puis, enfin, je n'aimerais pas la perfection; je la sens et ne saurais la manifester. Mais on pourrait bien lui donner des défauts dans sa nature. Quels? Nous chercherons ça quelque jour. Ça n'est pas dans votre sujet actuel et je ne dois pas vous en distraire.

Ayez moins de cruauté envers vous. Allez de l'avant, et, quand le souffle aura tout produit, vous remonterez le ton général et sacrifierez ce qui ne doit pas venir au premier plan. Est-ce que ça ne se peut pas? Il me semble que si. Ce que vous faites paraît si facile, si abondant! c'est un trop-plein perpétuel, je ne comprends rien à votre angoisse.

Bonsoir, cher frère; mes tendresses à tous les vôtres. Je suis revenue à ma solitude de Palaiseau, je l'aime; je m'en retourne à Paris lundi. Je vous embrasse bien fort. Travaillez bien.

G. SAND.

XXXVI

MONSIEUR GUSTAVE FLOBERT A CROISSET, ROUEN

Le timbre de la poste porte : Paris, 4 décembre 1866.

Monsieur le bruits que vous fete dans la literature par vos talent distinguée j'en ai fete aussie dans les tems de la maniere que j'ai pue dans mes moyens j'ai debuttée en 1804 sous les hospisses de la celebre M^de Saqui et ramportée des suqsès et laissée des souvenirs dans les analles de la voltige et corégrafie equilibriste dans tout les pays que j'y ai bien étée aprécié par les generaux et autres oficiers de l'empire dont j'ai étée solicité jusque dans une age avancée que des femmes de préfets et de ministre ne pourraient pas s'en flatée j'ai lue vos ouvrages distinguée notament M^de Bovarie que je me sens capable de vous en servir de modele quant elle casse la chaîne de ses piés pour aller ou son cœur l'appelle. Je suis bien conserver pour mon agè avancée et que si vous avez des repugnances pour une artiste dans le malheur, je me contenterais de vos sentiments idéalles. Vous pouvez donc compter sur mon cœur ne pouvant disposée de ma personne étant marié à un homme léger qui m'a mangée un cabinet de cire dont toutes figures de personnages celebre rois empereurs, ancien et moderne et crimes celebres que si j'en avais eue votre permissions on vous aurait mis du nombre. J'ai eue ensuitte une place dans les chemins de fer sous gare pour la tenue des cabinets dont la jalouzie de mes rivalle me lont fait perdre c'est dans ces

sentiment que je vous écris que si vous dégniez écrire l'histoire de ma malheureuse existence vous seulle en seriez digne et y verriez des choses dont vous seriez digne d'appréciée je me represanterait à votre domicille a rouen que jen ai eue ladresse par Monsieur Bouilhet qui me connait bien maïant recherché dans son jeune age il vous dira que j'aie le phisique encore agréable et toujours fidelle à tous ceux qui mont connu soit dans le civille ou le militaire et dans ces sentiment serait pour la vie votre afectionnée.

VICTOIRE POTELET
ditte MARENGO LIRONDELLE femme DODIN.

Rue Lanion, 47, Belleville.

XXXVII

A GEORGE SAND

Nuit de mercredi, 5 décembre 1866.

Oh! que c'est beau la lettre de Marengo l'hirondelle! Sérieusement je trouve cela un chef-d'œuvre! Pas un mot qui ne soit un mot de génie. J'ai ri tout haut à plusieurs reprises. Je vous remercie bien, chère maître, vous êtes gentille comme tout.

Vous ne me dites jamais ce que vous faites. Le drame, où en est-il?

Je ne suis pas du tout surpris que vous ne compreniez rien à mes angoisses littéraires! Je n'y comprends rien moi-même. Mais elles existent pourtant, et violentes. Je

ne sais plus comment il faut s'y prendre pour écrire et j'arrive à exprimer la centième partie de mes idées, après des tâtonnements infinis. Pas primesautier, votre ami, non ! pas du tout ! Ainsi voilà deux jours entiers que je tourne et retourne un paragraphe sans en venir à bout. J'ai envie de pleurer dans des moments ! Je dois vous faire pitié ! et à moi donc !

Quant à notre sujet de discussion (à propos de votre jeune homme), ce que vous m'écrivez dans votre dernière lettre est tellement ma manière de voir, que je l'ai non seulement mise en pratique, mais prêchée. Demandez à Théo. Entendons-nous cependant. Les artistes (qui sont des prêtres) ne risquent rien d'être chastes, au contraire ! Mais les bourgeois, à quoi bon ? Il faut bien que certains soient dans l'humanité. Heureux même ceux qui n'en bougent.

Je ne crois pas (contrairement à vous) qu'il y ait rien à faire de bon avec le caractère de l'*Artiste idéal* ; ce serait un monstre. L'art n'est pas fait pour peindre les exceptions, et puis j'éprouve une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur. Je trouve même qu'un romancier *n'a pas le droit d'exprimer son opinion* sur quoi que ce soit. Est-ce que le bon Dieu l'a jamais dite, son opinion ? Voilà pourquoi j'ai pas mal de choses qui m'étouffent, que je voudrais cracher et que je ravale. A quoi bon les dire, en effet ! Le premier venu est plus intéressant que M. G. Flaubert, parce qu'il est plus *général* et par conséquent plus typique.

Il y a des jours, néanmoins, où je me sens au-dessous du crétinisme. J'ai maintenant un bocal de poissons rouges

et ça m'amuse. Ils me tiennent compagnie pendant que je dîne. Est-ce bête de s'intéresser à des choses aussi melones! Adieu, il est tard, j'ai la tête cuite.

Je vous embrasse.

XXXVIII

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Décembre 1866.

« Ne rien mettre de son cœur dans ce qu'on écrit? » Je ne comprends pas du tout, oh! mais du tout. Moi, il me semble qu'on ne peut pas y mettre autre chose. Est-ce qu'on peut séparer son esprit de son cœur? est-ce que c'est quelque chose de différent? est-ce que la sensation même peut se limiter? est-ce que l'être peut se scinder? Enfin ne pas se donner tout entier dans son œuvre, me paraît aussi impossible que de pleurer avec autre chose que ses yeux et de penser avec autre chose que son cerveau. Qu'est-ce que vous avez voulu dire? vous me répondrez quand vous aurez le temps.

XXXIX

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 8 décembre 1866.

Vous me demandez ce que je fais? Votre vieux troubadour est content, ce soir. Il a passé la nuit à refaire un

deuxième acte qui ne venait pas bien et qui est bien venu, si bien que mes directeurs sont enchantés, et que j'ai bon espoir de réussir la fin — laquelle ne me plaît pas encore, mais il faudra en sortir. Enfin je n'ai rien à vous dire de moi qui soit bien intéressant. Quand on a une patience de bœuf et le poignet rompu à casser des pierres, bien ou mal, on n'a guère de péripéties et d'émotions à raconter. Mon pauvre Manceau m'appelait *le cantonnier*, et rien de moins poétique que ces êtres-là.

Et vous, cher brave ami, vous avez des angoisses et des douleurs d'enfantement? c'est beau et c'est jeune, n'en a pas qui veut!

Quand ma belle-fille met au monde de chers petits enfants, je me livre de cœur à un tel travail en la tenant dans mes bras, que ça réagit sur la bête, et que l'enfant arrivé, je suis plus malade qu'elle et même sérieusement. Il me semble que votre peine actuelle réagit sur moi et que j'en ai mal à ma tête. Mais, hélas! je ne peux aider à aucune naissance, et je regrette presque le temps où on croyait hâter la délivrance en brûlant des cierges devant une image.

Je vois que ce coquin de Bouilhet m'a trahie, il m'avait promis de recopier d'une folle écriture la lettre de Marengo pour voir si vous y couperiez. On m'en écrit de sérieuses qui sont de cette force-là. Comme il est bon et gentil, votre grand ami! il est adoré à l'Odéon et ce soir on m'a dit que la pièce allait de mieux en mieux. Moi j'ai été l'entendre de nouveau, il y a deux ou trois jours, et j'en ai été encore plus ravie que la première fois.

Allons, allons, bon courage quand même et quand vous

vous reposez, souviens-toi qu'on t'aime. Des tendresses à la maman, au frère, à la nièce.

G. SAND.

XL

A GEORGE SAND

Croisset, nuit de samedi

J'ai vu le citoyen Bouilhet qui a eu dans sa belle patrie un vrai triomphe. Ses compatriotes qui l'avaient radicalement nié jusqu'alors, du moment que Paris l'applaudit, hurlent d'enthousiasme. — Il reviendra ici samedi prochain pour un banquet qu'on lui offre, — 80 couverts au moins, etc. !

Quant à Marengo l'hirondelle, il vous avait si bien gardé le secret qu'il a lu l'épître en question avec un étonnement dont j'ai été dupe.

Pauvre Marengo! c'est une figure! — et que vous devriez faire quelque part. Je me demande ce que seraient ses mémoires écrits dans ce style-là? — Le mien (de style) continue à me procurer des embêtements qui ne sont pas minces. J'espère cependant, dans un mois, avoir passé l'endroit le plus vide! Mais actuellement je suis perdu dans un désert; enfin, à la grâce de Dieu, tant pis! — Avec quel plaisir j'abandonnerai ce genre-là pour n'y plus revenir de mes jours!

Peindre des bourgeois modernes et français me pue au nez étrangement! Et puis il serait peut-être temps de

s'amuser un peu dans l'existence, et de prendre des sujets agréables pour l'auteur?

Je me suis mal exprimé en vous disant « qu'il ne fallait pas écrire avec son cœur »; j'ai voulu dire : ne pas mettre sa personnalité en scène. Je crois que le grand art est scientifique et impersonnel. Il faut, par un effort d'esprit, se transporter dans les personnages et non les attirer à soi. Voilà du moins la méthode; ce qui arrive à dire : Tâchez d'avoir beaucoup de talent et même de génie si vous pouvez. Quelle vanité que toutes les poétiques et toutes les critiques! — et l'aplomb des messieurs qui en font m'épate. Oh! rien ne les gêne, ces cocos-là!

Avez-vous remarqué comme il y a dans l'air, quelquefois, des courants d'idées communes? Ainsi, je viens de lire, de mon ami Du Camp, son nouveau roman : les *Forces perdues*. Cela ressemble par bien des côtés à celui que je fais. C'est un livre (le sien) très naïf et qui donne une idée *juste* des hommes de notre génération devenus de vrais fossiles pour les jeunes gens d'aujourd'hui. La réaction de 48 a creusé un abîme entre les deux France.

Bouilhet m'a dit que vous aviez été à un des derniers Magny sérieusement indisposée, toute « femme en bois » que vous prétendez être.

Oh! non, vous n'êtes pas en bois, cher bon grand cœur! « Vieux troubadour aimé », il serait peut-être opportun de réhabiliter au théâtre Almanzor? Je le vois avec sa toque, sa guitare et sa tunique abricot engueulant, du haut d'un rocher, des boursiers en habit noir. Le discours pourrait être beau. Allons, bonne nuit; je vous baise sur les deux joues tendrement.

XLI

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 17 décembre 1866.

Il y a quelque chose comme huit jours, on est venu chez moi le matin pour me demander l'adresse du cordonnier, ma bonne n'a pas voulu m'éveiller, et à midi seulement j'ai lu la lettre, le porteur s'annonçait comme venant de la rue — et de l'hôtel du Helder. J'ai répondu tout de suite que *Simonin demeurait rue Richelieu 15*. Je m'adressais à votre mère, croyant que c'était elle qui m'écrivait. Je vois qu'elle n'a pas reçu mon mot et je n'y comprends plus rien, mais il n'y a pas de ma faute.

Votre vieux troubadour est encore malade comme un chien aujourd'hui, ça ne l'empêchera pas d'aller au Magny de ce soir. Il ne pourrait pas claquer en meilleure compagnie; encore qu'il préférât le bord d'un fossé, au printemps.

Tout va bien d'ailleurs et je pars pour Nohant samedi. Je suis occupée à lancer de mon mieux le livre d'entomologie que Maurice publie et qui est très réussi.

Je fais pour lui ce que je n'ai jamais fait pour moi, j'écris aux journalistes.

Je vas recommander mademoiselle Bosquet à qui je pourrai, mais ça, ça s'adresse à un autre public et je ne suis pas aussi bien accueillie des littérateurs que des savants. — Mais certainement Marengo l'hirondelle est *à faire* et le troubadour abricot aussi. Tout ça c'était des

Cadio de la révolution qui commençaient à être ou à vouloir être quelque chose, n'importe quoi. Je suis des derniers venus, et, vous autres nés de nous, vous êtes entre les illusions de mon temps et la déception crue des temps nouveaux. Il est tout simple que Du Camp se rencontre avec vous dans une série d'observations et d'idées, ça ne fait rien. Il n'y aura pas ressemblance.

Oh non! je ne vous ai pas trouvé un titre, c'est trop sérieux, et puis il faudrait tout connaître. Dans tous les cas, aujourd'hui je ne suis bonne qu'à rédiger mon épitaphe.

Et in Arcadia ego, vous savez. Je vous aime, cher ami frère, et vous bénis de tout mon cœur.

G. SAND.

Lundi.

XLII

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Paris, 9 janvier 1867.

Cher camarade,

Ton vieux troubadour a été tenté de claquer. Il est toujours à Paris. Il devait partir le 25 décembre; sa malle était bouclée; ta première lettre l'a attendu tous les jours à Nohant. Enfin, le voilà tout à fait en état de partir et il part demain matin avec son fils Alexandre[1], qui veut bien l'accompagner.

C'est bête d'être jeté sur le flanc et de perdre pendant

1. Alexandre Dumas fils.

trois jours la notion de soi-même et de se relever aussi affaibli que si on avait fait quelque chose de pénible et d'utile. Ce n'était rien, au bout du compte, qu'une impossibilité momentanée de digérer quoi que ce soit. Froid, ou faiblesse, ou travail, je ne sais pas. Je n'y songe plus guère. Sainte-Beuve inquiète davantage, on a dû te l'écrire. Il va mieux aussi, mais il y aura infirmité sérieuse, et, à travers cela, des accidents à redouter. J'en suis toute attristée et inquiète.

Je n'ai pas travaillé depuis plus de quinze jours; donc, ma tâche n'est pas avancée, et, comme je ne sais pas si je vas être en train tout de suite, j'ai donné *campo* à l'Odéon. Ils me prendront quand je serai prête. Je médite d'aller un peu au Midi quand j'aurai vu mes enfants. Les plantes du littoral me trottent par la tête. Je me désintéresse prodigieusement de tout ce qui n'est pas mon petit idéal de travail paisible, de vie champêtre et de tendre et pure amitié. Je crois bien que je ne dois pas vivre longtemps, toute guérie et très bien que je suis. Je tire cet avertissement du grand calme, *toujours plus calme*, qui se fait dans mon âme jadis agitée. Mon cerveau ne procède plus que de la synthèse à l'analyse; autrefois, c'était le contraire. A présent, ce qui se présente à mes yeux, quand je m'éveille, c'est la planète; j'ai quelque peine à y retrouver le *moi* qui m'intéressait jadis et que je commence à appeler *vous* au pluriel. Elle est charmante, la planète, très intéressante, très curieuse, mais pas mal arriérée et encore peu praticable; j'espère passer dans une oasis mieux percée et possible à tous. Il faut tant d'argent et de ressources pour voyager ici! et le temps qu'on perd à se

procurer ce nécessaire est perdu pour l'étude et la contemplation. Il me semble qu'il m'est dû quelque chose de moins compliqué, de moins civilisé, de plus naturellement luxueux et de plus facilement bon que cette étape enfiévrée. Viendras-tu dans le monde de mes rêves, si je réussis à en trouver le chemin? Ah! qui sait?

Et ce roman marche-t-il? Le courage ne s'est pas démenti? La solitude ne te pèse pas? Je pense bien qu'elle n'est pas absolue, et qu'il y a quelque part une belle amie qui va et vient, ou qui demeure par là. Mais il y a de l'anachorète quand même dans ta vie, et j'envie ta situation. Moi, je suis trop seule à Palaiseau, avec un mort; pas assez seule à Nohant, avec des enfants que j'aime trop pour pouvoir m'appartenir, — et, à Paris, on ne sait pas ce qu'on est, on s'oublie entièrement pour mille choses qui ne valent pas mieux que soi. Je t'embrasse de tout cœur, cher ami; rappelle-moi à ta mère, à ta chère famille, et écris-moi à Nohant, ça me fera du bien.

Les fromages? Je ne sais plus, il me semble qu'on m'en a parlé, mais je ne me souviens plus. Je te dirai ça de là-bas.

XLIII

A GEORGE SAND

Croisset, nuit de samedi.

Non, chère maître, vous n'êtes pas près de votre fin. Tant pis pour vous, peut-être. Mais vous vivrez vieille

et très vieille, comme vivent les géants, puisque vous êtes de cette race-là : seulement, il *faut* se reposer. Une chose m'étonne, c'est que vous ne soyez pas morte vingt fois, ayant tant pensé, tant écrit et tant souffert. Allez donc un peu, comme vous en avez envie, au bord de la Méditerranée. L'azur détend et retrempe. Il y a des pays de Jouvence, comme la baie de Naples. En de certains moments, ils rendent peut-être plus triste? Je n'en sais rien.

La vie n'est pas facile! Quelle affaire compliquée et dispendieuse! J'en sais quelque chose. Il faut de l'argent pour *tout*! si bien qu'avec un revenu modeste et un métier improductif il faut se résigner à *peu*. Ainsi fais-je! Le pli en est pris, mais les jours où le travail ne marche pas, ce n'est pas drôle. Ah! oui, ah! oui, je veux bien vous suivre dans une autre planète. Et à propos d'argent, c'est là ce qui rendra la nôtre inhabitable dans un avenir rapproché, car il sera impossible d'y vivre, même aux plus riches, sans s'occuper de *son bien*; il faudra que tout le monde passe plusieurs heures par jour à tripoter ses capitaux. Charmant! Moi, je continue à tripoter mon roman, et je m'en irai à Paris quand je serai à la fin de mon chapitre, vers le milieu du mois prochain.

Et quoi que vous en supposiez, « aucune belle dame » ne vient me voir. Les belles dames m'ont beaucoup occupé l'esprit, mais m'ont pris très peu de temps. Me traiter d'anachorète est peut-être une comparaison plus juste que vous ne croyez.

Je passe des semaines entières sans échanger un mot avec un être humain, et à la fin de la semaine il m'est

impossible de me rappeler un seul jour, ni un fait quelconque. Je vois ma mère et ma nièce les dimanches, et puis c'est tout. Ma seule compagnie consiste en une bande de rats qui font dans le grenier, au-dessus de ma tête, un tapage infernal, quand l'eau ne mugit pas et que le vent ne souffle plus. Les nuits sont noires comme de l'encre, et un silence m'entoure, pareil à celui du désert. La sensibilité s'exalte démesurément dans un pareil milieu. J'ai des battements de cœur pour rien.

Tout cela résulte de nos jolies occupations. Voilà ce que c'est que de se tourmenter l'âme et le corps. Mais si ce tourment-là est la seule chose propre qu'il y ait ici-bas?

Je vous ai dit, n'est-ce pas? que j'avais relu *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt*; cela m'a pris quatre jours. Nous en causerons très longuement, quand vous voudrez. Pourquoi suis-je amoureux de Siverain? C'est que j'ai les deux sexes, peut-être.

XLIV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 15 janvier 1867.

Me voilà chez nous, assez valide, sauf quelques heures le soir. Enfin, *ça passera. Le mal ou celui qui l'endure*, disait mon vieux curé, *ça ne peut pas durer.*

Je reçois ta lettre ce matin, cher ami de mon cœur. Pourquoi que je t'aime plus que la plupart des autres,

même plus que des camarades anciens et bien éprouvés? Je cherche, car mon état à cette heure, c'est d'être

Toi qui vas cherchant,
Au soleil couchant,
Fortune!...

Oui, fortune intellectuelle, *lumière*! Eh bien, voilà : on se fait, étant vieux, dans le soleil couchant de la vie, — qui est la plus belle heure des tons et des reflets, — une notion nouvelle de toute chose et de l'affection surtout.

Dans l'âge de la puissance et de la personnalité, on tâte l'ami comme on tâte le terrain, au point de vue de la réciprocité. Solide on se sent, solide on veut trouver ce qui vous porte ou vous conduit. Mais, quand on sent fuir l'intensité du *moi*, on aime les personnes et les choses pour ce qu'elles sont par elles-mêmes, pour ce qu'elles représentent aux yeux de votre âme, et nullement pour ce qu'elles apporteront en plus à votre destinée. C'est comme le tableau ou la statue que l'on voudrait avoir à soi, quand on rêve en même temps un beau chez soi pour l'y mettre.

Mais on a parcouru la verte Bohème sans y rien amasser; on est resté gueux, sentimental et troubadour. On sait très bien que ce sera toujours de même et qu'on mourra sans feu ni lieu. Alors, on pense à la statue, au tableau dont on ne saurait que faire et que l'on ne saurait où placer avec honneur si on les possédait. On est content de les savoir en quelque temple non profané par la froide analyse, un peu loin du regard, et on les aime d'autant

plus. On se dit : Je repasserai par le pays où ils sont. Je verrai encore et j'aimerai toujours ce qui me les a fait aimer et comprendre. Le contact de ma personnalité ne les aura pas modifiés, ce ne sera pas moi que j'aimerai en eux.

Et c'est ainsi, vraiment, que l'idéal, qu'on ne songe plus à fixer, se fixe en vous parce qu'il reste *lui*. Voilà tout le secret du beau, du seul vrai, de l'amour, de l'amitié, de l'art, de l'enthousiasme et de la foi. Penses-y, tu verras.

Cette solitude où tu vis me paraîtrait délicieuse avec le beau temps. En hiver, je la trouve stoïque et suis forcée de me rappeler que tu n'as pas le besoin moral de la locomotion *à l'habitude*. Je pensais qu'il y avait pour toi une autre dépense de forces durant cette claustration ; — alors c'est très beau, mais il ne faut pas prolonger cela indéfiniment ; si le roman doit durer encore, il faut l'interrompre ou le panacher de distractions. Vrai, cher ami, pense à la vie du corps, qui se fâche et se crispe quand on la réduit trop. J'ai vu, étant malade, à Paris, un médecin très fou, mais très intelligent, qui disait là-dessus des choses vraies. Il me disait que je me *spiritualisais* d'une manière inquiétante, et, comme je lui disais justement à propos de toi que l'on pouvait s'abstraire de toute autre chose que le travail et avoir plutôt excès de force que diminution, il répondait que le danger était aussi grand dans l'accumulation que dans la déperdition, et, à ce propos, beaucoup de choses excellentes que je voudrais savoir te redire.

Au reste, tu les sais, mais tu n'en tiens compte. Donc, ce travail que tu traites si mal en paroles, c'est une passion

et une grande! Alors, je te dirai ce que tu me dis. Pour l'amour de nous et pour celui de ton vieux troubadour, ménage-toi un peu.

Consuelo, la Comtesse de Rudolstadt, qu'est-ce que c'est que ça? Est-ce que c'est de moi? Je ne m'en rappelle pas un traître mot. Tu lis ça, toi! Est-ce que vraiment ça t'amuse? Alors, je le lirai un de ces jours et je m'aimerai si tu m'aimes.

Qu'est-ce que c'est aussi que d'être hystérique? Je l'ai peut-être été aussi, je le suis peut-être; mais je n'en sais rien, n'ayant jamais approfondi la chose et en ayant ouï parler sans l'étudier. N'est-ce pas un malaise, une angoisse causés par le désir d'un impossible *quelconque*? En ce cas, nous en sommes tous atteints, de ce mal étrange, quand nous avons de l'imagination; et pourquoi une telle maladie aurait-elle un sexe?

Et puis encore, il y a ceci pour les gens forts en anatomie : *il n'y a qu'un sexe*. Un homme et une femme, c'est si bien la même chose, que l'on ne comprend guère les tas de distinctions et de raisonnements subtils dont se sont nourries les sociétés sur ce chapitre-là. J'ai observé l'enfance et le développement de mon fils et de ma fille. Mon fils était moi, par conséquent femme bien plus que ma fille, qui était un homme pas réussi.

Je t'embrasse; Maurice et Lina, qui se sont pourléchés de tes fromages, t'envoient leurs amitiés, et mademoiselle Aurore te crie : *Attends, attends, attends!* C'est tout ce qu'elle sait dire en riant comme une folle quand elle rit; car, au fond, elle est sérieuse, attentive, adroite de ses mains comme un singe et s'amusant mieux du jeu qu'elle

invente que de tous ceux qu'on lui suggère. Je crois qu'elle aura une trompette à elle.

Si je ne guéris pas ici, j'irai à Cannes, où des personnes amies m'appellent. Mais je ne peux encore en ouvrir la bouche à mes enfants. Quand je suis avec eux, ce n'est pas aisé de bouger. Il y a passion et jalousie. Et toute ma vie a été comme ça, jamais à moi! Plains-toi donc, toi qui t'appartiens!

XLV

A GEORGE SAND

Nuit de mercredi...

J'ai suivi vos conseils, chère maître, *j'ai fait de l'exercice!!!*

Suis-je beau, hein?

Dimanche soir, à onze heures, il y avait un tel clair de lune sur la rivière et sur la neige que j'ai été pris d'un prurit de locomotion et je me suis promené pendant deux heures et demie, me montant le bourrichon, me figurant que je voyageais en Russie ou en Norvège. Quand la marée est venue et a fait craquer les glaçons de la Seine et l'eau gelée qui couvrait les cours, c'était, sans blague aucune, superbe. Alors j'ai pensé à vous et je vous ai regrettée.

Je n'aime pas à manger seul. Il faut que j'associe l'idée de quelqu'un aux choses qui me font plaisir. Mais ce quelqu'un est rare. Je me demande, moi aussi, pourquoi je vous aime. Est-ce parce que vous êtes grand homme ou un

être charmant? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'éprouve pour vous un sentiment *particulier* et que je ne peux pas définir.

Et à ce propos, croyez-vous (vous qui êtes un maître en psychologie) qu'on aime deux personnes de la même façon? et qu'on éprouve jamais deux sensations identiques? Je ne le crois pas, puisque notre individu change à tous les moments de son existence.

Vous m'écrivez de belles choses sur « l'affection désintéressée ». Cela est vrai, mais le contraire aussi! Nous faisons toujours Dieu à notre image. Au fond de tous nos amours et de toutes nos admirations, nous retrouvons : nous, ou quelque chose d'approchant. Qu'importe, si *nous* est bien!

Mon *moi* m'assomme pour le quart d'heure. Comme ce coco-là me pèse sur les épaules par moments! Il écrit trop lentement et ne pose pas le moins du monde quand il se plaint de son travail. Quel pensum! et quelle diable d'idée d'avoir été chercher un sujet pareil! Vous devriez bien me donner une recette pour aller plus vite; et vous vous plaignez de chercher fortune! Vous!

J'ai reçu de Sainte-Beuve un petit billet qui me rassure sur sa santé, mais qui est lugubre. Il me paraît désolé de ne pouvoir hanter les bosquets de Cypris! Il est dans le vrai, après tout, ou du moins dans son vrai, ce qui revient au même. Je lui ressemblerai peut-être quand j'aurai son âge? Je crois que non, cependant. N'ayant pas eu la même jeunesse, ma vieillesse sera différente.

Cela me rappelle que j'ai rêvé autrefois un livre sur Sainte-Périne. Champfleury a mal traité ce sujet-là. Car je ne vois pas ce qu'il a de comique; moi, je l'aurais fait atroce

et lamentable. Je crois que le cœur ne vieillit pas; il y a même des gens chez qui il augmente avec l'âge. J'étais plus sec et plus âpre il y a vingt ans qu'aujourd'hui. Je me suis féminisé et attendri par l'usure, comme d'autres se racornissent, et cela m'indigne. Je sens que je deviens *vache*, il ne faut rien pour m'émouvoir; tout me trouble et m'agite, tout m'est aquilon comme au roseau.

Un mot de vous, qui m'est revenu à la mémoire, me fait relire maintenant la *Jolie Fille de Perth*. C'est coquet, quoi qu'on en dise. Ce bonhomme avait quelque imagination, décidément.

Allons, adieu. Pensez à moi. Je vous envoie mes meilleures tendresses.

XLVI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 1867.

Bah! zut! troulala! aïe donc! aïe donc! je ne suis plus malade ou du moins je ne le suis plus qu'à moitié. L'air du pays me remet, ou la patience ou l'*autre*, celui qui veut encore travailler et produire. Quelle est ma maladie? Rien. Tout est en bon état, mais quelque chose qu'on appelle anémie, effet sans cause saisissable, dégringolade qui, depuis quelques années, menace, et qui s'est fait sentir à Palaiseau, après mon retour de Croisset. Un amaigrissement trop rapide pour être logique, le pouls trop lent, trop faible, l'estomac paresseux ou capricieux, avec

un sentiment d'étouffement et des velléités d'inertie. Il y a eu impossibilité de garder un verre d'eau dans ce pauvre estomac durant plusieurs jours, et cela m'a mise si bas que je me croyais peu guérissable; mais tout se remet, et même, depuis hier, je travaille.

Toi, cher, tu te promènes dans la neige, la nuit. Voilà qui, pour une sortie exceptionnelle, est assez fou et pourrait bien te rendre malade aussi. Ce n'est pas la lune, c'est le soleil que je te conseillais; nous ne sommes pas des chouettes, que diable! Nous venons d'avoir trois jours de printemps. Je parie que tu n'as pas monté à mon cher verger qui est si joli et que j'aime tant. Ne fût-ce qu'en souvenir de moi, tu devrais le grimper tous les jours de beau temps à midi. Le travail serait plus coulant après et regagnerait le temps perdu et au delà.

Tu es donc dans des ennuis d'argent? Je ne sais plus ce que c'est depuis que je n'ai plus rien au monde. Je vis de ma journée comme le prolétaire; quand je ne pourrai plus faire ma journée, je serai emballée pour l'autre monde, et alors je n'aurai plus besoin de rien. Mais il faut que tu vives, toi. Comment vivre de ta plume si tu te laisses toujours duper et tondre? Ce n'est pas moi qui t'enseignerai le moyen de te défendre. Mais n'as-tu pas un ami qui sache agir pour toi? Hélas! oui, le monde va à la diable de ce côté-là; et je parlais de toi, l'autre jour, à un bien cher ami, en lui montrant l'artiste, celui qui est devenu si rare, maudissant la nécessité de penser au côté matériel de la vie. Je t'envoie la dernière page de sa lettre; tu verras que tu as là un ami dont tu ne te doutes guère, et dont la signature te surprendra.

Non, je n'irai pas à Cannes malgré une forte tentation! Figure-toi que je reçois une petite caisse remplie de fleurs coupées en pleine terre, il y a déjà cinq ou six jours; car l'envoi m'a cherchée à Paris et à Palaiseau. Ces fleurs sont adorablement fraîches, elles embaument, elles sont jolies comme tout. — Ah! partir, partir tout de suite pour les pays du soleil. Mais je n'ai pas d'argent, et, d'ailleurs, je n'ai pas le temps. Mon mal m'a retardée et ajournée. Restons. Ne suis-je pas bien? Si je ne peux pas aller à Paris le mois prochain, ne viendras-tu pas me voir ici? Mais oui, c'est huit heures de route. Tu ne peux pas ne pas voir ce vieux nid. Tu m'y dois huit jours, ou je croirai que j'aime un gros ingrat qui ne me le rend pas.

Pauvre Sainte-Beuve! Plus malheureux que nous, lui qui n'a pas eu de gros chagrins et qui n'a plus de soucis matériels. Le voilà qui pleure ce qu'il y a de moins regrettable et de moins sérieux dans la vie, entendu comme il l'entendait! Et puis très altier, lui qui été janséniste, son cœur s'est refroidi de ce côté-là L'intelligence s'est peut-être développée, mais elle ne suffit pas à nous faire vivre, et elle ne nous apprend pas à mourir. Barbès, qui depuis si longtemps attend à chaque minute qu'une syncope l'emporte, est doux et souriant. Il ne lui semble pas, et il ne semble pas non plus à ses amis, que la mort le séparera de nous. Celui qui s'en va tout à fait, c'est celui qui croit finir et ne tend la main à personne pour qu'on le suive ou le rejoigne.

Et bonsoir, cher ami de mon cœur. On sonne la représentation. Maurice nous régale ce soir des marionnettes.

C'est très amusant, et le théâtre est si joli! un vrai bijou d'artiste. Que n'es-tu là! C'est bête de ne pas vivre porte à porte avec ceux qu'on aime.

XLVII

A GEORGE SAND

Mercredi.

J'ai reçu hier le volume de votre fils. Je vais m'y mettre quand je serai débarrassé de lectures moins amusantes probablement. Ne l'en remerciez pas moins en attendant, chère maître.

D'abord, parlons de vous, « de l'arsenic ». Je crois bien! Il faut boire du fer, se promener et dormir et aller dans le Midi, quoi qu'il en coûte, voilà! Autrement, la *femme en bois* se brisera. Quant à de l'argent, on en trouve; et le temps, on le prend. Vous ne ferez rien de ce que je vous conseille, naturellement. Eh bien! vous avez tort, et vous m'affligez.

Non, je n'ai pas ce qui s'appelle des soucis d'argent; mes revenus sont très restreints, mais sûrs. Seulement, comme il est dans l'habitude de votre ami d'anticiper sur iceux, il se trouve gêné, par moments, et il grogne « dans le silence du cabinet », mais pas ailleurs. A moins de bouleversements extraordinaires, j'aurais toujours de quoi manger et me chauffer jusqu'à la fin de mes jours. Mes héritiers sont ou seront riches (car c'est moi qui suis le pauvre de la famille). Donc, zut!

Quant à gagner de l'argent avec ma plume, c'est une prétention que je n'ai jamais eue, m'en reconnaissant radicalement incapable.

Il faut donc vivre en petit rentier de campagne, ce qui n'est pas extrêmement drôle. Mais tant d'autres qui valent mieux que moi n'ayant pas le sol, ce serait injuste de se plaindre. Accuser la Providence est d'ailleurs une manie si commune, qu'on doit s'en abstenir par simple bon ton.

Encore un mot sur le pécune et qui sera seulement entre nous. Je peux, sans que ça me gêne en rien, dès que je serai à Paris, c'est-à-dire du 20 au 23 courant, vous prêter mille francs, si vous en avez besoin pour aller à Cannes. Je vous fais cette proposition carrément, comme je la ferais à Bouilhet, ou à tout autre intime. Pas de cérémonie! voyons!

Entre gens du monde, ça ne serait pas convenable, je le sais, mais entre troubadours on se passe bien des choses.

Vous êtes bien gentille avec votre invitation d'aller à Nohant. J'irai, car j'ai grande envie de voir votre maison. Je suis gêné de ne pas la connaître, quand je pense à vous. Mais il me faut reculer ce plaisir-là jusqu'à l'été prochain. J'ai actuellement besoin de rester à Paris quelque temps. Trois mois ne sont pas de trop pour tout ce que je veux y faire.

Je vous renvoie la page de ce bon Barbès, dont je connais la vraie biographie fort imparfaitement. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est honnête et héroïque. Donnez-lui une poignée de main de ma part, pour le remercier de sa sympathie. Est-il, *entre nous*, aussi intelligent que brave?

J'aurais besoin, maintenant, que des hommes de ce monde-là fussent un peu francs avec moi. Car je vais me mettre à étudier la Révolution de 48. Vous m'avez promis de me chercher dans votre bibliothèque de Nohant : 1° un article de vous sur les faïences; 2° un roman du père X..., jésuite, sur la sainte Vierge.

Mais quelle sévérité pour le père Beuve qui n'est ni jésuite ni vierge! Il regrette, dites-vous, « ce qu'il y a de moins regrettable, entendu comme il l'entendait ». Pourquoi cela? Tout dépend de l'*intensité* qu'on met à la chose.

Les hommes trouveront toujours que la chose la plus sérieuse de leur existence, c'est jouir.

La femme, pour nous tous, est l'ogive de l'infini. Cela n'est pas noble, mais tel est le vrai fond du mâle. On blague sur tout cela, démesurément, Dieu merci, pour la littérature, et pour le bonheur individuel aussi.

Ah! je vous ai bien regrettée tantôt. Les marées sont superbes, le vent mugit, la rivière blanchit et déborde. Elle vous a des airs d'Océan qui font du bien.

XLVIII

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 8 février 1867.

Non, je ne suis pas catholique, mais je proscris les monstruosités. Je dis que le vieux laid qui se paye des tendrons ne fait pas l'amour et qu'il n'y a là ni cyprès, ni

ogive, ni infini, ni mâle, ni femelle. Il y a une chose contre nature; car ce n'est pas le désir qui pousse le tendron dans les bras du vieux laid, et, là où il n'y a pas liberté et réciprocité, c'est un attentat à la sainte nature. Donc ce qu'il regrette n'est pas regrettable, à moins qu'il ne croie que ses petites cocotes regretteront sa personne et, je vous le demande, regretteront-elles autre chose que leur malpropre salaire? Ceci a été la gangrène de ce grand et admirable esprit, si lucide et si sage à tous autres égards. On pardonne tout à ceux qu'on aime, quand on a à les défendre de leurs ennemis. Mais ce que nous disons entre nous deux est enterré, et je peux vous dire que le vice a bien gâté mon vieux ami.

Il faut croire que nous nous aimons tout de bon, cher camarade, car nous avons eu tous les deux en même temps la même pensée. Tu m'offres mille francs pour aller à Cannes, toi qui es gueux comme moi, et, quand tu m'as écrit que tu étais *embêté* de ces choses d'argent, j'ai rouvert ma lettre pour t'offrir la moitié de mon avoir, qui se monte toujours à deux mille : c'est ma réserve. Et puis je n'ai pas osé. Pourquoi? C'est bien bête; tu as été meilleur que moi, tu as été tout bonnement au fait. Donc je t'embrasse pour cette bonne pensée et je n'accepte pas. Mais j'accepterais, sois-en sûr, si je n'avais pas d'autre ressource. Seulement, je dis que, si quelqu'un doit me prêter, c'est le seigneur Buloz, qui a acheté des châteaux et des terres avec mes romans. Il ne me refuserait pas, je le sais. Il m'offre même. Je prendrai donc chez lui, s'il le faut. Mais je ne suis pas en état de partir, je suis retombée ces jours-ci. J'ai dormi trente-six heures de suite, accablée. A pré-

sent, je suis sur pied, mais faible. Je t'avoue que je n'ai pas l'énergie de *vouloir vivre*. Je n'y tiens pas; me déranger d'où je suis bien, chercher de nouvelles fatigues, me donner un mal de chien pour renouveler une vie de chien, c'est un peu bête, je trouve, quand il serait si doux de s'en aller comme ça, encore aimant, encore aimé, en guerre avec personne, pas mécontent de soi et rêvant des merveilles dans les autres mondes; ce qui suppose l'imagination encore assez fraîche.

Mais je ne sais pourquoi je te parle de choses réputées tristes, j'ai trop l'habitude de les envisager doucement. J'oublie qu'elles paraissent affligeantes à ceux qui semblent dans la plénitude de la vie. N'en parlons plus et laissons faire le printemps, qui va peut-être me souffler l'envie de reprendre ma tâche. Je serai aussi docile à la voix intérieure qui me dira de marcher qu'à celle qui me dira de m'asseoir.

Ce n'est pas moi qui t'ai promis un roman sur la sainte Vierge. Je ne crois pas du moins. Mon article sur la faïence, je ne le retrouve pas. Regarde donc s'il n'a pas été imprimé à la fin d'un de mes volumes pour compléter la dernière feuille. Ça s'appelait *Giovanni Freppa*, ou *les Maïoliques*.

Oh! mais quelle chance! En t'écrivant, il me revient dans la tête un coin où je n'ai pas cherché. J'y cours, je trouve! Je trouve bien mieux que mon article, et je t'envoie trois ouvrages qui te rendront aussi savant que moi. Celui de Passeri est charmant.

Barbès est une intelligence, certes! mais en *pain de sucre*. Cerveau tout en hauteur, un crâne indien aux ins-

tincts doux, presque introuvables; tout pour la pensée métaphysique, devenant instinct et passion qui domine tout. De là un caractère que l'on ne peut comparer qu'à celui de Garibaldi. Un être invraisemblable à force d'être saint et parfait. Valeur immense, sans application immédiate en France. Le milieu a manqué à ce héros d'un autre âge ou d'un autre pays.

Sur ce, bonsoir. — Dieu, que je suis *veau!* Je te laisse le titre de *vache*, que tu t'attribues dans tes jours de lassitude. C'est égal, dis-moi quand tu seras à Paris. Il est probable qu'il me faudra y aller quelques jours pour une chose ou l'autre. Nous nous embrasserons, et puis vous viendrez à Nohant cet été. C'est convenu, il faut!

Mes tendresses à la maman et à la belle nièce.

Tu m'accuseras réception des trois brochures; ce serait une perte.

XLIX

A GEORGE SAND

Chère maître,

Vous devriez vraiment aller voir le soleil quelque part; c'est bête d'être toujours souffrante; voyagez donc; reposez-vous; la résignation est la pire des vertus.

J'aurais besoin d'en avoir pour supporter toutes les bêtises que j'entends dire! Vous n'imaginez pas à quel point on en est. La France, qui a été prise quelquefois de la danse de saint Guy (comme sous Charles VI), me

paraît maintenant avoir une paralysie du cerveau. On est idiot de peur. Peur de la Prusse, peur des grèves, peur de l'Exposition qui « ne marche pas », peur de tout. Il faut remonter jusqu'en 1849 pour trouver un pareil degré de crétinisme.

On a tenu, au dernier Magny, de telles conversations de portiers, que je me suis juré intérieurement de n'y pas remettre les pieds. Il n'a été question tout le temps que de M. de Bismarck et du Luxembourg. J'en suis encore gorgé! Au reste, je ne deviens pas facile à vivre. Loin de s'émousser, ma sensibilité s'aiguise ; un tas de choses insignifiantes me font souffrir. Pardonnez-moi cette faiblesse, vous qui êtes si forte et si tolérante!

Le roman ne marche pas du tout. Je suis plongé dans la lecture des journaux de 48. Il m'a fallu faire (et je n'en ai pas fini) différentes courses à Sèvres, à Creil, etc.

Le père Sainte-Beuve prépare un discours sur la libre-pensée, qu'il lira au Sénat, à propos de la loi sur la presse. Il a été très crâne, savez-vous.

Vous direz à votre fils Maurice que je l'aime beaucoup, d'abord parce que c'est votre fils et *secundo* parce que c'est *lui*. Je le trouve bon, spirituel, lettré, pas poseur, enfin charmant « et du talent »

L

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 4 mars 1867.

Cher bon ami, l'ami de ton cœur, le vieux troubadour se porte comme dix mille hommes, — qui se portent bien, et il est gai comme un pinson, puisque de nouveau le soleil brille et la copie marche.

Il ira probablement bientôt à Paris pour la pièce de son fils Dumas, tâchons d'y être ensemble.

Maurice est tout fier d'être décrété *coq* par un aigle. En ce moment il fait la noce avec du veau et du vin bleu en l'honneur de ses pompiers.

L'*américain* [1] en question est charmant. Il a pour toi, littérairement parlant, une passion, et il m'écrit qu'après t'avoir vu il t'aime davantage, ça ne m'étonne pas.

Pauvre Bouilhet! Fais-lui tenir le petit mot ci-joint. Je partage sa douleur, je la connais.

T'amuses-tu à Paris? Y es-tu aussi sédentaire qu'à Croisset?

En ce cas je ne t'y verrai guère, à moins que je n'aille te voir.

Tu me diras les heures où tu ne reçois pas le beau sexe, et où les troubadours sexagénaires ne te dérangent pas.

Cadio est tout refait et récrit jusqu'à l'endroit que je t'ai lu, c'est moins infect.

1. Henry Harrisse.

Je ne fais pas *Montrevêche*. Je te conterai ça. C'est toute une histoire. Je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton vieux

GEORGE SAND.

As-tu reçu mes brochures sur la faïence? Tu ne m'as pas accusé réception. C'était envoyé à Croisset au lendemain de ta dernière lettre.

LI

A GUSTAVE FLAUBERT

14 mars 1867.

Ton vieux troubadour a encore éte sur le flanc. A tout moment sa vieille guitare menace de se casser. Et puis il dort quarante-huit heures et il est guéri — mais faible et il ne pourra pas être à Paris le 16 comme il en avait l'intention. Maurice est parti seul tantôt, j'irai le rejoindre dans cinq ou six jours.

La petite Aurore me console de ce contre-temps. Elle gazouille comme un oiseau, avec les oiseaux qui gazouillent déjà comme en plein printemps.

L'anémone Sylvie que j'ai apportée des bois dans le jardin et que j'ai eu de la peine à acclimater pousse enfin des milliers d'étoiles blanches et roses dans la pervenche bleue. Il fait chaud et moite. On ne peut pas casser sa guitare par un temps comme ça. A bientôt, cher bon ami.

G. SAND.

LII

A GUSTAVE FLAUBERT

Vendredi, 22 mars 1867.

Ton vieux troubadour est ici, pas trop patraque. Il ira dîner lundi chez Magny, nous conviendrons d'un jour pour dîner tous deux avec Maurice. Il est chez lui à cinq heures mais pas avant lundi.

Il trotte!

Il t'embrasse.

LIII

A GUSTAVE FLAUBERT

1867?

Alors mercredi si vous voulez, mon cher vieux. Qui tu voudras avec nous. Certes, le cher Beuve si ça se peut, et personne si tu veux.

Nous t'embrassons.

G. S. MAURICE.

Samedi soir.

LIV

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 11 avril 1867.

Me voilà revenue dans mon nid et remise à peu pres d'un gros accès de fièvre qui m'avait prise à Paris la veille de mon départ.

Vraiment ton vieux troubadour a la santé folle depuis six mois. Il a le mois de mars et d'avril stupides. Ça ne fait rien, il en revient encore, et voit encore fleurir les arbres et les herbes, c'est toujours la même chose et c'est pour ça que c'est beau et bon. Maurice a été tout attendri de l'amitié que tu lui as témoignée; lui qui n'est pas démonstratif tu l'as séduit et ravi.

Lui et sa femme, — qui n'est pas une femme ordinaire du tout, — veulent absolument que tu viennes chez nous cette année, je suis chargée de te le dire très sérieusement et *obstinément*, au besoin. Et cette vilaine grippe est-elle passée? Maurice voulait aller savoir de tes nouvelles; mais, en me voyant si aplatie par la fièvre, il n'a plus songé qu'à m'emballer et à m'apporter comme un colis. Je n'ai fait qu'un somme de Paris à Nohant et je me suis ravigotée en recevant les baisers d'Aurore qui sait à présent donner de gros baisers en riant comme une folle, elle trouve ça très drôle.

Et le roman? Il va toujours son train à Paris comme à Croisset? Il me semble que tu mènes partout la même vie érémitique. Quand tu as le temps de penser aux amis, souviens-toi de ton vieux camarade et dis-lui en deux lignes que tu te portes bien et ne l'oublies pas.

LV

A GEORGE SAND

Je m'ennuie de ne pas avoir de vos nouvelles, chère maître. Que devenez-vous? Quand vous reverrai-je?

Mon voyage à Nohant est manqué. Voici pourquoi : ma mère a eu, il y a huit jours, une petite attaque. Il n'en reste rien, mais cela peut recommencer. Elle s'ennuie de moi, et je vais hâter mon retour à Croisset. Si elle va bien vers le mois d'août, et que je sois sans inquiétude, pas n'est besoin de vous dire que je me précipiterai vers vos pénates.

En fait de nouvelles, Sainte-Beuve me paraît gravement malade, et Bouilhet vient d'être nommé bibliothécaire à Rouen.

Depuis que les bruits de guerre se calment, on me semble un peu moins idiot. L'écœurement que la lâcheté publique me causait s'apaise.

J'ai été deux fois à l'Exposition ; cela est écrasant. Il y a des choses splendides et extra-curieuses. Mais l'homme n'est pas fait pour avaler l'infini ; il faudrait savoir toutes les sciences et tous les arts pour s'intéresser à tout ce qu'on voit dans le Champ de Mars. N'importe ; quelqu'un qui aurait à soi trois mois entiers, et qui viendrait là tous les matins prendre des notes, s'épargnerait par la suite bien des lectures et bien des voyages.

On se sent là très loin de Paris, dans un monde nouveau et laid, un monde énorme qui est peut-être celui de l'avenir. La première fois que j'y ai déjeuné, j'ai pensé tout le temps à l'Amérique, et j'avais envie de parler nègre.

LVI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 9 mai 1867.

Cher ami de mon cœur,

Je vas bien, je travaille, j'achève *Cadio*. Il fait chaud, je vis, je suis calme et triste, je ne sais guère pourquoi. Dans cette existence si unie, si tranquille et si douce que j'ai ici, je suis dans un élément qui me débilite moralement en me fortifiant au physique; et je tombe dans des spleens de miel et de roses qui n'en sont pas moins des spleens. Il me semble que tous ceux que j'ai aimés m'oublient et que c'est justice, puisque je vis en égoïste, sans avoir rien à faire pour eux.

J'ai vécu de dévouements formidables qui m'écrasaient, qui dépassaient mes forces et que je maudissais souvent. Et il se trouve que, n'en ayant plus à exercer, je m'ennuie d'être bien. Si la race humaine allait très bien ou très mal, on se rattacherait à un intérêt général, on vivrait d'une idée, illusion ou sagesse. Mais tu vois où en sont les esprits, toi qui tempêtes avec énergie contre les trembleurs. Cela se dissipe, dis-tu? mais c'est pour recommencer! Qu'est-ce que c'est qu'une société qui se paralyse au beau milieu de son expansion, parce que demain peut amener un orage? Jamais la pensée du danger n'a produit de pareilles démoralisations. Est-ce que nous sommes déchus à ce point qu'il faille nous prier de manger en

nous jurant que rien ne viendra troubler notre digestion? Oui, c'est bête, c'est honteux. Est-ce le résultat du bien-être, et la civilisation va-t-elle nous pousser à cet égoïsme maladif et lâche?

Mon optimisme a reçu une rude atteinte dans ces derniers temps. Je me faisais une joie, un courage à l'idée de te voir ici. C'était comme une guérison que je mijotais; mais te voilà inquiet de ta chère vieille mère, et certes je n'ai pas à réclamer.

Enfin, si je peux, avant ton départ de Paris, finir le *Cadio* auquel je suis attelée sous peine de n'avoir plus de quoi payer mon tabac et mes souliers, j'irai t'embrasser avec Maurice. Sinon, je t'espérerai pour le milieu de l'été. Mes enfants, tout déconfits de ce retard, veulent t'espérer aussi, et nous le désirons d'autant plus que ce sera signe de bonne santé pour la chère maman.

Maurice s'est replongé dans l'histoire naturelle; il veut se perfectionner dans les *micros*; j'apprends par contre-coup. Quand j'aurai fourré dans ma trompette le nom et la figure de deux ou trois mille espèces imperceptibles, je serai bien avancée, n'est-ce pas? Eh bien, ces études-là sont de véritables *pieuvres* qui vous enlacent et qui vous ouvrent je ne sais quel infini. Tu demandes si c'est la destinée de l'homme *de boire l'infini*; ma foi, oui, n'en doute pas, c'est sa destinée, puisque c'est son rêve et sa passion.

Inventer, c'est passionnant aussi; mais quelle fatigue, après! Comme on se sent vidé et épuisé intellectuellement, quand on a écrivaillé des semaines et des mois sur cet animal à deux pieds qui a seul le droit d'être représenté

dans les romans! Je vois Maurice tout rafraîchi et tout rajeuni quand il retourne à ses bêtes et à ses cailloux, et, si j'aspire à sortir de ma misère, c'est pour m'enterrer aussi dans les études qui, au dire des épiciers, ne *servent à rien*. Ça vaut toujours mieux que de dire la messe et de *sonner* l'adoration du Créateur.

Est-ce vrai, ce que tu me racontes de G...? est-ce possible? je ne peux pas croire ça. Est-ce qu'il y aurait, dans l'atmosphère que la terre engendre en ce moment, un gaz, *hilariant* ou autre, qui empoigne tout à coup la cervelle et porte à faire des extravagances, comme il y a eu, sous la première révolution, un fluide exaspérateur qui portait à commettre des cruautés? Nous sommes tombés de l'enfer du Dante dans celui de Scarron.

Que penses-tu, toi, bonne tête et bon cœur, au milieu de cette bacchanale? Tu es en colère, c'est bien. J'aime mieux ça que si tu en riais; mais quand tu t'apaises et quand tu réfléchis?

Il faut pourtant trouver un joint pour accepter l'honneur, le devoir et la fatigue de vivre? Moi, je me rejette dans l'idée d'un éternel voyage dans des mondes plus amusants; mais il faudrait y passer vite et changer sans cesse. La vie que l'on craint tant de perdre est toujours trop longue pour ceux qui comprennent vite ce qu'ils voient. Tout s'y répète et s'y rabâche.

Je t'assure qu'il n'y a qu'un plaisir : apprendre ce qu'on ne sait pas, et un bonheur : aimer les exceptions. Donc, je t'aime et je t'embrasse tendrement.

Ton vieux troubadour.

G. SAND.

Je suis inquiète de Sainte-Beuve. Quelle perte ce serait! Je suis contente si Bouilhet est content. Est-ce une position et une bonne?

LVII

A GEORGE SAND

Paris, vendredi matin.

Je m'en retourne vers ma mère lundi prochain, chère maître, d'ici là je n'ai guère l'espoir de vous voir!

Mais quand vous serez à Paris, qui vous empêchera de pousser jusqu'à Croisset où tout le monde vous adore, y compris moi. Sainte-Beuve a enfin consenti à voir un spécialiste et à se faire sérieusement traiter. Aussi va-t-il mieux. Son moral est remonté.

La place de Bouilhet lui donne quatre mille francs par an et le logement. Il peut, maintenant, ne plus penser *à gagner sa vie*, ce qui est le vrai luxe.

On ne parle plus de la guerre, on ne parle plus de rien.

L'exposition seule « occupe tous les esprits » et les cochers de fiacre exaspèrent tous les bourgeois.

Ils ont été bien beaux (les bourgeois), pendant la grève des tailleurs. On aurait dit que la *société* allait crouler.

Axiome : la haine du bourgeois est le commencement de la vertu. Mais je comprends dans ce mot de bourgeois, les bourgeois en blouse comme les bourgeois en redingote. C'est nous, et nous seuls, c'est-à-dire les lettrés

qui sommes le peuple ou pour parler mieux : la tradition de l'humanité.

Oui je suis susceptible de colères désintéressées et je vous aime encore plus de m'aimer pour cela. La bêtise et l'injustice me font rugir. — Et je *gueule*, dans mon coin contre un tas de choses « qui ne me regardent pas ».

Comme c'est triste de ne pas vivre ensemble, chère maître. Je vous admirais avant de vous connaître. Du jour que j'ai vu votre belle et bonne mine je vous ai aimé. Voilà. — Aussi je vous embrasse très fort,

Votre vieux,

GUSTAVE FLAUBERT.

Je fais remettre rue des Feuillantines le paquet de brochures relatives aux faïences. Une bonne poignée de main à Maurice. Un baiser sur les quatre joues de mademoiselle Aurore.

LVIII

A GEORGE SAND

J'ai passé trente-six heures à Paris au commencement de cette semaine, pour assister au bal des Tuileries. Sans blague aucune, c'était splendide. Paris, du reste, tourne au colossal. Cela devient fou et démesuré. Nous retournons peut-être au vieil Orient. Il me semble que des idoles vont sortir de terre. On est menacé d'une Babylone.

Pourquoi pas? L'*individu* a été tellement nié, par la

démocratie, qu'il s'abaissera jusqu'à un affaissement complet, comme sous les grands despotismes théocratiques.

Le tsar de Russie m'a profondément déplu ; je l'ai trouvé pignouf. En parallèle avec le sieur Floquet qui crie, sans danger aucun : « Vive la Pologne ! » nous avons des gens *chic* qui se sont fait inscrire à l'Élysée. Oh ! la bonne époque !

Mon roman va *piano*. A mesure que j'avance, les difficultés surgissent. Quelle lourde charrette de moellons à traîner ! Et vous vous plaignez, vous, d'un travail qui dure six mois !

J'en ai encore pour deux ans, au moins (*du mien*). Comment diable faites-vous pour trouver la liaison de vos idées ? C'est cela qui me retarde. Ce livre-là, d'ailleurs, me demande des recherches fastidieuses. Ainsi, lundi, j'ai été successivement au Jockey-Club, au Café Anglais et chez un avoué.

Aimez-vous la préface de Victor Hugo à *Paris-Guide* ? Pas trop, n'est-ce pas ? La philosophie d'Hugo me semble toujours vague.

Je me suis pâmé, il y a huit jours, devant un campement de bohémiens qui s'étaient établis à Rouen. Voilà la troisième fois que j'en vois et toujours avec un nouveau plaisir. L'admirable, c'est qu'ils excitaient la *haine* des bourgeois, bien qu'inoffensifs comme des moutons.

Je me suis fait très mal voir de la foule en leur donnant quelques sols, et j'ai entendu de jolis mots à la Prudhomme. Cette haine-là tient à quelque chose de très profond et de complexe. On la retrouve chez tous les *gens d'ordre*.

C'est la haine que l'on porte au bédouin, à l'hérétique,

au philosophe, au solitaire, au poète, et il y a de la peur dans cette haine. Moi, qui suis toujours pour les minorités, elle m'exaspère. Il est vrai que beaucoup de choses m'exaspèrent. Du jour où je ne serai plus indigné, je tomberai à plat, comme une poupée à qui on retire son bâton.

Ainsi, *le pal* qui m'a soutenu cet hiver, c'était l'indignation que j'avais contre notre grand historien national, M. Thiers, lequel était passé à l'état de demi-dieu, et la brochure Trochu, et l'éternel Changarnier revenant sur l'eau. Dieu merci, le délire de l'Exposition nous a délivrés momentanément de ces *grands hommes*.

LIX

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 30 mai 1867.

Te voilà chez toi, vieux de mon cœur, et il faudra que j'aille t'y embrasser avec Maurice. Si tu es toujours plongé dans le travail, nous ne ferons qu'aller et venir. C'est si près de Paris, qu'il ne faut point se gêner. Moi, j'ai fini *Cadio*, ouf ! ! ! Je n'ai plus qu'à le *relicher* un peu. C'est une maladie que de porter si longtemps cette grosse machine dans sa *trompette*. J'ai été si interrompue par la maladie réelle, que j'ai eu de la peine à m'y remettre. Mais je me porte comme un charme depuis le beau temps et je vas prendre un bain de botanique.

Maurice en prend un d'entomologie. Il fait trois lieues avec un ami de sa force pour aller chercher, au milieu d'une lande immense, un animal qu'il faut regarder à la loupe. Voilà le bonheur! c'est d'être bien toqué. Mes tristesses se sont dissipées en faisant *Cadio*; à présent, je n'ai plus que quinze ans, et tout me paraît pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Ça durera ce que ça pourra. Ce sont des accès d'innocence, où l'oubli du mal équivaut à l'inexpérience de l'âge d'or.

Comment va la chère mère? Elle est heureuse de te retrouver près d'elle!

Et le roman? Il doit avancer, que diable! Marches-tu un peu? es-tu plus raisonnable?

L'autre jour, il y avait ici des gens pas trop bêtes qui ont parlé de *Madame Bovary* très bien, mais qui goûtaient moins *Salammbô*. Lina s'est mise dans une colère rouge, ne voulant pas permettre à ces malheureux la plus petite objection; Maurice a dû la calmer, et, là-dessus, il a très bien apprécié l'ouvrage, en artiste et en savant; si bien que les récalcitrants ont rendu les armes. J'aurais voulu écrire ce qu'il a dit. Il parle peu, et souvent mal; cette fois, c'était extraordinairement réussi.

Je veux donc te dire non pas adieu, mais au revoir, dès que je pourrai. Je t'aime beaucoup, beaucoup, mon cher vieux, tu le sais. L'idéal serait de vivre à longues années avec un bon et grand cœur comme toi. Mais alors on ne voudrait plus mourir, et, quand on est *vieux* de fait comme moi, il faut bien se tenir prêt à tout.

Je t'embrasse tendrement, Maurice aussi. Aurore est la personne la plus douce et la plus farceuse. Son père la

fait boire en disant : *Dominus vobiscum!* puis elle boit, et répond : *Amen!* La voilà qui marche. Quelle merveille que le développement d'un petit enfant! On n'a jamais fait cela. Suivi jour par jour, ce serait précieux à tous égards. C'est de ces choses que nous voyons tous sans les voir.

Adieu encore; pense à ton vieux troubadour, qui pense à toi sans cesse.

G. SAND.

LX

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 14 juin 1867.

Cher ami de mon cœur,

Je pars avec mon fils et sa femme le 20 courant pour passer quinze jours à Paris, peut-être plus, si la reprise de *Villemer* me mène plus tard. Donc, ta bonne chère mère, que je ne veux pas manquer non plus, a tout le temps d'aller voir ses filles. J'attendrai à Paris que tu me dises si elle est de retour, ou bien, si je vous fais une vraie visite, vous me donnerez l'époque qui vous ira le mieux.

Mon intention, pour le moment, était tout bonnement d'aller passer une heure avec vous, et Lina était tentée d'en être; je lui aurais montré Rouen, et puis nous eussions été t'embrasser, pour revenir le soir à Paris; car la chère petite a toujours l'oreille et le cœur au guet quand elle est séparée d'Aurore, et ses jours de vacances lui sont comptés par une inquiétude continuelle que je comprends

bien. Aurore est un trésor de gentillesse qui nous absorbe tous. Si cela peut s'arranger nous irons donc en courant te serrer les mains. Si cela ne se peut pas, j'irai seule plus tard quand le cœur t'en dira, et, si tu vas dans le Midi, je remettrai jusqu'à ce que tout s'arrange sans entraver en quoi que ce soit les projets de ta mère ou les tiens. Je suis très libre, moi. Donc, ne t'inquiète pas, et arrange ton été sans te préoccuper de moi.

J'ai trente-six projets aussi, mais je ne m'attache à aucun; ce qui m'amuse, c'est ce qui me prend et m'emmène à l'improviste. Il en est du voyage comme du roman : ce qui passe est ce qui commande. Seulement, quand on est à Paris, Rouen n'est pas un voyage, et je serai toujours à même, quand je serai là, de répondre à ton appel. Je me fais un peu de remords de te prendre des jours entiers de travail, moi qui ne m'ennuie jamais de flâner, et que tu pourrais laisser des heures entières sous un arbre, ou devant deux bûches allumées avec la certitude que j'y trouverai quelque chose d'intéressant. Je sais si bien vivre *hors de moi* ! ça n'a pas toujours été comme ça. J'ai été jeune aussi et sujette aux indignations. C'est fini!

Depuis que j'ai mis le nez dans la vraie nature, j'ai trouvé là un ordre, une suite, une placidité de révolutions qui manquent à l'homme, mais que l'homme peut, jusqu'à un certain point, s'assimiler, quand il n'est pas trop directement aux prises avec les difficultés de la vie qui lui est propre. Quand ces difficultés reviennent, il faut bien qu'il s'efforce d'y parer; mais, s'il a bu à la coupe du vrai éternel, il ne se passionne plus trop pour ou contre le vrai éphémère et relatif.

Mais pourquoi est-ce que je te dis cela? C'est que cela vient au courant de la plume; car, en y pensant bien, ton état de surexcitation est probablement plus vrai, ou tout au moins plus fécond et plus humain que ma tranquillité *sénile*. Je ne voudrais pas te rendre semblable à moi, quand même, au moyen d'une opération magique, je le pourrais. Je ne m'intéresserais pas *à moi*, si j'avais l'honneur de me rencontrer. Je me dirais que c'est assez d'un troubadour à gouverner et j'enverrais l'autre à Chaillot.

A propos de bohémiens, sais-tu qu'il y a des bohémiens de mer? J'ai découvert, aux environs de Tamaris, dans des rochers perdus, de grandes barques bien abritées, avec des femmes, des enfants, une population côtière, très restreinte, toute basanée; pêchant pour manger, sans faire grand commerce; parlant une langue à part que les gens du pays ne comprennent pas; ne demeurant nulle part que dans ces grandes barques échouées sur le sable, quand la tempête les tourmente dans leurs anses de rochers; se mariant entre eux, inoffensifs et sombres, timides ou sauvages; ne répondant pas quand on leur parle. Je ne sais plus comment on les appelle. Le nom que l'on m'a dit a glissé, mais je pourrais me le faire redire. Naturellement les gens du pays les abominent et disent qu'ils n'ont aucune espèce de religion : si cela est, ils doivent être supérieurs à nous. Je m'étais aventurée toute seule au milieu d'eux. « Bonjour, messieurs ». Réponse : un léger signe de tête. Je regarde leur campement, personne ne se dérange. Il semble qu'on ne me voie pas. Je leur demande si ma curiosité les contrarie. Un haussement d'épaules comme pour dire : « Qu'est-ce que ça nous fait? » Je m'adresse à

un jeune garçon qui refaisait très adroitement des mailles à un filet; je lui montre une pièce de cinq francs en or. Il regarde d'un autre côté. Je lui en montre une en argent. Il daigne la regarder. « La veux-tu? » Il baisse le nez sur son ouvrage. Je la place près de lui, il ne bouge pas. Je m'éloigne, il me suit des yeux. Quand il croit que je ne le vois plus, il prend la pièce et va causer avec un groupe. J'ignore ce qui se passe. J'imagine qu'on met cela au fonds commun. Je me mets à herboriser à quelque distance en vue, pour savoir si on viendra me demander autre chose ou me remercier. Personne ne bouge. Je retourne comme par hasard de leur côté, même silence, même indifférence. Une heure après, j'étais au haut de la falaise et je demandais au garde-côte ce que c'était que ces gens-là qui ne parlaient ni français, ni italien, ni patois. Il me dit alors le nom, que je n'ai pas retenu.

Dans son idée, c'étaient des Mores, restés à la côte depuis le temps des grandes invasions de la Provence, et il ne se trompait peut-être pas. Il me dit qu'il m'avait vue au milieu d'eux, du haut de son guettoir, et que j'avais eu tort, parce que c'étaient des gens capables de tout; mais quand je lui demandai quel mal ils faisaient, il m'avoua qu'ils n'en faisaient aucun. Ils vivaient du produit de leur pêche et surtout des épaves qu'ils savaient recueillir avant les plus alertes. Ils étaient l'objet du plus parfait mépris. Pourquoi? Toujours la même histoire. Celui qui ne fait pas comme tout le monde ne peut faire que le mal.

Si tu vas dans ce pays-là, tu pourras peut-être en rencontrer à la pointe du *Brusq*. Mais ce sont des oiseaux de passage, et il y a des années où ils ne paraissent plus.

Je n'ai pas seulement aperçu le *Paris-Guide*. On me devait pourtant bien un exemplaire; car j'y ai donné quelque chose sans recevoir aucun payement. C'est à cause de ça, probablement, qu'on m'a oubliée.

Pour conclure, je serai à Paris du 20 juin au 5 juillet. Donne-moi là de tes nouvelles, toujours rue des Feuillantines, 97. Je resterai peut-être davantage, mais je n'en sais rien. Je t'embrasse tendrement, mon grand vieux. Marche un peu, je t'en supplie. Je ne crains rien pour le roman; mais je crains pour le système nerveux prenant trop la place du système musculaire. Moi, je vais très bien, sauf des coups de foudre où je tombe sur mon lit pendant quarante-huit heures sans vouloir qu'on me parle. Mais c'est rare, et, pourvu que je ne me laisse pas attendrir pour qu'on me soigne, je me relève parfaitement guérie.

Tendresses de Maurice. L'entomologie l'a repris cette année; il trouve des merveilles. Embrasse ta mère pour moi et soigne-la bien. Je vous aime de tout mon cœur.

G. SAND.

LXI

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 24 juillet 1867.

Cher bon ami, j'ai passé trois semaines à Paris avec mes enfants, espérant te voir arriver ou recevoir un mot de toi qui me dirait d'aller t'embrasser. Mais tu étais

plongé, et je respecte ces crises de travail : je les connais! Me voilà revenue dans le vieux Nohant, et Maurice à Nérac, terminant par un arrangement le procès qui le frustre de son héritage. Son agréable père vole environ trois cent mille francs à ses enfants pour complaire à sa cuisinière; heureusement tandis que monsieur menait cette vie édifiante, je travaillais et n'entamais pas mon fonds. Je n'ai rien, moi, mais je laisserai le pain assuré.

On m'écrit que *Villemer* va bien.

La petite Aurore est jolie comme tout, et fait mille singeries gracieuses. Ma fille Lina est toujours ma vraie fille. L'*autre* se porte bien et elle est belle, c'est tout ce que j'ai à lui demander.

Je *re*travaille; mais je ne suis pas forte. Je paie l'énergie et l'activité de Paris. Ça ne fait rien, je n'ai pas d'humeur contre la vie, je t'aime de tout mon cœur. Je vois, quand je suis *gloomy*, ta bonne figure et je sens ta bonté rayonner autour de la puissance de ton être. Tu es un charme dans l'arrière-saison de mes douces et pures amitiés, sans égoïsme et sans déceptions par conséquent.

Pense à moi quelquefois, travaille bien et appelle moi quand tu seras en train de flâner. Autrement pas de gêne. Si le cœur te disait de venir ici, ce serait fête et joie dans la famille. J'ai vu Sainte-Beuve, je suis contente et fière de lui.

Bonsoir, ami de mon cœur. Je t'embrasse ainsi que ta bonne mère.

G. SAND.

XLII

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 6 août 1867.

Quand je vois le mal que mon vieux se donne pour faire un roman, ça me décourage de ma facilité, et je me dis que je fais de la littérature *savetée*. J'ai fini *Cadio*; il est depuis longtemps dans les pattes de Buloz. Je fais une autre machine[1], mais je n'y vois pas encore bien clair; que faire sans soleil et sans chaleur? C'est à présent que je devrais être à Paris, revoir l'Exposition à mon aise, et promener ta mère avec toi; mais il faut bien travailler, puisque je n'ai plus que ça pour vivre. Et puis les enfants! cette Aurore est une merveille. Il faut bien la voir, je ne la verrai peut-être pas longtemps, je ne me crois pas destinée à faire de bien vieux os : faut se dépêcher d'aimer!

Oui, tu as raison, c'est là ce qui me soutient. Cette crise d'hypocrisie amasse une rude réplique et on ne perd rien pour attendre. Au contraire, on gagne. Tu verras ça, toi qui es un vieux encore tout jeune. Tu as l'âge de mon fils. Vous rirez ensemble quand vous verrez dégringoler ce tas d'ordures.

Il ne faut pas être Normand, il faut venir nous voir plusieurs jours, tu feras des heureux; et, moi, ça me remettra du sang dans les veines et de la joie dans le cœur.

1. *Mademoiselle Merquem.*

Aime toujours ton vieux troubadour et parle-lui de Paris ; quelques mots quand tu as le temps.

Fais un canevas pour Nohant à quatre ou cinq personnages, nous te le jouerons.

On t'embrasse et on t'appelle.

G. SAND.

LXIII

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 18 août 1867.

Où es-tu, mon cher vieux? Si par hasard tu étais à Paris dans les premiers jours de septembre, tâche que nous nous voyions. J'y passe trois jours et je reviens ici. Mais je n'espère pas t'y rencontrer. Tu dois être dans quelque beau pays, loin de Paris et de sa poussière. Je ne sais même pas si ma lettre te joindra. N'importe, si tu peux me donner de tes nouvelles, donne-m'en. Je suis au désespoir. J'ai perdu tout à coup et sans le savoir malade, mon pauvre cher vieux ami Rollinat, un ange de bonté, de courage, de dévouement. C'est un coup de massue pour moi. Si tu étais là, tu me donnerais du courage ; mais mes pauvres enfants sont aussi consternés que moi : nous l'adorions, tout le pays l'adorait.

Porte-toi bien, toi, et pense quelquefois aux amis absents. Nous t'embrassons tendrement. La petite va très bien, elle est charmante.

LXIV

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, août 1867.

Je te bénis, mon cher vieux, pour la bonne pensée que tu as eue de venir; mais tu as bien fait de ne pas voyager malade. Ah! mon Dieu, je ne rêve que maladie et malheur : soigne-toi, mon vieux camarade. J'irai te voir si je peux me remonter; car, depuis ce nouveau coup de poignard, je suis faible et accablée et je traîne une espèce de fièvre. Je t'écrirai un mot de Paris. Si tu es empêché, tu me répondras par télégramme. Tu sais qu'avec moi, il n'y a pas besoin d'explication : je sais tout ce qui est empêchement dans la vie et jamais je n'accuse les cœurs que je connais. — Je voudrais que, dès à présent, si tu as un moment pour m'écrire, tu me dises où il faut que j'aille passer trois jours pour voir la côte normande sans tomber dans les endroits où va *le monde*. J'ai besoin, pour continuer mon roman, de voir un paysage de la Manche, dont tout le monde n'ait pas parlé, et où il y ait de vrais habitants chez eux, des paysans, des pêcheurs, un vrai village dans un coin à rochers. Si tu étais en train, nous irions ensemble. Sinon ne t'inquiète pas de moi. Je vas partout et je ne m'inquiète de rien. Tu m'as dit que cette population des côtes était la meilleure du pays, qu'il y avait là de vrais bonshommes trempés. Il serait bon de voir leurs figures, leurs habits, leurs maisons et leur horizon. C'est

assez pour ce que je veux faire, je n'en ai besoin qu'en accessoires; je ne veux guère décrire; il me suffit de *voir*, pour ne pas mettre un coup de soleil à faux. Comment va ta mère? as-tu pu la promener et la distraire un peu? Embrasse-la pour moi comme je t'embrasse.

G. SAND.

Maurice t'embrasse; j'irai à Paris sans lui : il tombe au jury pour le 2 septembre jusqu'au... on ne sait pas. C'est une corvée. Aurore est très coquette de ses bras, elle te les offre à embrasser; ses mains sont des merveilles et d'une adresse inouïe pour son âge.

Au revoir donc, si je peux me tirer de l'état où je suis. Le diable, c'est l'insomnie; on fait trop d'efforts le jour, pour ne pas attrister les autres. La nuit, on retombe dans soi.

LXV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 10 septembre 1867.

Cher vieux,

Je suis inquiète de n'avoir pas de tes nouvelles depuis cette indisposition dont tu me parlais. Es-tu guéri? Oui, nous irons voir les galets et les falaises le mois prochain, si tu veux, si le cœur t'en dit. Le roman galope; mais je le saupoudrerai de couleur locale après coup.

En attendant, je suis encore ici, fourrée jusqu'au menton dans la rivière tous les jours, et reprenant mes forces tout à fait dans ce ruisseau froid et ombragé que

j'adore, et où j'ai passé tant d'heures de ma vie à me refaire après les trop longues séances en tète à tête avec l'encrier. Je pars définitivement le 16 pour Paris; le 17 à une heure, je pars pour Rouen et Jumièges, où m'attend, chez M. Lepel-Cointet, propriétaire, mon amie madame Lebarbier de Tinan; j'y resterai le 18 pour revenir à Paris le 19. Passerai-je si près de toi sans t'embrasser? J'en serai malade d'envie; mais je suis si absolument forcée de passer la soirée du 19 à Paris, que je ne sais pas si j'aurai le temps. Tu me le diras. Je peux recevoir un mot de toi le 16 à Paris, rue des Feuillantines, 97. Je ne serai pas seule : j'ai pour compagnon de voyage une charmante jeune femme de lettres, Juliette Lamber. Si tu étais joli, joli, tu viendrais te promener à Jumièges le 19. Nous reviendrions ensemble, de manière que je puisse être à Paris à six heures du soir au plus tard. Mais, si tu es tant soit peu souffrant encore, ou *plongé* dans l'encre, prends que je n'ai rien dit et remettons à nous voir au mois prochain. Quant à la promenade d'*hiver* à la grève normande, ça me donne froid dans le dos, moi qui projette d'aller au golfe Juan à cette époque-là!

J'ai été malade de la mort de mon pauvre Rollinat. Le corps est guéri, mais l'âme! Il me faudrait passer huit jours avec toi pour me retremper à de l'énergie tendre; car le courage froid et purement philosophique, ça me fait comme un cautère sur une jambe de bois.

Je t'embrasse et je t'aime et (aussi ta mère). Maurice aussi, quel français! On est heureux de l'oublier, c'est une scie.

Ton Troubadour

G. SAND.

LXVI

A GEORGE SAND

Chère maître,

Comment ! pas de nouvelles?

Mais vous allez me répondre puisque je vous demande un service. Je lis ceci dans mes notes : « *National* de 1841. Mauvais traitements infligés à Barbès, coups de pieds sur la poitrine, on le traîne par la barbe et les cheveux pour le transférer dans un *in-pace*. Consultation d'avocats signée : E. Arago, Favre, Berryer, pour se plaindre de ces abominations. »

Informez-vous près de lui si tout cela est exact; je vous en serai obligé.

LXVII

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Paris, mardi 1er octobre 1876.

Cher ami, tu auras ton renseignement. J'ai demandé hier soir à Peyrat, j'écris aujourd'hui à Barbès qui te répondra directement.

D'où crois-tu que j'arrive? De Normandie! Une charmante occasion m'a enlevée il y a six jours. Jumièges m'avait passionnée. Cette fois, j'ai vu Étretat, Yport, le plus joli de tous les villages, Fécamp, Saint-Valery, que

je connaissais, et Dieppe, qui m'a éblouie; les environs, le château d'Arques, la cité de Limes, quels pays! J'ai donc repassé deux fois à deux pas de Croisset et je t'ai envoyé de gros baisers, toujours prête à retourner avec toi au bord de la mer ou à bavarder avec toi, chez toi, quand tu seras libre. Si j'avais été seule, j'aurais acheté une vieille guitare et j'aurais été chanter une romance sous la fenêtre de ta mère. Mais je ne pouvais te conduire une *smala*.

Je retourne à Nohant et je t'embrasse de tout mon cœur.

G. SAND.

Je crois que les *Bois-Doré* vont bien, mais je n'en sais rien. J'ai une manière d'être à *Paris*, le long de la Manche, qui ne me met guère au courant de quoi que ce soit. Mais j'ai cueilli des gentianes dans les grandes herbes de l'immense oppidum de Limes avec une vue de mer un peu *chouette*. J'ai marché comme un vieux cheval : je reviens toute guillerette.

LXVIII

A GEORGE SAND

Enfin, enfin, on a donc de vos nouvelles, chère maître, et de bonnes, ce qui est doublement agréable.

Je compte m'en retourner vers ma maison des champs avec madame Sand, et ma mère l'espère aussi. Qu'en

dites-vous? Car enfin, dans tout ça on ne se voit pas, nom d'une balle!

Quant à mes déplacements, à moi, ce n'est pas l'envie de m'y livrer qui me manque. Mais je serais perdu si je bougeais d'ici la fin de mon roman. Votre ami est un bonhomme en cire; tout s'imprime dessus, s'y incruste, y entre. Revenu de chez vous, je ne songerais plus qu'à vous et aux vôtres, à votre maison, à vos paysages, aux mines des gens que j'aurais rencontrés, etc. Il me faut de grands efforts pour me recueillir; à chaque moment je déborde. Voilà pourquoi, chère bon maître adorée, je me prive d'aller m'asseoir et rèver tout haut dans votre logis. Mais, dans l'été ou l'automne de 1869, vous verrez quel joli voyageur de commerce je fais, une fois lâché au grand air. Je suis abject, je vous en préviens.

En fait de nouvelles, il y a du re-calme depuis que l'incident Kerveguen est mort de sa belle mort. Était-ce farce? et bête!

Sainte-Beuve prépare un discours sur la loi de la presse. Il va mieux, décidément, J'ai diné mardi avec Renan. Il a été merveilleux d'esprit et d'éloquence, et artiste! comme jamais je ne l'avais vu. Avez-vous lu son nouveau volume? Sa préface fait du bruit.

Mon pauvre Théo m'inquiète Je ne le trouve pas roide.

LXIX

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 12 octobre 1867.

J'ai envoyé ta lettre à Barbès; elle est bonne et brave comme toi. Je sais que le digne homme en sera heureux. Mais, moi, j'ai envie de me jeter par les fenêtres; car mes enfants ne veulent pas entendre parler de me laisser repartir si tôt. Oui; c'est bien bête d'avoir vu ton toit quatre fois sans y entrer. Mais j'ai des discrétions qui vont jusqu'à l'épouvante. L'idée de t'appeler à Rouen pour vingt minutes au passage m'est bien venue. Mais tu n'as pas, comme moi, *un pied qui remue*, et qui toujours est prêt à partir. Tu vis dans ta robe de chambre, le grand ennemi de la liberté et de l'activité. Te forcer à t'habiller, à sortir, peut-être au milieu d'un chapitre attachant, et tout cela pour voir quelqu'un qui ne sait rien dire au vol et qui, plus il est content, tant plus il est stupide. Je n'ai pas osé. Me voilà forcée d'ailleurs d'achever quelque chose qui traîne, et, avant la dernière façon, j'irai encore en Normandie probablement. Je voudrais aller par la Seine à Honfleur : ce sera le mois prochain, si le froid ne me rend pas malade, et je tenterai, cette fois, de t'enlever en passant. Sinon, je te verrai du moins, et puis j'irai en Provence.

Ah! si je pouvais t'enlever jusque-là! Et si tu pouvais, si tu voulais, durant cette seconde quinzaine d'octobre où

tu vas être libre, venir me voir ici! C'était promis, et mes enfants en seraient si contents! Mais tu ne nous aimes pas assez pour ça, gredin que tu es! Tu te figures que tu as un tas d'amis meilleurs : tu te trompes joliment; c'est toujours les meilleurs qu'on néglige ou qu'on ignore.

Voyons, un peu de courage; on part de Paris à neuf heures un quart du matin, on arrive à quatre à Châteauroux, on trouve ma voiture, et on est ici à six pour dîner. Ce n'est pas le diable, et, une fois ici, on rit entre soi comme de bons ours; on ne s'habille pas, on ne se gêne pas, et on s'aime bien. Dis oui.

Je t'embrasse. Et moi aussi, je m'embête d'*un an* sans te voir.

Ton vieux troubadour

LXX

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 27 octobre 1867

Je viens de résumer en quelques pages mon impression de paysagiste sur ce que j'ai vu de la Normandie : cela a peu d'importance, mais j'ai pu y encadrer entre guillemets trois lignes de *Salammbô* qui me paraissent peindre le pays mieux que toutes mes phrases, et qui m'avaient toujours frappée comme un coup de pinceau magistral. En feuilletant pour retrouver ces lignes, j'ai naturellement relu presque tout, et je reste convaincue que c'est un des plus beaux livres qui aient été faits depuis qu'on fait des livres.

Je me porte bien et je travaille vite et beaucoup, pour vivre de *mes rentes* cet hiver dans le Midi. Mais quels seront les délices de Cannes et où sera le cœur pour s'y plonger? J'ai l'esprit dans le pot au noir en songeant qu'à cette heure on se bat pour le pape. Ah! *Isidore*[1]*!*

J'ai vainement tenté d'aller revoir *ma Normandie* ce mois-ci, c'est-à-dire mon gros cher ami de cœur. Mes enfants m'ont menacée de mort si je les quittais si vite. A présent, il nous arrive du monde. Il n'y a que toi qui ne parles pas d'arriver. Ce serait si bon pourtant! Le mois prochain je ferai le diable pour te trouver où que tu sois et en attendant je t'aime comme tout. Et toi. Le travail? la santé de ta mère? La tienne? Je m'ennuie de n'avoir pas de tes nouvelles.

G. SAND.

LXXI

A GEORGE SAND

1er novembre 1867.

Chère maître,

J'ai été aussi honteux qu'attendri hier au soir en recevant votre « tant gente » épître. Je suis un misérable de n'avoir pas répondu à la première. Comment cela se fait-il? Car ordinairement je ne manque pas d'exactitude.

Le travail ne va pas trop mal. J'espère avoir fini ma seconde partie au mois de février. Mais pour avoir tout

1. Nom en blague de Napoléon III.

terminé dans deux ans, il faut que d'ici là, votre vieux ne bouge de son fauteuil. C'est ce qui fait que je ne vais pas à Nohant. Huit jours de vacances, c'est pour moi trois mois de rêverie. Je ne ferais plus que songer à vous, aux vôtres, au Berry, à tout ce que j'aurais vu. Mon malheureux esprit naviguerait dans des eaux étrangères. J'ai si peu de force.

Je ne cache pas le plaisir que m'a fait votre petit mot sur *Salammbô*. Ce bouquin-là aurait besoin d'être allégé de certaines inversions; il y a trop d'*alors*, de *mais* et de *et*. On sent le travail.

Quant à celui que je fais, j'ai peur que la conception n'en soit vicieuse, ce qui est irrémédiable; des caractères aussi mous intéresseront-ils? On n'arrive à de grands effets qu'avec des choses simples, des passions tranchées. Mais je ne vois de simplicité nulle part dans le monde moderne.

Triste monde! Est-ce assez déplorable et lamentablement grotesque, les affaires d'Italie! Tous ces ordres, contre-ordres de contre-ordres des contre-ordres! La terre est une planète très inférieure, décidément.

Vous ne m'avez pas dit si vous étiez contente des reprises de l'Odéon. Quand irez-vous dans le Midi? Et où cela, dans le Midi?

D'aujourd'hui en huit, c'est-à-dire du 7 au 10 novembre, je serai à Paris, ayant besoin de flâner dans Auteuil pour y découvrir des petits coins. Ce qui serait gentil, ce serait de nous en revenir à Croisset ensemble. Vous savez bien que je vous en veux beaucoup pour vos deux derniers voyages en Normandie.

A bientôt, hein? Pas de blague! Je vous embrasse comme je vous aime, chère maître, c'est-à-dire très tendrement.

Voici un morceau que j'envoie à votre cher fils, amateur de ce genre de friandises :

Un soir, attendu par Hortense,
Sur la pendule ayant les yeux fixés,
Et sentant son cœur battre à mouvement pressés,
Le jeune Alfred séchait d'impatience.

(*Mémoires de l'Académie de Saint-Quentin.*)

LXXII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 5 décembre 1867.

Ton vieux troubadour est infect, j'en conviens. Il a travaillé comme un bœuf, pour avoir de quoi s'en aller, cet hiver, au golfe Juan, et, au moment de partir, il voudrait rester. Il a de l'ennui de quitter ses enfants et la petite Aurore; mais il souffre du froid, il a peur de l'anémie et il croit faire son devoir en allant chercher une terre que la neige ne rend pas impraticable, et un ciel sous lequel on puisse respirer sans avoir des aiguilles dans le poumon. Voilà.

Il a pensé à toi, probablement plus que toi à lui; car il a le travail bête et facile, et sa pensée trotte ailleurs, bien loin de lui et de sa tâche, quand sa main est lasse d'écrire. Toi, tu travailles pour de vrai et tu t'absorbes, et tu n'as

pas dû entendre mon esprit, qui a fait plus d'une fois *toc toc* à la porte de ton cabinet pour te dire : *C'est moi.* Ou tu as dit : « C'est un esprit frappeur ; qu'il aille au diable ! »

Est-ce que tu ne vas pas venir à Paris? J'y passe du 15 au 20. J'y reste quelques jours seulement, et je me sauve à Cannes. Est-ce que tu y seras? Dieu le veuille! En somme, je me porte assez bien ; j'enrage contre toi, qui ne veux pas venir à Nohant ; je ne te le dis pas, parce que je ne sais pas faire de reproches. J'ai fait un tas de pattes de mouches sur du papier ; mes enfants sont toujours excellents et gentils pour moi dans toute l'acception du mot ; Aurore est un amour.

Nous avons *ragé* politique ; nous tâchons de n'y plus penser et d'avoir patience. Nous parlons de toi souvent, et nous t'aimons. Ton vieux troubadour surtout, qui t'embrasse de tout son cœur, et se rappelle au souvenir de ta bonne mère.

G. SAND.

LXXIII

A GEORGE SAND

Nuit de mercredi.

Chère maître, chère amie du bon Dieu, « parlons un peu de Dozenval », rugissons contre M. Thiers! Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croûtard plus abject, un plus étroniforme bourgeois! Non, rien ne peut donner l'idée du vomissement que m'inspire ce vieux

melon diplomatique, arrondissant sa bêtise sur le fumier de la bourgeoise! Est-il possible de traiter avec un sans-façon plus naïf et plus inepte la philosophie, la religion, les peuples, la liberté, le passé et l'avenir, l'histoire et l'histoire naturelle, tout, et le reste! Il me semble éternel comme la médiocrité! Il m'écrase.

Mais le beau, ce sont les braves gardes nationaux qu'il a fourrés dedans en 1848, et qui recommencent à l'applaudir! Quelle infinie démence! Ce qui prouve que tout consiste dans le tempérament. Les prostituées, — comme la France, — ont toujours un faible pour les vieux farceurs.

Je tâcherai, du reste, dans la troisième partie de mon roman (quand j'en serai à la réaction qui a suivi les journées de Juin), d'insinuer un panégyrique dudit, à propos de son livre : *De la Propriété*, et j'espère qu'il sera content de moi.

Quelle forme faut-il prendre pour exprimer parfois son opinion sur les choses de ce monde, sans risquer de passer, plus tard, pour un imbécile? Cela est un rude problème. Il me semble que le mieux est de les peindre, tout bonnement, ces choses qui vous exaspèrent. Disséquer est une vengeance.

Eh bien! ce n'est pas à lui que j'en veux, ni aux autres; mais aux *nôtres*.

Si l'on se fût préoccupé davantage de l'instruction des classes *supérieures* en reléguant pour plus tard les comices agricoles; si on avait mis enfin la tête au-dessus du ventre, nous n'en serions pas là probablement?

Je viens de lire, cette semaine, la *Préface* de Buchez à

son *Histoire parlementaire*. C'est de là entre autres que sont sorties beaucoup de bêtises, dont nous portons le poids aujourd'hui.

Et puis, ce n'est pas bien de dire que je ne pense pas à « mon vieux Troubadour »; à qui donc penser? à mon bouquin peut-être? mais c'est bien plus difficile et moins agréable.

Jusques à quand restez-vous à Cannes?

Après Cannes est-ce qu'on ne reviendra pas à Paris? Moi, j'y serai vers la fin de janvier.

Pour que j'aie fini mon livre dans le printemps de 1869, il faut que d'ici là je ne me donne pas huit jours de congé! voilà pourquoi je ne vais point à Nohant. C'est toujours l'histoire des amazones. Pour mieux tirer de l'arc, elles s'écrasaient le téton. Est-ce un si bon moyen, après tout!

Adieu, chère maître, écrivez-moi, hein!

Je vous embrasse tendrement.

LXXIV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 31 décembre 1867.

Je ne suis pas dans ton idée qu'il faille supprimer le sein pour tirer l'arc. J'ai une croyance tout à fait contraire pour mon usage et que je crois bonne pour beaucoup d'autres, probablement pour le grand nombre. Je viens de développer mon idée là-dessus dans un roman qui est à la *Revue* et qui paraîtra après celui d'About.

Je crois que l'artiste doit vivre dans sa nature le plus possible. A celui qui aime la lutte, la guerre; à celui qui aime les femmes, l'amour; au vieux qui, comme moi, aime la nature, le voyage et les fleurs, les roches, les grands paysages, les enfants aussi, la famille, tout ce qui émeut, tout ce qui combat l'anémie morale.

Je crois que l'art a besoin d'une palette toujours débordante de tons doux ou violents suivant le sujet du tableau; que l'artiste est un instrument dont tout doit jouer avant qu'il joue des autres; mais tout cela n'est peut-être pas applicable à un esprit de ta sorte, qui a beaucoup acquis et qui n'a plus qu'à digérer. Je n'insisterai que sur un point, c'est que l'être physique est nécessaire à l'être moral et que je crains pour toi, un jour ou l'autre, une détérioration de la santé qui te forcerait à suspendre ton travail et à le laisser refroidir.

Enfin, tu viens à Paris au commencement de janvier et nous nous verrons; car je n'y vais qu'après le premier de l'an. Mes enfants m'ont fait jurer de passer avec eux ce jour-là, et je n'ai pas su résister, malgré un grand besoin de locomotion. Ils sont si gentils! Maurice est d'une gaieté et d'une invention intarissables. Il a fait de son théâtre de marionnettes une merveille de décors, d'effets, de trucs, et les pièces qu'on joue dans cette ravissante boîte sont inouïes de fantastique.

La dernière s'appelle « 1870 ». On y voit *Isidore* avec Antonelli commandant les brigands de la Calabre pour reconquérir son trône et rétablir la papauté. Tout est à l'avenant; à la fin, la veuve *Euphémie* épouse le Grand Turc, seul souverain resté debout. Il est vrai que c'est un

ancien *démoc* et on reconnaît qu'il n'est autre que *Coqenbois*, le grand tombeur masqué. Ces pièces-là durent jusqu'à deux heures du matin et on est fou en sortant. On soupe jusqu'à cinq heures. Il y a représentation deux fois par semaine et le reste du temps on fait des *trucs*, et la pièce continue avec les mêmes personnages, traversant les aventures les plus incroyables.

Le public se compose de huit ou dix jeunes gens, mes trois petits-neveux et les fils de mes vieux amis. Ils se passionnent jusqu'à hurler. Aurore n'est pas admise; ces jeux ne sont pas de son âge; moi, je m'amuse à en être éreintée. Je suis sûre que tu t'amuserais follement aussi; car il y a dans ces improvisations une verve et un laisser-aller splendides, et les personnages sculptés par Maurice ont l'air d'être vivants, d'une vie burlesque, à la fois réelle et impossible; cela ressemble à un rêve. Voilà comme je vis depuis quinze jours que je ne travaille plus.

Maurice me donne cette récréation dans mes intervalles de repos, qui coïncident avec les siens. Il y porte autant d'ardeur et de passion que quand il s'occupe de science. C'est vraiment une charmante nature et on ne s'ennuie jamais avec lui. Sa femme aussi est charmante, toute ronde en ce moment; agissant toujours, s'occupant de tout, se couchant sur le sofa vingt fois par jour, se relevant pour courir à sa fille, à sa cuisinière, à son mari, qui demande un tas de choses pour son théâtre, revenant se coucher; criant qu'elle a mal et riant aux éclats d'une mouche qui vole; cousant des layettes, lisant des journaux avec rage, des romans qui la font pleurer; pleurant aussi aux marionnettes quand il y a un bout de sentiment,

car il y en a aussi. Enfin, c'est une nature et un type : ça chante à ravir, c'est colère et tendre, ça fait des friandises succulentes *pour nous surprendre*, et chaque journée de notre phase de récréation est une petite fête qu'elle organise.

La petite Aurore s'annonce toute douce et réfléchie, comprenant d'une manière merveilleuse ce qu'on lui dit et *cédant à la raison* à deux ans. C'est très extraordinaire et je n'ai jamais vu cela. Ce serait même inquiétant si on ne sentait un grand calme dans les opérations de ce petit cerveau.

Mais comme je bavarde avec toi! Est-ce que tout ça t'amuse? Je le voudrais pour qu'une lettre de causerie te remplaçât un de nos soupers, que je regrette aussi, moi, et qui seraient si bons ici avec toi, si tu n'étais un cul de plomb qui ne te laisses pas entraîner *à la vie pour la vie.* Ah! quand on est en vacances, comme le travail, la logique, la raison semblent d'étranges *balançoires!* On se demande s'il est impossible de retourner jamais à ce boulet.

Je t'embrasse tendrement, mon cher vieux, et Maurice trouve ta lettre si belle, qu'il va en fourrer tout de suite des phrases et des mots dans la bouche de son premier philosophe. Il me charge de t'embrasser.

Madame Juliette Lamber[1] est vraiment charmante; tu l'aimerais beaucoup, et puis il y a là-bas 18 degrés au-dessus de zéro, et ici nous sommes dans la neige. C'est dur; aussi, nous ne sortons guère, et mon chien lui-même ne

1. Depuis, madame Edmond Adam.

veut pas aller dehors. Ce n'est pas le personnage le moins épatant de la société. Quand on l'appelle Badinguet, il se couche par terre honteux et désespéré, et boude toute la soirée.

LXXV

A GEORGE SAND

1er janvier 1868.

Ce n'est pas gentil de m'attrister avec le récit des amusements de Nohant, puisque je ne peux en prendre ma part. Il me faut tant de temps pour faire si peu que je n'ai pas une minute à perdre (ou à gagner), si je veux avoir fini mon lourd bouquin dans l'été de 1869.

Je n'ai pas dit qu'il fallait se supprimer le cœur, *mais le contenir*, hélas!

Quant au régime que je mène et qui est hors des lois de l'hygiène, ce n'est pas d'hier, j'y suis fait. J'ai néanmoins un éreintement assez conditionné et il est temps que ma seconde partie finisse, après quoi j'irai à Paris. Ce sera vers la fin de ce mois. Vous ne me dites pas quand vous reviendrez de Cannes.

Ma fureur contre M. Thiers n'est pas calmée, au contraire! Elle s'idéalise et s'accroît.

LXXVI

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 12 janvier 1868.

Non, ce n'est pas bête de s'embrasser au jour de l'an : au contraire, c'est bon et c'est gentil. Je te remercie d'y avoir pensé et je t'embrasse sur tes beaux gros yeux. Maurice t'embrasse aussi. Je suis claquemurée ici par la neige et le froid, et mon voyage est ajourné. Nous nous amusons *follement* à domicile pour oublier que nous sommes prisonniers et je prolonge mes vacances d'une façon insensée. Pas une panse *d'a* du matin au soir. Quelle chance quand tu pourras en dire autant! — Mais quel bel hiver, dis? Est-ce beau, ce clair de lune sur les arbres couverts de neige? Regardes-tu ça la nuit en travaillant? — Si tu vas à Paris à la fin du mois j'ai encore la chance de t'y rencontrer.

De loin ou de près, cher vieux, je pense à toi et je t'aime de tout mon vieux cœur qui ne connaît pas le chiffre des années.

G. SAND.

Mes tendresses à ta mère toujours. Je pense qu'elle est à Rouen par ce grand froid.

LXXVII

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 10 mai 1868.

Oui, ami de mon cœur, si je ne suis pas dans des choses terribles, cette pauvre petite madame Lambert[1] est bien menacée. J'ai vu M. Depaul aujourd'hui. Il faut s'attendre à tout! — Si la crise est passée ou retardée, car il est question de *provoquer* l'événement, je serai heureuse de passer deux jours avec mon vieux troubadour que j'aime tendrement.

G. SAND.

LXXVIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 11 mai 1868.

Si tu étais chez toi mercredi soir, j'irais bavarder seule avec toi, une heure, en sortant de dîner dans ton quartier. Je désespère un peu d'aller à Croisset, c'est demain qu'on décide du sort de ma pauvre amie.

Un mot de réponse et surtout ne te dérange d'aucun projet. Que je te voie ou non, je sais que les deux vieux troubadours s'aiment bien!

G. SAND.

Lundi soir.

1. Madame Eugène Lambert, femme du peintre.

LXXIX

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 17 mai 1868

J'ai un peu de répit, puisqu'on ne provoque pas l'accouchement. J'espère aller passer deux jours à ce cher Croisset. Mais ne pars donc pas jeudi, je donne à dîner au prince[1] chez Magny et je lui ai dit que je te retiendrais de force. Dis-moi oui, bien vite. Je t'embrasse et je t'aime.

G. SAND.

Dimanche.

LXXX

A GUSTAVE FLAUBERT

Je n'irai pas avec toi à Croisset, car il faut que tu dormes, et nous bavardons trop. Mais dimanche ou lundi si tu veux toujours ; seulement je te défends de te déranger. Je connais mon Rouen, je sais qu'il y a des sapins au chemin de fer et qu'on va tout droit chez toi sans aucun embarras.

J'irai le soir probablement.

Embrasse pour moi la chère maman que je serai heureuse de revoir.

G. SAND.

1. Prince Jérôme Napoléon.

Si ça ne te va pas ces jours-là, un mot et moi je te préviendrai encore. Aie l'obligeance de mettre l'adresse à la lettre *ci-incluse* et de la faire jeter à la poste.

LXXXI

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 21 jeudi-mai 1868.

Je vois que les trains du jour sont très lents, je ferai un grand effort et je partirai à huit heures dimanche, pour aller déjeuner avec toi, si c'est trop tard, ne m'attends pas. Je déjeune de deux œufs en omelette ou sur le plat, et d'une tasse de café. Je dîne d'un peu de poulet ou de veau et de légumes.

En renonçant à m'efforcer de manger des *viandes vraies*, j'ai retrouvé l'estomac solide. Je bois du cidre avec enthousiasme, plus de vin de Champagne! A Nohant je vis de piquette et de galette, et depuis que je ne cherche plus à me *bien nourrir*, plus d'anémie, croyez donc à la logique des médecins!

Enfin il ne faut pas plus s'occuper de moi que du chat même pas tant. Dis bien cela à la petite Maman. Je vas donc enfin te voir mon saoul pendant deux jours! Sais-tu qu'à Paris, tu es *inabordable*? Pauvre vieux, as-tu enfin dormi comme un loir dans ta cambuse? Je voudrais te donner un peu de mon somme que rien, pas même le canon, ne peut troubler.

Mais j'ai fait de bien mauvais rêves depuis quinze jours

sur ma pauvre Esther, et voilà qu'enfin Depaul, Tarnier, Guéniaux et Nélaton nous déclarent hier qu'elle accouchera toute seule et très bien, d'un enfant qui n'a pas de raison pour n'être pas superbe? Je respire, je renais, et je vas t'embrasser si fort que tu en seras scandalisé. A dimanche donc, et ne te dérange pas.

G. SAND.

LXXXII

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 26 mai 1868.

Arrivée en pionçant. Dîne avec ton brave et charmant ami Du Camp. Nous avons parlé de toi, rien que de toi et de ta maman et nous avons dit cent fois que nous vous aimions. Je vas dormir pour déménager demain matin.

J'ai un charmant local sur le jardin du Luxembourg.

Je vous embrasse, mère et fils, de tout mon cœur qui est à vous.

G. SAND.

Mardi soir, rue Gay-Lussac, 5.

LXXXIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 28 mai 1868.

Ma petite amie a mis au monde ce matin en deux heures de crise, un garçon qui semblait mort et qu'on a si bien

taquiné qu'il est très vivant et très gentil ce soir. La mère va très bien, quelle chance!

Mais quelle scène! C'était là quelque chose à voir. Je suis bien lasse, mais bien contente et je te le dis, parce que tu m'aimes.

G. SAND.

Jeudi soir.

Je pars mardi pour Nohant.

LXXXIV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 21 juin 1868.

Me voilà encore à t'*embêter* avec l'adresse M. Du Camp, que tu ne m'as jamais donnée, bien que tu lui aies fait parvenir une lettre de moi, et *à qui* (*lui*) je n'ai pas songé à la demander en dînant avec lui à Paris. Je viens de lire son livre des *Forces perdues*; je lui avais promis de lui en dire mon avis et je lui tiens parole. Écris l'adresse, puis donne au facteur, et merci.

Te voilà seul aux prises avec le soleil, dans ta villa charmante!

Que ne suis-je la... rivière qui te berce de *son doux murmure* et qui t'apporte la fraîcheur dans ton antre! Je causerais discrètement avec toi entre deux pages de ton

roman, et je ferais taire ce fantastique grincement de chaîne[1] que tu détestes et dont l'étrangeté ne me déplaisait pourtant pas. J'aime tout ce qui caractérise un milieu, le roulement des voitures et le bruit des ouvriers à Paris, les cris de mille oiseaux à la campagne, le mouvement des embarcations sur les fleuves. J'aime aussi le silence absolu, profond, et, en résumé, j'aime tout ce qui est autour de moi, n'importe où je suis; c'est de l'*idiotisme auditif*, variété nouvelle. Il est vrai que je choisis mon milieu et ne vais pas au Sénat, ni autres mauvais lieux.

Tout va bien chez nous, mon troubadour. Les enfants sont beaux, on les adore; il fait chaud, j'adore ça. C'est toujours la même rengaine que j'ai à te dire, et je t'aime comme le meilleur des amis et des camarades. Tu vois, ça n'est pas nouveau. Je garde bonne et forte impression de ce que tu m'as lu; ça m'a semblé si beau, qu'il n'est pas possible que ce ne soit pas bon. Moi, je ne fiche rien; la *flânerie* me domine. Ça passera; ce qui ne passera pas, c'est mon amitié pour toi.

G. SAND.

Tendresses des miens, toujours.

1. La chaîne du bateau remorqueur descendant ou remontant la Seine.

LXXXV

A GEORGE SAND

Croisset, dimanche 5 juillet 1868.

J'ai violemment bûché depuis six semaines. Les patriotes ne me pardonneront pas ce livre, ni les réactionnaires non plus ! Tant pis ; j'écris les choses comme je les sens, c'est-à-dire comme je crois qu'elles existent. Est-ce bêtise de ma part? Mais il me semble que notre malheur vient *exclusivement* des gens de notre bord. Ce que je trouve de christianisme dans le socialisme est énorme. Voilà deux petites notes qui sont là, sur ma table.

« Ce système (le sien) n'est pas un système de désordre, car il a sa source dans l'Évangile, et de cette source *divine* ne *peuvent découler* la haine, les guerres, le froissement de tous les intérêts! car la doctrine formulée de l'Évangile est une doctrine de paix, d'union, d'amour. » (L. Blanc.)

« J'oserai même avancer qu'avec le respect du dimanche s'est éteinte dans l'âme de nos rimeurs la dernière étincelle du feu poétique. On l'a dit : Sans la religion, pas de poésie ! » (Proudhon.)

A propos de celui-là, je vous *supplie*, chère maître, de lire à la suite de son livre sur la célébration du dimanche une histoire d'amour intitulée, je crois, *Marie et Maxime*. Il faut connaître ça pour avoir une idée du style des *Penseurs*. C'est à mettre en parallèle avec le *Voyage en Bretagne*, du grand Veuillot ; dans *Çà et Là*. Ce qui n'em-

pèche pas que nous avons des amis très admirateurs de ces deux messieurs.

Quand je serai vieux, je ferai de la critique; ça me soulagera, car souvent j'étouffe d'opinions rentrées. Personne, mieux que moi, ne comprend les indignations de ce brave Boileau contre le mauvais goût : « Les bêtises que j'entends dire à l'Académie hâtent ma fin. » Voilà un homme.

Toutes les fois, maintenant, que j'entends *la chaîne* des bateaux à vapeur, je songe à vous, et ce bruit-là m'irrite moins, en me disant qu'il vous plaît. Quel clair de lune il faisait cette nuit sur la rivière!

LXXXVI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 31 juillet 1868.

Je t'écris à Croisset quand même, je doute que tu sois encore à Paris par cette chaleur de Tolède; à moins que les ombrages de Fontainebleau ne t'aient gardé. Quelle jolie forêt, hein? mais c'est surtout en hiver, sans feuilles, avec ses mousses fraîches, qu'elle a du chic. As-tu vu les sables d'*Arbonne*? il y a là un petit Sahara qui doit être gentil à l'heure qu'il est.

Nous, nous sommes très heureux ici. Tous les jours, un bain dans un ruisseau toujours froid et ombragé; le jour, quatre heures de travail; le soir, récréation et vie de polichinelle. Il nous est venu un *Roman comique* en tournée, partie de la troupe de l'Odéon, dont plusieurs vieux amis,

à qui nous avons donné à souper à La Châtre, deux nuits de suite avec toute leur bande, après la représentation; chants et rires avec champagne frappé, jusqu'à trois heures du matin, au grand scandale des bourgeois, qui faisaient des bassesses pour en être. Il y avait là un drôle de comique normand, un vrai Normand qui nous a chanté de vraies chansons de paysans dans le vrai langage. Sais-tu qu'il y en a d'un esprit et d'un malin tout à fait gaulois? Il y a là une mine inconnue, des chefs-d'œuvre de genre. Ça m'a fait aimer encore plus la Normandie. Tu connais peut-être ce comédien. Il s'appelle Fréville : c'est lui qui est chargé, dans le répertoire, de faire les valets lourdauds et de recevoir les coups de pied au cul. Il est détestable, impossible, mais sorti du théâtre, c'est un garçon charmant et amusant comme dix. Ce que c'est que la destinée!

Nous avons eu chez nous des hôtes charmants, et nous avons mené joyeuse vie, sans préjudice des *Lettres d'un voyageur* dans la *Revue*, et des courses botaniques dans des endroits sauvages très étonnants. Le plus beau de l'affaire, ce sont les petites filles. Gabrielle, un gros mouton qui dort et rit toute la journée; Aurore, plus fine, des yeux de velours et de feu, parlant à trente mois comme les autres à cinq ans, et adorable en toute chose. On la retient pour qu'elle n'aille pas trop vite.

Tu m'inquiètes en me disant que ton livre accusera les patriotes de tout le mal; est-ce bien vrai, ça? et puis les vaincus! c'est bien assez d'être vaincu par sa faute sans qu'on vous crache au nez toutes vos bêtises. Aie pitié. Il y a eu là tant de belles âmes quand même! Le christianisme a été une toquade, et j'avoue qu'en tout temps, il est une

séduction quand on n'en voit que le côté tendre; il prend le cœur. Il faut songer au mal qu'il a fait pour s'en débarrasser. Mais je ne m'étonne pas qu'un cœur généreux comme celui de Louis Blanc ait rêvé de le voir épuré et ramené à son idéal. J'ai eu aussi cette illusion; mais, aussitôt qu'on fait un pas dans ce passé, on voit que ça ne peut pas se ranimer, et je suis bien sûre qu'à cette heure Louis Blanc sourit de son rêve. Il faut penser à cela aussi!

Il faut se dire que tous ceux qui avaient une intelligence ont terriblement marché depuis vingt ans et qu'il ne serait pas généreux de leur reprocher ce qu'ils se reprochent probablement à eux-mêmes.

Quant à Proudhon, je ne l'ai jamais cru de bonne foi. C'est un rhéteur de *génie*, à ce qu'on dit. Moi, je ne le comprends pas: c'est un spécimen d'antithèse perpétuelle, sans solution. Il me fait l'effet d'un de ces sophistes dont se moquait le vieux *Socrate*.

Je me fie à toi pour le sentiment du *généreux*. Avec un mot de plus ou de moins, on peut donner le coup de fouet sans blessure quand la main est douce dans la force. Tu es si bon, que tu ne peux pas être méchant.

Irai-je à Croisset cet automne? Je commence à craindre que non et que *Cadio* ne soit en répétition. Enfin je tâcherai de m'échapper de Paris, ne fût-ce qu'un jour.

Mes enfants t'envoient des amitiés. Ah diable! il y a eu une jolie prise de bec pour *Salammbô*; quelqu'un que tu ne connais pas se permettait de ne pas aimer ça. Maurice l'a traité de bourgeois, et, pour arranger l'affaire, la petite Lina, qui est rageuse, a déclaré que son mari avait tort de

dire un mot pareil, vu qu'il aurait dû dire *imbécile*. Voilà. Je me porte comme un Turc. Je t'aime et je t'embrasse.

Ton vieux Troubadour

G. SAND.

LXXXVII

A GEORGE SAND

Dieppe, lundi.

Mais oui, chère maître, j'étais à Paris par cette chaleur *trop picale* (comme dit M. X***, le gouverneur du château de Versailles), et j'y ai sué fortement. J'ai été deux fois à Fontainebleau, et la seconde fois, selon votre avis, j'ai vu es sables d'Arbonne. C'est tellement beau que j'ai « cuydé » en avoir le vertige.

J'ai été aussi à Saint-Gratien. Me voilà à Dieppe, et mercredi je serai à Croisset, pour n'en plus bouger d'ici à longtemps; il faut avancer le roman.

Hier, j'ai vu Dumas; nous avons parlé de vous, bien entendu, et comme je le reverrai demain, nous en reparlerons

Je me suis mal expliqué, si je vous ai dit que mon livre « *accusera* les patriotes de tout le mal »; je ne me reconnais le droit d'accuser personne. Je ne crois même pas que le romancier doive exprimer *son* opinion sur les choses de ce monde. Il peut la communiquer, mais je n'aime pas à ce qu'il la dise. (Cela fait partie de ma poétique à moi.) Je me borne donc à exposer les choses telles

qu'elles me paraissent, à exprimer ce qui me semble le vrai. Tant pis pour les conséquences; riches ou pauvres, vainqueurs ou vaincus, je n'admets rien de tout cela. Je ne veux avoir ni amour, ni haine, ni pitié, ni colère. Quant à de la sympathie, c'est différent : jamais on n'en a assez. Les réactionnaires, du reste, seront encore moins ménagés que les autres, car ils me semblent plus criminels.

Est-ce qu'il n'est pas temps de faire entrer la justice dans l'art? L'impartialité de la peinture atteindrait alors à la majesté de la loi, — et à la précision de la science!

Enfin, comme j'ai dans votre grand esprit une confiance absolue, quand ma troisième partie sera terminée, je vous la lirai, et s'il y a dans mon travail quelque chose qui vous semble *méchant*, je l'enlèverai.

Mais je suis d'avance convaincu que vous ne me ferez pas une objection.

Quant à des allusions à des individus, il n'y en pas l'ombre.

Le prince Napoléon, que j'ai vu jeudi chez sa sœur, m'a demandé de vos nouvelles et m'a fait l'éloge de Maurice. La princesse Mathilde m'a dit qu'elle vous trouvait « charmante », ce qui fait que je l'aime un peu plus qu'auparavant.

Comment, les répétitions de *Cadio* vous empêcheront de venir voir votre pauvre vieux cet automne? Pas possible. Je connais Fréville, c'est un homme excellent et très lettré.

LXXXVIII

A GEORGE SAND

Croisset, mercredi soir 9 septembre 1868.

Est-ce une conduite, cela, chère maître? Voilà près de deux mois que vous n'avez écrit à votre vieux troubadour! Êtes-vous à Paris, à Nohant ou ailleurs?

On dit que *Cadio* est présentement en répétition à la Porte-Saint-Martin (vous êtes donc fâchés, vous et Chilly?). On dit que Thuillier fera sa réapparition dans votre pièce? (Mais je la croyais mourante, Thuillier, pas votre pièce.) Et quand le jouera-t-on, ce *Cadio?* Êtes-vous contente? etc., etc.

Je vis absolument comme une huître. Mon roman est le rocher qui m'attache, et je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde.

Je ne lis même pas ou plutôt n'ai pas lu la *Lanterne!* Rochefort me scie, entre nous. Il faut de la bravoure pour oser dire timidement que ce n'est peut-être pas le premier écrivain du siècle. O Velches! Velches! comme soupirait (ou rugissait) M. de Voltaire! Mais, à propos du même Rochefort, ont-ils été assez coines? Quels pauvres gens!

Et Sainte-Beuve? le voyez-vous? Moi, je travaille furieusement. Je viens de faire une description de la forêt de Fontainebleau, qui m'a donné envie de me pendre à un de ses arbres. Comme je m'étais interrompu pendant trois semaines, j'ai eu un mal abominable pour me remettre en

train. Je suis de l'acabit des chameaux, qu'on ne peut ni arrêter quand ils marchent, ni faire partir quand ils se reposent. J'en ai encore pour un an. Après quoi, je lâche les bourgeois définitivement. C'est trop difficile, et en somme trop laid. Il serait temps de faire quelque chose de beau et qui me plaise.

Ce qui me plairait bien pour le quart d'heure, ce serait de vous embrasser. Quand sera-ce? D'ici là, mille bonnes tendresses.

LXXXIX

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Paris, 10 septembre 1868.

Pour le coup, cher ami, il y a une rafle sur les correspondances. De tous les côtés, on me reproche *à tort* de ne pas répondre. Je t'ai écrit de Nohant, il y a environ quinze jours, que je partais pour Paris, afin de m'occuper de *Cadio* : — et, maintenant je repars pour Nohant, demain dès l'aurore, pour revoir mon *Aurore*. J'ai écrit, depuis huit jours, quatre tableaux du drame, et ma besogne est finie jusqu'à la fin des répétitions, dont mon ami et collaborateur, Paul Meurice, veut bien se charger. Tous ses soins n'empêchent pas que les débrouillages du commencement ne soient un affreux gâchis. Il faut voir les difficultés de monter une pièce pour y croire, et, si l'on n'est pas cuirassé d'*humour* et de gaieté intérieure pour étudier la nature humaine, dans les individus réels que va recouvrir

la fiction, il y a de quoi rager. Mais je ne rage plus, je ris; je connais trop tout ça, pour m'en émouvoir, et je t'en conterai de belles quand nous nous verrons.

Comme je suis optimiste quand même, je considère le bon côté des choses et des gens; mais la vérité est que tout est mal et que tout est bien en ce monde.

La pauvre Thuillier n'est pas brillante de santé; mais elle espère porter le fardeau du travail encore une fois. Elle a besoin de gagner sa vie, elle est cruellement pauvre. Je te disais, dans ma lettre perdue, que Sylvanie[1] avait passé quelques jours à Nohant. Elle est plus belle que jamais et bien ressuscitée après une terrible maladie.

Croirais-tu que je n'ai pas vu Sainte-Beuve? que j'ai eu tout juste ici le temps de dormir un peu et de manger à la hâte? C'est comme ça. Je n'ai entendu parler de qui que ce soit en dehors du théâtre et des comédiens. J'ai eu des envies folles de tout lâcher et d'aller te surprendre deux heures; mais on ne m'a pas laissé un jour sans me tenir aux arrêts forcés.

Je reviendrai ici à la fin du mois, et, quand on jouera *Cadio*, je te supplierai de venir passer ici vingt-quatre heures pour moi. Le voudras-tu? Oui; tu es trop bon troubadour pour me refuser. Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que ta chère maman. Je suis heureuse qu'elle aille bien.

G. SAND.

1. Madame Arnould-Plessy.

XC

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 18 septembre 1868.

Ce sera, je crois, pour le 8 ou le 10 octobre. Le directeur annonce pour le 26 septembre. Mais cela paraît impossible à tout le monde. Rien n'est prêt; je serai prévenue, je te préviendrai. Je suis venue passer ici les jours de répit que mon collaborateur, très consciencieux et très dévoué, m'accorde. Je reprends un roman sur le *théâtre* dont j'avais laissé une première partie sur mon bureau, et je me flanque tous les jours dans un petit torrent glacé qui me bouscule et me fait dormir comme un bijou. Qu'on est donc bien ici, avec ces deux petites filles qui rient et causent du matin au soir comme des oiseaux, et qu'on est bête d'aller composer et monter des *fictions*, quand la réalité est si commode et si bonne! Mais on s'habitue à regarder tout ça comme une consigne militaire, et on va au feu sans se demander si on sera tué ou blessé. Tu crois que ça me contrarie? Non, je t'assure; mais ça ne m'amuse pas non plus. Je vas devant moi, bête comme un chou et patiente comme un Berrichon. Il n'y a d'intéressant, dans ma vie à moi, que *les autres*. Te voir à Paris bientôt me sera plus doux que mes affaires ne me seront embêtantes. Ton roman m'intéresse plus que tous les miens. L'impersonnalité, espèce d'idiotisme qui m'est propre, fait de notables progrès. Si je ne me portais bien, je croirais que

c'est une maladie. Si mon vieux cœur ne devenait tous les jours plus aimant, je croirais que c'est de l'égoïsme; bref, je ne sais pas; c'est comme ça. J'ai eu du chagrin ces jours-ci, je te le disais dans la lettre que tu n'as pas reçue. Une personne que tu connais, que j'aime beaucoup, *Célimène* [1] s'est faite dévote, oh! mais, dévote extatique, mystique, moliniste, que sais-je? imbécile! Je suis sortie de ma gangue, j'ai tempêté, je lui ai dit les choses les plus dures, je me suis moquée. Rien n'y fait, ça lui est bien égal. Le Père Hyacinthe remplace pour elle toute amitié, toute estime; comprend-on cela? un très noble esprit, une vraie intelligence, un digne caractère! et voilà! Thuillier est dévote aussi, mais sans être changée; elle n'aime pas les prêtres, elle ne croit pas au diable, c'est une hérétique sans le savoir. Maurice et Lina sont furieux contre *l'autre*. Ils ne l'aiment plus du tout. Moi, ça me fait beaucoup de peine de ne plus l'aimer.

Nous t'aimons, nous t'embrassons.

Je te remercie de venir à *Cadio*.

G. SAND.

XCI

A GEORGE SAND

Ça vous étonne, chère maître? Eh bien, pas moi! Je vous l'avais bien dit, mais vous ne vouliez pas me croire.

Je vous plains. Car c'est triste de voir les gens qu'on aime changer. Ce remplacement d'une âme par une

1. Madame Arnould-Plessy.

autre, dans un corps qui reste identique à ce qu'il était, est un spectacle navrant. On se sent trahi! J'ai passé par là, et plus d'une fois.

Mais cependant, quelle idée avez-vous donc des femmes, ô vous qui êtes du troisième sexe? Est-ce qu'elles ne sont pas, comme a dit Proudhon, « la désolation du Juste »? Depuis quand peuvent-elles se passer de chimères? Après l'amour, la dévotion; c'est dans l'ordre. Dorine n'a plus d'hommes, elle prend le bon Dieu. Voilà tout.

Ils sont rares ceux qui n'ont pas besoin de surnaturel. La philosophie sera toujours le partage des aristocrates. Vous avez beau engraisser le bétail humain, lui donner de la litière jusqu'au ventre et même dorer son écurie, il restera brute, quoi qu'on dise. Tout le progrès qu'on peut espérer, c'est de rendre la brute un peu moins méchante. Mais quant à hausser les idées de la masse, à lui donner une conception de Dieu plus large et partant moins humaine, j'en doute, j'en doute.

Je lis maintenant un honnête homme de livre (fait par un de mes amis, un magistrat) sur la Révolution dans le département de l'Eure. C'est plein de textes écrits par des bourgeois de l'époque, de simples particuliers de petite ville. Eh bien, je vous assure qu'il y en a peu maintenant de cette force-là! Ils étaient lettrés et braves, pleins de bon sens, d'idées et de générosité!

Le néo-catholicisme d'une part et le socialisme de l'autre ont abêti la France. Tout se meut entre l'Immaculée-Conception et les gamelles ouvrières.

Je vous ai dit que je ne flattais pas les démocrates dans mon bouquin. Mais je vous réponds que les conservateur

ne sont pas ménagés. J'écris maintenant trois pages sur les abominations de la garde nationale en juin 1848, qui me feront très bien voir des bourgeois! Je leur écrase le nez dans leur turpitude, tant que je peux.

Avec tout ça, vous ne me donnez aucun détail sur *Cadio*. Quels sont les acteurs, etc.?

Je me méfie de votre roman sur le théâtre. Vous les aimez trop, ces gens-là! En avez-vous beaucoup connu qui aiment leur art? Quelle quantité d'artistes qui ne sont que des bourgeois dévoyés!

Nous nous verrons donc d'ici à trois semaines, au plus tard. J'en suis très content et je vous embrasse.

Et la censure? J'espère bien pour vous qu'elle va faire des bêtises. D'ailleurs, ça m'affligerait si elle manquait à ses us.

Avez-vous lu ceci dans un journal : « Victor Hugo et Rochefort, les plus grands écrivains de l'époque! » Si Badinguet maintenant ne se trouve pas vengé, c'est qu'il est bien difficile en supplices.

XCII

A GUSTAVE FLAUBERT

Les *alcyons patinent* sur l'eau, et sont communs partout. Le nom est joli et assez connu.

Je t'embrasse.

Ton troubadour.

Paris, vendredi soir, 28 août ou 4 septembre 1868.

Au mois d'octobre oui, je tâcherai!

XCIII

A GEORGE SAND

Samedi soir.

J'ai reçu vos deux billets, chère maître. Vous m'envoyez pour remplacer le mot « libellules » celui d' « alcyons ». Georges Pouchet m'a indiqué celui de *gerre* des lacs (genre Gerris). Eh bien! ni l'un ni l'autre ne me convient, parce qu'ils ne font pas tout de suite image pour le lecteur ignorant.

Il faudrait donc décrire ladite bestiole? Mais ça ralentirait le mouvement! ça emplirait tout le paysage! Je mettrai « des insectes à grandes pattes », ou « de longs insectes ». ce sera clair et court.

Peu de livres m'ont plus empoigné que *Cadio*, et je partage entièrement l'admiration de Maxime [1].

Je vous en aurais parlé plus tôt si ma mère et ma nièce ne m'avaient pris mon exemplaire. Enfin, ce soir, on me l'a rendu; il est là sur ma table et je le feuillette tout en vous écrivant.

Et d'abord, il me semble que ça *doit avoir été comme ça!* ça se voit, on y est et on palpite. Combien de gens ont dû ressembler à Saint-Gueltas, au comte de Sauvières, à

1. Maxime Du Camp.

Rebec! et même à Henri, quoique les modèles aient été plus rares. Quant au personnage de Cadio, qui est plus d'invention que les autres, ce que j'aime surtout en lui, c'est sa rage féroce. *Là* est la vérité locale du caractère. L'humanité tournée en fureur, la guillotine devenue mystique, l'existence n'étant plus qu'une sorte de rêve sanglant, voilà ce qui devait se passer dans des têtes pareilles. Je trouve que vous avez une scène à la Shakespeare : celle du délégué de la Convention avec ses deux secrétaires est d'une force inouïe. C'est à faire crier! Il y en a une aussi qui m'avait fortement frappé à la première lecture : la scène où Saint-Gueltas et Henri ont chacun des pistolets dans leurs poches, et bien d'autres. Quelle splendide page (j'ouvre au hasard) que la page 161!

Dans la pièce, ne faudrait-il pas donner un rôle plus long à la femme légitime de ce bon Saint-Gueltas? Le drame ne doit pas être difficile à tailler. Il s'agit seulement de le condenser et de le raccourcir. Si on vous laisse jouer, je vous réponds d'un succès effrayant. Mais la censure?

Enfin, vous avez fait un maître livre, allez! et qui est *très amusant*. Ma mère prétend que ça lui rappelle des histoires qu'elle a entendues étant enfant. A propos de Vendée, saviez-vous que son grand-père paternel a été, après M. de Lescure, le chef de l'armée vendéenne? Ledit chef s'appelait M. Fleuriot d'Argentan. Je n'en suis pas plus fier pour ça; d'autant plus que la chose est problématique, car le père de ma mère, républicain violent, cachait ses antécédents politiques.

Ma mère va, dans quelques jours, s'en aller à Dieppe,

chez sa petite-fille. Je serai seul une bonne partie de l'été et me propose de piocher vigoureusement :

> Je travaille beaucoup et redoute le monde.
> Ce n'est pas dans les bals que l'avenir se fonde.
> (CAMILLE DOUCET.)

Mais mon sempiternel roman m'assomme parfois d'une façon incroyable! Ces minces particuliers me sont lourds à remuer! Pourquoi se donner du mal sur un fond si piètre?

Je voulais vous en écrire très long sur *Cadio*; mais il est tard et les yeux me cuisent.

Donc, merci, tout bonnement, ma chère maître.

XCIV

A M. GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Paris, fin septembre 1868.

Cher ami,

C'est pour samedi prochain, 3 octobre. Je suis au théâtre tous les soirs de six heures du soir à deux heures du matin. On parle de mettre des matelas dans les coulisses pour les acteurs qui ne sont pas en scène. Quant à moi, habituée aux veilles comme toi-même, je n'éprouve aucune fatigue; mais j'aurais bien de l'ennui sans la ressource qu'on a toujours de penser à autre chose. J'ai assez l'habitude de faire une autre pièce pendant qu'on répète, et il y a quelque chose d'assez excitant dans ces grandes salles sombres où s'agitent des personnages mys-

térieux parlant à demi-voix, dans des costumes invraisemblables; rien ne ressemble plus à un rêve, à moins qu'on ne songe à une conspiration d'évadés de Bicêtre.

Je ne sais pas du tout ce que sera la représentation. Si on ne connaissait les prodiges d'ensemble et de volonté qui se font à la dernière heure, on jugerait tout impossible, avec trente-cinq ou quarante acteurs parlants, dont cinq ou six seulement parlent bien. On passe des heures à faire entrer et sortir des personnages en blouse blanche ou bleue qui seront des soldats ou des paysans, mais qui, en attendant, exécutent des manœuvres incompréhensibles. Toujours le rêve. Il faut être fou pour monter ces machines-là. Et la fièvre des acteurs, pâles et fatigués, qui se traînent à leur place en bâillant, et tout à coup partent comme des énergumènes pour débiter leur tirade; toujours la réunion d'aliénés.

La censure nous a laissés tranquilles quant au manuscrit; demain, ces messieurs verront des costumes qui les effaroucheront peut-être.

J'ai laissé mon cher monde bien tranquille à Nohant. Si *Cadio* réussit, ce sera une petite dot pour Aurore; voilà toute mon ambition. S'il ne réussit pas, ce sera à recommencer, voilà tout.

Je te verrai. Donc, dans tous les cas, ce sera un heureux jour. Viens me voir la veille, si tu arrives la veille, ou le jour même. Viens dîner avec moi la veille ou le jour; je suis chez moi d'une heure à cinq heures.

Merci; je t'embrasse et je t'aime.

G. SAND.

XCV

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 6 octobre 1868.

Cher bon ami, je te recommande de nouveau mon ami Despruneaux pour que tu fasses encore une fois tout ton possible pour le servir dans une cause bien juste et déjà jugée en sa faveur.

A toi.

GEORGE SAND.

XCVI

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 15 octobre 1868.

Me voilà *cheux nous*, où, après avoir embrassé mes enfants et petits-enfants, j'ai dormi trente-six heures d'affilée. Il faut croire que j'étais lasse, et ne m'en apercevais pas. Je m'éveille de cet *hibernage* tout animal, et tu es la première personne à qui je veuille écrire. Je ne t'ai pas assez remercié d'être venu pour moi à Paris, toi qui te déplaces peu ; je ne t'ai pas assez vu non plus ; quand j'ai su que tu avais soupé avec Plauchut[1], je m'en suis voulu d'être restée à soigner ma patraque de Thuillier, à

1. Edmond Plauchut, écrivain ami de George Sand.

qui je ne pouvais faire aucun bien, et qui ne m'en a pas su grand gré.

Les artistes sont des enfants gâtés, et les meilleurs sont de grands égoïstes. Tu dis que je les aime trop; je les aime comme j'aime les bois et les champs, toutes les choses, tous les êtres que je connais un peu et que j'étudie toujours. Je fais mon état au milieu de tout cela, et, comme je l'aime, mon état, j'aime tout ce qui l'alimente et le renouvelle. On me fait bien des misères, que je vois, mais que je ne sens plus. Je sais qu'il y a des épines dans les buissons, ça ne m'empêche pas d'y fourrer toujours les mains et d'y trouver des fleurs. Si toutes ne sont pas belles, toutes sont curieuses. Le jour où tu m'as conduite à l'abbaye de Saint-Georges, j'ai trouvé la *scrofularia borealis*, plante très rare en France. J'étais enchantée; il y avait beaucoup de... à l'endroit où je l'ai cueillie. *Such is life!*

Et, si on ne la prend pas comme ça, la vie, on ne peut la prendre par aucun bout, et alors, comment fait-on pour la supporter? Moi, je la trouve amusante et intéressante, et, de ce que j'accepte *tout*, je suis d'autant plus heureuse et enthousiaste quand je rencontre le beau et le bon. Si je n'avais pas une grande connaissance de l'espèce, je ne t'aurais pas vite compris, vite connu, vite aimé. Je peux avoir l'indulgence énorme, banale peut-être, tant elle a eu à agir; mais l'appréciation est tout autre chose, et je ne crois pas qu'elle soit usée encore dans l'esprit de ton vieux troubadour.

J'ai trouvé mes enfants toujours bien bons et bien tendres, mes deux fillettes jolies et douces toujours. Ce

matin, je rêvais, et je me suis éveillée en disant cette sentence bizarre : « Il y a toujours un jeune grand premier rôle dans le drame de la vie. Premier rôle dans la mienne : Aurore. » Le fait est qu'il est impossible de ne pas idolâtrer cette petite. Elle est si réussie comme intelligence et comme bonté, qu'elle me fait l'effet d'un rêve.

Toi aussi, sans le savoir, *t'es un* rêve... comme ça. Plauchut t'a vu un jour, et il t'adore. Ça prouve qu'il n'est pas bête. En me quittant à Paris, il m'a chargée de le rappeler à ton souvenir.

J'ai laissé *Cadio* dans des alternatives de recettes bonnes ou médiocres. La cabale contre la nouvelle direction s'est lassée dès le second jour. La presse a été moitié favorable, moitié hostile. Le beau temps est contraire. Le jeu détestable de Roger est contraire aussi. Si bien que nous ne savons pas encore si nous ferons de l'argent. Pour moi, quand l'argent vient, je dis tant mieux sans transport, et, quand il ne vient pas, je dis tant pis sans chagrin aucun. L'argent, n'étant pas le but, ne doit pas être la préoccupation. Il n'est pas non plus la vraie preuve du succès, puisque tant de choses nulles ou mauvaises font de l'argent.

Me voilà déjà en train de faire une autre pièce pour n'en pas perdre l'habitude. J'ai aussi un roman en train sur les *cabots*. Je les ai beaucoup étudiés cette fois-ci, mais sans rien apprendre de neuf. Je tenais le mécanisme. Il n'est pas compliqué et il est très logique.

Je t'embrasse tendrement, ainsi que ta petite maman. Donne-moi signe de vie. Le roman avance-t-il?

G. SAND.

XCVII

A GEORGE SAND

Samedi soir.

C'est un remords pour moi que de n'avoir pas répondu longuement à votre dernière lettre, ma chère maître. Vous m'y parliez « des misères » que l'on vous faisait. Croyez-vous que je l'ignorais? Je vous avouerai même (entre nous) qu'à votre occasion j'ai été blessé, plus encore dans mon bon goût que dans mon affection pour vous. Je n'ai pas trouvé plusieurs de vos intimes suffisamment *chauds*. « Mon Dieu! mon Dieu! comme les hommes de lettres sont bêtes! » Fragment de la correspondance de Napoléon Ier. Quel joli fragment, hein? Ne vous semble-t-il pas qu'on le débine trop, celui-là?

L'infinie stupidité des masses me rend indulgent pour les individualités, si odieuses qu'elles puissent être. Je viens d'avaler les six premiers volumes de Buchez et Roux. Ce que j'en ai tiré de plus clair, c'est un immense dégoût à l'encontre des Français. Nom de Dieu! a-t-on été inepte de tout temps dans notre belle patrie! Pas une idée libérale qui n'ait été impopulaire, pas une chose juste qui n'ait scandalisé, pas un grand homme qui n'ait reçu des pommes cuites ou des coups de couteau!! « Histoire de l'esprit humain, histoire de la sottise humaine! » comme dit M. de Voltaire.

Et je me convaincs de plus en plus de cette vérité : la

doctrine de la grâce nous a si bien pénétrés que le sens de la justice a disparu. Ce qui m'avait effrayé dans l'histoire de 48 a ses origines toutes naturelles dans la Révolution, qui ne s'est pas dégagée du moyen âge, quoi qu'on dise. J'ai retrouvé dans Marat des fragments entiers de Proudhon (*sic*) et je parie qu'on les retrouverait dans les prédicateurs de la Ligue.

Quelle est la mesure que les plus avancés proposèrent après Varennes? La dictature et la dictature militaire. On ferme les églises, mais on élève des temples, etc.

Je vous assure que je deviens stupide avec la Révolution. C'est un gouffre qui m'attire.

Cependant, je travaille à mon roman comme plusieurs bœufs. J'espère, au jour de l'an, n'avoir plus que cent pages à écrire, c'est-à-dire encore six bons mois de travail. J'irai à Paris le plus tard possible. Mon hiver va se passer dans une solitude complète, bon moyen de faire écouler la vie rapidement.

XCVIII

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 20 novembre 1868.

Tu me dis « Quand se verra-t-on? » Vers le 15 décembre, ici, nous baptisons *protestantes* nos deux fillettes. C'est l'idée de Maurice, qui s'est marié devant le pasteur, et qui ne veut pas de persécution et d'influence catholique autour de ses filles. C'est notre ami Napoléon qui est le

parrain d'Aurore; moi la marraine. Mon neveu est le parrain de l'autre. Tout cela se passe entre nous, en famille. Il faut venir, Maurice le veut, et, si tu dis non, tu lui feras beaucoup de peine. Tu apporteras ton roman, et, dans une éclaircie, tu me le liras; ça te fera du bien de le lire à qui écoute bien. On se résume et on se juge mieux. Je connais ça. Dis oui à ton vieux troubadour, il t'en saura un gré *soigné*.

Je t'embrasse six fois, si tu dis oui.

G. SAND.

XCIX

A GEORGE SAND

Mardi.

Chère maître,

Vous n'imaginez pas la peine que vous me faites! Malgré l'envie que j'en ai, je réponds « non ». Cependant, je suis déchiré pour l'envie de dire « oui ». Cela me donne des airs de monsieur indérangeable, qui sont fort ridicules. Mais je me connais : si j'allais chez vous à Nohant, j'en aurais ensuite pour un mois de rêverie sur mon voyage. Des images réelles remplaceraient dans mon pauvre cerveau les images fictives que je compose à grand'peine. Tout mon château de cartes s'écroulerait.

Il y a trois semaines, pour avoir eu la bêtise d'accepter un dîner dans une campagne des environs, j'ai perdu

quatre jours (*sic*). Que serait-ce en sortant de Nohant? Vous ne comprenez pas ça, vous, être fort!

Il me semble que l'on en veut un tantinet à son vieux troubadour (mille excuses si je me trompe!) de n'être pas venu au baptême des deux amours de l'ami Maurice? Il faut que la chère maître m'écrive si j'ai tort et pour me donner de ses nouvelles!

En voici des miennes! Je travaille démesurément et suis, au fond, *réjoui* par la perspective de la *fin* qui commence à se montrer.

Pour qu'elle arrive plus vite, j'ai pris la résolution de demeurer ici tout l'hiver, jusqu'à la fin de mars probablement. En admettant que tout aille pour le mieux, je n'aurai pas terminé le tout avant la fin de mai. Je ne sais rien de ce qui se passe et je ne lis rien, sauf un peu de Révolution française après mes repas, pour faire la digestion. J'ai perdu la bonne coutume que j'avais autrefois de lire tous les jours du latin. Aussi n'en sais-je plus un mot! Je me remettrai au beau quand je serai délivré de mes odieux bourgeois, et je ne suis pas près d'en reprendre!

Mon seul dérangement consiste à aller dîner tous les dimanches à Rouen, chez ma mère. Je pars à six heures et je suis revenu à dix. Telle est mon existence.

Vous ai-je dit que j'avais eu la visite de Tourgueneff? comme vous l'aimeriez!

Sainte-Beuve se soutient. Au reste, je le verrai la semaine prochaine, car je serai à Paris pendant deux jours, afin d'y trouver des renseignements dont j'ai besoin. Sur quoi les renseignements? Sur la garde nationale!!!

Ouïssez ceci : le *Figaro*, ne sachant avec quoi emplir

ses colonnes, s'est imaginé de dire que mon roman racontait la vie du chancelier Pasquier. Là-dessus, venette de la famille dudit, qui a écrit à une autre partie de la même famille demeurant à Rouen, laquelle a été trouver un avocat dont mon frère a reçu la visite, afin que... Bref, j'ai été assez stupide pour ne pas « tirer parti de l'occasion ». Est-ce beau comme bêtise, hein?

C

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 21 décembre 1868.

Certainement que je te boude et que je t'en veux, non pas par exigence ni par égoïsme, mais, au contraire, parce que nous avons été joyeux et *hilares*, et que tu n'as pas voulu te distraire et t'amuser avec nous. Si c'était pour t'amuser ailleurs, tu serais pardonné d'avance; mais c'est pour t'enfermer, pour te brûler le sang, et encore pour un travail que tu maudis, et que — voulant et devant le faire quand même — tu devrais pouvoir faire à ton aise et sans t'y absorber.

Tu me dis que tu es comme ça. Il n'y a rien à dire; mais on peut bien se désoler d'avoir pour ami qu'on adore un captif enchaîné loin de soi, et qu'on ne peut pas délivrer. C'est peut-être un peu coquet de ta part, pour te faire plaindre et aimer davantage. Moi qui ne me suis pas enterrée dans la littérature, j'ai beaucoup ri et vécu dans ces jours de fête, mais en pensant toujours à toi et en

parlant de toi avec l'ami du Palais-Royal [1], qui eût été heureux de te voir et qui t'aime et t'apprécie beaucoup. Tourgueneff a été plus heureux que nous, puisqu'il a pu t'arracher à ton encrier. Je le connais très peu, lui, mais je le sais par cœur. Quel talent! et comme c'est original et trempé! Je trouve que les étrangers font mieux que nous. Ils ne posent pas, et nous, ou nous nous drapons, ou nous nous vautrons; le Français n'a plus de milieu social, il n'a plus de milieu intellectuel.

Je t'en excepte, toi qui te fais une vie d'exception, et je m'en excepte à cause du fonds de bohème insouciante qui m'a été départi; mais, moi, je ne sais pas soigner et polir, et j'aime trop la vie, je m'amuse trop à la moutarde et à tout ce qui n'est pas le dîner, pour être jamais un littérateur. J'ai eu des accès, ça n'a pas duré. L'existence où on ne connaît plus son *moi* est si bonne, et la vie où on ne joue pas de rôle est une si jolie pièce à regarder et à écouter! Quand il faut donner de ma personne, je vis de courage et de résolution, mais je ne m'amuse plus.

Toi, troubadour enragé, je te soupçonne de t'amuser du métier plus que de tout au monde. Malgré ce que tu en dis, il se pourrait bien que l'*art* fût ta seule passion, et que ta claustration, sur laquelle je m'attendris comme une bête que je suis, fût ton état de délices. Si c'est comme ça, tant mieux, alors; mais avoue-le, pour me consoler.

Je te quitte pour habiller les marionnettes, car on a repris les jeux et les ris avec le mauvais temps, et en voilà pour une partie de l'hiver, je suppose. Voilà l'imbécile que

1. Jérôme Napoléon.

tu aimes et que tu appelles *maître*. Un joli maître, qui aime mieux s'amuser que travailler!

Méprise-moi profondément, mais aime-moi toujours. Lina me charge de te dire que tu n'es qu'un pas grand'chose, et Maurice est furieux aussi; mais on t'aime malgré soi et on t'embrasse tout de même. L'ami Plauchut veut qu'on le rappelle à ton souvenir; il t'adore aussi.

A toi, gros ingrat.

G. SAND.

J'avais lu la bourde du *Figaro* et j'en avais ri. Il paraît que ça a pris des proportions grotesques. Moi, on m'a flanqué dans les journaux un petit-fils à la place de mes deux fillettes et un baptême catholique à la place d'un baptême protestant. Ça ne fait rien, il faut bien mentir un peu pour se distraire.

CI

A GEORGE SAND

Nuit de la Saint-Sylvestre, une heure, 1869.

Pourquoi ne commencerais-je pas l'année 1869 en vous la souhaitant, à vous, et aux vôtres, « bonne et heureuse, accompagnée de plusieurs autres? » C'est rococo, mais ça me plaît. Maintenant, causons.

Non, « je ne me brûle pas le sang », car jamais je ne me suis mieux porté. On m'a trouvé à Paris « frais comme une jeune fille », et les gens qui ignorent ma biographie

ont attribué cette apparence de santé à l'air de la campagne. Voilà ce que c'est que les idées reçues. Chacun a son hygiène. Moi, quand je n'ai pas faim, la seule chose que je puisse manger c'est du pain sec. Et les mets les plus indigestes, tels que les pommes à cidre vertes et du lard, sont ce qui me retire les maux d'estomac. Ainsi de suite. Un homme qui n'a pas le sens commun ne doit pas vivre d'après les règles du sens commun.

Quant à ma rage de travail, je la comparerai à une dartre. Je me gratte en criant. C'est à la fois un plaisir et un supplice. Et je ne fais rien de ce que je veux! Car on ne choisit pas ses sujets, ils s'imposent. Trouverai-je jamais le mien? Me tombera-t-il du ciel une idée en rapport avec mon tempérament? Pourrai-je faire un livre où je me donnerai tout entier? Il me semble, dans mes moments de vanité, que je commence à entrevoir ce que doit être un roman. Mais j'en ai encore trois ou quatre à écrire avant celui-là (qui est d'ailleurs fort vague), et au train dont je vais, c'est tout au plus si j'écrirai ces trois ou quatre. Je suis comme M. Prudhomme qui trouve que la plus belle église serait celle qui aurait à la fois la flèche de Strasbourg, la colonnade de Saint-Pierre, le portique du Parthénon, etc. J'ai des *idéaux* contradictoires. De là embarras, arrêt, impuissance.

Que « la claustration où je me condamne soit un état de délice », non. Mais que faire? Se griser avec de l'encre vaut mieux que de se griser avec de l'eau-de-vie. La muse, si revêche qu'elle soit, donne moins de chagrins que la femme. *Je ne peux accorder l'une avec l'autre.* Il faut opter. Mon choix est fait depuis longtemps. Reste l'histoire

des sens. Ils ont toujours été mes serviteurs. Même au temps de ma plus verte jeunesse, j'en faisais absolument ce que je voulais. Je touche à la cinquantaine et ce n'est pas leur fougue qui m'embarrasse.

Ce régime-là n'est pas drôle, j'en conviens. On a des moments de vide et d'horrible ennui. Mais ils deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on vieillit. Enfin, *vivre* me semble un métier pour lequel je ne suis pas fait, et cependant!

Je suis resté à Paris trois jours, que j'ai employés à chercher des renseignements et à faire des courses pour mon bouquin. J'étais si exténué vendredi dernier, que je me suis couché à sept heures du soir. Telles sont mes folles orgies dans la capitale.

J'ai trouvé les de Goncourt dans l'admiration frénétique (*sic*) d'un ouvrage intitulé : *Histoire de ma vie*, par G. Sand. Ce qui prouve de leur part plus de bon goût que d'érudition. Ils voulaient même vous écrire pour vous exprimer toute leur admiration. (En revanche j'ai trouvé *** stupide. Il compare Feydeau à Chateaubriand, admire beaucoup le *Lépreux de la cité d'Aoste*, trouve *Don Quichotte* ennuyeux, etc.)

Remarquez-vous combien le sens littéraire est rare? La connaissance des langues, l'archéologie, l'histoire, etc., tout cela devrait servir pourtant! Eh bien, pas du tout! Les gens soi-disant éclairés deviennent de plus en plus ineptes en fait d'art. Ce qui est l'art même leur échappe. Les gloses sont pour eux chose plus importante que le texte. Ils font plus de cas des béquilles que des jambes.

CII

A GUSTAVE FLAUBERT

1er janvier 1869.

Il est une heure du matin, je viens d'embrasser mes enfants, je suis lasse d'avoir passé la nuit dernière à faire le costume complet d'une grande poupée pour Aurore; mais je ne veux pas aller pioncer, sans t'embrasser aussi, mon grand ami et mon gros enfant chéri. Que 69 te soit léger et voie la fin de ton roman, que tu te portes bien et sois toujours *toi*! Je ne vois rien de mieux — et je t'aime.

G. SAND.

Je n'ai pas l'adresse des Goncourt. Veux-tu faire mettre la réponse ci-jointe à la poste?

CIII

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 17 janvier 1869.

L'individu nommé George Sand se porte bien; il savoure le merveilleux hiver qui *règne* en Berry, cueille des fleurs, signale des anomalies botaniques intéressantes, coud des robes et des manteaux pour sa belle-fille, des costumes de marionnettes, découpe des décors, habille des poupées, lit de la musique, mais surtout passe des heures avec la petite Aurore, qui est une fillette étonnante. Il n'y a pas d'être

plus calme et plus heureux dans son intérieur que ce vieux troubadour retiré des affaires, qui chante de temps en temps sa petite romance à la lune, sans grand souci de bien ou mal chanter, pourvu qu'il dise le motif qui lui trotte dans la tête, et qui, le reste du temps, flâne délicieusement. Ça n'a pas été toujours aussi bien que ça. Il a eu la bêtise d'être jeune; mais, comme il n'a point fait de mal, ni connu les *mauvaises passions*, ni vécu pour la vanité, il a le bonheur d'être paisible et de s'amuser de tout.

Ce pâle personnage a le grand plaisir de t'aimer de tout son cœur, de ne point passer de jour sans penser à l'autre vieux troubadour, confiné dans sa solitude en artiste enragé, dédaigneux de tous les plaisirs de ce monde, ennemi de la loupe et de ses douceurs. Nous sommes, je crois, les deux travailleurs les plus différents qui existent; mais, puisqu'on s'aime comme ça, tout va bien. Puisqu'on pense l'un à l'autre à la même heure, c'est qu'on a besoin de son contraire; on se complète en s'identifiant par moments à ce qui n'est pas soi.

Je t'ai dit, je crois, que j'avais fait une pièce en revenant de Paris. Ils l'ont trouvée bien; mais je ne veux pas qu'on la joue au printemps, et leur fin d'hiver est remplie, à moins que la pièce qu'ils répètent ne tombe. Comme je ne sais pas faire de *vœux* pour le mal de mes confrères, je ne suis pas pressée et mon manuscrit est sur la planche. J'ai le temps. Je fais mon petit roman de tous les ans, quand j'ai une ou deux heures par jour pour m'y remettre; il ne me déplaît pas d'être empêchée d'y penser. Ça le mûrit. J'ai toujours, avant de m'endormir, un petit quart d'heure agréable pour le continuer dans ma tête; voilà!

Je ne sais rien, mais rien de l'incident Sainte-Beuve; je reçois une douzaine de journaux dont je respecte tellement la bande, que, sans Lina, qui me dit de temps en temps les nouvelles *principales*, je ne saurais pas si *Isidore* est encore de ce monde.

Sainte-Beuve est extrêmement colère, et, en fait d'opinions, si parfaitement sceptique, que je ne serai jamais étonnée, quelle que chose qu'il fasse, dans un sens ou dans l'autre. Il n'a pas toujours été comme ça, du moins tant que ça; je l'ai connu plus croyant et plus républicain que je ne l'étais alors. Il était maigre, pâle et doux; comme on change! Son talent, son savoir, son esprit ont grandi immensément, mais j'aimais mieux son caractère. C'est égal, il y a encore bien du bon. Il y a l'amour et le respect des lettres, et il sera le dernier des critiques. Le critique proprement dit disparaîtra. Peut-être n'a-t-il plus sa raison d'être. Que t'en semble?

Il paraît que tu étudies le *pignouf*; moi, je le fuis, je le connais trop. J'aime le paysan berrichon qui ne l'est pas, qui ne l'est jamais, même quand il ne vaut pas grand'chose; le mot *pignouf* a sa profondeur; il a été créé pour le bourgeois exclusivement, n'est-ce pas? Sur cent bourgeoises de province, quatre-vingt-dix sont *pignouflardes* renforcées, même avec de jolies petites mines, qui annonceraient des instincts délicats. On est tout surpris de trouver un fond de suffisance grossière dans ces fausses dames. Où est la femme maintenant? Ça devient une excentricité dans le monde.

Bonsoir, mon troubadour; je t'aime et je t'embrasse bien fort; Maurice aussi.

G. SAND.

CIV

A GEORGE SAND

Croisset, mardi 2 février 1869.

Ma chère maître,

Vous voyez en votre vieux troubadour un homme éreinté. J'ai passé huit jours à Paris, à la recherche de renseignements assommants (sept à neuf heures de fiacre tous les jours, ce qui est un joli moyen de faire fortune avec la littérature). Enfin!

Je viens de relire mon plan. Tout ce que j'ai encore à écrire m'épouvante, ou plutôt m'écœure à vomir. Il en est toujours ainsi, quand je me remets au travail C'est alors que je m'ennuie, que je m'ennuie, que je m'ennuie! Mais cette fois dépasse toutes les autres! Voilà pourquoi je redoute tant les interruptions dans la pioche. Je ne pouvais faire autrement, cependant. Je me suis trimballé aux Pompes funèbres, au Père-Lachaise, dans la vallée de Montmorency, le long des boutiques d'objets religieux, etc.

Bref, j'en ai encore pour quatre ou cinq mois. Quel bon « ouf; » je pousserai quand ce sera fini, et que je ne suis pas près de refaire des bourgeois! Il est temps que je m'amuse.

J'ai vu Sainte-Beuve et la princesse Mathilde, et je connais à fond l'histoire de leur rupture, qui me paraît irrévocable. Sainte-Beuve a été indigné contre Dalloz et est passé au *Temps*. La princesse l'a supplié de n'en rien

faire. Il ne l'a pas écoutée. Voilà tout. Mon jugement là-dessus, si vous tenez à le savoir, est celui-ci. Le premier tort est à la princesse, qui a été vive; mais le second et le plus grave est au père Beuve, qui ne s'est pas conduit en galant homme. Quand on a pour ami un aussi bon bougre, et que cet ami vous a donné trente mille livres de rente, on lui doit des égards. Il me semble qu'à la place de Sainte-Beuve, j'aurais dit : « Ça vous déplaît, n'en parlons plus! » Il a manqué de manières et d'attitude. Ce qui m'a un peu dégoûté, entre nous, c'est l'éloge qu'il m'a fait de l'empereur! oui, à moi l'éloge de Badinguet! — Et nous étions seuls!

La princesse avait pris, dès le début, la chose trop sérieusement. Je le lui ai écrit, en donnant raison à Sainte-Beuve, lequel, j'en suis sûr, m'a trouvé froid. C'est alors que, pour se justifier par devers moi, il m'a fait ces protestations d'amour isidorien qui m'ont un peu humilié; car c'était me prendre pour un franc imbécile.

Je crois qu'il se prépare des funérailles à la Béranger et que la popularité d'Hugo le rend jaloux. Pourquoi écrire dans les journaux quand on peut faire des livres et qu'on ne crève pas de faim? Il est loin d'être un sage, celui-là; il n'est pas comme vous!

Votre force me charme et me stupéfie. Je dis la force de toute la personne, pas celle du cerveau seulement.

Vous me parlez de la critique dans votre dernière lettre, en me disant qu'elle disparaîtra prochainement. Je crois, au contraire, qu'elle est tout au plus à son aurore. On a pris le contrepied de la précédente, mais rien de plus. Du temps de La Harpe, on était grammairien; du temps de

Sainte-Beuve et de Taine, on est historien. Quand sera-t-on artiste, rien qu'artiste, mais bien artiste? Où connaissez-vous une critique? qui s'inquiète de l'œuvre en *soi*, d'une façon intense? On analyse très finement le milieu où elle s'est produite et les causes qui l'ont amenée; mais la poétique *insciente?* d'où elle résulte? sa composition, son style? le point de vue de l'auteur? Jamais.

Il faudrait pour cette critique-là une grande imagination et une grande bonté, je veux dire une faculté d'enthousiasme toujours prête, et puis du *goût*, qualité rare, même dans les meilleurs, si bien qu'on n'en parle plus du tout.

Ce qui m'indigne tous les jours, c'est de voir mettre sur le même rang un chef-d'œuvre et une turpitude. On exalte les petits et on rabaisse les grands; rien n'est plus bête ni plus immoral.

J'ai été pris, au Père-Lachaise, d'un dégoût de l'humanité profond et douloureux. Vous n'imaginez pas le fétichisme des tombeaux. Le vrai Parisien est plus idolâtre qu'un nègre! Ça ma donné envie de me coucher dans une des fosses.

Et les gens *avancés* croient qu'il n'y a rien de mieux à faire que de réhabiliter Robespierre! Voir le livre de Hamel! Si la République revenait, ils rebéniraient les arbres de la liberté par politique et croyant cette mesure-là forte.

Quand se verra-t-on? Je compte être à Paris de Pâques à la fin de mai. Cet été, j'irai vous voir à Nohant. Je le jure.

CV

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 11 février 1869.

Pendant que tu trottes pour ton roman, j'invente tout ce que je peux pour ne pas faire le mien. Je me laisse aller à des fantaisies *coupables*, une lecture m'entraîne et je me mets à barbouiller du papier qui restera dans mon bureau et ne me rapportera rien. Ça m'a amusé ou plutôt ça m'a commandé, car c'est en vain que je lutterais contre ces caprices; ils m'interrompent et m'obligent... Tu vois que je n'ai pas la force que tu crois.

Quant à notre ami, il est ingrat, tandis que notre amie est trop exigeante. Tu l'as dit : ils ont tort tous deux et ce n'est pas leur faute, c'est l'engrenage social qui le veut. Le genre de reconnaissance, c'est-à-dire de soumission qu'*elle* exige, tient à une tradition que le temps présent met encore à profit (c'est là le mal) mais n'accepte plus comme un devoir. Les notions de l'obligé sont changées, celles de l'obligeur devraient changer aussi. Il devrait se dire qu'on n'achète la liberté morale par aucun bienfait, — et quant à *lui*, il eut dû prévoir qu'on le croirait enchaîné. Le plus simple eût été de ne pas tenir à avoir trente mille livres de rente. Il est si facile de s'en passer. Laissons-le se débrouiller. On ne nous y prendra pas : pas si bête!

Tu dis de très bonnes choses sur la critique. Mais, pour a faire comme tu dis, il faudrait des artistes, et l'artiste

est trop occupé de son œuvre pour s'oublier à approfondir celle des autres.

Mon Dieu, quel beau temps! En jouis-tu au moins de ta fenêtre? Je parie que le tulipier est en boutons. Ici, pêchers et abricotiers sont en fleurs. On dit qu'ils seront fricassés; ça ne les empêche pas d'être jolis et de ne pas se tourmenter.

Nous avons fait notre carnaval de famille : la nièce, les petits-neveux, etc. Nous tous avons revêtu des déguisements; ce n'est pas difficile ici, il ne s'agit que de monter au vestiaire et on redescend en Cassandre, Scapin, Mezzetin, Figaro, Basile, etc., tout cela est très joli. La perle, c'était Lolo en petit Louis XIII satin cramoisi, rehaussé de satin blanc frangé et galonné d'argent. J'avais passé trois jours à faire ce costume avec un grand chic; c'était si joli et si drôle sur cette fillette de trois ans, que nous étions tous stupéfiés à la regarder. Nous avons joué ensuite des charades, soupé, folâtré jusqu'au jour. Tu vois que, relégués dans un désert, nous gardons pas mal de vitalité. Aussi je retarde tant que je peux le voyage à Paris et le chapitre des affaires. Si tu y étais, je ne me ferais pas tant tirer l'oreille. Mais tu y vas à la fin de mars et je ne pourrai tirer la ficelle jusque-là. Enfin, tu jures de venir cet été et nous y comptons absolument. J'irai plutôt te chercher par les cheveux.

Je t'embrasse de toute ma force sur ce bon espoir.

G. SAND.

CVI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 24 février 1869.

Je suis toute seule à Nohant, comme tu es tout seul à Croisset. Maurice et Lina sont partis pour Milan, pour voir Calamatta dangereusement malade. S'ils ont la douleur de le perdre, il faudra que, pour liquider ses affaires, ils aillent à Rome; un ennui sur un chagrin, c'est toujours comme cela. Cette brusque séparation a été triste, ma pauvre Lina pleurant de quitter ses filles et pleurant de ne pas être auprès de son père. On m'a laissé les enfants que je quitte à peine et qui ne me laissent travailler que quand ils dorment; mais je suis encore heureuse d'avoir ce soin sur les bras pour me consoler. J'ai tous les jours, en deux heures, par télégramme, des nouvelles de Milan. Le malade est mieux; mes enfants ne sont encore qu'à Turin aujourd'hui et ne savent pas encore ce que je sais ici. Comme ce télégraphe change les notions de la vie, et, quand les formalités et formules seront encore simplifiées, comme l'existence sera pleine de faits et dégagée d'incertitudes.

Aurore, qui vit d'adorations sur les genoux de son père et de sa mère et qui pleure tous les jours quand je m'absente, n'a pas demandé une seule fois où ils étaient. Elle joue et rit, puis s'arrête ; ses grands beaux yeux se fixent elle dit : *Mon père?* Une autre fois elle dit *Maman?* Je la distrais, elle n'y songe plus, et puis elle recommence. C'est très mystérieux, les enfants! ils pensent sans com-

prendre. Il ne faudrait qu'une parole triste pour faire sortir son chagrin. Elle le porte sans savoir. Elle me regarde dans les yeux pour voir si je suis triste ou inquiète ; je ris et elle rit. Je crois qu'il faut tenir la sensibilité endormie le plus longtemps possible et qu'elle ne me pleurerait jamais si on ne lui parlait pas de moi.

Quel est ton avis, à toi qui as élevé une nièce intelligente et charmante? Est-il bon de les rendre aimants et tendres de bonne heure? J'ai cru cela autrefois : j'ai eu peur en voyant Maurice trop impressionnable et Solange trop le contraire et réagissant. Je voudrais qu'on ne montrât aux petits que le doux et le bon de la vie, jusqu'au moment où la raison peut les aider à accepter ou à combattre le mauvais. Qu'est-ce que tu en dis?

Je t'embrasse et te demande de me dire quand tu iras à Paris, mon voyage étant retardé, vu que mes enfants peuvent être un mois absents. Je pourrai peut-être me trouver avec toi à Paris.

Ton vieux solitaire.

G. SAND.

Quelle admirable définition je retrouve avec surprise dans le fataliste Pascal!

« La nature agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais[1]. »

Quelle manière de dire, hein? Comme la langue fléchit, se façonne, s'assouplit et se condense sous cette patte grandiose!

1. George Sand avait copié et collé cette phrase sur son bureau de travail à Nohant.

CVII

A GEORGE SAND

Nuit de mardi.

Ce que j'en dis, chère maître! S'il faut exalter ou réprimer la sensibilité des enfants? Il me semble qu'il ne faut avoir là-dessus aucun parti pris. C'est selon qu'ils inclinent vers le trop ou le trop peu. On ne change pas le fond, d'ailleurs. Il y a des natures tendres et des natures sèches, irrémédiablement. Et puis le même spectacle, la même leçon peut produire des effets opposés. Rien n'aurait dû me durcir plus que d'avoir été élevé dans un hôpital et d'avoir joué, tout enfant, dans un amphithéâtre de dissection? Personne n'est pourtant plus apitoyable que moi sur les douleurs physiques. Il est vrai que je suis le fils d'un homme extrêmement humain, sensible dans la bonne acception du mot La vue d'un chien souffrant lui mouillait les paupières. Il n'en faisait pas moins bien ses opérations chirurgicales, et il en a inventé quelques-unes de terribles.

« Ne montrer aux petits que le doux et le bon de la vie jusqu'au moment où la raison peut les aider à accepter ou à combattre le mauvais. » Tel n'est pas mon avis. Car il doit se produire alors dans leur cœur quelque chose d'affreux, un désenchantement infini. Et puis, comment la raison pourrait-elle se former, si elle ne s'applique pas (ou si on ne l'applique pas journellement) à distinguer le bien

du mal? La vie doit être une éducation incessante, il faut tout apprendre, depuis parler jusqu'à mourir.

Vous me dites des choses bien vraies sur l'inscience des enfants. Celui qui lirait nettement dans ces petits cerveaux y saisirait les racines du genre humain, l'origine des dieux, la sève qui produit plus tard les actions, etc. Un nègre qui parle à son idole, et un enfant à sa poupée, me semblent près l'un de l'autre.

L'enfant et le barbare (le primitif) ne distinguent pas le réel du fantastique. Je me souviens très nettement qu'à cinq ou six ans je voulais « envoyer mon cœur » à une petite fille dont j'étais amoureux (je dis mon cœur matériel). Je le voyais au milieu de la paille, dans une bourriche, une bourriche d'huîtres!

Mais personne n'a été si loin que vous dans ces analyses. Il y a dans l'*Histoire de ma vie* des pages là-dessus qui sont d'une profondeur démesurée. Ce que je dis est vrai, puisque les esprits les plus éloignés du vôtre sont restés ébahis devant elles. Témoin les de Goncourt.

Ce bon Tourgueneff doit être à Paris à la fin de mars. Ce qui serait gentil, ce serait de dîner tous les trois ensemble.

Je repense à Sainte-Beuve. Sans doute on peut se passer de trente mille livres de rente. Mais il y a quelque chose de plus facile encore : c'est, quand on les a, de ne pas débagouler, toutes les semaines, dans les journaux. Pourquoi ne fait-il pas de livres puisqu'il est riche et qu'il a du talent?

Je relis en ce moment *Don Quichotte*. Quel gigantesque bouquin! Y en a-t-il un plus beau?

CVIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 7 mars 1869.

Toujours seule avec mes petites-filles; mes neveux et les amis viennent passer trois jours sur deux, mais je m'ennuie de Maurice et de Lina. Le pauvre Calamatta est au plus mal.

Donne-moi donc l'adresse des Goncourt, tu ne me l'as jamais donnée. Je ne la saurai donc jamais? Ma lettre pour eux est là qui attend.

Je t'aime et je t'embrasse, je t'aime beaucoup, beaucoup, et je t'embrasse bien fort.

G. SAND.

CIX

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 12 mars 1869.

Le pauvre Calamatta est mort le 9, mes enfants reviennent. Ma Lina doit être désolée, je n'ai de leurs nouvelles que par télégramme. De Milan ici, en une heure et demie. Mais cela manque de détails, et je me tourmente

Je t'embrasse tendrement.

G. SAND.

Merci pour l'adresse.

CX

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 2 avril 1869.

Cher ami de mon cœur, nous voici redevenus calmes. Mes enfants me sont arrivés bien fatigués. Aurore a été un peu malade. La mère de Lina est venue s'entendre avec elle pour leurs affaires. C'est une loyale et excellente femme, très artiste et très aimable. J'ai eu aussi un gros rhume, mais tout se remet, et nos charmantes fillettes consolent leur petite mère. S'il faisait moins mauvais temps et si j'étais moins enrhumée, je me rendrais tout de suite à Paris, car je veux t'y trouver. Combien de temps y restes-tu? Dis-moi vite.

Je serai bien contente de renouer connaissance avec Tourgueneff, que j'ai un peu connu sans l'avoir lu, et que j'ai lu depuis avec une admiration entière. Tu me parais l'aimer beaucoup : alors je l'aime aussi, et je veux que, quand ton roman sera fini, tu l'amènes chez nous. Maurice aussi le connaît et l'apprécie beaucoup, lui qui aime ce qui ne ressemble pas aux autres.

Je travaille à mon roman de *cabotins*[1], comme un forçat. Je tâche que cela soit amusant et explique *l'art*; c'est une forme nouvelle pour moi et qui m'amuse. Ça n'aura peut-être aucun succès. Le goût du jour est aux marquises et

1. *Pierre qui roule.*

aux lorettes; mais qu'est-ce que ça fait? — Tu devrais bien me trouver un titre qui résumât cette idée : *le roman comique moderne.*

Mes enfants t'envoient leurs tendresses; ton vieux troubadour embrasse son vieux troubadour.

G. SAND.

Réponds vite combien tu comptes rester à Paris.

Tu dis que tu paies des notes et que tu es agacé. Si tu as besoin de *quibus*, j'ai pour le moment quelques sous à toucher. Tu sais que tu m'as offert une fois de me prêter et que, si j'avais été gênée, j'aurais accepté. Dis toutes mes amitiés à Maxime Du Camp et remercie-le de ne pas m'oublier.

CXI

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 17 avril 1869.

Je me porte bien, je finis (aujourd'hui, j'espère) mon roman comique moderne qui s'appellera je ne sais comment. Je suis un peu fatiguée, car j'ai fait bien d'autres choses. Mais je vas me reposer à Paris dans huit ou dix jours, t'embrasser, te parler de toi, de ton travail, oublier le mien, Dieu merci! et t'aimer comme toujours bien fort et bien tendrement.

G. SAND.

Amitiés de Maurice et de sa femme.

CXII

A GUSTAVE FLAUBERT

Lundi 26 avril 1869.

Je suis arrivée hier soir, je cours comme un rat, mais tous les jours à six heures on est sûr de me trouver chez Magny, et le premier jour où tu seras libre, viens dîner avec ton vieux troubadour qui t'aime et t'embrasse.

Avertis-moi pourtant pour que, par un hasard exceptionnel je n'aie pas la malechance de te manquer.

Lundi.

CXIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Jeudi soir 29 avril 1869.

Je rentre de Palaiseau et je trouve ta lettre. Samedi je ne suis pas sûre d'être libre ; j'ai à lire ma pièce avec Chilly pour quelques objections de détail et je te l'avais dit. Mais je le vois demain soir et je tâcherai qu'il me donne un autre jour. Je t'écrirai donc demain soir vendredi et s'il me laisse ma liberté j'irai chez toi vers trois heures samedi pour que nous lisions avant et après dîner, je dîne d'un peu de poisson, d'une aile de poulet, d'une glace et d'une tasse de café, jamais rien autre, moyennant

quoi l'estomac va bien. Si je suis pincée par Chilly nous remettrons à la semaine prochaine après vendredi.

J'ai vendu Palaiseau aujourd'hui, à un maître cordonnier, qui a une emplâtre *de cuir* sur l'œil droit, et qui appelle les sumacs du jardin des *schumakre.*

Donc samedi matin tu auras un mot de ton vieux camarade.

G. SAND.

CX V

A GUSTAVE FLAUBERT

30 avril 1869.

Pas moyen de sortir aujourd'hui. Est-ce bête, cet esclavage du métier? D'ici à vendredi, je t'écrirai pour que nous retrouvions un jour. Je t'embrasse, mon vieux troubadour aimé.

G. SAND.

Vendredi soir.

CXV

A GUSTAVE FLAUBERT

3 mai 1869.

On m'envahit de plus en plus. J'ai tous mes jours pris jusqu'à dimanche inclusivement. — Dis-moi vite, si tu veux de moi lundi, d'aujourd'hui en huit — ou si c'est un

autre jour, fixons-le, car voilà que je ne sais à qui entendre.

Ton troubadour qui ne veut pas que ce *train*-là continue!

G. SAND.

Lundi.

CXVI

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 4 mai 1869.

A lundi donc, et si j'ai une heure de liberté j'irai embrasser mon troubadour, auparavant. Mais ne te dérange de rien, je le sais bien, qu'on ne fait ici rien de ce qu'on voudrait. En tout cas, à lundi entre trois et quatre, ramone ton galoubet pour me lire une partie avant dîner.

G. SAND.

Mard soir.

CXVII

A GUSTAVE FLAUBERT

Dimanche 9 mai 1869.

Demain, mon révérend, j'irai dîner chez toi. Je serai chez moi tous les jours à cinq heures, mais tu peux rencontrer des museaux qui te déplaisent. Mieux vaudrait

venir chez Magny où tu me trouverais seule ou avec Plauchut, ou avec des amis qui sont les tiens.

Je t'embrasse. J'ai reçu aujourd'hui la lettre que tu m'écrivais à Nohant.

G. SAND.

CXVIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 18 mai 1869.

J'ai vu aujourd'hui Lévy, je l'ai tâté d'abord; j'ai vu qu'il ne voudrait à aucun prix céder son traité. Je lui ai dit alors beaucoup de bien du livre et j'ai fait la remarque qu'il l'avait à bien bon marché. Mais m'a-t-il dit, si le livre a deux volumes, ce sera 20 000 francs, c'est convenu. Il me semble que tu auras deux volumes?

J'ai pourtant insisté et il m'a dit : Si le livre a du succès, je ne regarderai pas à deux ou trois mille francs en plus. J'ai dit que tu ne lui demanderais rien, que ce n'était pas ta manière d'agir, mais que *moi*, j'insisterais pour toi, à ton insu, et il m'a quitté en me disant : Soyez tranquille, je ne dis pas non. Que le livre réussisse, j'en ferai profiter l'auteur.

C'est tout ce que j'ai pu faire à présent, mais j'y reviendrai en temps et lieu. Laisse-moi faire, je te renvoie ton traité. Quel jour de l'autre semaine veux-tu venir dîner avec moi chez Magny? Je suis un peu fatiguée.

Tu serais bien gentil de venir me lire chez moi, nous

serions seuls et une soirée nous suffira pour ce qui reste. Donne-moi ton jour, et à *six heures et demie* si ça ne te fait rien. L'estomac commence à souffrir un peu des habitudes de Paris.

Ton troubadour qui t'aime.

G. SAND.

Mardi soir.

Le reste de cette semaine finira Palaiseau, mais dimanche si tu veux, je suis libre. Réponds si tu veux dimanche chez Magny six heures et demie.

CXIX

A GUSTAVE FLAUBERT

Donc lundi, je compte sur toi, à six heures et demie; mais comme je vais à Palaiseau, je peux être en retard de quelques minutes ou en avance. Le premier débarqué chez Magny attendra l'autre. Je me fais une fête d'entendre *la suite*. N'oublie pas le manuscrit

Ton troubadour.

Jeudi soir 20 mai 1869.

CXX

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 20 mai 1869.

Oui lundi, mon cher bon ami, je compte sur toi et je t'embrasse.

G. SAND.

Je pars pour Palaiseau *et il est dix heures du matin!*

CXXI

A GEORGE SAND

Ma prédiction s'est réalisée; mon ami X... n'a gagné à sa candidature que du ridicule. C'est bien fait. Quand un homme de style s'abaisse à l'action, il déchoit et doit être puni. Et puis, est-ce qu'il s'agit de politique, maintenant! Les citoyens qui s'échauffent pour ou contre l'Empire ou la République me semblent aussi utiles que ceux qui discutaient sur la grâce efficace ou la grâce efficiente. La politique est morte comme la théologie! Elle a eu trois cents ans d'existence, c'est bien assez.

Moi, présentement, je suis perdu dans les Pères de l'Église. Quant à mon roman, *l'Éducation sentimentale*, je n'y pense plus, Dieu merci! Il est recopié. D'autres mains y ont passé. Donc, la chose n'est plus mienne. Elle

n'existe plus, bonsoir. J'ai repris ma vieille toquade de *Saint-Antoine*. J'ai relu mes notes, je refais un nouveau plan et je dévore les mémoires ecclésiastiques de Le Nain de Tillemont. J'espère parvenir à trouver un lien logique (et partant un intérêt dramatique) entre les différentes hallucinations du Saint. Ce milieu extravagant me plaît et m'y plonge, voilà.

Mon pauvre Bouilhet m embête. Il est dans un tel état nerveux qu'on lui a conseillé de faire un petit voyage dans le midi de la France. Il est gagné par une hypocondrie invincible. Est-ce drôle! lui qui était si gai, autrefois!

Mon Dieu! comme la vie des Pères du désert est chose belle et farce! Mais c'étaient tous des bouddhistes, sans doute. Voilà un problème chic à travailler, et sa solution importerait plus que l'élection d'un académicien. Oh! hommes de peu de foi! Vive saint Polycarpe!

Fangeat, reparu ces jours derniers, est le citoyen qui, le 25 février 1848, a demandé la mort de Louis-Philippe, « sans jugement ». C'est comme ça qu'on sert la cause du progrès.

CXXII

A GEORGE SAND

Quelle bonne et charmante lettre que la vôtre, maître adoré! Il n'y a donc plus que vous, ma parole d'honneur! Je finis par le croire. Un vent de bêtise et de folie souffle maintenant sur le monde. Ceux qui se tiennent debout, fermes et droits, sont rares.

Voici ce que j'ai voulu dire en écrivant que le temps de la politique était passé. Au XVIIIe siècle, l'affaire capitale était la diplomatie. « Le secret des cabinets » existait réellement. Les peuples se laissaient encore assez conduire pour qu'on les séparât et qu'on les confondît. Cet ordre de choses me paraît avoir dit son dernier mot en 1815. Depuis lors, on n'a guère fait autre chose que de disputer sur la forme extérieure qu'il convient de donner à l'être fantastique et odieux appelé l'État.

L'expérience prouve (il me semble) qu'aucune forme ne contient le bien en soi ; orléanisme, république, empire ne veulent plus rien dire, puisque les idées les plus contradictoires peuvent entrer dans chacun de ces casiers. Tous les drapeaux ont été tellement souillés de sang et de m... qu'il est temps de n'en plus avoir du tout. A bas les mots ! Plus de symboles ni de fétiches ! La grande moralité de ce règne-ci sera de prouver que le suffrage universel est aussi bête que le droit divin, quoiqu un peu moins odieux !

La question est donc déplacée. Il ne s'agit plus de rêver la meilleure forme de gouvernement, puisque toutes se valent, mais de faire prévaloir la science. Voilà le plus pressé. Le reste s'ensuivra fatalement. Les hommes purement intellectuels ont rendu plus de services au genre humain que tous les saint Vincent de Paul du monde ! Et la politique sera une éternelle niaiserie tant qu'elle ne sera pas une dépendance de la science. Le gouvernement d'un pays doit être une section de l'Institut, et la dernière de toutes.

Avant de vous occuper de caisses de secours, et même d'agriculture, envoyez dans tous les villages de France

des Robert Houdin pour faire des miracles ! Le plus grand crime d'Isidore, c'est la crasse où il laisse notre belle patrie. *Dixi.*

J'admire les occupations de Maurice et sa vie si salubre. Mais je ne suis pas capable de l'imiter. La nature, loin de me mortifier, m'épuise. Quand je me couche sur l'herbe, il me semble que je suis déjà sous terre et que les pieds de salade commencent à pousser dans mon ventre. Votre troubadour est un homme naturellement malsain. Je n'aime la campagne qu'en voyage, parce qu'alors l'indépendance de mon individu me fait passer par-dessus la conscience de mon néant.

CXXIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 6 août 1869.

Eh bien, cher bon ami, nous voici en août, et tu as promis de venir. On ne l'oublie pas, on y compte, on en rêve et on en parle tous les jours. Tu devais d'abord faire une excursion au bord de la mer, si je ne me trompe. Tu dois avoir besoin de secouer ton chagrin. Ça ne le chasse pas, mais ça le force à vivre à côté de nous sans nous opprimer trop. J'ai bien pensé à toi tous ces temps-ci, j'aurais couru te voir si je n'avais pensé te trouver entouré d'amis plus anciens et plus autorisés que moi. Je t'ai écrit en même temps que tu m'écrivais, nos lettres s'étaient croisées.

Viens nous voir, mon vieux chéri, je n'irai pas à Paris ce mois-ci, je ne veux pas te manquer. Mes enfants seront heureux de te gâter et de tâcher de te distraire. Nous t'aimerons tous, et moi *passionnément*, comme tu sais.

CXXIV

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 14 août 1869.

Le changement de tes projets nous désole, cher ami, mais devant tes ennuis et tes chagrins, nous n'osons pas nous plaindre. Nous devons désirer que tu fasses ce qui t'en distraira le plus et qui te coûtera le moins. J'ai l'espoir de te retrouver à Paris puisque tu y restes quelque temps et que j'y ai toujours affaire. Mais on se voit si peu à Paris et on est surmené par tant d'obligations ennuyeuses! Enfin c'est une vraie douleur pour moi que de n'avoir plus à t'attendre *chez nous*, où nous t'aurions aimé à qui mieux mieux, et où tu aurais été *chez toi*; triste quand tu aurais voulu, occupé si bon t'en semble. Je me résigne à la condition que tu seras mieux ailleurs et que tu nous dédommageras quand tu pourras.

As-tu au moins arrangé tes affaires avec Lévy? Te paie-t-il deux volumes? Je voudrais que tu eusses de quoi vivre indépendant et maître de ton temps.

Ici, repos d'esprit au milieu d'une activité exubérante de Maurice et de sa courageuse petite femme, qui se prend à aimer tout ce qu'il aime et à l'aider ardemment dans tout

ce qu'il entreprend. Moi, j'ai l'air de la paresse incarnée au milieu de ce travail positif. Je fais de la botanique et je me baigne dans un petit torrent glacé. J'apprends à lire à mon domestique, je corrige des épreuves et je me porte bien. En voilà une existence! et rien ne m'ennuie en ce monde où je trouve que *relativement* à *moi*, tout est pour le mieux. Mais j'ai peur de devenir encore plus ennuyeuse que je ne l'étais. On n'aime guère les gens de ma trempe. Ils sont trop inoffensifs. Aime-moi pourtant toujours un peu, car je sens par le chagrin de ne pas te voir, que j'en aurais énormément si ton manque de parole était volontaire.

Et je t'embrasse tendrement, cher vieux.

G. SAND.

CXXV

A GUSTAVE FLAUBERT

Jeudi.

Je ne sais rien non plus de Chilly et rien de la *petite Fadette*. Je vais dans quelques jours faire un tour en Normandie. Je passerai par Paris. Si tu veux venir courir avec moi, — oh! mais non, tu ne cours pas, toi; enfin on se verra en passant. J'ai bien gagné un peu de vacances. J'ai travaillé comme une bête de somme. J'ai besoin aussi de voir du bleu, mais le bleu de la mer me suffit, et tu voudrais toi, le bleu du firmament artistique et littéraire sur nos têtes. Bah! ça n'existe pas. Tout est prose et plate prose dans le milieu que les hommes se sont arrangé. Ce

n'est qu'en s'isolant un peu qu'on retrouve en soi l'être normal.

Je reprends ma lettre interrompue pendant deux jours par ma patte blessée qui me gêne fort.

Je ne vais plus en Normandie, mes Lambert que j'allais voir à Yport reviennent à Paris et mes affaires m'y appellent aussi. Je te verrai donc la semaine prochaine probablement, et je t'embrasserai comme un gros fanfan à moi. Que ne puis-je mettre le visage rose brun d'Aurore à la place du mien. Elle n'est pas ce qu'on appelle jolie, mais elle est adorable et d'une rapidité de compréhension qui nous étonne tous. Elle est aussi amusante dans son babil qu'une personne — qui serait amusante. — Je vas donc être forcée de me remettre à penser à mes affaires! C'est la chose que j'ai en horreur et qui trouble réellement ma sérénité. Tu me consoleras en bavardant un peu avec moi, quand tu auras le temps.

A bientôt, bon courage au travail nauséeux des épreuves. Moi je sabre ça, mais il ne faut pas faire comme moi.

Mes enfants t'envoient des tendresses et ton troubadour t'aime.

G. SAND.

Samedi soir.

J'ai reçu tantôt des nouvelles de l'Odéon. Ils s'occupent de monter ma pièce [1] et ne me parlent de rien autre.

1. *L'Autre.*

CXXVI

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 6 septembre 1869.

On m'a écrit hier d'arriver parce qu'on avait besoin de moi à l'Opéra-Comique. Me voilà rue Gay-Lussac, quand nous verrons-nous? Dis. Tous mes jours sont encore libres.

Je t'embrasse.

G. SAND

CXXVII

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 8 septembre 1869.

Je te renvoie ton cachepif que tu as laissé dans le sapin. C'est bien demain *jeudi* que nous dînons ensemble? J'ai écrit au gros Marchal de venir aussi chez Magny.

Ton troubadour.

G. SAND.

Mercredi matin.

CXXVIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, mardi 5 octobre 1869.

Où es-tu à présent, mon cher troubadour? Je t'écris encore boulevard du Temple mais peut-être as-tu pris pos-

session de ton délicieux logement Je ne sais pas l'adresse, bien que j'aie vu la maison, le local et la vue. — Moi j'ai été deux fois dans les Ardennes et dans huit ou dix jours, si Lina ou Maurice ne viennent pas à Paris comme ils en ont la velléité, je repartirai pour Nohant.

Il faut donc se rejoindre et se revoir. Me voilà un peu *sfogata* de mon besoin de courir, et enchantée de ce que j'ai vu. Dis-moi quel jour, excepté demain mercredi, tu peux me donner, pour dîner avec moi chez Magny ou ailleurs avec ou sans Plauchut, avec qui tu voudras, pourvu que je te voie et que je t'embrasse.

Ton vieux camarade qui t'aime.

G. SAND.

CXXIX

A GEORGE SAND

Chère bon maître adoré,

Je veux, depuis plusieurs jours, vous écrire une longue lettre où je vous aurais dit tout ce que j'ai ressenti depuis un mois. C'est drôle. J'ai passé par des états différents et bizarres. Mais je n'ai pas de temps ni de repos d'esprit pour me recueillir suffisamment.

Ne vous inquiétez pas de votre troubadour. Il aura toujours « son indépendance et sa liberté », parce qu'il fera comme il a toujours fait. Il a tout lâché plutôt que de subir une obligation quelconque, et puis, avec l'âge, les besoins

diminuent. Je ne souffre plus de ne pas vivre dans des Alhambra.

Ce qui me ferait du bien maintenant, ce serait de me jeter furieusement dans *Saint-Antoine*, mais je n'ai même pas le temps de lire.

Ouïssez ceci : Votre pièce, primitivement, devait passer après *Aïssé*; puis il a été convenu qu'elle passerait *avant*. Or, Chilly et Duquesnel veulent maintenant qu'elle passe après, uniquement « pour profiter de l'occasion », pour profiter de la mort de mon pauvre Bouilhet. Ils vous donneront un « dédommagement quelconque ». Eh bien, moi, je suis le propriétaire et le maître d'*Aïssé* comme si j'en étais l'auteur, je ne veux pas de ça. Je ne veux pas, entendez-vous, que vous vous gêniez en rien.

Vous croyez que je suis doux comme un mouton! Détrompez-vous, et faites absolument comme si *Aïssé* n'existait pas; et surtout pas de délicatesse, hein? Ça m'offenserait. Entre simples amis, on se doit des égards et des politesses; mais de vous à moi, ça me semblerait peu convenable; nous ne nous devons rien du tout que nous aimer.

Je crois que les directeurs de l'Odéon regretteront Bouilhet de toutes les manières. Je serai moins commode que lui aux répétitions. Je voudrais bien vous lire *Aïssé*, afin d'en causer un peu; quelques-uns des acteurs qu'on propose sont, selon moi, impossibles. C'est dur d'avoir affaire à des illettrés.

CXXX

A GUSTAVE FLAUBERT

Mercredi soir, 13 octobre 1869.

On n'enterrera notre pauvre ami qu'après-demain, on me fera savoir où et à quelle heure il faut se rendre, je t'avertirai par télégramme.

J'ai vu deux fois aujourd'hui les directeurs. Ce matin il était convenu avec Duquesnel qu'on ferait une tentative auprès de la T[our] Saint-Y[bars]. Je cédais mon tour à *Aïssé*. Je ne venais qu'en mars. Ce soir j'y suis retournée, Chilly *ne veut pas*, et Duquesnel, mieux renseigné que ce matin, regarde la démarche comme inutile et nuisible. J'ai allégué alors mon traité, mon droit. La belle chose que le théâtre! Le traité de M. Saint-Ybars prime le mien. On avait compté que *le Bâtard* durerait quinze jours et il durera quarante jours encore. La Tour Saint-Ybars nous précède donc [1] et je ne peux pas céder mon tour à *Aïssé* sans être remise à l'année prochaine, ce que je ferai si tu le veux, mais ce qui me serait bien préjudiciable, car je suis endettée avec la revue et j'ai besoin de remplir ma bourse. — Dans tout cela, les directeurs sont-ils des coquins? Non, mais des maladroits qui ont toujours peur de manquer de pièces et qui en reçoivent trop, dans la prévision qu'elles n'auront pas de succès. — Les succès arrivant, si les auteurs *engagés* se fâchent, il faut plaider. Je n'ai pas le goût des

1. Il s'agit de *l'Affranchi*.

disputes et des scandales de coulisses et de journaux; et tu ne l'as pas non plus. Quel serait le résultat? De faibles indemnités et beaucoup de bruit pour rien. Il faut une patience à toute épreuve, je l'ai, et je te répète que si tu as un vrai chagrin de ce retard, je suis prête à me sacrifier.

Sur ce je t'embrasse et je t'aime.

G. SAND.

CXXXI

A GEORGE SAND

14 octobre 1869.

Chère maître,

Non! pas de sacrifices! tant pis! Si je ne regardais les affaires de Bouilhet comme miennes absolument j'aurais accepté tout de suite votre proposition. Mais : 1° c'est mon affaire; 2° les morts ne doivent pas nuire aux vivants.

Mais j'en veux à ces messieurs, je ne vous le cache pas, de ne nous avoir rien dit du Latour Saint-Ybars. Car ledit Latour est reçu depuis longtemps. Pourquoi n'en savions-nous rien?

Bref, que Chilly m'écrive la lettre dont nous sommes convenus mercredi et qu'il n'en soit plus question.

Il me semble que vous pouvez être jouée le 15 décembre, si l'*Affranchi* commence vers le 20 novembre. Deux mois et demi font environ cinquante représentations; si vous les dépassez, *Aïssé* ne se présentera que l'année prochaine.

Donc, c'est convenu puisqu'on ne peut pas supprimer

Latour Saint-Ybars; vous passerez après lui, et *Aïssé* ensuite, si je le juge convenable.

Nous nous verrons samedi à l'enterrement du pauvre Sainte-Beuve. Comme la petite bande diminue! comme les rares naufragés du radeau de la Méduse disparaissent!

Mille tendresses.

CXXXII

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 20 ou 21 octobre 1869.

Impossible, cher vieux chéri. Brébant est trop loin, j'ai si peu de temps. Et puis j'ai donné rendez-vous à Marchal et à Berton chez Magny pour les adieux. Si tu peux venir, je serai bien heureuse et pourtant si cela doit te rendre malade, ne viens pas, je sais bien que tu m'aimes je ne t'en voudrai de rien.

G. SAND.

CXXXIII

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 15 novembre 1869.

Qu'est-ce que tu deviens, mon vieux troubadour chéri? tu corriges tes épreuves comme un forçat, jusqu'à la dernière minute? On annonce ton livre *pour demain* depuis deux jours. Je l'attends avec impatience, car tu ne vas pas

m'oublier? On va te louer et t'abîmer; tu t'y attends. Tu as trop de vraie supériorité pour n'avoir pas des envieux et tu t'en bats l'œil, pas vrai? Et moi aussi pour toi. Tu es de force à être stimulé par ce qui abat les autres. Il y aura du pétard, certainement; ton sujet va être tout à fait de circonstance en ce moment de *Régimbards*. Les bons progressistes, les vrais démocrates t'approuveront. Les idiots seront furieux, et tu diras : « Vogue la galère! »

Moi, je corrige aussi les épreuves de *Pierre qui roule* et je suis à la moitié d'un roman nouveau qui ne fera pas grand bruit; c'est tout ce que je demande pour le quart d'heure. Je fais alternativement *mon* roman, celui qui me plaît et celui qui ne déplaît pas autant à la *Revue* et qui me plaît fort peu. C'est arrangé comme cela; je ne sais pas si je ne me trompe pas. Peut-être ceux que je préfère sont-ils les plus mauvais. Mais j'ai cessé de prendre souci de moi, si tant est que j'en aie jamais eu grand souci. La vie m'a toujours emportée hors de moi et elle m'emportera jusqu'à la fin. Le cœur est toujours pris au détriment de la tête. A présent, ce sont les enfants qui mangent tout mon intellect; Aurore est un bijou, une nature devant laquelle je suis en admiration; ça durera-t-il comme ça?

Tu vas passer l'hiver à Paris, et, moi, je ne sais pas quand j'irai. Le succès du *Bâtard* continue; mais je ne m'impatiente pas; tu as promis de venir dès que tu serais libre, à Noël, au plus tard, faire réveillon avec nous. Je ne pense qu'à ça, et, si tu nous manques de parole, ça sera un désespoir ici. Sur ce, je t'embrasse à plein cœur comme je t'aime.

G. SAND.

CXXXIV

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 30 novembre 1869.

Cher ami de mon cœur,

J'ai voulu relire ton livre[1]; ma belle-fille l'a lu aussi, et quelques-uns de mes jeunes gens, tous lecteurs de bonne foi et de premier jet — et pas bêtes du tout. Nous sommes tous du même avis, que c'est un beau livre, de la force des meilleurs de Balzac et plus réel, c'est-à-dire plus fidèle à la vérité d'un bout à l'autre.

Il faut le grand art, la forme exquise et la sévérité de ton travail pour se passer des fleurs de la fantaisie. Tu jettes pourtant la poésie à pleines mains sur ta peinture, que tes personnages la comprennent ou non. Rosanette à Fontainebleau ne sait sur quelle herbe elle marche, et elle est poétique quand même.

Tout cela est d'un maître et ta place est bien conquise pour toujours. Vis donc tranquille autant que possible, pour durer longtemps et produire beaucoup.

J'ai vu deux bouts d'article qui ne m'ont pas eu l'air en révolte contre ton succès; mais je ne sais guère ce qui se passe; la politique me paraît absorber tout.

Tiens-moi au courant. Si on ne te rendait pas justice, je me fâcherais et je dirais ce que je pense. C'est mon droit.

1. *L'Éducation sentimentale.*

Je ne sais au juste quand, mais, dans le courant du mois, j'irai sans doute t'embrasser et te chercher, si je peux te démarrer de Paris. Mes enfants y comptent toujours, et, tous, nous t'envoyons nos louanges et nos tendresses.

A toi, ton vieux troubadour.

G. SAND.

CXXXV

A GEORGE SAND

....

Chère bon maître,

Votre vieux troubadour est fortement dénigré par les feuilles. Lisez le *Constitutionnel* de lundi dernier, le *Gaulois* de ce matin, c'est carré et net. On me traite de crétin et de canaille. L'article de Barbey d'Aurevilly (*Constitutionnel*) est, en ce genre, un modèle, et celui du bon Sarcey, quoique moins violent, ne lui cède en rien. Ces messieurs réclament au nom de la morale et de l'Idéal! J'ai eu aussi des éreintements dans le *Figaro* et dans *Paris*, par Cesena et Duranty. Je m'en fiche profondément! ce qui n'empêche pas que je suis étonné par tant de haine et de mauvaise foi.

La *Tribune*, le *Pays* et l'*Opinion nationale* m'ont en revanche fort exalté... Quant aux amis, aux personnes qui ont reçu un exemplaire orné de ma griffe, elles ont peur de se compromettre et on me parle de tout autre chose.

Les braves sont rares. Le livre se vend néanmoins très bien malgré la politique, et Lévy m'a l'air content.

Je sais que les bourgeois de Rouen sont furieux contre moi, « à cause du père Roque et du cancan des Tuileries ». Ils trouvent qu'on devrait empêcher de publier des livres comme ça (textuel), que je donne la main aux Rouges, que je suis bien capable d'attiser les passions révolutionnaires, etc., etc. ! Bref, je recueille, jusqu'à présent, très peu de lauriers, et aucune feuille de rose ne me blesse.

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que je retravaillais la Féerie? (Je fais maintenant un tableau des courses et j'ai enlevé tout ce qui me semblait poncif). Raphaël Félix ne m'a pas l'air empressé de la connaître. Problème !

Tous les journaux citent comme preuve de ma bassesse l'épisode de la Turque que l'on dénature, bien entendu, et Sarcey me compare au marquis de Sade, qu'il avoue n'avoir pas lu !...

Tout ça ne me dévisse nullement. Mais je me demande à quoi bon imprimer?

CXXXVI

A GEORGE SAND

Mardi 4 heures, 7 décembre 1869.

Chère Maître,

Votre vieux troubadour est trépigné et d'une façon inouïe. Les gens qui ont lu mon roman craignent de m'en parler, par peur de se compromettre ou par pitié pour

moi. Les plus indulgents trouvent que je n'ai fait que des tableaux et que la composition, le dessin manquent absolument!

Saint-Victor, qui prône les livres d'Arsène Houssaye, ne veut pas faire d'articles sur le mien, le trouvant trop mauvais. Voilà. Théo est absent, et personne, absolument personne ne prend ma défense.

Autre histoire : hier Raphaël et Michel Lévy ont entendu la lecture de la féerie. Applaudissements, enthousiasme. J'ai vu le moment où le traité allait être signé séance tenante. Raphaël a si bien compris la pièce, qu'il m'a fait deux ou trois critiques *excellentes*. Je l'ai trouvé, d'ailleurs, un charmant garçon. Il m'a demandé jusqu'à samedi pour me donner une réponse définitive. Puis, tout à l'heure, lettre (fort polie) dudit Raphaël où il me déclare que la féerie l'entraînerait à des dépenses trop considérables pour lui. Enfoncé derechef. Il faut se tourner d'un autre côté. Rien de neuf à l'Odéon.

Sarcey a republié un second article contre moi.

Barbey d'Aurevilly prétend que je salis le ruisseau en m'y lavant (*sic*). Tout cela ne me démonte nullement.

CXXXVII

A GUSTAVE FLAUBERT

Jeudi, deux heures du matin, 9 décembre 1869.

Mon camarade, c'est fait, l'article partira demain. Je l'adresse à.... qui? réponse par télégramme. J'ai envie de

l'envoyer à Girardin. Mais peut-être as-tu une meilleure idée, je ne sais pas bien l'importance et le crédit des divers journaux. Envoie-moi un nom propre et l'*adresse* par télégramme; j'ai celle de Girardin.

Je ne suis pas bien contente de ma prose, j'ai la fièvre et une espèce d'entorse depuis deux jours. Mais il faut se hâter. Je t'embrasse.

G. SAND.

CXXXVIII

A GEORGE SAND

10 décembre, vendredi, dix heures du soir, 1869.

Chère maître, bon comme du bon pain,

Je vous ai, tantôt, envoyé par le télégraphe ce mot : « A Girardin ». La *Liberté* insérera votre article, tout de suite. Que dites-vous de mon ami Saint-Victor, qui a refusé d'en faire un, trouvant « le livre mauvais »? Vous n'avez pas tant de conscience que cela, vous!

Je continue à être roulé dans la fange. La *Gironde* m'appelle Prudhomme. Cela me paraît neuf.

Comment vous remercier? J'éprouve le besoin de vous dire des tendresses. J'en ai tant dans le cœur qu'il ne m'en vient pas une au bout des doigts. Quelle brave femme vous faites, et quel brave homme! Sans compter le reste!

CXXXIX

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, vendredi à samedi dans la nuit,
10 au 11 décembre 1869.

J'ai refait aujourd'hui et ce soir mon article[1]. Je me porte mieux, c'est un peu plus clair. J'attends demain ton télégramme. Si tu n'y mets pas ton véto, j'enverrai l'article à Ulbach, qui, le 15 de ce mois, ouvre son journal, et qui m'a écrit ce matin pour me demander avec instance un article quelconque. Ce premier numéro sera, je pense, beaucoup lu, et ce serait une bonne publicité. Michel Lévy serait meilleur juge que nous de ce qu'il y a de plus utile à faire : consulte-le.

Tu sembles étonné de la malveillance. Tu es trop naïf. Tu ne sais pas combien ton livre est original, et ce qu'il doit froisser de personnalités par la force qu'il contient. Tu crois faire des choses qui passeront comme une lettre à la poste; ah bien, oui!

J'ai insisté sur le *dessin* de ton livre; c'est ce que l'on comprend le moins et c'est ce qu'il y a de plus fort. J'ai essayé de faire comprendre aux simples comment ils doivent lire; car ce sont les simples qui font les succès. Les malins ne veulent pas du succès des autres. Je ne me suis

1. L'article : Sur *l'Éducation sentimentale*, de Flaubert, est imprimé dans les *Questions d'art et de littérature*, Calmann-Lévy, page 415.

pas occupée des méchants ; ce serait leur faire trop d'honneur.

Ma mère reçoit votre télégramme et envoie son manuscrit à Girardin.

LINA.

4 heures du soir.

CXL

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 14 décembre 1869.

Je ne vois pas paraître mon article et il en paraît d'autres qui sont mauvais et injustes. Les ennemis sont toujours mieux servis que les amis. Et puis, quand une grenouille commence à coasser, toutes les autres s'en mêlent. Un certain respect violé, c'est à qui sautera sur les épaules de la statue ; c'est toujours comme ça. Tu subis les inconvénients d'une manière qui n'est pas encore consacrée par la rengaine et c'est à qui se fera idiot pour ne pas comprendre.

L'impersonnalité absolue est discutable, et je ne l'accepte pas *absolument* ; mais j'admire que Saint-Victor, qui l'a tant prêchée et qui a abîmé mon théâtre parce qu'il n'était pas *impersonnel*, t'abandonne au lieu de te défendre. La critique ne sait plus où elle en est ; trop de théorie !

Ne t'embarrasse pas de tout cela et va devant toi. N'aie pas de système, obéis à ton inspiration.

Voilà le beau temps, chez nous du moins, et nous nous préparons à nos fêtes de Noël en famille, au coin du feu. J'ai dit à Plauchut de tâcher de t'enlever; nous l'attendons. Si tu ne peux venir avec lui, viens du moins faire le réveillon et te soustraire au jour de l'an de Paris; c'est si ennuyeux!

Lina me charge de te dire qu'on t'autorisera à ne pas quitter ta robe de chambre et tes pantoufles. Il n'y a pas de dames, pas d'étrangers. Enfin tu nous rendras bien heureux et il y a longtemps que tu promets.

Je t'embrasse et suis encore plus en colère que toi de ces attaques, mais non démontée, et si je t'avais là, nous nous remonterions si bien, que tu repartirais de l'autre jambe tout de suite pour un nouveau roman.

Je t'embrasse.

Ton vieux troubadour,

G. SAND.

CXLI

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 17 décembre 1869.

Plauchut nous écrit que *tu promets* de venir le 24. Viens donc le 23 au soir, pour être reposé dans la nuit du 24 au 25 et faire réveillon avec nous. Autrement tu arriveras de Paris fatigué et endormi, et nos bêtises ne t'amuseront pas. Tu viens chez des enfants, je t'en avertis, et, comme tu es bon et tendre, tu aimes les enfants. Plauchut t'a-t-il dit

d'apporter robe de chambre et pantoufles, parce que nous ne voulons pas te condamner à la toilette? J'ajoute que je compte que tu apporteras quelque manuscrit. La *féerie* refaite, *Saint-Antoine*, ce qu'il y a de fait. J'espère bien que tu es en train de travailler. Les critiques sont un défi qui stimule.

Ce pauvre Saint-René Taillandier est aussi cuistre que la *Revue*. Sont-ils assez pudiques, dans cette pyramide? Je bisque un peu contre Girardin. Je sais bien que je n'ai pas de puissance dans les lettres, je ne suis pas assez lettrée pour ces messieurs; mais le bon public me lit et m'écoute un peu quand même.

Si tu ne venais pas, nous serions désolés et tu serais un gros ingrat. Veux-tu que je t'envoie une voiture à Châteauroux le 23 à quatre heures? J'ai peur que tu ne sois mal dans cette patache qui fait le service, et il est si facile de t'épargner deux heures et demie de malaise!

Nous t'embrassons pleins d'espérance. Je travaille comme un bœuf pour avoir fini mon roman et n'y plus penser une minute quand tu seras là.

G. SAND.

CXLII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 19 décembre 1869.

Les femmes s'en mêlent aussi? Viens donc oublier cette persécution à nos cent mille lieues de la vie littéraire et parisienne; ou plutôt, viens t'en réjouir; car ces grands

éreintements sont l'inévitable consécration d'une grande valeur. Dis-toi bien que ceux qui n'ont pas passé par là restent *bons pour l'Académie.*

Nos lettres se sont croisées. Je te priais, et je prie encore de ne pas venir la veille de Noël, mais l'avant-veille pour faire réveillon le lendemain soir, la veille, c'est-à-dire le 24. Voici le programme : On dîne à six heures juste, on fait l'arbre de Noël et les marionnettes pour les enfants, afin qu'ils puissent se coucher à neuf heures. Après ça, on jabote et on soupe à minuit. Or la diligence arrive au plus tôt ici à six heures et demie et on ne dînerait qu'à sept heures, ce qui rendrait impossible la grande joie de nos petites trop attardées. Donc, il faut partir jeudi 23 à neuf heures du matin, afin qu'on se voie à l'aise, qu'on s'embrasse tous à loisir, et qu'on ne soit pas dérangé de la joie de ton arrivée par des fanfans impérieux et fous.

Il faut rester avec nous bien longtemps, bien longtemps. on refera des folies pour le jour de l'an, pour les Rois. C'est une maison bête, heureuse, et c'est le temps de la récréation après le travail. Je finis ce soir ma tâche de l'année. Te voir, cher vieux ami bien-aimé, serait ma récompense : ne me la refuse pas.

G. SAND.

Plauchut est à la chasse aujourd'hui avec le prince et ne reviendra peut-être que mardi. Je lui écris de t'attendre jusqu'à jeudi, tu t'ennuieras moins en voyage.

Je viens d'écrire à Girardin et de me plaindre.

CXLIII

A GUSTAVE FLAUBERT

31 décembre 1869.

Nous espérions avoir un mot de toi ce matin. Ce froid subit est si dur, je le redoutais pour ton voyage. Nous savons que tu es très bien arrivé à Châteauroux. Mais as-tu trouvé un coupé, et n'as-tu pas souffert en route? Rassure-nous.

Nous avons été si heureux de t'avoir que nous serions désolés si tu devais payer cette escapade *hivernale*. Tout va bien ici et tous s'adorent. C'est la fin de l'année. On t'envoie ta part des baisers qu'on se donne.

G. SAND.

CXLIV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 9 janvier 1870

J'ai eu tant d'épreuves à corriger, que j'en suis abrutie. Il me fallait cela pour me consoler de ton départ, troubadour de mon cœur, et d'un autre départ, encore celui de mon abruti de Plauchemar — et encore d'un autre départ, celui de mon petit-neveu Edme, mon préféré, celui qui jouait les marionnettes avec Maurice. Il est reçu à l'*enregistrement*, et s'en va à Pithiviers — à moins que, par

protection, nous n'obtenions qu'il fasse son surnumérariat à La Châtre.

Connais-tu M. Roy, le chef suprême de cette administration des domaines? Si, par hasard, la princesse le connaissait et voulait lui faire dire un mot en faveur du jeune Simonnet? — Je serais heureuse de lui devoir cette joie de famille et cette économie pour la mère qui est pauvre. Il paraît que cela est très facile à obtenir et qu'aucun règlement ne s'y oppose. Mais il faut être *appuyé*; un mot de la princesse, une ligne de M. Roy et nos pleurs se changeraient en joie.

Cet enfant m'est très cher. Il est si aimant et si bon! Il a été élevé avec peine, toujours souffrant, toujours dorlotté sur nos genoux et toujours tendre et mignon. Il a beaucoup d'intelligence et il travaille bien à La Châtre, où son receveur l'adore et le pleure aussi. Enfin, fais ce que tu pourras, si tu peux quoi que ce soit.

On continue à abîmer ton livre. Ça ne l'empêche pas d'être un beau et bon livre. Justice se fera plus tard, justice se fait toujours. Il n'est pas arrivé à son heure apparemment; ou plutôt, il est arrivé trop tôt : il y a trop constaté le désarroi qui règne dans les esprits; il a froissé la plaie vive; on s'y est trop reconnu.

Tout le monde t'adore ici, et on est trop pur de conscience pour se fâcher de la vérité : nous parlons de toi tous les jours. Hier, Lina me disait qu'elle admirait beaucoup tout ce que tu fais, mais qu'elle préférait *Salammbô* à tes peintures modernes. Si tu avais été dans un coin, voici ce que tu aurais entendu d'elle, de moi et des *autres* :

« Il est plus grand et plus gros que la moyenne des

êtres. Son esprit est comme lui, hors des proportions communes. En cela, il a du Victor Hugo, au moins autant que du Balzac, mais il a le goût et le discernement qui manquent à Hugo, et il est artiste, ce que Balzac n'était pas. — C'est donc qu'il est plus que l'un et l'autre? — *Chi lo sa?* — Il n'a pas encore donné toute sa voix. Le volume énorme de son cerveau le trouble. Il ne sait s'il sera poète ou réaliste; et, comme il est l'un et l'autre, ça le gêne. — Il faut qu'il se débrouille dans ses rayonnements. Il voit tout et veut tout saisir à la fois. — Il n'est pas à la taille du public qui veut manger par petites bouchées, et que les gros morceaux étouffent. Mais le public ira à lui, quand même, quand il aura compris. — Il ira même assez vite, si l'auteur *descend* à vouloir être bien compris. — Pour cela, il faudra peut-être demander quelques concessions à la paresse de son intelligence. — Il y a à réfléchir avant d'oser donner ce conseil. »

Voilà le résumé de ce qu'on a dit. Il n'est pas inutile de savoir l'opinion des bonnes gens et des jeunes gens. Les plus jeunes disent que *l'Éducation sentimentale* les a rendus tristes. Ils ne s'y sont pas reconnus, eux qui n'ont pas encore vécu; mais ils ont des illusions, et disent : « Pourquoi cet homme si bon, si aimable, si gai, si simple, si sympathique, veut-il nous décourager de vivre? » — C'est mal raisonné, ce qu'ils disent, mais, comme c'est instinctif, il faut peut-être en tenir compte.

Aurore parle de toi et berce toujours ton baby sur son cœur; Gabrielle appelle Polichinelle *son petit*, et ne veut pas dîner s'il n'est vis-à-vis d'elle. Elles sont toujours nos idoles, ces marmailles.

J'ai reçu hier, après ta lettre d'avant-hier, une lettre de Berton, qui croit qu'on ne jouera *l'Affranchi* que du 18 au 20. Attends-moi, puisque tu peux retarder un peu ton départ. Il fait trop mauvais pour aller à Croisset; c'est toujours pour moi un effort de quitter mon cher nid pour aller faire mon triste état; mais l'effort est moindre quand j'espère te trouver à Paris.

Je t'embrasse pour moi et pour toute la nichée.

G. SAND.

CXLV

A GEORGE SAND

Mercredi après-midi.

Chère maître,

Votre commission était faite hier à une heure. La princesse a, devant moi, pris une petite note sur votre affaire pour s'en occuper immédiatement. Elle m'a paru très contente de pouvoir vous rendre service.

On ne parle que de la mort de Noir! Le sentiment général est la peur, pas autre chose!

Dans quelles tristes mœurs nous sommes plongés! Il y a tant de bêtise dans l'air qu'on devient féroce. Je suis moins indigné que dégoûté! Que dites-vous de ces messieurs qui viennent parlementer munis de pistolets et de cannes à dard! Et de cet autre, de ce prince, qui vit au milieu d'un arsenal et qui en use? Joli! Joli!

Quelle chouette lettre vous m'avez écrite avant-hier!

Mais votre amitié vous aveugle, chère bon maître. Je n'appartiens pas à la famille de ceux dont vous parlez. Moi qui me connais, je sais ce qui me manque! Et il me manque énormément!

En perdant mon pauvre Bouilhet, j'ai perdu mon accoucheur, celui qui voyait dans ma pensée plus clairement que moi-même. Sa mort m'a laissé un vide dont je m'aperçois chaque jour davantage.

A quoi bon faire des concessions? Pourquoi se forcer? Je suis bien résolu, au contraire, à écrire désormais pour mon agrément personnel, et sans nulle contrainte. Advienne que pourra!

CXLVI

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 15 janvier 1870.

L'Affranchi est pour mardi. Je travaille vite pour finir mes corrections et je pars mardi matin. Viens dîner avec moi chez Magny à six heures. Peux-tu? — Sinon, dois-je te garder place dans ma loge? Un mot dans la journée de mardi, à mon domicile. Tu ne seras pas forcé d'avaler toute la représentation si elle t'ennuie.

Je t'aime et je t'embrasse pour moi et la nichée. Merci pour Edme.

G. S.

CXLVII

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 19 janvier 1870.

Cher ami de mon cœur, je ne t'ai pas vu au théâtre. La pièce applaudie et sifflée, plus applaudie que sifflée. Berton très beau. Sarah très jolie, mais point d'intérêt dans les personnages et trop d'acteurs de second plan; pas bons. — Je ne crois pas que ce soit un succès.

Je vas mieux. Pourtant je ne suis pas assez vaillante pour aller chez toi samedi et revenir de si loin par ce grand froid. J'ai vu ce soir *Théo*, je lui ai dit de venir dîner avec nous deux samedi chez Magny. Dis-moi donc oui, c'est moi qui te donne à dîner, et nous aurons un cabinet sans bruit. Après nous fumerons chez moi.

Plauchut n'aurait pu aller chez toi. Il était invité chez le prince.

Un mot si c'est *non*. Rien si c'est oui. Je désire donc que tu ne m'écrives pas. J'ai vu Tourgueneff et je lui ai dit tout ce que je pense de lui. Il était étonné comme un enfant. Nous avons dit du mal de toi.

Mercredi soir.

CXLVIII

A GUSTAVE FLAUBERT

(Sur le revers d'une lettre d'Edme Simonnet).

Le ou le 6 février 1870.

Je ne te vois pas, tu passes à l'Odéon et quand on me dit que tu es là, je cours et ne te trouve plus. Dis-moi donc un jour où tu viendras manger ma côtelette.

Ton vieux troubadour éreinté qui t'aime.

CXLIX

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 15 février 1870.

Mon troubadour, nous sommes deux patraques. Moi j'ai eu une bronchite sérieuse et je sors de mon lit. Me voilà guérie, mais je ne sors pas encore de ma chambre. J'espère reprendre dans deux jours mon travail à l'Odéon.

Guéris-toi, ne sors pas, à moins que le dégel ne soit sérieux. Ma pièce est pour le 22[1]. J'espère bien te voir ce jour-là. Et, en attendant, je t'embrasse et je t'aime.

G. SAND.

Mardi soir.

1. Il s'agit toujours de *l'Autre*.

CL

A GUSTAVE FLAUBERT

Dimanche soir, 20 février 1870.

Je suis sortie aujourd'hui pour la première fois, je vas mieux, sans être bien. Je suis tourmentée de n'avoir pas de nouvelles de cette lecture de la féerie. Es-tu content? ont-ils compris? *L'Autre* passera jeudi, vendredi au plus tard.

Ton neveu et ta nièce iront-ils aux fauteuils de galerie ou de balcon? Impossible d'avoir une loge. Si oui, un mot et je t'enverrai ces places sur mon lot — qui, comme toujours, ne sera pas brillant.

Ton vieux troubadour.

CLI

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, février 1870

C'est pour vendredi. Donc je dispose des deux fauteuils que je destinais à ta nièce.

Si tu as un moment de répit et que tu entres à l'Odéon ce soir-là, tu me trouveras dans la loge de l'administration, avant-scène rez-de-chaussée. J'ai le cœur gros de tout ce que tu me dis. Te voilà encore dans le noir, dans le triste, dans le chagrin. Pauvre cher ami! Espérons encore que

tu sauveras ton malade, mais tu es malade aussi, et je me tourmente bien pour toi, j'en suis toute accablée ce soir, au reçu de ton billet, et n'ai plus le cœur à rien.

Un mot quand tu peux, pour me donner de tes nouvelles.

G. SAND.

CLII

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 2 mars 1870.

Pauvre cher ami, tes malheurs me navrent, c'est trop coup sur coup et je pars samedi matin te laissant dans toutes ces douleurs! Veux-tu venir à Nohant avec moi, changer d'air, ne fût-ce que deux ou trois jours. J'ai un coupé, nous serions seuls et ma voiture m'attend à Châteauroux. Tu serais triste chez nous à ton aise, nous avons aussi un deuil dans la famille. Changement de logement, de figures, d'habitudes, cela fait quelquefois un bien physique. On n'oublie pas son chagrin, on force son corps à le supporter.

Je t'embrasse de toute mon âme. Un mot et je compte sur toi.

Mercredi soir.

CLIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 11 mars 1870.

Comment vas-tu, mon pauvre enfant? Je suis contente d'être ici, au milieu de mes amours de famille, mais je

suis triste tout de même, de t'avoir laissé chagrin, malade et contrarié. Donne-moi de tes nouvelles, un mot du moins, et sache bien que nous nous tourmentons tous de tes ennuis et souffrances.

G. SAND.

CLIV

A GEORGE SAND

17 mars 1870.

Chère maître,

J'ai reçu hier au soir un télégramme de madame Cornu portant ces mots : « Venez chez moi, affaire pressée. » Je me suis donc transporté chez elle, aujourd'hui, et voici l'histoire.

L'impératrice prétend que vous avez fait à sa personne des allusions fort désobligeantes dans le dernier numéro de la *Revue*! « Comment? moi que tout le monde attaque maintenant! Je n'aurais pas cru ça! et je voulais la faire nommer de l'Académie! Mais que lui ai-je donc fait? etc., etc. » Bref, elle est désolée, et l'empereur aussi! Lui n'était pas indigné, *mais prostré* (*sic*) [1].

Madame Cornu lui a représenté en vain qu'elle se trompait et que vous n'aviez voulu faire aucune allusion.

Ici, une théorie de la manière dont on compose des romans.

— Eh bien, alors, qu'elle écrive dans les journaux qu'elle n'a pas voulu me blesser.

1. *Malgré tout*, Calmann-Lévy, 1870.

— C'est ce qu'elle ne fera pas, j'en réponds.

— Écrivez-lui pour qu'elle vous le dise.

— Je ne me permettrai pas cette démarche.

— Mais je voudrais savoir la vérité, cependant! Connaissez-vous quelqu'un qui... Alors madame Cornu m'a nommé.

— Oh! ne dites pas que je vous ai parlé de ça!

Tel est le dialogue que madame Cornu m'a rapporté. Elle désire que vous m'écriviez une lettre où vous me direz que l'impératrice ne vous a pas servi de modèle. J'enverrai cette lettre à madame Cornu, qui la fera passer à l'impératrice.

Je trouve cette histoire stupide et ces gens-là sont bien délicats! On nous en dit d'autres, à nous!

Maintenant, chère maître du bon Dieu, vous ferez absolument ce qui vous conviendra.

L'impératrice a toujours été très aimable pour moi et je ne serais pas fâché de lui être agréable. J'ai lu le fameux passage. Je n'y vois rien de blessant. Mais les cervelles de femmes sont si drôles!

Je suis bien fatigué de la mienne (ma cervelle) ou plutôt elle est bien bas pour le quart d'heure! J'ai beau travailler, ça ne va pas! Tout m'irrite et me blesse; et comme je me contiens devant le monde, je suis pris de temps à autre par des crises de larmes où il me semble que je vais crever. Je sens enfin une chose toute nouvelle : les approches de la vieillesse. L'ombre m'envahit, comme dirait Victor Hugo.

Madame Cornu m'a parlé avec enthousiasme d'une lettre que vous lui avez écrite sur une méthode d'enseignement.

CLV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 17 mars 1870.

Je ne veux pas de ça, tu n'entres pas dans la vieillesse. Il n'y a pas de vieillesse dans le sens *hargneux* et *misanthrope*. Au contraire, quand on est bon, on devient meilleur, et, comme déjà tu es meilleur que la plupart des autres, tu dois devenir exquis.

Tu te vantes, au reste, quand tu te proposes d'être en colère contre *tout et tous*. Tu ne pourrais pas. Tu es faible devant le chagrin comme tous ceux qui sont tendres. Les forts sont ceux qui n'aiment pas. Tu ne seras jamais fort, et c'est tant mieux. Il ne faut pas non plus vivre seul; quand la force revient, il faut vivre et ne pas la renfermer pour soi seul.

Moi, j'espère que tu vas renaître avec le printemps. Voilà la pluie qui détend; demain, ce sera le soleil qui ranime. Nous sortons tous d'être malades, nos filles rudement enrhumées, Maurice assez secoué par une courbature avec froid, moi reprise de frissons et d'anémie; je suis bien bien patiente et j'empêche tant que je peux les autres de s'impatienter, tout est là; l'ennui du mal double toujours le mal. Quand serons-nous *sages* comme les anciens l'entendaient? cela, en somme, voulait dire *patients*, pas autre chose. Voyons, cher troubadour, il faut être patient, un peu, pour commencer, et puis, on

s'y habitue; si nous ne travaillons pas sur nous-mêmes, comment espérer qu'on sera toujours en train de travailler sur les autres?

Enfin, au milieu de tout cela, n'oublie pas qu'on t'aime et que le mal que tu te fais nous en fait aussi.

J'irai te voir et te secouer sitôt que j'aurai repris mes jambes et ma volonté qui sont encore en retard. J'attends, je sais qu'elles reviendront.

Tendresses de tous mes malades. Le polichinelle n'a encore perdu que son archet et il est encore souriant et bien doré. Le baby de Lolo a eu des malheurs, mais ses robes habillent d'autres poupées. Moi, je ne bats que d'une aile, mais je t'embrasse et je t'aime.

G. SAND.

CLVI

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 19 mars 1870.

Je sais, mon ami, que tu lui es très dévoué. Je sais qu'*Elle*[1] est très bonne pour les malheureux qu'on lui recommande; voilà tout ce que je sais de sa vie privée. Je n'ai jamais eu ni révélation ni document sur son compte,

1. Lettre écrite à propos du bruit qui courait, que, dans un des principaux personnages de son roman de *Malgré tout*, George Sand avait voulu peindre l'impératrice Eugénie; lettre qui fut envoyée par Flaubert à madame Cornu, filleule de la reine Hortense et sœur de lait de Napoléon III.

pas un mot, *pas un fait*, qui m'eût autorisée à la peindre. Je n'ai donc tracé qu'une figure de fantaisie, je le jure, et ceux qui prétendraient la reconnaître dans une satire quelconque seraient, en tout cas, de mauvais serviteurs et de mauvais amis.

Moi, je ne fais pas de satires : j'ignore même ce que c'est. Je ne fais pas non plus de *portraits* : ce n'est pas mon état. J'invente. Le public, qui ne sait pas en quoi consiste l'invention, veut voir partout des modèles. Il se trompe et rabaisse l'art.

Voilà ma réponse *sincère*. Je n'ai que le temps de la mettre à la poste.

G. SAND.

CLVII

A MADAME HORTENSE CORNU

Votre dévouement s'était alarmé à tort, chère madame, j'en étais sûr! Voici la réponse qui m'arrive poste pour poste.

Les gens du monde, je vous le répète, voient des allusions où il n'y en a pas. Quand j'ai fait madame Bovary on m'a demandé plusieurs fois « est-ce madame X*** que vous avez voulu peindre? » et j'ai reçu des lettres de gens parfaitement inconnus, une entre autres d'un monsieur de Reims qui me félicitait *de l'avoir vengé!* (d'une infidèle).

Tous les pharmaciens de la Seine-Inférieure se reconnaissant dans *Homais* voulaient venir chez moi me flanquer des giffles. Mais le plus beau (je l'ai découvert cinq ans plus tard) c'est qu'il y avait alors en Afrique la femme d'un médecin militaire s'appelant madame *Bovaries* et qui ressemblait à madame Bovary, nom que j'avais inventé en dénaturant celui de Bouvaret.

La première phrase de notre ami Maury en me parlant de l'*Éducation sentimentale* a été celle-ci : « Est-ce que vous avez connu X, un Italien, professeur de mathématiques? Votre Senecal est son portrait physique et moral! tout y est jusqu'à la coupe des cheveux! »

D'autres prétendent que j'ai voulu peindre dans Arnoux, Bernard-Latte (l'ancien éditeur), que je n'ai jamais vu, etc., etc.

Tout cela est pour vous dire, chère madame, que le public se trompe en nous attribuant des intentions que nous n'avons pas.

J'étais bien sûr que madame Sand n'avait voulu faire aucun portrait : 1° par hauteur d'esprit, par goût, par respect de l'art, et 2° par moralité, par sentiment des convenances — et aussi, par *justice*.

Je crois même, entre nous, que cette inculpation l'a un peu blessée? — Les journaux, tous les jours, nous roulent dans l'ordure, sans que jamais nous leur répondions, nous dont le métier cependant est de manier la plume, et on croit que pour *faire de l'effet*, pour être applaudis, nous allons nous en prendre à tel ou telle.

Ah! non! pas si humbles! notre ambition est plus haute, et notre honnêteté plus grande. — Quand on estime son

esprit on ne choisit pas les moyens qu'il faut pour plaire à la canaille. Vous me comprenez, n'est-ce pas?

Mais en voilà assez. J'irai vous voir un de ces matins, en attendant ce plaisir-là, chère madame, je vous baise les mains et suis tout à vous.

GUSTAVE FLAUBERT.

Dimanche soir.

CLVIII

A GEORGE SAND

Mars 1870.

Chère maître,

Je viens d'envoyer votre lettre (dont je vous remercie) à madame Cornu, en l'insérant dans une épître de votre troubadour où je me permets de dire vertement ma façon de penser.

Les deux papiers seront mis sous les yeux de la *dame* et lui apprendront un peu d'esthétique.

Hier soir j'ai vu *l'Autre*, et j'ai pleuré à diverses reprises. Ça m'a fait du bien. Voilà! Comme c'est tendre et exaltant! Quelle jolie œuvre, et comme on aime l'auteur! Vous m'avez bien manqué. J'avais besoin de vous bécotter comme un petit enfant. Mon cœur oppressé s'est détendu, merci. Je crois que ça va aller mieux! Il y avait beaucoup de monde. Berton et son fils ont été rappelés deux fois.

CLIX

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 3 avril 1870.

Ton vieux troubadour a passé par de cruelles angoisses, Maurice a été sérieusement, *dangereusement* malade [1]. Heureusement, Favre, mon docteur *à moi*, le seul en qui j'aie foi, est accouru à temps. Après cela, Lolo a eu de violents accès de fièvre, autres terreurs! Enfin notre sauveur est parti ce matin nous laissant presque tranquilles et nos malades se sont promenés au jardin pour la première fois. — Mais ils veulent encore bien des soins et de la surveillance et je ne les quitterai pas avant quinze jours ou trois semaines. Si donc tu m'attends à Paris et que le soleil t'appelle ailleurs, n'y aie pas de regret. Je tâcherai de t'aller voir de Paris à Croisset entre un matin et un soir.

Au moins dis-moi comment tu vas, ce que tu fais. Si tu es sur pied de toutes façons.

Mes malades et mes bien portants t'envoient leurs tendresses, et je t'embrasse comme je t'aime, ce n'est pas peu.

G. SAND.

Mon ami Favre a beaucoup de *goût* pour toi et désire te connaître, ce n'est pas un médecin qui cherche pratique, il ne pratique que pour ses amis et on l'offenserait en vou-

1. D'une diphtérie.

lant le payer. *Ton être* l'intéresse, voilà tout, et je lui ai promis de te le présenter si tu y consens. Il est encore autre chose que médecin, je ne sais quoi, *chercheur* — de quoi? — *de tout*. Il est amusant, original et intéressant au possible. Tu me diras si tu veux le voir, autrement je m'arrangerai pour qu'il n'y pense plus. Réponse sur ce point.

CLX

A GEORGE SAND

Lundi matin, 11 heures.

Je sentais qu'il vous était arrivé quelque chose de fâcheux, puisque je venais de vous écrire pour savoir de vos nouvelles, quand on m'a apporté votre lettre de ce matin. J'ai repêché la mienne chez le portier; en voici une seconde.

Pauvre chère maître! Comme vous avez dû être inquiète? et madame Maurice aussi? Vous ne me dites pas ce qu'il a eu (Maurice)? Dans quelques jours, avant la fin de la semaine, écrivez-moi pour m'affirmer que tout est bien fini. La faute en est, je crois, à l'abominable hiver dont nous sortons! On n'entend parler que de maladies et d'enterrements! Mon pauvre larbin est toujours à la maison Dubois et je suis navré quand je vais le voir. Voilà deux mois qu'il reste sur son lit, en proie à des souffrances atroces.

Quant à moi, ça va mieux. J'ai lu énormément. Je me suis surmené et me revoilà à peu près sur pattes. L'amas

de noir que j'ai au fond du cœur est un peu plus gros, voilà tout. Mais, dans quelque temps, je l'espère, on ne s'en apercevra pas. Je passe mes jours à la bibliothèque de l'Institut. Celle de l'Arsenal me prête des livres que je lis le soir, et je recommence le lendemain. Au commencement de mai, je m'en retournerai à Croisset. Mais je vous verrai d'ici là. Tout va se remettre avec le soleil.

La belle dame en question m'a fait, à votre endroit, les excuses les plus convenables, m'affirmant qu' « elle n'avait jamais eu l'intention d'insulter le génie ».

Certainement, je veux bien connaître M. Favre; puisqu'il est un des vôtres, je l'aimerai.

CLXI

A GEORGE SAND

Mardi matin.

Chère maître,

Ce n'est pas le séjour de Paris qui me fatigue, mais la série de chagrins que j'ai reçus depuis huit mois! Je ne travaille pas trop, car sans le travail que serais-je devenu? J'ai bien du mal à être raisonnable, cependant. Je suis submergé par une mélancolie noire, qui revient à propos de tout et de rien, plusieurs fois dans la journée. Puis, ça se passe et ça recommence. Il y a peut-être trop longtemps que je n'ai écrit? Le déversoir nerveux fait défaut.

Dès que je serai à Croisset, je commencerai la notice sur mon pauvre Bouilhet, besogne pénible et douloureuse

dont j'ai hâte d'être débarrassé pour me mettre à *Saint-Antoine.* Comme c'est un sujet extravagant, j'espère qu'il me divertira.

J'ai vu votre médecin, le sieur Favre, qui m'a paru fort étrange et un peu fol, entre nous. Il doit être content de moi, car je l'ai laissé parler tout le temps. Il y a de grands éclairs dans ses conversations, des choses qui éblouissent un moment, puis on n'y voit plus goutte.

CLXII

A GEORGE SAND

Paris, jeudi.

M. X*** m'a envoyé de vos nouvelles samedi : ainsi donc je sais que tout va bien là-bas et que vous n'avez plus d'inquiétude, chère maître. Mais vous, personnellement, comment ça va-t-il? La quinzaine est près d'expirer et je ne vous vois pas venir.

L'humeur continue à n'être pas folichonne. Je me livre toujours à des lectures abominables, mais il est temps que je m'arrête, car je commence à me dégoûter de mon sujet.

Lisez-vous le fort bouquin de Taine? Moi, j'ai avalé le premier volume avec infiniment de plaisir. Dans cinquante ans, peut-être, ce sera la philosophie qui sera enseignée dans les collèges.

Et la préface des *Idées de M. Aubray*?

Comme j'ai envie de vous voir et de jaboter avec vous!

CLXIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 16 avril 1870.

Qu'est-ce que j'aurai à dire à Lévy pour qu'il fasse les premiers pas? Remets-moi au courant, car ma mémoire est faible. Tu lui avais vendu un volume dix mille; — il y en a deux, lui-même m'a dit que ça ferait vingt mille. Que t'a-t-il versé jusqu'à présent? Quelles paroles avez-vous échangées lors de ce versement?

Réponse et j'agis.

On va ici de mieux en mieux, les petites guéries, Maurice en bonne convalescence, moi fatiguée de l'avoir tant veillé et de le veiller encore, car il faut qu'il boive et se rince le bec dans la nuit, et il n'y a que moi dans la maison qui ai la faculté de veiller. Mais je ne suis pas malade, et je travaillotte un peu en flânant. Dès que je pourrai le quitter, j'irai à Paris. Si tu y es encore, ce sera un bon *tant mieux* mais je n'ose désirer que tu y prolonges ton bagne, car je vois que tu y es toujours malade et que tu travailles trop.

Croisset te guérira si tu consens à te ménager.

Je t'embrasse tendrement pour moi et toute la famille qui t'adore.

G. SAND.

CLXIV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 20 mai 1870.

Il y a bien longtemps que je suis sans nouvelles de mon vieux troubadour. Tu dois être à Croisset. S'il y fait aussi chaud qu'ici, tu dois souffrir; nous avons 34 degrés à l'ombre, et la nuit 24. Maurice a eu une forte rechute de mal de gorge, sans membranes cette fois, et sans danger. Mais l'enflure était si forte que pendant trois jours il pouvait à peine avaler un peu d'eau et de vin. Le bouillon ne passait pas. Enfin, cette chaleur insensée l'a guéri, elle nous va à tous ici, car Lina est partie ce matin, vaillante, pour Paris. Maurice jardine toute la journée. Les enfants sont gais et embellissent à vue d'œil. Moi, je ne fiche rien; j'ai eu trop à faire pour soigner et veiller encore mon garçon, et, à présent que la petite mère est absente, les fillettes m'absorbent. Je travaille tout de même en projets et rêvasseries. Ce sera autant de fait quand je pourrai barbouiller du papier.

Je suis toujours *sur mes pieds*, comme dit le docteur Favre. Pas encore de vieillesse, ou plutôt la vieillesse normale, le calme... *de la vertu*, cette chose dont on se moque, et que je dis par moquerie, mais qui correspond, par un mot emphatique et bête, à un état d'inoffensivité forcée, sans mérite par conséquent, mais agréable et bon à savourer. Il s'agit de le rendre utile à l'art quand on y

croit, à la famille et à l'amitié quand on s'y dévoue, je n'ose pas dire combien je suis naïve et primitive de ce côté-là. C'est la mode de s'en moquer; mais qu'on se moque, je ne veux pas changer.

Voilà mon examen de conscience *du printemps*, pour ne plus penser, de tout l'été, qu'à ce qui ne sera pas moi.

Voyons, toi, ta santé d'abord? Et cette tristesse, ce mécontentement que Paris t'a laissé, est-ce oublié? N'y a-t-il plus de circonstances extérieures douloureuses? Tu as été trop frappé, aussi. Deux amis de premier ordre partis coup sur coup. Il y a des époques de la vie où le sort nous est féroce. Tu es trop jeune pour te concentrer dans l'idée d'un *recouvrement* des affections dans un monde meilleur, ou dans ce monde-ci amélioré. Il faut donc, à ton âge (et, au mien, je m'y essaye encore), se rattacher d'autant plus à ce qui nous reste. Tu me l'écrivais quand j'ai perdu Rollinat, mon double en cette vie, l'ami véritable, dont le sentiment de la différence des sexes n'avait jamais entamé la pure affection, même quand nous étions jeunes. C'était mon Bouilhet et plus encore; car, à mon intimité de cœur, se joignait un respect religieux pour un véritable type de courage moral qui avait subi toutes les épreuves avec une *douceur* sublime. Je lui ai *dû* tout ce que j'ai de bon, je tâche de le conserver pour l'amour de lui. N'est-ce pas un héritage que nos morts aimés nous laissent?

Le désespoir qui nous ferait nous abandonner nous-mêmes serait une trahison envers eux et une ingratitude. Dis-moi que tu es tranquille et adouci, que tu ne travailles pas trop et que tu travailles bien. Je ne suis pas sans quelque inquiétude de n'avoir pas de lettre de toi depuis

longtemps. Je ne voulais pas t'en demander avant de pouvoir te dire que Maurice était bien guéri; il t'embrasse, et les enfants ne t'oublient pas. Moi, je t'aime.

G. SAND.

CLXV

A GEORGE SAND

Non, chère maître! Je ne suis pas malade, mais j'ai été occupé par mon déménagement de Paris et par ma réinstallation à Croisset. Puis ma mère a été fortement indisposée. Elle va bien maintenant; puis j'ai eu à débrouiller le reste des papiers de mon pauvre Bouilhet, dont j'ai commencé la notice. J'ai écrit cette semaine près de six pages, ce qui pour moi est bien beau; ce travail m'est très pénible de toute façon. Le difficile, c'est de savoir quoi ne pas dire. Je me soulagerai un peu en dégoisant deux ou trois opinions dogmatiques sur l'art d'écrire. Ce sera l'occasion d'exprimer ce que je pense; chose douce et dont je me suis toujours privé.

Vous me dites des choses bien belles et bien bonnes aussi pour me redonner du courage. Je n'en ai guère, mais je fais comme si j'en avais, ce qui revient peut-être au même.

Je ne sens plus le besoin d'écrire, parce que j'écrivais spécialement pour un seul être qui n'est plus. Voilà le vrai! et cependant je continuerai à écrire. Mais le goût n'y est plus, l'entraînement est parti. Il y a si peu de gens qui aiment ce que j'aime, qui s'inquiètent de ce qui me préoc-

cupe! Connaissez-vous dans ce Paris, qui est si grand, une *seule* maison où l'on parle de littérature? Et quand elle se trouve abordée incidemment, c'est toujours par ses côtés subalternes et extérieurs, la question de succès, de moralité, d'utilité, d'à-propos, etc. Il me semble que je deviens un fossile, un être sans rapport avec la création environnante.

Je ne demanderais pas mieux que de me rejeter sur une affection nouvelle. Mais comment? Presque tous mes vieux amis sont mariés, officiels, pensent à leur petit commerce tout le long de l'année, à la chasse pendant les vacances et au whist après leur dîner. Je n'en connais pas un seul qui soit capable de passer avec moi une après-midi à lire un poète. Ils ont leurs affaires; moi, je n'ai pas d'affaires. Notez que je suis dans la même position sociale où je me trouvais à dix-huit ans. Ma nièce, que j'aime comme ma fille, n'habite pas avec moi, et ma pauvre bonne femme de mère devient si vieille que toute conversation (en dehors de sa santé) est impossible avec elle. Tout cela fait une existence peu folichonne.

Quant aux dames, « ma petite localité » n'en fournit pas, et puis, quand même! Je n'ai jamais pu emboîter Vénus avec Apollon. C'est l'un ou l'autre, étant un homme d'excès, un monsieur tout entier à ce qu'il pratique.

Je me répète le mot de Gœthe: « Par delà les tombes en avant », et j'espère m'habituer à mon vide, mais rien de plus.

Plus je vous connais, vous, plus je vous admire; comme vous êtes forte!

A part un peu de Spinoza et de Plutarque, je n'ai rien lu depuis mon retour, étant tout occupé par mon travail présent. C'est une besogne qui me mènera jusqu'à la fin

de juillet. J'ai hâte d'en être quitte pour me relancer dans les extravagances du bon *Saint-Antoine*, mais j'ai peur de n'être pas *assez monté.*

C'est une belle histoire, n'est-ce pas, que celle de *Mademoiselle d'Hauterive*? Ce suicide d'amoureux pour fuir la misère doit inspirer de belles phrases morales à Prudhomme. Moi, je le comprends. Ce n'est pas américain ce qu'ils ont fait, mais comme c'est latin et antique! Ils n'étaient pas forts, mais peut-être très délicats.

CLXVI

A GEORGE SAND

Dimanche, 26 juin 1870.

On oublie son troubadour qui vient encore d'enterrer un ami! De sept que nous étions au début des dîners Magny, nous ne sommes plus que trois! Je suis gorgé de cercueils comme un vieux cimetière! J'en ai assez, franchement.

Et au milieu de tout cela je continue à travailler! J'ai fini hier, vaille que vaille, la notice de mon pauvre Bouilhet. Je vais voir s'il n'y a pas moyen de recaler une comédie de lui, en prose. Après quoi, je me mettrai à *Saint-Antoine.*

Et vous, cher maître, que devenez-vous avec tous les vôtres? Ma nièce est dans les Pyrénées et je vis seul avec ma mère qui devient de plus en plus sourde, de sorte que mon existence manque de folichonnerie absolument. J'aurais besoin d'aller dormir sur une plage chaude. Mais pour

cela il me manque le temps et l'argent. Donc il faut pousser ses ratures et piocher le plus possible.

J'irai à Paris au commencement d'août. Puis j'y passerai tout le mois d'octobre pour les répétitions d'*Aïssé*. Mes vacances se borneront à une huitaine de jours passés à Dieppe vers la fin d'août. Voilà mes projets.

C'était lamentable, l'enterrement de Jules de Goncourt. Théo y pleurait à seaux.

CLXVII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 27 juin 1870.

Encore un chagrin pour toi, mon pauvre vieux, moi j'en ai aussi un gros, je pleure Barbès, une de mes religions, un de ces êtres qui réconcilient avec l'humanité. Toi, tu regrettes ce pauvre Jules[1] et tu plains le malheureux Edmond. Tu es peut-être à Paris pour tâcher de le consoler. Je viens de lui écrire et je pense que tu es frappé encore une fois dans tes affections. Quelle époque ! Ils meurent tous, tout meurt et la terre meurt aussi mangée par le soleil et le vent. Je ne sais où je prends le courage de vivre encore au milieu de ces ruines. Aimons-nous jusqu'au bout. Tu m'écris bien peu, je suis inquiète de toi.

G. SAND.

1. De Goncourt.

CLXVIII

A GEORGE SAND

Samedi soir, 2 juillet 1870.

Chère bon maître,

La mort de Barbès m'a bien affligé à cause de vous. L'un et l'autre, nous avons nos deuils. Quel défilé de morts depuis un an! J'en suis abruti comme si on m'avait donné des coups de bâton sur la tête. Ce qui me désole (car nous rapportons tout à nous), c'est l'effroyable solitude où je vis. Je n'ai plus personne, je dis personne avec qui causer, « qui s'occupe aujourd'hui de faconde et de style ».

A part vous et Tourgueneff, je ne connais pas un mortel avec qui m'épancher sur les choses qui me tiennent le plus au cœur; et vous habitez loin de moi, tous les deux!

Je continue à travailler cependant. J'ai résolu de me mettre à mon *Saint-Antoine*, demain ou après-demain. Mais pour commencer un ouvrage de longue haleine il faut avoir une certaine allégresse qui me manque. J'espère cependant que ce travail extravagant va m'empoigner. Oh! comme je voudrais ne plus penser à mon pauvre *moi*, à ma misérable carcasse! Elle va très bien, la carcasse. Je dors énormément! « Le coffre est bon », comme disent les bourgeois.

J'ai, dans ces derniers temps, lu des choses théologiques assommantes, que j'ai entremêlées d'un peu de Plutarque et de Spinoza. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Le pauvre Edmond de Goncourt est en Champagne chez ses parents. Il m'a promis de venir ici à la fin de ce mois. Je ne crois pas que l'espoir de revoir son frère dans un monde meilleur le console de l'avoir perdu dans celui-ci.

On se paye de mots dans cette question de l'immortalité, car la question est de savoir si le *moi* persiste. L'affirmative me paraît une outrecuidance de notre orgueil, une protestation de notre faiblesse contre l'ordre éternel. La mort n'a peut-être pas plus de secrets à nous révéler que la vie?

Quelle année de malédiction! Il me semble que je suis perdu dans le désert, et je vous assure, chère maître, que je suis brave, pourtant, et que je fais des efforts prodigieux pour être stoïque. Mais la pauvre cervelle est affaiblie par moments. Je n'ai besoin que d'une chose (et celle-là, on ne se la donne pas), c'est d'avoir un enthousiasme quelconque!

Votre avant-dernière était bien triste. Vous aussi, être héroïque, vous vous sentez las! Que sera-ce donc de nous!

Je viens de relire les entretiens de Gœthe et d'Eckermann. Voilà un homme, ce Gœthe! Mais il avait tout celui-là, tout pour lui.

CLXIX

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 29 juin 1870.

Nos lettres se croisent toujours et j'ai maintenant la superstition qu'en t'écrivant le soir, je recevrai une lettre de toi le lendemain matin; nous pourrions nous dire :

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu.

Ce qui me préoccupe dans la mort de ce pauvre Jules (de Goncourt), c'est le survivant. Je suis sûre que les morts sont bien, qu'ils se reposent peut-être avant de revivre, et que, dans tous les cas, ils retombent dans le creuset pour en ressortir avec ce qu'ils ont eu de bon, et du progrès en plus. Barbès n'a fait que souffrir toute sa vie. Le voilà qui dort profondément. Bientôt il se réveillera ; mais nous, pauvres bêtes de survivants, nous ne les voyons plus. Peu de temps avant sa mort, Duveyrier, qui paraissait guéri, me disait : « Lequel de nous partira le premier? » Nous étions juste du même âge. Il se plaignait de ce que les premiers envolés ne pouvaient pas faire savoir à ceux qui restaient s'ils étaient heureux et s'ils se souvenaient de leurs amis. Je disais : *Qui sait?* Alors nous nous étions juré de nous apparaître l'un à l'autre, de tâcher du moins de nous parler, le premier mort au survivant

Il n'est pas venu, je l'attendais, il ne m'a rien dit. C'était un cœur des plus tendres et une sincère volonté. Il n'a pas pu ; cela n'est pas permis, ou bien, moi, je n'ai ni entendu ni compris.

C'est, dis-je, ce pauvre Edmond qui m'inquiète. Cette vie à deux, finie, je ne comprends pas le lien rompu, à moins qu'il ne croie aussi qu'on ne meurt pas.

Je voudrais bien aller te voir; apparemment, tu as *dû frais* à Croisset, puisque tu voudrais dormir *sur une plage chaude*. Viens ici, tu n'auras pas de plage, mais 36 degrés à l'ombre et une rivière froide comme glace, ce qui n'est pas à dédaigner. J'y vais tous les jours barbotter après mes heures de travail; car il faut travailler, Buloz m'avance trop d'argent. Me voilà *faisant mon état*, comme dit

Aurore, et ne pouvant pas bouger avant l'automne. J'ai trop flâné après mes fatigues de garde-malade. Le petit Buloz est venu ces jours-ci me relancer. Me voilà dans la pioche.

Puisque tu vas à Paris en août, il faut venir passer quelques jours avec nous. Tu y as ri quand même; nous tâcherons de te distraire et de te secouer un peu. Tu verras les fillettes grandies et embellies; la petiote commence à parler. Aurore bavarde et argumente. Elle appelle Plauchut *vieux célibataire*. Et, à propos, avec toutes les tendresses de la famille, reçois les meilleures amitiés de ce bon et brave garçon.

Moi, je t'embrasse tendrement et te supplie de te bien porter.

G. SAND.

CLXX

A GEORGE SAND

Croisset, mercredi soir... 1870.

Que devenez-vous, chère maître, vous et les vôtres?

Moi, je suis écœuré, navré par la bêtise de mes compatriotes. L'irrémédiable barbarie de l'humanité m'emplit d'une tristesse noire. Cet enthousiasme, qui n'a pour mobile aucune idée, me donne envie de crever pour ne plus le voir.

Le bon Français veut se battre : 1° parce qu'il se croit provoqué par la Prusse; 2° parce que l'état naturel de l'homme est la sauvagerie; 3° parce que la guerre con-

tient en soi un élément mystique qui transporte les foules.

En sommes-nous revenus aux guerres de races? J'en ai peur. L'effroyable boucherie qui se prépare n'a pas même un prétexte. C'est l'envie de se battre pour se battre.

Je pleure les ponts coupés, les tunnels défoncés, tout ce travail humain perdu, enfin une négation si radicale.

Le congrès de la paix a tort pour le moment. La civilisation me paraît loin. Hobbes avait raison : *Homo homini lupus*.

J'ai commencé *Saint-Antoine*, et ça marcherait peut-être assez bien si je ne pensais pas à la guerre. Et vous?

Le bourgeois d'ici ne tient plus. Il trouve que la Prusse était trop insolente et veut « se venger ». Vous avez vu qu'un monsieur a proposé à la Chambre le pillage du duché de Bade! Ah! que ne puis-je vivre chez les Bédouins!

CLXXI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 26 juillet 1870.

Je trouve cette guerre infâme; cette *Marseillaise* autorisée, un sacrilège. Les hommes sont des brutes féroces et vaniteuses; nous sommes dans le *deux fois moins* de Pascal; quand viendra le *plus que jamais*?

Nous avons ici des 40 et 45 degrés de chaleur *à l'ombre*. On incendie les forêts; autre stupidité barbare! Les loups viennent se promener dans notre cour, où nous les chas-

sons la nuit, Maurice avec un revolver, moi avec une lanterne. Les arbres quittent leurs feuilles et peut-être la vie. L'eau à boire va nous manquer; les récoltes sont à peu près nulles; mais nous avons la guerre, quelle chance!

L'agriculture périt, la famine menace, la misère couve en attendant qu'elle se change en Jacquerie; mais nous battrons les Prussiens. Malbrough s'en va-t-en guerre!

Tu disais avec raison que, pour travailler, il fallait une certaine allégresse; où la trouver par ce temps maudit?

Heureusement, nous n'avons personne de malade à la maison. Quand je vois Maurice et Lina agir, Aurore et Gabrielle jouer, je n'ose pas me plaindre, de crainte de perdre tout.

Je t'aime, mon cher vieux, nous t'aimons tous.

Ton troubadour

G. SAND.

CLXXII

A GEORGE SAND

Croisset, mercredi 3 août 1870.

Comment! chère maître, vous aussi démoralisée, triste? Que vont devenir les faibles alors?

Moi, j'ai le cœur serré d'une façon qui m'étonne, et je roule dans une mélancolie sans fond, malgré le travail, malgré le bon *Saint-Antoine* qui devait me distraire. Est-ce la suite de mes chagrins réitérés. C'est possible. Mais la guerre y est pour beaucoup. Il me semble que nous entrons dans le *noir*.

Voilà donc l'*homme naturel*. Faites des théories maintenant! Vantez le progrès, les lumières et le bon sens des masses, et la douceur du peuple français! Je vous assure qu'ici on se ferait assommer si on s'avisait de prêcher la paix. Quoi qu'il advienne, nous sommes reculés pour longtemps.

Les guerres de races vont peut-être recommencer? On verra, avant un siècle, plusieurs millions d'hommes s'entretuer en une séance. Tout l'Orient contre toute l'Europe, l'ancien monde contre le nouveau! Pourquoi pas? Les grands travaux collectifs comme l'isthme de Suez sont peut-être, sous une autre forme, des ébauches et des préparations de ces conflits monstrueux dont nous n'avons pas l'idée.

Peut-être aussi la Prusse va-t-elle recevoir une forte raclée qui entrait dans les desseins de la Providence pour rétablir l'équilibre européen? Ce pays-là tendait à s'hypertrophier comme la France l'a fait sous Louis XIV et Napoléon. Les autres organes s'en trouvent gênés. De là un trouble universel. Des saignées formidables seraient-elles utiles?

Ah! lettrés que nous sommes! l'humanité est loin de notre idéal! et notre immense erreur, notre erreur funeste c'est de la croire pareille à nous et de vouloir la traiter en conséquence.

Le respect, le fétichisme qu'on a pour le suffrage universel me révolte plus que l'infaillibilité du pape (lequel vient de rater joliment son effet, par parenthèse). Croyez-vous que si la France, au lieu d'être gouvernée, en somme, par la foule, était au pouvoir des mandarins, nous en serions là? Si, au lieu d'avoir voulu éclairer les basses

classes, on se fût occupé d'instruire les hautes, vous n'auriez pas vu M. de Kératry proposer le pillage du duché de Bade, mesure que le public trouve très juste!

Étudiez-vous Prudhomme par ces temps-ci? Il est gigantesque! Il admire le Rhin de Musset et demande si Musset a fait autre chose? Voilà Musset passé poète national et dégotant Béranger! Quelle immense bouffonnerie que... tout! Mais une bouffonnerie peu gaie.

La misère s'annonce bien. Tout le monde est dans la gêne, à commencer par moi! Mais nous étions peut-être trop habitués au confortable et à la tranquillité. Nous nous enfoncions dans la matière! Il faut revenir à la grande tradition, ne plus tenir à la vie, au bonheur, à l'argent, ni à rien; être ce qu'étaient nos grands-pères, des personnes légères, gazeuses.

Autrefois, on passait son existence à crever de faim. La même perspective pointe à l'horizon. C'est abominable ce que vous me dites sur le pauvre Nohant. La campagne ic a moins souffert que chez vous.

CLXXIII

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 8 août 1870.

Es-tu à Paris, au milieu de cette tourmente? Quelle leçon reçoivent les peuples qui veulent des maîtres absolus! France et Prusse s'égorgeant pour des questions qu'elles ne comprennent pas! Nous voilà dans les grands désastres,

et que de larmes au bout de tout cela, quand même nous serions vainqueurs ! On ne voit que de pauvres paysans pleurant leurs enfants qui partent.

La mobile nous emmène ceux qui nous restaient, et comme on les traite pour commencer ! Quel désordre, quel désarroi dans cette administration militaire, qui absorbait tout et devait tout avaler ! Cette horrible expérience va-t-elle enfin prouver au monde que la guerre doit être supprimée, ou que la civilisation doit périr?

Nous en sommes ici, ce soir, à savoir que nous sommes battus ; peut-être demain saurons-nous que nous avons battu, et, de l'un comme de l'autre, que restera-t-il de bon et d'utile?

Il a enfin plu ici, avec un orage effroyable qui a tout brisé. Le paysan laboure et refait ses prairies, piochant toujours, triste ou gai. Il est bête, dit-on : non, il est enfant dans la prospérité, homme dans le désastre, plus homme que nous qui nous plaignons ; lui, ne dit rien et, pendant qu'on tue, il sème, réparant toujours d'un côté ce qu'on détruit de l'autre. Nous allons tâcher de faire comme lui et de chercher une source jaillissante à cinquante ou cent mètres sous terre. L'ingénieur est ici et Maurice lui enseigne la géologie du sol.

Nous tâchons de fouiller les entrailles de la terre pour oublier ce qui se passe dessus. Mais on ne peut se distraire de cette consternation !

Écris-moi où tu es ; je t'envoie ceci au jour dit, rue Murillo. Nous t'aimons et nous t'embrassons tous.

G. SAND.

Nohant, dimanche soir.

CLXXIV

A GEORGE SAND

Croisset, mercredi.. 1870.

Je suis arrivé à Paris lundi et j'en suis reparti mercredi. Je connais maintenant le fond du Parisien et j'ai fait dans mon cœur des excuses aux plus féroces politiques de 1793. Maintenant, je les comprends! Quelle bêtise! quelle ignorance! quelle présomption! Mes compatriotes me donnent envie de vomir. Ils sont à mettre dans le même sac qu'Isidore!

Ce peuple mérite peut-être d'être châtié, et j'ai peur qu'il le soit.

Il m'est impossible de lire n'importe quoi, à plus forte raison d'écrire. Je passe mon temps comme tout le monde à attendre des nouvelles. Ah! si je n'avais pas ma mère, comme je serais déjà parti!

CLXXV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 15 août soir, 1870.

Je t'ai écrit à Paris, selon ton indication le 8. Tu n'y es donc pas? C'est probable : au milieu d'un tel désarroi, publier Bouilhet, un poète! ce n'est pas le moment. J'ai le cœur faible, moi; il y a toujours une femme dans la peau

du vieux troubadour. Cette boucherie humaine met mon pauvre cœur en loques. Je tremble aussi pour tous mes enfants et amis qui vont peut-être se faire hacher. Et, au milieu de tout cela, *pourtant* mon âme se relève et a des élans de foi; ces leçons féroces, qu'il nous faut pour comprendre notre imbécillité, doivent nous servir. Nous faisons peut-être notre dernier retour vers les errements du vieux monde. Il y a des principes nets et clairs pour tous aujourd'hui, qui doivent se dégager de cette tourmente. Rien n'est inutile dans l'ordre matériel de l'univers. L'ordre moral ne peut échapper à la loi. Le mal engendre le bien. Je te dis que nous sommes dans le *deux fois moins* de Pascal pour arriver *au plus que jamais!* C'est toute la mathématique que je comprends.

J'ai fini un roman au milieu de cette tourmente, me hâtant pour n'être pas brisée avant la fin. Je suis lasse comme si je m'étais battue avec nos pauvres soldats.

Je t'embrasse. Dis-moi où tu es, ce que tu penses.

Nous t'aimons tous.

La belle Saint-Napoléon que voilà!

G. SAND.

CLXXVI

A GEORGE SAND

Samedi, 1870.

Chère maître,

Nous voilà au fond de l'abîme! Une paix honteuse ne sera peut-être pas acceptée! Les Prussiens veulent détruire Paris! C'est leur rêve.

Je ne crois pas que le siège de Paris soit très prochain. Mais pour forcer Paris à céder, on va : 1° l'effrayer par l'apparition des canons, et 2° ravager les provinces environnantes.

A Rouen, nous nous attendons à la visite de ces messieurs, et comme je suis (depuis dimanche) lieutenant de ma compagnie, j'exerce mes hommes et je vais à Rouen prendre des leçons d'art militaire.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est que les avis sont partagés, les uns étant pour la défense à outrance et les autres pour la paix à tout prix.

Je meurs de chagrin. Quelle maison que la mienne! Quatorze personnes qui gémissent et vous énervent! Je maudis les femmes! c'est par elles que nous périssons.

Je m'attends à ce que Paris va avoir le sort de Varsovie, et vous m'affligez, vous, avec votre enthousiasme pour la République. Au moment où nous sommes vaincus par le positivisme le plus net, comment pouvez-vous croire encore à des fantômes? Quoi qu'il advienne, les gens qui sont maintenant au pouvoir seront sacrifiés, et la République suivra leur sort. Notez que je la défends cette pauvre République; mais je n'y crois pas.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Maintenant j'aurais bien d'autres choses, mais je n'ai pas la tête libre. Ce sont comme des cataractes, des fleuves, des océans de tristesse qui déferlent sur moi. Il n'est pas possible de souffrir davantage. Par moments, j'ai peur de devenir fou. La figure de ma mère, quand je tourne les yeux sur elle, m'ôte toute énergie.

Voilà où nous a amenés la rage de ne pas vouloir voir la

vérité! L'amour du factice et de la blague! Nous allons devenir une Pologne, puis une Espagne. Puis ce sera le tour de la Prusse, qui sera mangée par la Russie.

Quant à moi, je me regarde comme un homme fini. Ma cervelle ne se rétablira pas. On ne peut plus écrire quand on ne s'estime plus. Je ne demande qu'une chose, c'est à crever pour être tranquille.

CLXXVII

A GEORGE SAND

Dimanche soir.

Je vis encore, chère maître, mais je n'en vaux guère mieux, tant je suis triste! Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'attendais de vos nouvelles. Je ne savais pas où vous étiez.

Voilà six semaines que nous attendons de jour en jour la visite des Prussiens. On tend l'oreille, croyant entendre au loin le bruit du canon. Ils entourent la Seine-Inférieure dans un rayon de quatorze à vingt lieues. Ils sont même plus près, puisqu'ils occupent le Vexin, qu'ils ont complètement dévasté. Quelles horreurs! C'est à rougir d'être homme!

Si nous avons eu un succès sur la Loire, leur apparition sera retardée. Mais l'aurons-nous? Quand il me vient de l'espoir, je tâche de le repousser, et cependant, au fond de moi-même, en dépit de tout, je ne peux me défendre d'en garder un peu, un tout petit peu.

Je ne crois pas qu'il y ait en France un homme plus triste que moi! (Tout dépend de la sensibilité des gens.) Je meurs de chagrin. Voilà le vrai, et les consolations m'irritent. Ce qui me navre, c'est : 1° la férocité des hommes; 2° la conviction que nous allons entrer dans une ère stupide. On sera utilitaire, militaire, Américain et catholique! très catholique! vous verrez! La guerre de Prusse termine la Révolution française et la détruit.

Mais si nous étions vainqueurs? me direz-vous. Cette hypothèse-là est contraire à tous les précédents de l'histoire. Où avez-vous vu le midi battre le nord, et les catholiques dominer les protestants? La race latine agonise. La France va suivre l'Espagne et l'Italie, et le pignouflisme commence!

Quel effondrement! quelle chute! quelle misère! quelles abominations! Peut-on croire au progrès et à la civilisation devant tout ce qui se passe? A quoi donc sert la science, puisque ce peuple, plein de savants, commet des abominations dignes des Huns et pires que les leurs, car elles sont systématiques, froides, voulues, et n'ont pour excuse ni la passion ni la faim?

Pourquoi nous exècrent-ils si fort? Ne vous sentez-vous pas écrasée par la haine de quarante millions d'hommes? Cet immense gouffre infernal me donne le vertige.

Les phrases toutes faites ne manquent pas : La France se relèvera! Il ne faut pas désespérer! C'est un châtiment salutaire! Nous étions vraiment trop immoraux! etc. Oh! éternelle blague! Non! on ne se relève pas d'un coup pareil! Moi, je me sens atteint jusqu'à la moelle!

Si j'avais vingt ans de moins, je ne penserais peut-être

pas tout cela, et si j'en avais vingt de plus je me résignerais.

Pauvre Paris! je le trouve héroïque. Mais, si nous le retrouvons, ce ne sera plus notre Paris! Tous les amis que j'y avais sont morts ou disparus. Je n'ai plus de centre. La littérature me semble une chose vaine et inutile! Serai-je jamais en état d'en refaire?

Oh! si je pouvais m'enfuir dans un pays où l'on ne voie plus d'uniformes, où l'on n'entende pas le tambour, où l'on ne parle pas de massacre, où l'on ne soit pas obligé d'être citoyen! Mais la terre n'est plus habitable pour les pauvres mandarins.

CLXXVIII

A GEORGE SAND

Mercredi.

Je ne suis plus triste. J'ai repris hier mon *Saint-Antoine*. Tant pis, il faut s'y faire! Il faut s'habituer à ce qui est l'état naturel de l'homme, c'est-à-dire au mal.

Les Grecs du temps de Périclès faisaient de l'art sans savoir s'ils auraient de quoi manger le lendemain. Soyons Grecs. Je vous avouerai, cependant, chère maître, que je me sens plutôt sauvage. Le sang de mes aïeux les Natchez ou les Hurons bouillonne dans mes veines de lettré, et j'ai sérieusement, bêtement, animalement envie de me battre!

Expliquez-moi ça! L'idée de faire la paix maintenant

m'exaspère, et j'aimerais mieux qu'on incendiât Paris (comme Moscou) que d'y voir entrer les Prussiens. Mais nous n'en sommes pas là; je crois que le vent tourne.

J'ai lu quelques lettres de soldats qui sont des modèles. On n'avale pas un pays où l'on écrit des choses pareilles. La France est une rosse qui a du fond et qui se relèvera.

Quoi qu'il advienne, un autre monde va commencer, et je me sens bien vieux pour me plier à des mœurs nouvelles.

Ah! comme vous me manquez, comme j'ai envie de vous voir!

Nous sommes décidés ici à marcher tous sur Paris si les compatriotes d'Hegel en font le siège. Tâchez de monter le bourrichon à vos Berrichons. Criez-leur : « Venez à moi pour empêcher l'ennemi de boire et de manger dans un pays qui lui est étranger! »

La guerre (je l'espère) aura porté un grand coup aux « autorités ». L'individu, nié, écrasé par le monde moderne, va-t-il reprendre de l'importance? Souhaitons-le!

CLXXIX

A GEORGE SAND

Mardi, 11 octobre 1870.

Chère maître,

Vivez-vous encore? Où êtes-vous, Maurice et les autres? Je ne sais pas comment je ne suis pas mort, tant je souffre atrocement depuis six semaines.

Ma mère s'est réfugiée à Rouen. Ma nièce est à Londres.

Mon frère s'occupe des affaires de la ville, et moi je suis seul ici à me ronger d'impatience et de chagrin! Je vous assure que j'ai voulu faire le bien; impossible.

Quelle misère! J'ai eu aujourd'hui à ma porte deux cent soixante et onze pauvres, et on leur a donné à tous! Que sera-ce cet hiver?

Les Prussiens sont maintenant à douze heures de Rouen, et nous n'avons pas d'ordre, pas de commandement, pas de discipline, rien, rien. On nous berne toujours avec l'armée de la Loire. Où est-elle? En savez-vous quelque chose? Que fait-on dans le centre de la France?

Paris finira par être affamé, et on ne lui porte aucun secours!

Les bêtises de la République dépassent celles de l'Empire. Se joue-t-il en dessous quelque abominable comédie? Pourquoi tant d'inaction!

Ah! comme je suis triste! je sens que le monde s'en va!

CLXXX

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

La Châtre, 14 octobre 1870.

Nous sommes vivants à La Châtre. Nohant est ravagé par une variole compliquée, affreuse. Nous avons dû emmener nos petites dans la Creuse, chez des amis qui sont venus nous chercher, et nous y avons passé trois semaines, cherchant en vain un gîte possible pour une famille durant un trimestre. On nous a appelés dans le Midi et offert l'hospitalité; mais nous n'avons pas voulu quitter le

pays, où, d'un jour à l'autre, on peut se rendre utile, bien qu'on ne sache guère encore par quel bout s'y prendre.

Nous sommes donc revenus chez les amis les plus proches de notre foyer abandonné, et nous attendons les événements. Dire tout ce qu'il y a de périlleux et de troublé dans l'établissement de la République au fond de nos provinces serait bien inutile. Il n'y a pas d'illusions à se faire : on joue le tout pour le tout, et la fin sera peut-être l'*orléanisme*. Mais nous sommes tellement poussés dans l'imprévu, qu'il me semble puéril d'avoir des prévisions ; l'affaire est d'échapper au plus prochain désastre.

Ne disons pas que c'est impossible, ne le croyons pas. Ne désespérons pas de la France. Elle subit une expiation de sa démence, elle renaîtra, quoi qu'il arrive. Nous serons peut-être emportés, nous autres. Mourir d'une fluxion de poitrine ou d'une balle, c'est toujours mourir. Mourons sans maudire notre race !

Nous t'aimons toujours, et tous nous t'embrassons.

G. SAND.

CLXXXI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 4 février 1871.

Tu ne reçois donc pas mes lettres ? Écris-moi, je t'en prie, un seul mot : *Je me porte bien*. Nous sommes si inquiets !

A Paris, ils vont tous bien.

Nous t'embrassons.

G. SAND.

CLXXXII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 22 février 1871.

J'ai reçu ta lettre du 15 ce matin; quelle épine cruelle elle m'ôte du cœur! On devient fou d'inquiétude à présent, quand on ne reçoit pas de réponse. Espérons que bientôt nous pourrons causer et nous raconter *l'absence*. J'ai eu aussi la chance de ne perdre aucun de mes amis jeunes et vieux. Voilà tout ce qu'on peut se dire de bon. Je ne regrette pas cette république-ci elle a été la plus ratée de toutes, la plus malheureuse à Paris, la plus inepte en province. D'ailleurs je l'aurais aimée que je ne regretterais rien, pourvu que cette odieuse guerre finisse! Nous t'aimons et nous t'embrassons tendrement. Je ne me hâterai pas d'aller à Paris il est pestilentiel pour quelque temps encore.

A toi

CLXXXIII

A GEORGE SAND

Dieppe, 11 mars 1871.

Chère maître,

Quand se reverra-t-on? Paris ne m'a pas l'air drôle. Ah! dans quel monde nous allons entrer! Paganisme, christia-

nisme, muflisme : voilà les trois grandes évolutions de l'humanité! Il est triste de se trouver au début de la troisième.

Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai souffert depuis le mois de septembre. Comment n'en suis-je pas crevé? Voilà ce qui m'étonne! Personne n'a été plus désespéré que moi. Pourquoi cela? J'ai eu de mauvais moments dans ma vie, j'ai subi de grandes pertes, j'ai beaucoup pleuré, j'ai ravalé beaucoup d'angoisses. Eh bien! toutes ces douleurs accumulées ne sont rien en comparaison de celle-là. Et je n'en reviens pas! Je ne me console pas! Je n'ai aucune espérance!

Je ne me croyais pas progressiste et humanitaire, cependant. N'importe! j'avais des illusions! Quelle barbarie! Quelle reculade! J'en veux à mes contemporains de m'avoir donné des sentiments d'une brute du douzième siècle! *Le fiel m'étouffe!* Ces officiers qui cassent des glaces, en gants blancs, qui savent le sanscrit et qui se ruent sur le champagne, qui vous volent votre montre et vous envoient ensuite leur carte de visite, cette guerre pour de l'argent, ces civilisés sauvages me font plus horreur que les cannibales. Et tout le monde va les imiter, va être soldat! La Russie en a maintenant quatre millions. Toute l'Europe portera l'uniforme. Si nous prenons notre revanche, elle sera ultra-féroce, et notez qu'on ne va penser qu'à cela, à se venger de l'Allemagne! Le gouvernement, quel qu'il soit, ne pourra se maintenir qu'en spéculant sur cette passion. Le meurtre en grand va être le but de tous nos efforts, l'idéal de la France!

Je caresse le rêve suivant : aller vivre au soleil dans un pays tranquille!

Attendons-nous à des hypocrisies nouvelles : déclamations sur la vertu, diatribes sur la corruption, austérité d'habits, etc. Cuistrerie complète!

J'ai actuellement à Croisset douze Prussiens. Dès que mon pauvre logis (que j'ai en horreur maintenant) sera vidé et nettoyé, j'y retournerai; puis j'irai sans doute à Paris, malgré son insalubrité! Mais de cela je me fiche profondément.

CLXXXIV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 17 mars 1871.

J'ai reçu hier ta lettre du 11.

Nous avons tous souffert par l'esprit plus qu'en aucun autre temps de notre vie, et nous souffrirons toujours de cette blessure. Il est évident que l'instinct sauvage tend à prendre le dessus; mais j'en crains un pire : c'est l'instinct égoïste et lâche; c'est l'ignoble corruption des faux patriotes, des ultra-républicains qui crient à la vengeance et qui se cachent; bon prétexte pour les bourgeois qui veulent une *forte* réaction. Je crains que nous ne soyons même pas vindicatifs, — tant ces fanfaronnades doublées de poltronnerie nous dégoûteront et nous pousseront à vivre au jour le jour comme sous la Restauration, subissant tout et ne demandant qu'à nous reposer.

Il se fera plus tard un réveil. Je n'y serai plus, et toi, tu seras vieux! Aller vivre au soleil dans un pays tran-

quille! Où? quel pays va être tranquille dans cette lutte de la barbarie contre la civilisation, lutte qui va devenir universelle? Le soleil lui-même n'est-il pas un mythe? ou il se cache ou il vous calcine, et c'est ainsi de tout sur cette malheureuse planète. Aimons-la quand même et habituons-nous à y souffrir.

J'ai écrit jour par jour mes impressions et mes réflexions durant la crise. La *Revue des Deux Mondes* publie ce journal. Si tu le lis, tu verras que partout la vie a été déchirée à fond, même dans les pays où la guerre n'a pas pénétré.

Tu verras aussi que je n'ai pas gobé, quoique très gobeuse, la blague des partis. Mais je ne sais pas si tu es de mon avis, que la liberté pleine et entière nous sauverait de ces désastres et nous remettrait dans la voie du progrès possible. Les abus de la liberté ne me font pas peur par eux-mêmes; mais ceux qu'ils effraient penchent toujours vers les abus du pouvoir. A l'heure qu'il est, M. Thiers semble le comprendre : mais pourra-t-il et saura-t-il garder le principe par lequel il est devenu arbitre de ce grand problème?

Quoi qu'il arrive, aimons-nous, et ne me laisse ignorer rien de ce qui te concerne. J'ai le cœur gonflé et un souvenir de toi le dégonfle un peu d'une perpétuelle inquiétude; j'ai peur que ces immondes hôtes n'aient dévasté Croisset; car ils continuent malgré la paix à se rendre partout odieux et dégoûtants. Ah! que je voudrais avoir cinq milliards pour les chasser! Je ne demanderais pas à les ravoir.

Viens donc chez nous, on y est tranquille; matérielle-

ment, on l'a toujours été. On s'efforce de reprendre le travail, on se résigne; que faire de mieux? Tu y es aimé, on y vit toujours en s'aimant; nous tenons nos Lambert, que nous garderons le plus longtemps possible. Tous nos enfants sont revenus de la guerre sains et saufs. Tu vivrais là en paix et pouvant travailler; car il le faut, qu'on soit en train ou non! La saison va être charmante. Paris se calmera pendant ce temps-là. Tu cherches un coin paisible. Il est sous ta main, avec des cœurs qui sont à toi!

Je t'embrasse mille fois pour moi et pour toute ma nichée. Les petites sont superbes. Le petit des Lambert charmant.

G. SAND.

CLXXXV

A GEORGE SAND

Neuville près Dieppe, vendredi 31 mars 1871

Chère maître,

Demain, enfin, je me résigne à rentrer dans Croisset! C'est dur! mais il le faut! Je vais tâcher de reprendre mon pauvre *Saint-Antoine* et d'oublier la France.

Ma mère reste ici chez sa petite-fille, jusqu'à ce qu'on sache où aller sans crainte de Prussiens ni d'émeute.

Il y a quelques jours, je suis parti d'ici avec Dumas pour Bruxelles, d'où je comptais revenir directement à Paris. Mais « la nouvelle Athènes » me semble dépasser le Dahomey en férocité et en bêtise.

Est-ce la fin de la *blague*? En aura-t-on fini avec la métaphysique creuse et les idées reçues? Tout le mal vient de notre gigantesque ignorance. Ce qui devrait être étudié est cru sans discussion. Au lieu de regarder, on affirme!

Il faut que la Révolution française cesse d'être un dogme et qu'elle rentre dans la science, comme le reste des choses humaines. Si on eût été plus savant, on n'aurait pas cru qu'une formule mystique est capable de faire des armées et qu'il suffit du mot « République » pour vaincre un million d'hommes bien disciplinés. On aurait laissé Badinguet sur le trône *exprès* pour faire la paix, quitte à le mettre au bagne ensuite. Si on eût été plus savant, on aurait su ce qu'avaient été les volontaires de 92 et la retraite de Brunswick gagné à prix d'argent par Danton et Westermann. Mais non! toujours les rengaines! toujours la blague! Voilà maintenant la Commune de Paris qui en revient au pur moyen âge! C'est carré! la question des loyers, particulièrement, est splendide! Le gouvernement se mêle maintenant de droit naturel; il intervient dans les contrats entre particuliers. La Commune affirme qu'on ne doit pas ce qu'on doit et qu'un service ne se paie pas par un autre service. C'est énorme d'ineptie et d'injustice.

Beaucoup de conservateurs qui, par amour de l'ordre, voulaient conserver la République, vont regretter Badinguet et appellent dans leur cœur les Prussiens. Les gens de l'Hôtel de Ville ont déplacé la haine. C'est de cela que je leur en veux. Il me semble qu'on n'a jamais été plus bas.

Nous sommes ballottés entre la société de Saint-Vincent de Paul et l'Internationale. Mais cette dernière fait trop de bêtises pour avoir la vie si longue. J'admets qu'elle batte

les troupes de Versailles et renverse le gouvernement, les Prussiens entreront dans Paris et « l'ordre régnera à Varsovie ». Si, au contraire, elle est vaincue, la réaction sera furieuse et toute liberté étranglée.

Que dire des socialistes qui imitent les procédés de Badinguet et de Guillaume : réquisitions, suppressions de journaux, exécutions capitales sans jugement, etc.? Ah! quelle immorale bête que la foule! et qu'il est humiliant d'être homme!

Je vous embrasse.

CLXXXVI

A GEORGE SAND

Croisset, lundi soir, deux heures.

Chère maître,

Pourquoi pas de lettres? Vous n'avez donc pas reçu les miennes envoyées de Dieppe? Êtes-vous malade? Vivez-vous encore? Qu'est-ce que ça veut dire? J'espère bien que vous (ni aucun des vôtres) n'êtes à Paris, capitale des arts, foyer de la civilisation, centre des belles manières et de l'urbanité?

Savez-vous le pire de tout cela. *C'est qu'on s'y habitue.* Oui! on s'y fait. On s'accoutume à se passer de Paris, à ne plus s'en soucier, et presque à croire qu'il n'existe plus.

Pour moi, je ne suis pas comme les bourgeois; je trouve que, après l'invasion, il n'y a plus de malheurs.

La guerre de Prusse m'a fait l'effet d'un grand bouleversement de la nature, d'un de ces cataclysmes comme il en arrive tous les six mille ans; tandis que l'insurrection de Paris est, à mes yeux, une chose très claire et presque toute simple.

Quels rétrogrades! quels sauvages! comme ils ressemblent aux gens de la Ligue et aux maillotins! Pauvre France, qui ne se dégagera jamais du moyen âge! qui se traîne encore sur l'idée gothique de la commune, qui n'est autre que le municipe romain.

Ah! j'en ai gros sur le cœur, je vous le jure!

Et la petite réaction que nous allons avoir après cela? Comme les bons ecclésiastiques vont refleurir!

Je me suis remis à *Saint-Antoine*, et je travaille violemment.

CLXXXVII

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 28 avril 1871.

Non certes, je ne t'oublie pas! je suis triste, triste, c'est-à-dire que je m'étourdis, que je regarde le printemps, que je m'occupe et que je cause comme si de rien n'était; mais je n'ai pas pu être seule un instant depuis cette laide aventure, sans tomber dans une désespérance amère. Je fais de grands efforts pour me défendre; je ne veux pas être découragée; je ne veux pas renier le passé et redouter l'avenir; mais c'est ma volonté, c'est mon raisonnement

qui luttent contre une impression profonde, insurmontable quant à présent.

Voilà pourquoi je ne voulais pas t'écrire avant de me sentir mieux, non pas que j'aie honte d'avoir des crises d'abattement, mais parce que je ne voudrais pas augmenter ta tristesse déjà si profonde en y ajoutant le poids de la mienne. Pour moi, l'ignoble expérience que Paris essaye ou subit ne prouve rien contre les lois de l'éternelle progression des hommes et des choses, et, si j'ai quelques principes acquis dans l'esprit, bons ou mauvais, ils n'en sont ni ébranlés ni modifiés. Il y a longtemps que j'ai accepté la patience comme on accepte le temps qu'il fait, la durée de l'hiver, la vieillesse, l'insuccès sous toutes ses formes. Mais je crois que les gens de parti (sincères) doivent changer leurs formules ou s'apercevoir peut-être du vide de toute formule *à priori*.

Ce n'est pas là ce qui me rend triste. Quand un arbre est mort, il faut en planter deux autres. Mon chagrin vient d'une pure faiblesse de cœur que je ne sais pas vaincre. Je ne peux pas m'endormir sur la souffrance et même sur l'ignominie des autres; je plains ceux qui font le mal; tout en reconnaissant qu'ils ne sont pas intéressants du tout, leur état moral me navre. On plaint un oisillon tombé du nid; comment ne pas plaindre une masse de consciences tombées dans la boue? On souffrait moins pendant le siège par les Prussiens. On aimait Paris malheureux malgré lui, on le plaint d'autant plus aujourd'hui qu'on ne peut plus l'aimer. Ceux qui n'aiment jamais se payent de le haïr mortellement. Que répondre? Il ne faut peut-être rien répondre! Le mépris de la France est peut-

être le châtiment nécessaire de l'insigne lâcheté avec laquelle les Parisiens ont subi l'émeute et ses aventuriers. C'est une suite de l'acceptation des aventuriers de l'Empire : autres félons, même couardise.

Mais je ne voulais pas te parler de cela, tu en *rugis* bien assez! Il faudrait s'en distraire; car, en y pensant trop, on se détache de ses propres membres, et on se laisse amputer avec trop de stoïcisme.

Tu ne me dis pas comment tu as retrouvé ton charmant nid de Croisset. Les Prussiens l'ont occupé; l'ont-ils brisé, sali, volé? Tes livres, tes bibelots, as-tu retrouvé tout cela? Ont-ils respecté ton nom, ton atelier de travail? Si tu *repeux* y travailler, la paix se fera dans ton esprit. Moi, j'attends que le mien guérisse, et je sais qu'il faudra aider à ma propre guérison par une certaine foi souvent ébranlée, mais dont je me fais un devoir.

Dis-moi si le tulipier n'a pas gelé cet hiver et si les pivoines sont belles.

Je fais souvent en esprit le voyage; je revois ton jardin et ses alentours. Comme cela est loin; que de choses depuis! On ne sait plus si on n'a pas cent ans!

Mes petites seules me ramènent à la notion du temps; elles grandissent, elles sont drôles et tendres; c'est par elles et les deux êtres qui me les ont données que je me sens encore de ce monde; c'est par toi aussi, cher ami, dont je sens le cœur toujours bon et vivant. Que je voudrais te voir! Mais on n'a plus le moyen d'aller et venir.

Nous t'embrassons tous et nous t'aimons.

G. SAND.

CLXXXVIII

A GEORGE SAND

Je réponds tout de suite à vos questions sur ce qui me concerne personnellement. Non! les Prussiens n'ont pas saccagé mon logis. Ils ont *chipé* quelques petits objets sans importance, un nécessaire de toilette, un carton, des pipes; mais, en somme, ils n'ont pas fait de mal. Quant à mon cabinet, il a été respecté. J'avais enterré une grande boîte pleine de lettres et mis à l'abri mes volumineuses notes sur *Saint-Antoine*. J'ai retrouvé tout cela intact.

Le pire de l'invasion pour moi, c'est qu'elle a vieilli de dix ans ma pauvre bonne femme de mère! Quel changement! Elle ne peut plus marcher seule et elle est d'une faiblesse navrante! Comme c'est triste de voir les êtres qu'on chérit se dégrader peu à peu!

Pour ne plus songer aux misères publiques et aux miennes, je me suis replongé avec furie dans *Saint-Antoine*, et si rien ne me dérange et que je continue de ce train-là, je l'aurai fini l'hiver prochain. J'ai joliment envie de vous lire les soixante pages qui sont faites. Quand on pourra re-circuler sur les chemins de fer, venez donc me voir un peu. Il y a si longtemps que votre vieux troubadour vous attend! Votre lettre de ce matin m'a attendri. Quel fier bonhomme vous faites, et quel immense cœur vous avez!

Je ne suis pas comme beaucoup de gens que j'entends

se désoler sur la guerre de Paris. Je la trouve, moi, plus tolérable que l'invasion, il n'y a plus de désespoir possible, et voilà ce qui prouve, une fois de plus, notre avilissement. « Ah! Dieu merci, les Prussiens sont là! » est le cri universel des bourgeois. Je mets dans le même sac messieurs les ouvriers, et qu'on f... le tout ensemble dans la rivière! ça en prend le chemin d'ailleurs, et puis le calme renaîtra. Nous allons devenir un grand pays plat et industriel comme la Belgique. La disparition de Paris (comme centre du gouvernement) rendra la France incolore et lourde. Elle n'aura plus de cœur, plus de centre, et, je crois, plus d'esprit.

Quant à la Commune, qui est en train de râler, c'est la dernière manifestation du moyen âge. La dernière, espérons-le!

Je hais la démocratie (telle du moins qu'on l'entend en France), c'est-à-dire l'exaltation de la grâce au détriment de la justice, la négation du droit, en un mot l'anti-sociabilité.

La Commune réhabilite les assassins, tout comme Jésus pardonnait aux larrons, et on pille les hôtels des riches, parce qu'on a appris à maudire Lazare, qui était, non pas un mauvais riche, mais simplement un riche. « La République est au-dessus de toute discussion » équivaut à cette croyance : « Le pape est infaillible! » Toujours des formules! toujours des dieux!

L'avant-dernier dieu, qui était le suffrage universel, vient de faire à ses adeptes une farce terrible en nommant « les assassins de Versailles ». A quoi faut-il donc croire? A rien! c'est le commencement de la sagesse. Il était

temps de se défaire « des principes » et d'entrer dans la science, dans l'examen. La seule chose raisonnable (j'en reviens toujours là), c'est un gouvernement de mandarins, pourvu que les mandarins sachent quelque chose et même qu'ils sachent beaucoup de choses. Le peuple est un éternel mineur, et il sera toujours (dans la hiérarchie des éléments sociaux) au dernier rang, puisqu'il est le nombre, la masse, l'illimité. Peu importe que beaucoup de paysans sachent lire et n'écoutent plus leur curé, mais il importe infiniment que beaucoup d'hommes comme Renan ou Littré puissent vivre et soient écoutés! Notre salut n'est maintenant que dans une *aristocratie légitime*, j'entends par là une majorité qui se composera d'autre chose que de chiffres.

Si l'on eût été plus éclairé, s'il y avait eu à Paris plus de gens connaissant l'histoire, nous n'aurions subi ni Gambetta, ni la Prusse, ni la Commune. Comment faisaient les catholiques pour conjurer un grand péril? Ils se signaient en se recommandant à Dieu et aux saints. Nous autres, qui sommes avancés, nous allons crier : « Vive la République! » en évoquant le souvenir de 92; et on ne doutait pas de la réussite, notez-le. Le Prussien n'existait plus, on s'embrassait de joie et on se retenait pour ne pas courir vers les défilés de l'Argonne, où il n'y a plus de défilés; n'importe, c'est de tradition. J'ai un ami à Rouen qui a proposé à un club la fabrication de *piques* pour lutter contre des chassepots!

Ah! qu'il eût été plus pratique de garder Badinguet, afin de l'envoyer au bagne une fois la paix faite! L'Autriche ne s'est pas mise en révolution après Sadowa, ni l'Italie

après Novare, ni la Russie après Sébastopol! Mais les bons Français s'empressent de démolir leur maison dès que le feu prend à la cheminée.

Enfin, il faut que je vous communique une idée atroce : j'ai *peur* que la destruction de la colonne Vendôme ne nous sème la graine d'un troisième empire! Qui sait si, dans vingt ans ou dans quarante ans, un petit-fils de Jérôme ne sera pas notre maître?

Pour le quart d'heure, Paris est complètement épileptique. C'est le résultat de la congestion que lui a donnée le siège. La France, du reste, vivait, depuis quelques années, dans un état mental extraordinaire. Le succès de la *Lanterne* et Troppmann en ont été des symptômes bien évidents. Cette folie est la suite d'une trop grande bêtise, et cette bêtise vient d'un excès de blague, car à force de mentir, on était devenu idiot. On avait perdu toute notion du bien et du mal, du beau et du laid. Rappelez-vous la critique de ces dernières années. Quelle différence faisait-elle entre le sublime et le ridicule? Quel irrespect! quelle ignorance! quel gâchis! « Bouilli ou rôti, même chose! » et en même temps, quelle servilité envers l'opinion du jour, le plat à la mode!

Tout était faux! faux réalisme, fausse armée, faux crédit et même fausses catins. On les appelait « marquises », de même que les grandes dames se traitaient familièrement de « cochonnettes ». Les filles qui restaient dans la tradition de Sophie Arnould, comme Lagier, faisaient horreur. Vous n'avez pas vu les respects de Saint-Victor pour la Païva. Et cette fausseté (qui est peut-être une suite du romantisme, prédominance de la passion sur la forme et de

l'inspiration sur la règle), s'appliquait surtout dans la manière de juger. On vantait une actrice, non comme actrice, mais comme bonne mère de famille! On demandait à l'art d'être moral, à la philosophie d'être claire, au vice d'être décent et à la science de se ranger à la portée du peuple.

Mais voilà une lettre bien longue. Quand je me mets à engueuler mes contemporains, je n'en finis plus.

CLXXXIX

A GEORGE SAND

Croisset, dimanche soir, 10 juin 1871

Chère maître,

Jamais je n'ai eu plus envie, plus besoin de vous voir que maintenant. J'arrive de Paris et je ne sais à qui parler. J'étouffe. Je suis accablé ou plutôt écœuré.

L'odeur des cadavres me dégoûte moins que les miasmes d'égoïsme s'exhalant par toutes les bouches. La vue des ruines n'est rien auprès de l'immense bêtise parisienne. A de très rares exceptions près, tout le monde m'a paru bon à lier.

Une moitié de la population a envie d'étrangler l'autre, qui lui porte le même intérêt. Cela se lit clairement dans les yeux des passants.

Et les Prussiens n'existent plus! On les excuse et on les admire. Les « gens raisonnables » veulent se faire natura-

liser Allemands. Je vous assure que c'est à désespérer de l'espèce humaine.

J'étais à Versailles jeudi. La droite fait peur par ses excès. Le vote sur les Orléans est une concession qu'on lui a faite, pour ne pas l'irriter et avoir le temps de se préparer contre elle.

J'excepte de la folie générale Renan, qui m'a paru, au contraire, très philosophe, et le bon Soulié qui m'a chargé de vous dire mille choses tendres.

J'ai recueilli une foule de détails horribles et inédits dont je vous fais grâce.

Mon petit voyage à Paris m'a extrêmement troublé, et je vais avoir du mal à me remettre à la pioche.

Que dites-vous de mon ami Maury, qui a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives tout le temps de la Commune? Je crois peu de gens capables d'une pareille crânerie.

Quand l'histoire débrouillera l'incendie de Paris, elle y trouvera bien des éléments, parmi lesquels il y a, sans aucun doute : 1° la Prusse, et 2° les gens de Badinguet ; on n'a plus *aucune* preuve écrite contre l'Empire, et Haussmann va se présenter hardiment aux élections de Paris.

Avez-vous lu, parmi les documents trouvés aux Tuileries en septembre dernier, un plan de roman par Isidore? Quel scénario!

CXC

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS[1]

Nohant, 23 juillet 1871.

Non, je ne suis pas malade, mon cher vieux troubadour, en dépit du chagrin qui est le pain quotidien de la France; j'ai une santé de fer et une vieillesse exceptionnelle, bizarre même, puisque mes forces augmentent à l'âge où elles devraient diminuer. Le jour où j'ai résolument enterré la jeunesse, j'ai rajeuni de vingt ans. Tu me diras que l'écorce n'en subit pas moins l'outrage du temps. Ça ne me fait rien, le cœur de l'arbre est fort bon et la sève fonctionne comme dans les vieux pommiers de mon jardin, qui fructifient d'autant mieux qu'ils sont plus racornis. Je te remercie d'avoir été ému de la maladie dont les journaux m'ont gratifiée. Maurice t'en remercie aussi et t'embrasse. Il entremêle toujours ses études scientifiques, littéraires et agricoles de belles apparitions de marionnettes. Il pense à toi chaque fois et dit qu'il voudrait t'avoir pour constater ses progrès, car il en fait toujours.

Où en sommes-nous, selon toi?

A Rouen, vous n'avez plus de Prussiens sur le dos, c'est quelque chose, et on dirait que la République bourgeoise veut s'asseoir. Elle sera bête, tu l'as prédit, et je n'en doute pas; mais, après le règne inévitable des épiciers, il

1. Réponse à une lettre de Flaubert perdue sans doute.

faudra bien que la vie s'étende et reparte de tous côtés. Les ordures de la Commune nous montrent des dangers qui n'étaient pas assez prévus et qui commandent une vie politique nouvelle à tout le monde : faire ses affaires soi-même et forcer le joli prolétaire créé par l'Empire à savoir ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. L'éducation n'apprend pas l'honnêteté et le désintéressement du jour au lendemain. Le vote est l'éducation immédiate. Ils ont nommé des Raoul Rigault et compagnie. Ils savent maintenant ce qu'en vaut l'aune, qu'ils continuent et ils mourront de faim. Il n'y a pas autre chose à leur faire comprendre à bref délai.

Travailles-tu? *Saint-Antoine* marche-t-il? Dis-moi ce que tu fais à Paris, ce que tu vois, ce que tu penses. Moi je n'ai pas le courage d'y aller. Viens donc me voir avant de retourner à Croisset. Je m'ennuie de ne pas te voir, c'est une espèce de mort.

G. SAND.

CXCI

A GEORGE SAND

25 juillet 1871.

Je trouve Paris un peu moins affolé qu'au mois de juin, à la surface du moins. On commence à haïr la Prusse d'une façon naturelle, c'est-à-dire qu'on rentre dans la tradition française. On ne fait plus de phrases à la louange de ses civilisations. Quant à la Commune, on s'attend à la voir

renaître plus tard, et les « gens d'ordre » ne font absolument rien pour en empêcher le retour. A des maux nouveaux on applique de vieux remèdes, qui n'ont jamais guéri (ou prévenu) le moindre mal. Le rétablissement du cautionnement me paraît gigantesque d'ineptie. Un de mes amis a fait là-contre un bon discours; c'est le filleul de votre ami Michel de Bourges, Bardoux, maire de Clermont-Ferrand.

Je crois, comme vous, que la république bourgeoise peut s'établir. Son manque d'élévation est peut-être une garantie de solidité. C'est la première fois que nous vivons sous un gouvernement qui n'a pas de principe. L'ère du positivisme en politique va commencer.

L'immense dégoût que me donnent mes contemporains me rejette sur le passé, et je travaille mon bon *Saint-Antoine* de toutes mes forces. Je suis venu à Paris uniquement pour lui, car il m'est impossible de me procurer à Rouen les livres dont j'ai besoin actuellement; je suis perdu dans les religions de la Perse. Je tâche de me faire une idée nette du Dieu Hom, ce qui n'est pas facile. J'ai passé tout le mois de juin à étudier le bouddhisme, sur lequel j'avais déjà beaucoup de notes. Mais j'ai voulu épuiser la matière autant que possible. Aussi ai-je fait un petit Bouddha, que je crois aimable. Comme j'ai envie de vous lire ce bouquin-là (le mien)?

Je ne vais pas à Nohant parce que je n'ose plus maintenant m'éloigner de ma mère. Sa compagnie m'afflige et m'énerve, ma nièce Caroline se relaie avec moi pour soutenir ce cher et pénible fardeau.

Dans une quinzaine, je serai revenu à Croisset. Du 15

au 20 août j'y attends le bon Tourgueneff. Vous seriez bien gentille de lui succéder, chère maître. Je dis succéder, car nous n'avons qu'une chambre de propre depuis le séjour des Prussiens. Voyons, un bon mouvement. Venez au mois de septembre.

Avez-vous des nouvelles de l'Odéon? Il m'est impossible d'obtenir du sieur de Chilly une réponse quelconque. J'ai été chez lui plusieurs fois et je lui ai écrit trois lettres : pas un mot! Ces gaillards-là vous ont des façons de grand seigneur qui sont charmantes. Je ne sais pas s'il est encore directeur, ou si la direction est donnée à la société Berton, Laurent, Bernard?

Berton m'a écrit pour le (et les) recommander à d'Osmoy, député et président de la commission dramatique, mais depuis lors je n'entends plus parler de rien.

CXCII

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, août 1871.

Tu as envie et besoin de me voir et tu ne viens pas! ce n'est pas bien; car moi aussi, et nous tous ici, nous soupirons après toi. Nous nous sommes quittés si gais, il y a dix-huit mois, et tant de choses atroces ont passé entre nous! Se revoir serait la consolation *due*. Moi, je ne peux pas bouger; je n'ai pas le sou, et il faut que je travaille comme un nègre. Et puis je n'ai pas vu un seul Prussien, et je voudrais garder mes yeux vierges de cette souillure.

Ah! mon ami, quelles années nous passons là! C'est à n'en pas revenir, car l'espérance s'en va avec le reste.

Quel sera le contre-coup de cette infâme Commune? Isidore ou Henri V, ou le règne des incendiaires ramené par l'anarchie? Moi qui ai tant de patience avec mon espèce et qui ai si longtemps vu en beau, je ne vois plus que ténèbres. Je jugeais les autres par moi-même. J'avais gagné beaucoup sur mon propre caractère, j'avais éteint les ébullitions inutiles et dangereuses, j'avais semé sur mes volcans de l'herbe et des fleurs qui venaient bien, et je me figurais que tout le monde pouvait s'éclairer, se corriger ou se contenir; que les années passées sur moi et sur mes semblables ne pouvaient pas être perdues pour la raison et l'expérience : et voilà que je m'éveille d'un rêve pour trouver une génération partagée entre le crétinisme et le *delirium tremens*! Tout est possible à présent.

C'est pourtant mal de désespérer. Je ferai un grand effort, et peut-être me retrouverai-je équitable et patiente; mais, aujourd'hui, je ne peux pas. Je suis aussi troublée que toi, et je n'ose ni parler, ni penser, ni écrire, tant je crains d'aviver les plaies béantes de toutes les âmes.

J'ai bien reçu ton autre lettre, et j'attendais le courage d'y répondre; je ne voudrais faire que du bien à ceux que j'aime, à toi surtout qui sens si vivement. Je ne vaux rien en ce moment. J'ai une indignation qui me dévore et un dégoût qui m'assassine.

Je t'aime, voilà tout ce que je sais. Mes enfants t'en disent autant. Embrasse pour moi ta bonne petite mère.

G. SAND.

CXCIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 6 septembre 1871.

Où es-tu, mon cher vieux troubadour?

Je ne t'écris pas, je suis toute troublée dans le fond de l'âme. Ça passera, j'espère; mais je suis malade du mal de ma nation et de ma race. Je ne peux pas m'isoler dans ma raison et dans mon *irréprochabilité* personnelles. Je sens les grandes attaches relâchées et comme rompues. Il me semble que nous nous en allons tous je ne sais où? As-tu plus de courage que moi? Donne-m'en!

Je t'envoie les minois de nos fillettes. Elles se souviennent de toi et disent qu'il faut t'envoyer leurs portraits. Hélas! ce sont des filles, on les élève avec amour comme des plantes précieuses. Quels hommes rencontreront-elles pour les protéger et continuer notre œuvre? Il me semble qu'il n'y aura plus dans vingt ans que des cafards et des voyous!

Donne-moi de tes nouvelles, parle-moi de ta pauvre maman, de ta famille, de Croisset. Aime-nous toujours comme nous t'aimons.

G. SAND.

CXCIV

A GEORGE SAND

Croisset, mercredi soir, 6 septembre.

Eh bien, chère maître, il me semble qu'on oublie son troubadour? Vous êtes donc bien accablée de besogne!

Comme il y a longtemps que je n'ai vu vos bonnes grosses lignes! Comme il y a longtemps que nous n'avons causé ensemble! Quel dommage que nous vivions si loin l'un de l'autre! J'ai un grand besoin de vous.

Je n'ose plus quitter ma pauvre mère! Quand je suis obligé de m'absenter, Caroline vient me remplacer. Sans cela, j'irais à Nohant. Y resterez-vous indéfiniment? Faut-il attendre jusqu'au milieu de l'hiver pour s'embrasser?

Je voudrais bien vous lire *Saint-Antoine*, qui en est à sa première moitié, puis m'épandre et rugir à vos côtés.

Quelqu'un qui sait que je vous aime et qui vous admire m'a apporté un numéro du *Gaulois*, où se trouvaient des fragments d'un article de vous sur les ouvriers, publié dans le *Temps*. Comme c'est ça! Comme c'est juste et bien dit! Triste! triste! Pauvre France! et on m'accuse d'être sceptique!

Que dites-vous de mademoiselle Papavoine, une pétroleuse, qui a subi au milieu d'une barricade les assauts de dix-huit citoyens! Cela enfonce la fin de l'*Éducation sentimentale* où on se borne à offrir des fleurs.

Mais ce qui dépasse tout maintenant, c'est le parti conservateur qui ne va même plus voter, et qui ne cesse de trembler! Vous n'imaginez pas la venette des Parisiens. « Dans six mois, monsieur, la Commune sera établie partout », est la réponse ou plutôt le gémissement universel.

Je ne crois pas à un cataclysme prochain, parce que rien de ce qui est prévu n'arrive. L'Internationale finira peut-être par triompher, mais pas comme elle l'espère, pas comme on le redoute. Ah! comme je suis las de l'ignoble

ouvrier, de l'inepte bourgeois, du stupide paysan et de l'odieux ecclésiastique!

C'est pourquoi je me perds, tant que je peux, dans l'antiquité. Actuellement, je fais parler tous les dieux, à l'état d'agonie. Le sous-titre de mon bouquin pourra être : *le Comble de l'insanité*. Et la typographie se recule dans mon esprit, de plus en plus. Pourquoi publier? Qui donc s'inquiète de l'art maintenant? Je fais de la littérature pour moi comme un bourgeois tourne des ronds de serviette dans son grenier. Vous me direz qu'il vaudrait mieux être utile. Mais comment l'être! Comment se faire écouter?

Tourgueneff m'a écrit qu'à partir du mois d'octobre il venait se fixer à Paris pour tout l'hiver. Ce sera quelqu'un à qui parler. Car je ne peux plus parler de quoi que ce soit avec qui que ce soit.

Je me suis occupé aujourd'hui de la tombe de mon pauvre Bouilhet; aussi, ce soir, ai-je un redoublement d'amertume.

CXCV

A GEORGE SAND

Croisset, 8 septembre 1871.

Ah! comme elles sont gentilles! Quels amours! Quelles bonnes petites têtes sérieuses et douces! Ma mère en a été tout attendrie et moi aussi. Cela s'appelle une attention délicate, chère maître, et je vous en remercie bien. J'envie Maurice, son existence n'est pas aride comme la mienne.

Nos deux lettres se sont croisées encore une fois. Cela prouve sans doute que nous sentons les mêmes choses en même temps et au même degré.

Pourquoi êtes-vous si triste? L'humanité n'offre rien de nouveau. Son irrémédiable misère m'a empli d'amertume, dès ma jeunesse. Aussi, maintenant, n'ai-je aucune désillusion. Je crois que la foule, le troupeau sera toujours haïssable. Il n'y a d'important qu'un petit groupe d'esprits, toujours les mêmes, et qui se repassent le flambeau. Tant qu'on ne s'inclinera pas devant les mandarins, tant que l'Académie des sciences ne sera pas le remplaçant du pape, la politique tout entière et la société, jusque dans ses racines, ne sera qu'un ramassis de blagues écœurantes. Nous pataugeons dans l'arrière-faux de la Révolution, qui a été un avortement, une chose ratée, un four, « quoi qu'on dise ». Et cela parce qu'elle procédait du moyen âge et du christianisme. L'idée d'égalité (qui est toute la démocratie moderne) est une idée essentiellement chrétienne et qui s'oppose à celle de justice. Regardez comme la grâce, maintenant, prédomine. Le sentiment est tout, le droit rien. On ne s'indigne même plus contre les assassins, et les gens qui ont incendié Paris sont moins punis que le calomniateur de M. Favre.

Pour que la France se relève, il faut qu'elle passe de l'inspiration à la science, qu'elle abandonne toute métaphysique, qu'elle entre dans la critique, c'est-à-dire dans l'examen des choses.

Je suis persuadé que nous semblerons à la postérité extrêmement bêtes. Les mots république et monarchie la feront rire, comme nous rions, nous autres, du réalisme

et du nominalisme. Car je défie qu'on me montre une différence essentielle entre ces deux termes. Une république moderne et une monarchie constitutionnelle sont identiques. N'importe! on se chamaille là-dessus, on crie, on se bat!

Quant au bon peuple, l'instruction « gratuite et obligatoire » l'achèvera. Quand tout le monde pourra lire le *Petit Journal* et le *Figaro*, on ne lira pas autre chose, puisque le bourgeois, le monsieur riche ne lit rien de plus. La presse est une école d'abrutissement, parce qu'elle dispense de penser. Dites cela, vous serez brave, et, si vous le persuadez, vous aurez rendu un fier service.

Le premier remède serait d'en finir avec le suffrage universel, la honte de l'esprit humain. Tel qu'il est constitué, un seul élément prévaut au détriment de tous les autres : le nombre domine l'esprit, l'instruction, la race et même l'argent, qui vaut mieux que le nombre.

Mais une société (qui a toujours besoin d'un bon Dieu, d'un Sauveur) n'est peut-être pas capable de se défendre? Le parti conservateur n'a pas même l'instinct de la brute (car la brute, au moins, sait combattre pour sa tanière et ses vivres). Il sera divisé par les internationaux, les jésuites de l'avenir. Mais ceux du passé, qui n'avaient non plus ni patrie ni justice, n'ont pas réussi, et l'Internationale sombrera, parce qu'elle est dans le faux. Pas d'idées, rien que des convoitises!

Ah! chère bon maître, si vous pouviez haïr! C'est là ce qui vous a manqué : la haine. Malgré vos grands yeux de sphinx, vous avez vu le monde à travers une couleur d'or. Elle venait du soleil de votre cœur; mais tant de ténèbres

ont surgi, que vous voilà maintenant ne reconnaissant plus les choses. Allons donc! criez! tonnez! Prenez votre grande lyre et pincez la corde d'airain : les monstres s'enfuiront. Arrosez-nous avec les gouttes du sang de Thémis blessée.

Pourquoi sentez-vous « les grandes attaches rompues »? Qu'y a-t-il de rompu? Vos attaches sont indestructibles, votre sympathie ne peut aller qu'à l'éternel.

Notre ignorance de l'histoire nous fait calomnier notre temps. On a toujours été comme ça. Quelques années de calme nous ont trompés. Voilà tout. Moi aussi, je croyais à l'adoucissement des mœurs. Il faut rayer cette erreur et ne pas s'estimer plus qu'on ne s'estimait du temps de Périclès ou de Shakespeare, époques atroces où l'on a fait de belles choses. Dites-moi que vous relevez la tête et que vous pensez à votre vieux troubadour qui vous chérit.

CXCVI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant. 8 septembre 1871.

Comme de coutume, nos lettres se sont croisées; tu dois recevoir aujourd'hui les portraits de mes fillettes, pas jolies en ce moment de leur croissance, mais si bien pourvues de beaux yeux qu'elles ne pourront jamais être laides.

Tu vois que je suis écœurée comme toi et indignée, hélas! sans pouvoir haïr ni le genre humain ni notre pauvre cher pays. Mais on sent trop l'impuissance où l'on est de

lui remonter le cœur et l'esprit. On travaille quand même, ne fût-ce que pour faire, comme tu dis, des ronds de serviette, et, tout en servant le public, quant à moi, j'y pense le moins possible. *Le Temps* m'a rendu le service de me faire fouiller dans ma corbeille aux épluchures. J'y trouve les prophéties que la conscience de chacun de nous lui a inspirées, et ces petits retours sur le passé devraient nous donner courage ; mais il n'en est point ainsi. Les leçons de l'expérience ne servent que quand il est trop tard.

Je crois que, sans subvention, l'Odéon ne sera pas en état de bien monter une pièce littéraire comme celle d'*Aïssé*, et qu'il ne faut pas la compromettre avec des massacres. Il faut attendre et voir venir. Quant à la société Berton, je n'ai pas de ses nouvelles ; elle court la province, et ceux qui la composent ne seront pas repris par Chilly, qui est furieux contre eux.

L'Odéon a laissé partir Reynard, un artiste de premier ordre, que Montigny a eu l'esprit d'engager. Il ne reste vraiment à l'Odéon personne que je sache. Pourquoi ne songes-tu pas au Théâtre-Français?

Où est la princesse Mathilde? A Enghien ou à Paris, ou en Angleterre? Je t'envoie un mot que tu mettras dans la première lettre que tu auras à lui écrire.

Je ne peux pas aller te voir, cher vieux, et pourtant j'avais bien mérité une de ces heureuses vacances ; mais je ne peux pas quitter le *home*, pour toute sorte de raisons trop longues à dire, et de nul intérêt, mais inflexibles. Je ne sais même pas si j'irai à Paris cet hiver. Me voilà si vieille ! Je me figure que je ne peux qu'ennuyer les autres et qu'on ne peut me tolérer que chez moi. Il faudra abso-

lument, puisque tu comptes y aller cet hiver, que tu viennes me voir ici avec Tourgueneff; prépare-le à cet enlèvement. Je t'embrasse comme je t'aime, et mon monde aussi.

G. SAND.

CXCVII

A GUSTAVE FLAUBERT[1]

14 septembre 1871, Nohant.

Et quoi, tu veux que je cesse d'aimer? Tu veux que je dise que je me suis trompé toute ma vie, que l'humanité est méprisable, haïssable, qu'elle a toujours été, qu'elle sera toujours ainsi? Et tu me reproches ma douleur comme une faiblesse, comme le puéril regret d'une illusion perdue? Tu affirmes que le peuple a toujours été féroce, le prêtre toujours hypocrite, le bourgeois toujours lâche, le soldat toujours brigand, le paysan toujours stupide? Tu dis que tu savais tout cela dès ta jeunesse et tu te réjouis de n'en avoir jamais douté parce que l'âge mûr ne t'a apporté aucune déception; tu n'as donc pas été jeune? Ah! nous différons bien, car je n'ai pas cessé de l'être si c'est être jeune que d'aimer toujours.

Comment veux-tu donc que je fasse pour m'isoler de mes semblables, de mes compatriotes, de ma race, de la grande famille au sein de laquelle ma famille privée n'est

1. Paru dans *le Temps*, 3 octobre 1871, sous le titre : *Réponse à un ami*, et publié dans *Impressions et Souvenirs*, p. 53.

qu'un épi dans le champ terrestre? Et si cet épi pouvait mûrir en lieu sûr, si on pouvait, comme tu dis, vivre pour quelques privilégiés et s'abstraire de tous les autres!

Mais c'est impossible et ta ferme raison s'accommode de la plus irréalisable des utopies. Dans quel Eden, dans quel fantastique Eldorado cacheras-tu ta famille, ton petit groupe d'amis, ton bonheur intime, pour que les déchirements de l'état social et les désastres de la patrie ne les atteignent pas? Si tu veux être heureux par quelques-uns, il faut que ces quelques-uns, les favoris de ton cœur, soient heureux par eux-mêmes. Peuvent-ils l'être? Peux-tu leur assurer la moindre sécurité?

Me trouveras-tu un refuge dans la vieillesse qui rapproche de la mort? Et que m'importe à présent la mort ou la vie pour moi-même? Je suppose qu'on meure tout entier ou que l'amour ne nous suive pas dans l'autre vie, est-ce que, jusqu'au dernier souffle, on n'est pas tourmenté du désir, du besoin impérieux d'assurer à ceux qu'on laisse toute la somme du bonheur possible? Est-ce qu'on peut s'endormir paisiblement quand on sent la terre ébranlée prête à engloutir tous ceux pour qui on a vécu? Vivre encore heureux, en famille, en dépit de tout, est sans doute un grand bien relatif, la seule consolation qu'on puisse et qu'on veuille goûter. Mais même en supposant que le mal extérieur ne pénètre pas dans nos maisons, ce qui n'est point possible, tu le sais bien, je ne saurais admettre qu'on puisse prendre son parti de ce qui fait le malheur public.

Tout cela était prévu... Oui, certes, je l'avais prévu aussi bien que qui que ce soit! je voyais monter l'orage,

j'assistais, comme tous ceux qui ne vivent pas sans réflexions, aux approches sensibles du cataclysme. Est-ce une consolation de voir se tordre dans la souffrance le malade dont on connaît à fond la maladie? Quand le tonnerre nous foudroie sommes-nous calmes pour l'avoir entendu longtemps gronder auparavant.

Non, non, on ne s'isole pas, on ne rompt pas les liens du sang, on ne maudit pas, on ne méprise pas son espèce. L'humanité n'est pas un vain mot. Notre vie est faite d'amour et ne plus aimer c'est ne plus vivre.

Le peuple, dis-tu! Le peuple c'est toi et moi, nous nous en défendrions en vain. Il n'y a pas deux races, la distinction des classes n'établit plus que des inégalités relatives et la plupart du temps illusoires. Je ne sais si tu as des aïeux très avant dans la bourgeoisie, moi j'ai mes racines maternelles directes dans le peuple et je les sens toujours vivantes au fond de mon être. Nous les avons tous, que l'origine soit plus ou moins effacée; les premiers hommes ont été chasseurs et pasteurs, puis laboureurs et soldats. Le brigandage couronné de succès a donné naissance aux premières distinctions sociales. Il n'y a peut-être pas un titre qui n'ait été ramassé daus le sang des hommes. Il nous faut bien subir nos ancêtres quand nous en avons, mais ces premiers trophées de haine et de violence sont-ils une gloire dont un esprit tant soit peu philosophique trouve matière à se prévaloir? *Le peuple toujours* féroce, dis-tu, moi je dis : La noblesse toujours sauvage!

Et il est certain qu'avec le paysan, elle est la classe la plus rétive au progrès, la moins civilisée par conséquent. Les penseurs devraient s'applaudir de ne point en être;

mais si nous sommes bourgeois, si nous sommes issus du serf et du corvéable à merci, pouvons-nous nous courber avec amour et respect devant les fils des oppresseurs de nos pères! Quiconque renie le peuple s'avilit et donne au monde le honteux spectacle de l'apostasie. Bourgeoisie, si nous voulons nous relever et redevenir une classe, nous n'avons qu'une chose à faire, nous proclamer peuple et lutter jusqu'à la mort contre ceux qui se prétendent nos supérieurs de droit divin. Pour avoir manqué à la dignité de notre mandat révolutionnaire, pour avoir singé la noblesse, pour avoir usurpé ses insignes, pour nous être emparé de ses joujoux, pour avoir été honteusement ridicules et lâches, nous ne comptons plus, nous ne sommes plus rien : le peuple, qui ne devrait faire qu'un avec nous, nous renie, nous abandonne et cherche à nous opprimer.

Le peuple féroce? Non, il n'est pas bête non plus, sa maladie actuelle est d'être ignorant et sot. Ce n'est pas le peuple de Paris qui a massacré les prisonniers, détruit les monuments et cherché à incendier la ville. Le peuple de Paris c'est tout ce qui est resté dans Paris après le siège, puisque quiconque avait la moindre aisance s'est empressé d'aller respirer l'air de la province et embrasser la famille absente après les souffrances physiques et morales du blocus. Ce qui est resté à Paris, c'est le marchand et l'ouvrier, ces deux agents du travail et de l'échange sans lesquels Paris n'existerait plus. Voilà ce qui constitue positivement le peuple de Paris; c'est une et même famille dont les malentendus de la politique ne peuvent rendre la parenté et la solidarité. Il est reconnu maintenant que les oppresseurs de cette tourmente étaient en minorité. Donc

le peuple de Paris n'était pas disposé à la fureur puisque la majorité n'a donné que des signes de faiblesse et de crainte. Le mouvement a été organisé par des hommes déjà inscrits dans les rangs de la bourgeoisie et n'appartenant plus aux habitudes et aux nécessités du prolétariat. Ces hommes ont été mus par la haine, l'ambition déçue, le patriotisme mal entendu, le fanatisme sans idéal, la niaiserie du sentiment ou la méchanceté naturelle — il y a eu de tout cela, chez-eux — et même certains points d'honneur de doctrine qui n'ont pas voulu reculer devant le danger. Ils ne s'appuyaient certainement pas sur la classe moyenne qui tremblait, fuyait ou se cachait. Ils ont été forcés de mettre en mouvement le vrai prolétaire, celui qui n'a rien à perdre. Eh bien, ce prolétaire même leur a échappé en grande partie, divisé qu'il était en nuances très diverses, les unes voulant le désordre pour en profiter, les autres redoutant les conséquences de leur entraînement, la plupart ne raisonnant plus, parce que le mal était devenu extrême et que l'absence de travail les a forcés de marcher au combat pour trente sous par jour.

Pourquoi voudrais-tu que ce prolétariat enfermé dans Paris, et qui a compté au plus quatre-vingt-mille soldats de la faim et du désespoir, représentât le peuple de France? Il ne représente même pas le peuple de Paris, à moins que tu ne veuilles maintenir la distinction que je repousse entre le producteur et le trafiquant.

Mais je veux te suivre et te demander sur quoi repose cette distinction? Est-ce sur le plus ou moins d'éducation? La limite est insaisissable si tu vois au plus haut de la bourgeoisie des lettrés et des savants, si tu vois au plus

bas du prolétariat des sauvages et des brutes, tu n'en as pas moins la foule des intermédiaires qui te présentera, ici des prolétaires intelligents et sages, là des bourgeois qui ne sont ni sages ni intelligents. Le grand nombre des citoyens civilisés date d'hier et beaucoup de ceux qui savent lire et écrire ont encore père et mère qui peuvent à peine signer leur nom.

Ce serait donc uniquement le plus ou moins de ressources acquises qui classerait les hommes en deux camps distincts? On se demande alors où commence le peuple et où il finit, car chaque jour l'aisance se déplace, la ruine abaisse l'un, la fortune élève l'autre; les rôles changent, celui qui était bourgeois ce matin va redevenir prolétaire ce soir, et le prolétaire de tantôt pourra passer bourgeois dans la journée s'il trouve une bourse ou s'il hérite d'un oncle.

Tu vois bien que ces dénominations sont devenues oiseuses et que le travail de classement, quelque méthode qu'on voulût y porter, serait inextricable.

Les hommes ne sont au-dessus ou au-dessous les uns des autres que par le plus ou moins de raison et de moralité. L'instruction qui ne développe que l'égoïste sensualité ne vaut pas l'ignorance du prolétaire honnête par instinct ou par habitude. Cette instruction obligatoire que nous voulons tous par respect pour le droit humain n'est cependant pas une panacée dont il faille s'exagérer les miracles. Les mauvaises natures n'y trouveront que des moyens plus ingénieux et plus dissimulés pour faire le mal. Elle sera, comme toutes les choses dont l'homme use et abuse, le venin et l'antidote. Trouver un remède infaillible à nos maux est illusoire. Il faut que nous cherchions tous

au jour le jour tous les moyens immédiatement possibles, il ne faut plus songer à autre chose dans la pratique de la vie qu'à l'amélioration des mœurs et à la réconciliation des intérêts. La France agonise, cela est certain, nous sommes tous malades, tous corrompus, tous ignorants, tous découragés : dire que cela était *écrit*, qu'il doit en être ainsi, que cela a toujours été et sera toujours, c'est recommencer la fable du pédagogue et de l'enfant qui se noie. Autant dire tout de suite : Cela m'est égal; mais si tu ajoutes : Cela ne me regarde pas, tu te trompes. Le déluge vient et la mort nous gagne. Tu auras beau être prudent et reculer, ton asile sera envahi à son tour et en périssant avec la civilisation humaine, tu ne seras pas plus philosophe pour n'avoir pas aimé, que ceux qui se sont jetés à la nage pour sauver quelques débris de l'humanité. Ils n'en valent pas la peine ces débris; soit! Ils n'en périront pas moins, c'est possible; nous périrons avec eux, cela est certain, mais nous mourrons tout vivants et tout chauds. Je préfère cela à un hivernage dans les glaces, à une mort anticipée. Et d'ailleurs, moi, je ne pourrais pas faire autrement. L'amour ne se raisonne pas. Si je te demandais pourquoi tu as la passion de l'étude, tu ne me l'expliquerais pas mieux que ceux qui ont la passion de l'oisiveté n'expliquent leur paresse.

Tu me crois donc ébranlé, que tu me prêches le détachement? Tu me dis que tu as lu dans les journaux des fragments de moi qui indiquent un revirement d'idées, et ces journaux qui me citent avec bienveillance s'efforcent de me croire éclairé d'une lueur nouvelle, tandis que d'autres qui ne me citent pas croient peut-être que je déserte la cause de

l'avenir. Que les politiques pensent et disent ce qu'ils veulent. Laissons-les à leurs appréciations critiques. Je n'ai pas à réclamer, je n'ai pas à répondre, le public a d'autres intérêts à discuter que ceux de ma personnalité. Je tiens une plume, j'ai une place honorable de libre discussion dans un grand journal, c'est à moi, si j'ai été mal interprété, de m'expliquer mieux quand l'occasion se présente. Je la saisis le moins possible, cette occasion de parler de moi, en tant qu'individu isolé; mais si toi, tu me juges converti à de fausses notions, je dois dire à toi et aux autres qui s'intéressent à moi : Lisez-moi en entier, et ne me jugez pas sur des fragments détachés : l'esprit indépendant des exigences de parti voit nécessairement le pour et le contre et l'écrivain sincère dit l'un et l'autre sans se préoccuper du blâme ou de l'approbation des lecteurs intéressés. Mais tout être qui n'est pas fou se rattache à une synthèse et je ne crois pas avoir rompu avec la mienne. La raison et le sentiment sont toujours d'accord en moi pour me faire repousser tout ce qui veut me ramener à l'enfance, en politique, en religion, en philosophie, en art. Mon sentiment et ma raison combattent plus que jamais l'idée des distinctions fictives, l'inégalité des conditions imposés comme un droit acquis aux uns, comme une déchéance méritée aux autres. Plus que jamais je sens le besoin d'élever ce qui est bas et de relever ce qui est tombé. Jusqu'à ce que mon cœur s'épuise, il sera ouvert à la pitié, il prendra le parti du faible, il réhabilitera le calomnié. Si c'est aujourd'hui le peuple qui est sous les pieds, je lui tendrai la main, si c'est l'oppresseur et le bourreau, je lui dirai qu'il est lâche et odieux. Que m'importe tels ou tels

groupes d'hommes, tels noms propres devenus drapeaux, telles personnalités devenues réclames? Je ne connais que des sages ou des fous, des innocents ou des coupables. Je n'ai pas à me demander où sont mes amis ou mes ennemis. Ils sont où la tourmente les a jetés. Ceux qui ont mérité que je les aime et qui ne voient pas par mes yeux ne me sont pas moins chers. Le blâme irréfléchi de ceux qui me quittent ne me les fait pas considérer comme ennemis. Toute amitié injustement retirée reste intacte dans le cœur qui n'a pas mérité l'outrage. Ce cœur-là est au-dessus de l'amour-propre, il sait attendre le réveil de la justice et de l'affection.

Tel est le rôle droit et facile d'une conscience qui n'est engagée par aucun intérêt personnel dans des intérêts de parti. Ceux qui ne peuvent en dire autant d'eux-mêmes auront certes du succès dans leur milieu, s'ils ont le talent d'éviter tout ce qui peut lui déplaire, et plus ils auront ce talent plus ils trouveront les moyens de satisfaire leurs passions. Mais ne les appelez point dans l'histoire en témoignage de la vérité absolue. Du moment qu'ils font métier de leur opinion, leur opinion est sans valeur.

Je sais des âmes douces, généreuses et timorées qui, en ce moment terrible de notre histoire, se reprochent d'avoir aimé et servi la cause du faible. Elles ne voient qu'un point dans l'espace, elles croient que le peuple qu'elles ont aimé et servi n'existe plus, parce qu'à sa place une horde de bandits suivie d'une petite armée d'hommes égarés, s'est emparée momentanément du théâtre de la lutte.

Ces bonnes âmes ont un effort à faire pour se dire que

ce qu'il y avait de bon dans le pauvre et d'intéressant dan le déshérité existe toujours, seulement il n'est plus là, et le bouleversement politique l'a écarté de la scène. Quand de pareils drames se jouent, ceux qui s'y jettent de gaieté de cœur sont les vaniteux ou les cupides de la famille, ceux qui s'y laissent traîner sont les idiots. Qu'il y ait des cupides, des idiots et des vaniteux par milliers en France, nul n'en doute; mais il y en a tout autant et peut-être beaucoup plus dans les autres États. Qu'une occasion se présente semblable aux occasions trop fréquentes qui mettent nos mauvaises passions en jeu, et vous verrez si les autres nations valent mieux que nous. Attendez à l'œuvre la race germanique dont nous admirons les aptitudes disciplinaires, cette race dont les armées viennent de nous montrer les appétits brutaux dans toute leur naïveté barbare, et vous verrez ce que sera son déchaînement! Le peuple de Paris vous paraîtra sobre et vertueux en comparaison.

Cela ne doit pas être ce qu'on appelle une fiche de consolation, nous aurons à plaindre la nation allemande de ses victoires autant que nous de nos défaites, car c'est pour elle le premier acte de sa dissolution morale. Le drame de son abaissement est commencé et, comme elle y travaille de ses propres mains, il ira très vite. Toutes ces grandes organisations matérielles où le droit, la justice et le respect de l'humanité sont méconnus, sont des colosses d'argile, nous sommes payés pour le savoir. Eh bien, l'abaissement moral de l'Allemagne n'est pas le salut futur de la France, et si nous sommes appelés à lui rendre le mal qu'elle nous a fait, son écrasement ne nous

rendra pas la vie. Ce n'est pas dans le sang que les races se retrempent et se rajeunissent. Des effluves de vie peuvent sortir encore du cadavre de la France, celui de l'Allemagne sera le foyer de pestilence de l'Europe. Une nation qui a perdu l'idéal ne se survit pas à elle-même. Sa mort ne féconde rien et ceux qui respirent ses fétides émanations sont frappés du mal qui l'a tuée. Pauvre Allemagne! la coupe de la colère de l'Éternel est versée sur toi tout autant que sur nous, et pendant que tu te réjouis et t'enivres, l'esprit philosophique pleure sur toi et prépare ton épitaphe. Ce blessé pâle et sanglant qui s'appelle la France tient toujours dans ses mains crispées un pan du manteau étoilé de l'avenir, et toi, tu te drapes dans un drapeau souillé qui sera ton suaire. Les grandeurs passées n'ont plus de place à prendre dans l'histoire des hommes. C'en est fait des rois qui exploitent les peuples, c'en est fait des peuples exploités qui ont consenti à leur propre abaissement.

Voilà pourquoi nous sommes si malades et pourquoi mon âme est brisée.

Mais ce n'est pas en méprisant notre misère que j'en contemple l'étendue. Je ne veux pas croire que cette sainte patrie, que cette race chérie dont je sens vibrer en moi toutes les cordes, harmonieuses et discordantes, dont j'aime les qualités et les défauts quand même, dont je consens à accepter toutes les responsabilités bonnes ou mauvaises plutôt que de m'en dégager par le dédain, non, je ne veux pas croire que mon pays et ma race soient frappés à mort. Je le sens à ma souffrance, à mon deuil, à mes heures mêmes de pur abattement, j'aime, donc je vis; aimons et vivons

Français, aimons-nous, mon Dieu, mon Dieu! Aimons-nous, ou nous sommes perdus. Tuons, renions, anéantissons la politique, puisqu'elle nous divise et nous arme les uns contre les autres; ne demandons à personne ce qu'il était et ce qu'il voulait hier. Hier tout le monde s'est trompé, sachons ce que nous voulons aujourd'hui. Si ce n'est pas la liberté pour tous et la fraternité envers tous, ne cherchons pas à résoudre le problème de l'humanité, nous ne sommes pas dignes de le définir, nous ne sommes pas capables de le comprendre. L'égalité est une chose qui ne s'impose pas, c'est une libre plante qui ne croît que sur les terrains fertiles, dans l'air salubre. Elle ne pousse pas de racines sur les barricades, nous le savons maintenant! Elle y est immédiatement foulée aux pieds du vainqueur quel qu'il soit. Ayons le désir de l'établir dans nos mœurs, la volonté de la consacrer dans nos idées. Donnons-lui pour point de départ la charité patriotique. l'amour! C'est être fou de croire qu'on sort d'un combat avec le respect du droit humain. Toute guerre civile a enfanté et enfantera le forfait...

Malheureuse *Internationale*, est-il vrai que tu croies à ce mensonge de la force primant le droit? Si tu es aussi nombreuse, aussi puissante qu'on se l'imagine, est-il possible que tu professes la destruction et la haine comme un devoir? Non, ta puissance est un fantôme de la mort. Un grand nombre d'hommes de toutes les nations ne sauraient délibérer et agir en vertu d'un principe d'iniquité. Si tu es la partie féroce du peuple européen, quelque chose comme les anabaptistes de Munster, comme eux tu te détruiras de tes propres mains. Si, au contraire, tu es

une grande et légitime association fraternelle, ton devoir est d'éclairer tes adeptes et de renier ceux qui avilissent et compromettent ton principe. Je veux croire encore que tu comptes dans ton sein des hommes laborieux et humains en grand nombre, et que ceux-là souffrent et rougissent de voir les bandits se parer de ton nom. En ce cas, ton silence est inepte et lâche. N'as-tu pas un seul membre capable de protester contre les ignobles attentats, contre les principes idiots, contre la démence furieuse? Tes élus, tes administrateurs, tes inspirateurs sont-ils tous des brigands et des crétins? Non! c'est impossible; il n'y a pas de groupes, il n'y a pas de club, il n'y a pas de carrefours où une voix de vérité ne puisse se faire entendre. Parle donc, justifie-toi; proclame ton évangile. Dissous-toi pour te reconstituer si la discorde est dans ton sein. Jette un appel à l'avenir si tu n'es pas une antique invasion des Barbares. Dis à ceux qui aiment toujours le peuple ce qu'ils doivent faire pour lui, et si tu n'as rien à dire, si tu ne peux faire entendre une parole de vie, si l'iniquité de tes mystères est scellée par la peur, renonce aux nobles sympathies, nourris-toi du mépris des âmes honnêtes, et débats-toi entre l'argousin et le gendarme.

La France entière l'a attendu ce mot de ta destinée qui eût pu être le mot de la sienne. Elle l'a attendu en vain. Moi aussi, naïf, j'attendais. Tout en blâmant les moyens, je ne voulais pas préjuger le but. Il y en a toujours eu un dans les révolutions et celles qui échouent ne sont pas toujours les moins fondées. Un fanatisme patriote a semblé être le premier sentiment de cette lutte. Ces enfants perdus de l'armée démocratique allaient peut-être

souscrire à une paix inévitable qu'ils jugeaient honteuse : Paris avait juré de s'ensevelir sous ses ruines.

Le peuple démocrate allait forcer le peuple bourgeois à tenir parole. Il s'emparait des canons, il allait les tourner contre les Prussiens, c'était insensé mais c'était grand... Point. Le premier acte de la Commune est d'adhérer à la paix, et dans tout le cours de sa gestion elle n'a pas une injure, pas une menace pour l'ennemi, elle conçoit et commet l'insigne lâcheté de renverser sous ses yeux la colonne qui rappelle ses défaites et nos victoires. C'est au pouvoir émanant du suffrage universel qu'elle en veut, et cependant elle invoque ce suffrage à Paris pour se constituer. Il est vrai qu'il lui fait défaut ; elle passe par-dessus l'apparence de légalité qu'elle a voulu se donner et fonctionne de par la force brutale, sans invoquer d'autre droit que celui de la haine et du mépris de tout ce qui n'est pas elle. Elle proclame *la science sociale positive* dont elle se dit dépositaire unique, mais dont elle ne laisse pas échapper un mot dans ses délibérations et dans ses décrets. Elle déclare qu'elle vient délivrer l'homme de ses entraves et de ses préjugés, et, tout aussitôt, elle exerce un pouvoir sans contrôle et menace de mort quiconque n'est pas convaincu de son infaillibilité. En même temps qu'elle prétend reprendre la tradition des Jacobins, elle usurpe la papauté sociale et s'arroge la dictature. Quelle république est-ce là ? Je n'y vois rien de vital, rien de rationnel, rien de constitué, rien de constituable. C'est une orgie de prétendus rénovateurs qui n'ont pas une idée, pas un principe, pas la moindre organisation sérieuse, pas la moindre solidarité avec la nation, pas la moindre

ouverture vers l'avenir. Ignorance, cynisme et brutalité, voilà tout ce qui émane de cette prétendue révolution sociale. Déchaînement des instincts les plus bas, impuissance des ambitions sans pudeur, scandale des usurpations sans vergogne; voilà le spectacle auquel nous venons d'assister. Aussi cette Commune a inspiré le plus mortel dégoût aux hommes politiques les plus ardents, les plus dévoués à la démocratie. Après d'inutiles essais, ils ont compris qu'il n'y avait pas de conciliation possible là où il n'y avait pas de principes; ils se sont retirés d'elle avec consternation, avec douleur, et, le lendemain, la Commune les déclarait traîtres et décrétait leur arrestation. Elle les eût fusillés s'ils fussent restés entre ses mains.

Et toi, ami, tu veux que je voie ces choses avec une stoïque indifférence? tu veux que je dise : l'homme est ainsi fait; le crime est son expression, l'infamie est sa nature?

Non, cent fois non. L'humanité est indignée en moi et avec moi. Cette indignation qui est une des formes les plus passionnées de l'amour, il ne faut ni la dissimuler ni essayer de l'oublier. Nous avons à faire les immenses efforts de la fraternité pour réparer les ravages de la haine. Il faut conjurer le fléau, écraser l'infamie sous le mépris et inaugurer par la foi la résurrection de la patrie.

GEORGE SAND.

CXCVIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 16 septembre 1871.

Cher vieux,

Je te répondais avant-hier et ma lettre a pris de telles proportions que je l'ai envoyée comme feuilleton au *Temps* pour la prochaine quinzaine; car j'ai promis de leur donner deux feuilletons par mois. — Cette lettre *à un ami* ne te désigne pas même par une initiale; car je ne veux pas plaider contre toi en public. Je t'y dis mes raisons de *souffrir* et de *vouloir* encore. Je te l'enverrai et ce sera encore causer avec toi. Tu verras que mon chagrin fait partie de moi et qu'il ne dépend pas de moi de croire que le progrès est un rêve. Sans cet espoir, personne n'est bon à rien. Les *mandarins* n'ont pas besoin de savoir, et l'instruction même de quelques-uns n'a plus de raison d'être sans un espoir d'influence sur les masses; les philosophes n'ont qu'à se taire et ces grands esprits auxquels le besoin de ton âme se rattache, Shakespeare, Molière, Voltaire, etc., n'ont que faire d'exister et de se manifester.

Laisse-moi souffrir, va! ça vaut mieux que de voir l'*injustice avec un visage serein*, comme dit Shakespeare. Quand j'aurai épuisé ma coupe d'amertume je me relèverai. Je suis femme, j'ai des tendresses, des pitiés et des colères. Je ne serai jamais ni un sage ni un savant.

J'ai reçu un aimable petit mot de la princesse Mathilde. Elle est donc refixée à Paris? a-t-elle de quoi vivre du fait

de M. Demidoff, son défunt et je crois indigne époux? En somme c'est brave et bon de sa part de revenir près de ses amis, au risque de nouveaux bouleversements.

Je suis contente que ces petites mines d'enfants t'aient fait plaisir. Tu es si bon, j'en étais sûre. Je t'embrasse bien fort. Tu as beau être mandarin, je ne te trouve pas Chinois du tout, et je t'aime à plein cœur.

Je travaille comme un forçat.

G. SAND.

CXCIX

A GEORGE SAND

Chère maître,

J'ai reçu votre feuilleton hier, et j'y répondrais longuement si je n'étais au milieu des préparatifs de mon départ pour Paris. Je vais tâcher d'en finir avec *Aïssé*.

Le milieu de votre lettre m'a fait *verser un pleur*, sans me convertir, bien entendu. J'ai été ému, voilà tout, mais non persuadé.

Je cherche chez vous un mot que je ne trouve nulle part : justice, et tout notre mal vient d'oublier absolument cette première notion de la morale, et qui, selon moi, compose toute la morale. La grâce, l'humanitarisme, le sentiment, l'idéal, nous ont joué d'assez vilains tours pour qu'on essaye du droit et de la science.

Si la France ne passe pas, d'ici à peu de temps, à l'état critique, je la crois irrévocablement perdue. L'instruction

gratuite et obligatoire n'y fera rien qu'augmenter le nombre des imbéciles. Renan a dit cela supérieurement dans la préface de ses *Questions contemporaines*. Ce qu'il nous faut avant tout, c'est une aristocratie naturelle, c'est-à-dire légitime. On ne peut rien faire sans tête, et le suffrage universel tel qu'il existe est plus stupide que le droit divin. Vous en verrez de belles si on le laisse vivre! La masse, le nombre, est toujours idiot. Je n'ai pas beaucoup de convictions, mais j'ai celle-là fortement. Cependant il faut respecter la masse, si inepte qu'elle soit, parce qu'elle contient des germes d'une fécondité incalculable. Donnez-lui la liberté, mais non le pouvoir.

Je ne crois pas plus que vous aux distinctions des classes. Les castes sont de l'archéologie. Mais je crois que les pauvres haïssent les riches et que les riches ont peur des pauvres. Cela sera éternellement. Prêcher l'amour aux uns comme aux autres est inutile. Le plus pressé est d'instruire les riches, qui, en somme, sont les plus forts. Éclairez le bourgeois d'abord, car il ne sait rien, absolument rien. Tout le rêve de la démocratie est d'élever le prolétaire au niveau de bêtise du bourgeois. Le rêve est en partie accompli. Il lit les mêmes journaux et a les mêmes passions.

Les trois degrés de l'instruction ont donné leurs preuves depuis un an : 1° l'instruction supérieure a fait vaincre la Prusse; 2° l'instruction secondaire, bourgeoise, a produit les hommes du 4 septembre; 3° l'instruction primaire nous a donné la Commune. Son ministre de l'instruction publique était le grand Vallès, qui se vantait de mépriser Homère!

Dans trois ans, tous les Français peuvent savoir lire. Croyez-vous que nous en serons plus avancés? Imaginez au contraire que dans chaque commune, il y ait *un* bourgeois, un seul ayant lu Bastiat, et que ce bourgeois-là soit respecté, les choses changeraient.

Cependant je ne suis pas découragé comme vous, et le gouvernement actuel me plaît, parce qu'il n'a aucun principe, aucune métaphysique, aucune blague. Je m'exprime très mal. Vous méritez pourtant une autre réponse, mais je suis fort pressé.

J'apprends aujourd'hui que la masse des Parisiens regrette Badinguet. Un plébiscite se prononcerait pour lui, je n'en doute pas, tant le suffrage universel est une belle chose.

CC

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 10 octobre 1871.

Je réponds à ton *post-scriptum*, si j'avais répondu à *Flaubert* je n'aurais pas... *répondu*, sachant bien que le cœur n'est pas toujours d'accord chez toi avec l'esprit, désaccord où nous sommes tous, du reste, forcés de tomber à chaque instant. J'ai répondu à un fragment de lettre d'un ami quelconque que personne ne connaît, ne peut reconnaître, puisque je m'adresse à une portion de ton raisonnement qui n'est pas toi entier.

Tu es un troubadour quand même et si j'avais à t'écrire

en public le personnage serait ce qu'il doit être. Mais nos vraies discussions doivent rester entre nous, comme des caresses entre amants, et plus douces, puisque l'amitié a ses mystères aussi sans les orages de la personnalité.

Cette lettre-ci que tu m'écris en courant, est pleine de vérités bien dites contre lesquelles je ne proteste pas. Mais il faudrait trouver le lien et l'accord entre tes vérités de raison et mes vérités de sentiment. La France n'est hélas, ni avec toi, ni avec moi ; elle est avec l'aveuglement, l'ignorance et la bêtise. Oh, cela je ne le nie pas, c'est de cela justement que je me désole.

Est-ce que c'est un temps pour faire jouer *Aïssé*? C'est, m'as-tu dit, une chose distinguée, délicate comme tout ce qu'*il* faisait et on me dit que le public des théâtres est plus *épais* qu'il n'a jamais été. Tu ferais bien de *voir* jouer deux ou trois pièces quelconques pour apprécier l'état de littérature du Parisien. La province donnera moins que par le passé. Les petites fortunes sont trop entamées pour se permettre les voyages fréquents à Paris.

Si Paris offrait, comme dans ma jeunesse, un noyau intelligent et influent, une bonne pièce n'aurait peut-être pas cent représentations, mais une mauvaise n'en aurait pas trois cents. Mais ce noyau est devenu imperceptible et son influence est noyée. Qui donc remplira les théâtres? Le boutiquier de Paris sans guide et sans bonne critique? — Enfin, tu n'es pas le maître dans la question d'*Aïssé*. Il y a un héritier qui s'impatiente probablement. — On m'écrit que Chilly est très gravement malade et que Pierre Berton est réengagé.

Tu dois être très occupé, je ne veux pas t'écrire longuement.

Je t'embrasse tendrement, mes enfants t'aiment et se rappellent à toi.

G. SAND.

CCI

A GEORGE SAND

Jamais de la vie, chère bon maître, vous n'avez donné une pareille preuve de votre inconcevable candeur! Comment, sérieusement, vous croyez m'avoir offensé! La première page ressemble presque à des excuses! Ça m'a fait bien rire! vous pouvez, d'ailleurs, tout me dire, moi! tout! Vos coups me seront caresses.

Donc recausons! Je rabâche en insistant de nouveau sur la justice! Voyez comme on est arrivé à la nier partout? Est-ce que la critique moderne n'a pas abandonné l'art pour l'histoire? La valeur intrinsèque d'un livre n'est rien dans l'école Sainte-Beuve, Taine. On y prend tout en considération, sauf le talent. De là, dans les petits journaux, l'abus de la personnalité, les biographies, les diatribes. Conclusion : irrespect du public.

Au théâtre, même histoire. On ne s'inquiète pas de la pièce, mais de l'idée à prêcher. Notre ami Dumas rêve la gloire de Lacordaire, ou plutôt de Ravignan! Empêcher de retrousser les cotillons est devenu, chez lui, une idée fixe. Faut-il que nous soyons encore peu avancés puisque *toute*

la morale consiste pour les femmes à se priver d'adultère et pour les hommes à s'abstenir de vol! Bref, la première injustice est pratiquée par la littérature qui n'a souci de l'esthétique, laquelle n'est qu'une justice supérieure. Les romantiques auront de beaux comptes à rendre, avec leur sentimentalité immorale. Rappelez-vous une pièce de Victor Hugo, dans la *Légende des siècles*, où un sultan est sauvé parce qu'il a eu pitié d'un cochon; c'est toujours l'histoire du bon larron, béni parce qu'il s'est repenti! Se repentir est bien, mais ne pas faire de mal est mieux. L'école des réhabilitations nous a amenés à ne voir aucune différence entre un coquin et un honnête homme. Je me suis, une fois, emporté devant témoins, contre Sainte-Beuve, en le priant d'avoir autant d'indulgence pour Balzac qu'il en avait pour Jules Lecomte. Il m'a répondu en me traitant de ganache! Voilà où mène *la largeur*.

On a tellement perdu tout sentiment de la proportion que le conseil de guerre de Versailles traite plus durement Pipe-en-Bois que M. Courbet, Maroteau est condamné à mort comme Rossel! C'est du vertige! Ces messieurs, du reste, m'intéressent fort peu. Je trouve qu'on aurait dû condamner aux galères toute la Commune et forcer ces sanglants imbéciles à déblayer les ruines de Paris, la chaîne au cou, en simples forçats. Mais cela aurait blessé l'*humanité*. On est tendre pour les chiens enragés et point pour ceux qu'ils ont mordus.

Cela ne changera pas tant que le suffrage universel sera ce qu'il est. Tout homme (selon moi), si infime qu'il soit, a droit à *une* voix, la sienne, mais n'est pas l'égal de son voisin, lequel peut le valoir cent fois. Dans une entre-

prise industrielle (Société anonyme), chaque actionnaire vote en raison de son apport. Il en devrait être ainsi dans le gouvernement d'une nation. Je vaux bien vingt électeurs de Croisset. L'argent, l'esprit et la race même doivent être comptés, bref toutes les forces. Or, jusqu'à présent je n'en vois qu'une : le nombre! Ah! chère maître, vous qui avez tant d'autorité, vous devriez bien attacher le grelot! On lit beaucoup vos articles du *Temps* qui ont un grand succès, et qui sait? Vous rendriez peut-être à la France un immense service?

Aïssé m'occupe énormément, ou plutôt m'agace. Je n'ai pas vu Chilly, j'ai donc affaire à Duquesnel. On me retire positivement le vieux Berton et on me propose son fils. Il est fort gentil, mais il n'a rien du type conçu par l'auteur. Les Français ne demanderaient peut-être pas mieux que de prendre *Aïssé*! Je suis fort perplexe, et il va falloir que je me décide. Quant à attendre qu'un vent littéraire se lève, comme il ne se lèvera pas, moi vivant, il vaut mieux risquer la chose tout de suite.

Ces affaires théâtrales me dérangent beaucoup, car j'étais bien en train. Depuis un mois, j'étais même dans une exaltation qui frisait la démence!

J'ai rencontré l'inéluctable Harrisse, homme qui connaît tout le monde et qui se connaît à tout, théâtre, romans, finances, politique, etc. Quelle race que celle de l'homme éclairé!!! J'ai vu la Plessy, charmante et toujours belle. Elle m'a chargé de vous envoyer mille amitiés.

Moi, je vous envoie cent mille tendresses.

Votre vieux.

CCII

A GEORGE SAND

14 novembre 1871.

Ouf! je viens de finir *mes Dieux*, c'est-à-dire la partie mythologique de mon *Saint-Antoine*, sur laquelle je suis depuis le commencement de juin. Comme j'ai envie de vous lire ça, chère maître du bon Dieu!

Pourquoi avez-vous résisté à votre bon mouvement? Pourquoi n'êtes-vous pas venue, cet automne? Il ne faut pas rester si longtemps sans voir Paris. Moi, j'y serai après-demain et je ne m'y amuserai pas de tout l'hiver, avec *Aïssé*, un volume de vers à imprimer (je voudrais bien vous montrer la préface), que sais-je encore? Une foule de choses peu drôles.

Je n'ai pas reçu le second feuilleton annoncé? Votre vieux troubadour a la tête cuite. Mes plus longues nuits, depuis trois mois, n'ont pas été au delà de cinq heures. J'ai pioché d'une manière frénétique. Aussi, je crois avoir amené mon bouquin à un joli degré d'insanité. L'idée des bêtises qu'il fera dire au bourgeois me soutient, ou plutôt, je n'ai pas besoin d'être soutenu, un pareil milieu me plaisant naturellement.

Il est de plus en plus stupide, ce bon bourgeois! il ne va même pas voter! Les bêtes brutes le dépassent dans le sentiment de la conservation personnelle. Pauvre France! pauvre nous!

Savez-vous ce que je lis pour me distraire maintenant? Bichat et Cabanis, qui m'amusent énormément. On savait faire des livres dans ce temps-là. Ah! que nos docteurs d'aujourd'hui sont loin de ces hommes!

Nous ne souffrons que d'une chose : la bêtise. Mais elle est formidable et universelle. Quand on parle de l'abrutissement de la plèbe, on dit une chose injuste, incomplète. Conclusion : il faut éclairer les classes éclairées. Commencez par la tête, c'est ce qui est le plus malade, le reste suivra.

Vous n'êtes pas comme moi, vous! Vous êtes pleine de mansuétude. Moi, il y a des jours où la colère m'étouffe. Je voudrais noyer mes contemporains dans les latrines, ou tout au moins faire pleuvoir sur leurs crêtes des torrents d'injures, des cataractes d'invectives. Pourquoi cela? Je me le demande à moi-même.

Quelle espèce d'archéologie occupe Maurice? Embrassez bien vos fillettes pour moi.

Votre vieux.

CCIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 23 novembre 1871.

Je sais par Plauchut que tu ne veux pas te laisser enlever pour notre *réveillon*. Tu as trop à faire, dis-tu. C'est tant pis pour nous, qui aurions eu tant de joie de te voir. — Tu étais à la pièce de Ch. Edmond, qui a réussi,

tu te portes bien, tu as de l'occupation devant toi, tu détestes toujours les bourgeois bêtes; et dans tout cela *Saint-Antoine* est-il fini et le lirons-nous bientôt?

Je te charge d'une commission facile à faire, voici : J'ai eu à secourir une respectable et intéressante personne[1] à laquelle les Prussiens n'ont laissé pour lit et pour siège qu'un vieux banc de jardin. Je lui ai envoyé 300 francs, il lui en fallait 600, je me suis adressé aux bons cœurs. On m'a envoyé ce qu'il fallait, sauf la princesse Mathilde à qui j'avais demandé 200 francs et qui m'avait répondu le 19 de ce mois : *Comment faut-il vous envoyer cela?*

Le même jour j'ai répondu ; tout simplement par la poste. Or, je n'ai rien reçu. Je n'insiste pas, mais je crains que l'argent n'ait été volé ou perdu et je te demande d'éclaircir l'affaire le plus tôt possible.

Sur ce je t'embrasse et Lolo, *t'embrasse aussi Aurore*[2] et toute la famille qui t'aime.

G. SAND.

CCIV

A GEORGE SAND

1er décembre.

Chère maître,

Votre lettre que je retrouve me donne des remords, car je n'ai pas encore fait votre commission auprès de la princesse.

1. Mademoiselle de Flaugergues.
2. *T'embrasse aussi Aurore* est écrit de la main de la petite.

J'ai été pendant plusieurs jours sans savoir où était la princesse. Elle devait venir se caser à Paris et me prévenir de son arrivée. Aujourd'hui, enfin, j'apprends qu'elle reste à Saint-Gratien, où j'irai probablement dimanche soir. En tout cas, votre commission sera faite la semaine prochaine.

Il faut m'excuser, car je n'ai pas eu, depuis quinze jours, dix minutes de liberté. Il m'a fallu *repousser* la reprise de *Ruy Blas* qui allait passer par-dessus *Aïssé* (la besogne était rude). Enfin, les répétitions commencent lundi prochain. J'ai lu aujourd'hui la pièce aux acteurs, et demain on collationne les rôles. Je crois que ça ira bien. Je fais imprimer le volume de vers de Bouilhet, dont j'ai re-écrit la préface. Bref, je suis exténué! et triste! triste à en crever.

Quand il faut que je me livre à l'action, je me jette dedans tête baissée. Mais le cœur m'en saute de dégoût. Voilà le vrai.

Je n'ai encore vu personne de nos amis, sauf Tourgueneff, que j'ai trouvé plus charmant que jamais.

Embrassez bien Aurore pour son gentil mot, et qu'elle vous le rende de ma part.

Votre vieux.

CCV

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 7 décembre 1871.

L'argent a été volé, je ne l'ai pas reçu, et il n'y a pas à le réclamer, car l'envoyeur serait passible d'un procès.

Remercie tout de même la princesse pour moi et pour la pauvre mademoiselle de Flaugergues que du reste le ministre augmente de 200 francs. Sa pension est de 800.

Te voilà dans les répétitions, je te plains, et pourtant je me figure qu'en travaillant pour un ami, on y met plus de cœur, plus de foi et partant plus de patience. La patience, tout est là, et cela s'acquiert.

Je t'aime et je t'embrasse, que j'aurais voulu t'avoir à Noël ! Tu ne peux pas, tant pis pour nous. Nous te porterons un toast et plusieurs *speaches*.

G. SAND.

CCVI

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 4 janvier 1872.

Je veux t'embrasser au commencement de l'année et te dire que j'aime mon vieux troubadour à présent et toujours, mais je ne veux pas que tu me répondes, tu es dans le coup de feu du théâtre et tu n'as pas le temps et le calme pour écrire. Ici, on t'a appelé au coup de minuit de Noël, on a crié par trois fois ton nom, l'as-tu entendu un peu?

Nous allons tous bien, nos fillettes poussent, on parle de toi souvent; mes enfants t'embrassent aussi. Que notre affection te porte bonheur !

G. SAND.

CCVII

A GEORGE SAND

Dimanche, janvier 1872.

Enfin j'ai un moment de tranquillité, et je puis vous écrire. Mais j'ai tant de choses à vous dégoiser que je ne m'y reconnais plus. 1° Votre petite lettre du 4 janvier, qui m'est arrivée le matin même de la première d'*Aïssé*, m'a touchée jusqu'aux larmes, chère maître bien-aimée. Il n'y a que vous pour avoir de ces délicatesses.

La première a été splendide, et puis, c'est tout. Le lendemain, salle à peu près vide. La presse s'est montrée, en général, stupide et ignoble. On m'a accusé d'avoir voulu faire une réclame, en *intercalant* une tirade incendiaire! Je passe pour un rouge (*sic*)! Vous voyez où on en est!

La direction de l'Odéon n'a rien fait pour la pièce! Au contraire. Le jour de la première c'est moi qui ai apporté de mes mains les accessoires du premier acte! Et à la troisième représentation, je conduisais les figurants.

Pendant tout le temps des répétitions, ils ont fait annoncer dans les journaux la reprise de *Ruy Blas*, etc., etc. Ils m'ont forcé à étrangler *la Baronne* tout comme *Ruy Blas* étranglera *Aïssé*. Bref, l'héritier de Bouilhet gagnera fort peu d'argent. L'honneur est sauf, c'est tout.

J'ai imprimé *Dernières Chansons*. Vous recevrez ce volume en même temps que *Aïssé* et qu'une *lettre* de moi au *Conseil municipal de Rouen*. Cette petite élucubra-

tion a paru tellement violente au *Nouvelliste de Rouen* qu'il n'a pas osé l'imprimer; mais elle paraîtra mercredi dans le *Temps*, puis, à Rouen, en brochure.

Quelle sotte vie j'ai menée depuis deux mois et demi! Comment n'en suis-je pas crevé? Mes plus longues nuits n'ont pas dépassé cinq heures. Que de courses! que de lettres! et quelles colères — rentrées — malheureusement! Enfin, depuis trois jours, je dors tout mon soûl, et j'en suis abruti.

J'ai assisté avec Dumas à la première du *Roi Carotte*. On n'imagine pas une infection pareille! C'est plus bête et plus vide que la plus mauvaise des féeries de Clairville. Le public a été absolument de mon avis.

Le bon Offenbach a eu un re-four à l'Opéra-Comique avec *Fantasio*. Arriverait-on à haïr la blague? Ce serait un joli progrès dans la voie du bien!

Tourgueneff est à Paris depuis le commencement de décembre. Chaque semaine, nous prenons un rendez-vous pour lire *Saint-Antoine* et dîner ensemble. Mais il survient toujours des empêchements et nous ne nous voyons pas. Je suis plus que jamais harassé par l'existence et dégoûté de tout, ce qui n'empêche pas que jamais je ne me suis senti plus robuste. Expliquez-moi ça.

CCVIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 18 janvier 1872.

Faut pas être malade, faut pas être grognon, mon vieux chéri troubadour. Il faut tousser, moucher, guérir, dire

que la France est folle, l'humanité bête, et que nous sommes des animaux mal finis; et il faut s'aimer quand même, soi, son espèce, ses amis surtout. J'ai des heures bien tristes. Je regarde *mes fleurs*, ces deux petites qui sourient toujours, leur mère charmante et mon sage piocheur de fils que la fin du monde trouverait chassant, cataloguant, faisant chaque jour sa tâche, et gai quand même comme *Polichinelle* aux heures *rares* où il se repose.

Il me disait ce matin : « Dis à Flaubert de venir, je me mettrai en récréation tout de suite, je lui jouerai les marionnettes, je le forcerai à rire. »

La vie à plusieurs chasse la réflexion. Tu es trop seul. Dépêche-toi de venir te faire aimer chez nous.

G. SAND.

CCIX

A GUSTAVE FLAUBERT

Vendredi, 19 janvier 1872.

Je n'étais pas au courant de toute cette affaire de Rouen et je comprends à présent ta colère. Mais tu es trop colère c'est-à-dire trop bon, et trop bon pour eux. Avec un homme *amer* et vindicatif ces butors seraient moins rancuneux et moins hardis. Vous les avez toujours brutalisés, Bouilhet et toi, à présent ils se vengent sur le mort et sur le vivant. Ah oui, c'est bien cela et pas autre chose.

Je te prêchais hier le calme du dédain. Je vois que ce

n'est pas le moment, mais tu n'es pas méchant, les hommes forts ne sont pas cruels. Avec une mauvaise canaille à leurs trousses, ils n'auraient pas osé ce qu'ils osent, ces bons messieurs de Rouen!

Je reçois les *chansons*, demain je lirai ta préface, tout au long.

Je t'embrasse.

CCX

A GEORGE SAND

Vous recevrez très prochainement : *Dernières Chansons*, *Aïssé*, et ma *Lettre au Conseil municipal de Rouen*, qui doit paraître demain dans le *Temps* avant de paraître en brochure.

J'ai oublié de vous prévenir de ceci, chère maître. C'est que j'ai usé de votre nom. Je vous ai *compromis* en vous citant parmi les illustres qui ont souscrit pour le monument de Bouilhet. J'ai trouvé que *ça faisait bien* dans la phrase. Un effet de style étant chose sacrée, ne me démentez pas.

Aujourd'hui, je me suis remis à mes lectures métaphysiques pour *Saint-Antoine*. Samedi prochain, j'en lis cent trente pages, tout ce qui est fait, à Tourgueneff. Que n'êtes-vous là!

Je vous embrasse. Votre vieux.

CCXI

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 25 janvier 1872.

Tu as très bien fait de m'inscrire, et même je veux *contribuer*. Porte-moi pour la somme que tu voudras et dis-le-moi que je te la fasse remettre.

J'ai lu ta préface dans *le Temps* : la fin en est très belle et touchante. Mais je vois que ce pauvre ami était, comme toi, *indécoléreux*, et, à l'âge que tu as maintenant, j'aimerais te voir moins irrité, moins occupé de la bêtise des autres. Pour moi, c'est du temps perdu, comme de se récrier sur l'ennui de la pluie et des mouches. Le public, à qui l'on dit tant qu'il est bête, se fâche et n'en devient que plus bête; car, fâché ou irrité, on devient sublime si on est intelligent, idiot si on est bête.

Après ça, peut-être que cette indignation chronique est un besoin de ton organisation; moi, elle me tuerait. J'ai un immense besoin d'être calme pour réfléchir et chercher. En ce moment, je fais de *l'utile* au risque de tes anathèmes. Je cherche à rendre clairs les débuts de l'enfant dans la vie cultivée, persuadé que la première étude imprime son mouvement sur toutes les autres et que la pédagogie nous enseigne toujours midi à quatorze heures. Bref, je m'applique à un *abécédaire*; ne me *dévore* pas.

J'ai *un seul* regret de Paris : c'est de ne pas être en tiers avec Tourgueneff quand tu liras ton *Saint-Antoine*.

Pour tout le reste, Paris ne m'appelle point; mon cœur y a des affections que je ne veux point froisser en me trouvant en désaccord avec les idées. Il est impossible qu'on ne se lasse pas de cet esprit de parti ou de secte qui fait qu'on n'est plus Français, ni homme, ni soi-même. On n'a pas de pays, on est d'une Église; on fait ce que l'on blâme, pour ne pas manquer à la discipline de l'école. Moi, je ne peux pas me disputer avec ceux que j'aime, et je ne sais pas mentir; j'aime mieux me taire. On me trouverait froide ou stupide; autant rester chez soi.

Tu ne me parles pas de ta mère; est-elle à Paris avec sa petite-fille? J'espère que ton silence veut dire qu'elles vont bien. Ici, tout passe l'hiver à merveille : les enfants sont excellents et ne donnent que de la joie; après le funèbre hiver de 70-71, on ne doit se plaindre de rien.

Peut-on vivre paisible, diras-tu, quand le genre humain est si absurde? Je me soumets, en me disant que je suis peut-être aussi absurde que lui et qu'il est temps d'aviser à me corriger.

Je t'embrasse pour moi et pour tous les miens.

G. SAND.

CCXII

A GEORGE SAND

Non! chère maître! ce n'est pas vrai. Bouilhet n'a jamais blessé les bourgeois de Rouen; personne n'était plus doux envers eux, je dis même plus couard, pour

exprimer toute la vérité. Quant à moi, je m'en suis écarté. Voilà tout mon crime.

Je trouve par hasard aujourd'hui même dans les *Mémoires du Géant*, de Nadar, un paragraphe sur moi et les Rouennais qui est de la plus extrême exactitude. Puisque vous possédez ce livre-là, voyez vers la page 100.

Si j'avais gardé le silence, on m'aurait accusé d'être un lâche. J'ai protesté naïvement, c'est-à-dire brutalement. Et j'ai bien fait.

Je crois qu'on ne doit jamais commencer l'attaque; mais quand on riposte, il faut tâcher de tuer net son ennemi. Tel est mon système. La franchise fait partie de la loyauté; pourquoi serait-elle moins entière dans le blâme que dans l'éloge?

Nous périssons par l'indulgence, par la clémence, par la *vacherie* et (j'en reviens à mon éternel refrain) par le manque de *justice!*

Je n'ai d'ailleurs insulté personne, je m'en suis tenu à des généralités, — quant à M. Decorde, mes intentions sont de bonne guerre; — mais assez parlé de tout cela!

J'ai passé hier une bonne journée avec Tourgueneff à qui j'ai lu les cent quinze pages de *Saint-Antoine* qui sont écrites. Après quoi, je lui ai lu à peu près la moitié des *Dernières Chansons*. Quel auditeur! et quel critique! Il m'a ébloui par la profondeur et la netteté de son jugement. Ah! si tous ceux qui se mêlent de juger les livres avaient pu l'entendre, quelle leçon! Rien ne lui échappe. Au bout d'une pièce de cent vers, il se rappelle une épithète faible! il m'a donné pour *Saint-Antoine* deux ou trois conseils de détail exquis

Vous me jugez donc bien bête, puisque vous croyez que je vais vous blâmer à propos de votre abécédaire? J'ai l'esprit assez philosophique pour savoir qu'une pareille chose est une œuvre très sérieuse.

La méthode est tout ce qu'il y a de plus haut dans la critique, puisqu'elle donne le moyen de créer.

CCXIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 28 janvier 1872.

Ta préface est splendide et le livre[1] est divin! — Tiens! j'ai fait un vers sans le savoir, Dieu me le pardonne. Oui, tu as raison, il n'était pas de second ordre, celui-là, et les ordres ne se décrètent pas, surtout dans un temps où la critique défait tout et ne fait rien. Tout ton cœur est dans ce simple et discret récit de sa vie. Je vois bien à présent pourquoi il est mort si jeune; il est mort d'avoir trop vécu par l'esprit. Je t'en prie, ne t'absorbe pas tant dans la littérature et l'érudition. Change de place, agite-toi, aie des maîtresses ou des femmes, comme tu voudras, et, pendant ces phases, ne travaille pas: car il ne faut pas brûler la chandelle par les deux bouts, mais il faut changer le bout qu'on allume.

A mon vieux âge, je me précipite encore dans des torrents de *far niente*; les amusements les plus enfantins,

1. *Dernières Chansons*, par Louis Bouilhet.

les plus bêtes, me suffisent, à moi, et je reviens plus lucide de mes accès d'imbécillité.

C'est une grande perte pour l'art que cette mort prématurée. Dans dix ans, il n'y aura plus un seul poète. Ta préface est belle et bonne. Il y a des pages qui sont des modèles, et il est bien vrai que le bourgeois lira ça en n'y trouvant rien de remarquable. Ah! si on n'avait pas le petit sanctuaire, la pagodine intérieure, où, sans rien dire à personne, on se réfugie pour contempler et rêver le beau et le vrai, il faudrait dire : « A quoi bon? »

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux troubadour.

CCXIV

A GEORGE SAND

Chère bon maître,

Pouvez-vous, pour le *Temps*, écrire un article sur *Dernières Chansons?* Cela m'obligerait beaucoup. Voilà.

J'ai été malade toute la semaine dernière. J'avais la gorge dans un état affreux. Mais j'ai beaucoup dormi et je re-suis à flot. J'ai recommencé mes lectures pour *Saint-Antoine.*

Il me semble que *Dernières Chansons* peut prêter à un bel article, à une oraison funèbre de la poésie. Elle ne périra pas, mais l'éclipse sera longue et nous entrons dans ses ténèbres.

Voyez si le cœur vous en dit, et répondez-moi par un petit mot.

CCXV

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 17 février.

Mon troubadour, je pense à ce que tu m'as demandé et je le ferai ; mais, cette semaine, il faut que je me repose. J'ai trop fait la folle au carnaval avec mes petites-filles et mes petits-neveux.

Je t'embrasse pour moi et toute ma couvée.

G. SAND.

CCXVI

A GEORGE SAND

Comme il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit, chère maître. J'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par où commencer. Mais comme c'est bête de vivre ainsi séparés quand on s'aime.

Avez-vous dit à Paris un éternel adieu? Ne vous y verrai-je plus? Viendrez-vous cet été à Croisset entendre *Saint-Antoine?*

Moi je ne puis aller à Nohant, parce que mon temps, vu l'étroitesse de ma bourse, est calculé ; or, j'ai encore pour un bon mois de lectures et de recherches à Paris. Après quoi je m'en vais avec ma mère ; nous sommes en

quête d'une dame de compagnie. Ce n'est pas facile à trouver. Donc, vers Pâques, je serai revenu à Croisset, et je me remettrai à la copie. Je commence à avoir envie d'écrire.

Présentement je lis, le soir, la *Critique de la raison pure*, de Kant, traduit par Barni et je repasse mon Spinoza. Dans la journée je m'amuse à feuilleter des belluaires du moyen âge; à chercher dans les « auteurs » tout ce qu'il y a de plus baroque comme animaux. Je suis au milieu des monstres fantastiques.

Quand j'aurai à peu près épuisé la matière, j'irai au Muséum rêvasser devant les monstres réels, et puis les recherches pour le bon *Saint-Antoine* seront finies.

Vous m'avez, dans votre avant-dernière lettre, témoigné des inquiétudes sur ma santé; rassurez-vous! Jamais je n'ai été plus convaincu qu'elle était robuste. La vie que j'ai menée cet hiver était faite pour tuer trois rhinocéros, ce qui n'empêche pas que je me porte bien. Il faut que le fourreau soit solide, car la lame est bien aiguisée; mais tout se convertit en tristesse! L'action, quelle qu'elle soit, me dégoûte de l'existence! J'ai mis à profit vos conseils, je me suis distrait! Mais ça m'amuse médiocrement. Décidément il n'y a que la sacro-sainte littérature qui m'intéresse.

Ma préface aux *Dernières Chansons* a suscité chez madame Colet une fureur pindarique. J'ai reçu d'elle une lettre anonyme, en vers, où elle me représente comme un charlatan qui bat de la grosse caisse sur la tombe de son ami, un pied-plat qui fait des turpitudes devant la critique, après avoir « adulé César »! Triste exemple des passions! comme dirait Prudhomme.

A propos de César, je ne puis croire, quoi qu'on dise, à son retour prochain. Malgré mon pessimisme, nous n'en sommes pas là! Cependant, si on consultait le Dieu appelé suffrage universel, qui sait?... Ah! nous sommes bien bas, bien bas!

J'ai vu *Ruy Blas* pitoyablement joué, sauf par Sarah. Mélingue est un égoutier somnambule, et les autres sont aussi ennuyeux. Victor Hugo s'étant plaint amicalement de n'avoir pas reçu ma visite, j'ai cru devoir lui en faire une et je l'ai trouvé... charmant! Je répète le mot, pas du tout grand homme! pas du tout pontife! Cette découverte, qui m'a fort surpris, m'a fait grand bien. Car j'ai la bosse de la vénération et j'aime à aimer ce que j'admire. Cela est une allusion personnelle à vous, chère bon maître.

J'ai fait la connaissance de madame Viardot, que je trouve une nature bien curieuse. C'est Tourgueneff qui m'a amené chez elle.

CCXVII

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, du 28 au 29 février 1872.
Nuit de mercredi à jeudi, trois heures du matin.

Ah! mon cher vieux, que j'ai passé douze tristes jours! Maurice a été très malade. Toujours ces affreuses angines, qui d'abord ne paraissent rien et qui se compliquent d'abcès et tendent à devenir couenneuses. Il n'a pas été en danger, mais toujours en *danger de danger*, et des souf-

frances cruelles, extinction de voix, impossibilité d'avaler; toutes les angoisses attachées aux violents maux de gorge que tu connais bien, puisque tu sors d'en prendre. Chez lui, ce mal tend toujours au pire, et la muqueuse a été si souvent le siège du même mal, qu'elle manque d'énergie pour réagir. Avec cela, peu ou point de fièvre, presque toujours debout, et l'abattement moral d'un homme habitué à une action continuelle du corps et de l'esprit, à qui l'esprit et le corps défendent d'agir. Nous l'avons si bien soigné, que le voilà, je crois, hors d'affaire, bien que, ce matin, j'aie eu encore des craintes et demandé le docteur Favre, notre sauveur *ordinaire*.

Dans la journée, je lui ai parlé, pour le distraire, de tes recherches sur les monstres; il s'est fait apporter ses cartons pour y chercher ce qu'il pouvait avoir à ton service; mais il n'a trouvé que de pures fantaisies de son cru. Je les ai trouvées, moi, si originales et si drôles, que je l'ai encouragé à te les envoyer. Elles ne te serviront de rien, si ce n'est à pouffer de rire, dans tes heures de récréation.

J'espère que nous allons revivre sans rechutes nouvelles. Il est l'âme et la vie de la maison. Quand il s'abat, nous sommes mortes ; mère, femme et filles. Aurore dit qu'elle voudrait être bien malade à la place de son père. Nous nous aimons passionnément nous cinq, et la *sacro-sainte littérature*, comme tu l'appelles, n'est que secondaire pour moi dans la vie. J'ai toujours aimé quelqu'un plus qu'elle, et ma famille plus que ce quelqu'un.

Pourquoi donc ta pauvre petite mère est-elle ainsi irritable et désespérée, au beau milieu d'une vieillesse que j'ai vue si verte encore et si gracieuse! Est-ce la surdité

subite? Y avait-il manque absolu de philosophie et de patience avant les infirmités? J'en souffre avec toi, parce que je comprends ce que tu en souffres.

Une autre vieillesse qui se fait pire, puisqu'elle se fait méchante, c'est celle de madame Colet. Je croyais que toute sa haine était contre moi, et cela me semblait un coin de folie; car jamais je n'ai rien fait, rien dit contre elle, même après ce pot de chambre de bouquin où elle a excrété toute sa fureur *sans cause*. Qu'a-t-elle contre toi à présent que la passion est à l'état de légende? *Strange! strange!* Et, à propos de Bouilhet, elle le haïssait donc, lui aussi, ce pauvre poète? C'est une folle.

Tu penses bien que je n'ai pu écrire une panse d'*a*, depuis ces douze jours. Je vais, j'espère, me remettre à la besogne dès que j'aurai fini mon roman, qui est resté une patte en l'air aux dernières pages. Il va commencer à paraître et il n'est pas fini d'écrire. Je veille pourtant toutes les nuits jusqu'au jour; mais je n'ai pas eu l'esprit assez tranquille pour me distraire de mon malade.

Bonsoir, cher bon ami de mon cœur.

Mon Dieu! ne travaille et ne veille pas trop, puisque, toi aussi, tu as des maux de gorge. C'est un mal cruel et perfide. Nous t'aimons et nous t'embrassons tous. Aurore est charmante; elle apprend tout ce qu'on veut, on ne sait comment, sans avoir l'air de s'en apercevoir elle-même.

Quelle femme veux-tu pour tenir compagnie à ta mère? Je connais peut-être ce qu'il te faut. Doit-elle causer et faire la lecture? il me semble que la surdité s'y oppose. Ne s'agit-il que de soins matériels et d'assiduité continue? quelles sont les conditions exigées et quelle rétribution?

Explique-moi comment, pourquoi le père Hugo n'a pas reçu une seule visite après *Ruy Blas*? Est-ce que Gautier, Saint-Victor, ses fidèles, le négligent? S'est-on brouillé sur la politique?

CCXVIII

A GEORGE SAND

Mars 1872.

Chère maître,

J'ai reçu les dessins fantastiques qui m'ont diverti. Peut-être y a-t-il un symbole profond caché dans le dessin de Maurice? Mais je ne l'ai pas découvert... Rêverie!

Il y a deux très jolis monstres : 1° un fœtus en forme de ballon et à quatre pattes; 2° une tête de mort emmanchée à un ver intestinal.

Nous n'avons pas encore découvert une dame de compagnie. Cela me paraît difficile, il nous faudrait une personne pouvant faire la lecture et qui fût très douce; on la chargerait aussi de tenir un peu le ménage. Cette dame n'aurait pas de grands soins corporels à lui donner, puisque ma mère garderait sa femme de chambre.

Il nous faudrait quelqu'un d'aimable, avant tout, et de parfaitement probe. Les principes religieux ne sont pas réclamés! Le reste est laissé à votre perspicacité, chère maître! Voilà tout.

Je suis inquiet de Théo. Je trouve qu'il vieillit étran-

gement. Il doit être très malade, d'une maladie de cœur, sans doute? Encore un qui s'apprête à me quitter.

Non! la littérature n'est pas ce que j'aime le plus au monde, je me suis mal expliqué (dans ma dernière lettre). Je vous parlais de distractions et de rien de plus. Je ne suis pas si cuistre que de préférer des phrases à des êtres. Plus je vais, plus ma sensibilité s'exaspère. Mais le dessous est solide et la machine continue. Et puis, après la guerre de Prusse, il n'y a plus de grand embêtement possible.

Et la *Critique de la raison pure* du nommé Kant traduit par Barni est une lecture plus lourde que la *Vie parisienne* de Marcelin; n'importe! j'arriverai à la comprendre.

J'ai à peu près fini l'esquisse de la dernière partie de *Saint-Antoine*. J'ai hâte de me mettre à l'écrire. Voilà trop longtemps que je n'ai écrit. Il m'ennuie du style!

Et de vous, encore plus, chère bon maître! Donnez-moi, tout de suite, des nouvelles de Maurice et dites-moi si vous pensez que la dame de votre connaissance puisse nous convenir.

Et là-dessus je vous embrasse tous à plein bras.

Votre vieux troubadour toujours agité, toujours HHHindigné comme saint Polycarpe.

CCXIX

A GUSTAVE FLAUBERT

17 mars 1872.

Non, cher ami, Maurice est à peu près guéri, mais j'ai été fatiguée, écrasée de travail d'*urgence* : finir mon

roman et corriger une masse d'épreuves du commencement. Et puis des lettres arriérées, des affaires, pas le temps de respirer ! Voilà pourquoi je n'ai pas pu faire l'article sur Bouilhet, et comme *Nanon* est commencée, comme on en publie cinq numéros par semaine dans le *Temps*, je ne vois pas où je publierai cet article prochainement.

A la *Revue des Deux Mondes*, ils ne veulent pas que je fasse de la critique ; quiconque n'est pas ou n'a pas été de leur cénacle n'a pas de talent et on ne m'accorde pas le droit de dire le contraire.

Il y a bien une revue nouvelle qui m'est ouverte à deux battants et qui est faite par de bien braves gens, mais elle est plus répandue à l'étranger qu'en France et tu trouveras peut-être que l'article n'y serait pas assez remarqué. C'est la *Revue universelle* dirigée par Amédée Marteau. Parle de cela avec Charles Edmond. Demande-lui si, malgré *Nanon* en cours de publication, il me trouverait une petite place dans le corps du journal.

Quant à la demoiselle de compagnie, tu penses bien que je m'en suis occupée. Celle que j'avais en vue ne convient pas, elle ne pourrait faire la lecture, et je ne suis pas assez sûre des autres pour les proposer. Je croyais que ta pauvre maman était trop sourde pour entendre lire et pour causer, et qu'il lui eût suffi d'avoir une personne douce et charmante pour la soigner et se tenir près d'elle.

Voilà, mon cher vieux, ce n'est pas ma faute, je t'embrasse de tout mon cœur. Pour le moment, il n'y a que cela qui fonctionne. Mon cerveau est très abruti.

G. SAND.

CCXX

A GEORGE SAND

Croisset.

Me voilà revenu ici, chère bon maître, et peu gai ; ma mère m'inquiète. Sa décadence augmente de jour en jour et presque d'heure en heure. Elle a voulu revenir chez elle bien que les peintres n'aient pas fini leur ouvrage, et nous sommes très mal logés. A la fin de la semaine prochaine, elle aura une dame de compagnie qui m'allégera dans mes sottes occupations de ménage.

Pour moi, je suis bien décidé à ne pas faire gémir les presses d'ici à de longues années, uniquement pour ne pas avoir « d'affaires », pour éviter tout rapport avec les imprimeurs, les éditeurs et les journaux, et surtout pour qu'on ne me parle pas d'argent.

Mon incapacité, sous ce rapport, se développe dans des proportions effrayantes. Pourquoi la vue d'un compte me met-elle en fureur? Cela touche à la démence. *Aïssé* n'a pas fait d'argent. *Dernières Chansons* a failli me faire avoir un procès. L'Histoire de la Fontaine n'est pas finie. Je suis las, profondément las de tout.

Pourvu que je ne rate pas aussi *Saint-Antoine*. Je vais m'y remettre dans une huitaine, quand j'en aurai fini avec Kant et avec Hegel. Ces deux grands hommes contribuent à m'abrutir et, quand je sors de leur compagnie, je tombe avec voracité sur mon vieux et trois fois grand Spinoza. Quel génie, quelle œuvre que l'*Éthique* !

CCXXI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

9 avril 1872.

Je suis avec toi, toute la journée et le soir, et à tout instant, mon pauvre cher ami. Je pense à tout ce qui se passe de navrant autour de toi. Je voudrais être près de toi. La contrariété d'être clouée ici me rend plus souffrante. Je voudrais un mot où tu me dirais que tu as le courage qu'il faut avoir. La fin de cette digne et chère existence a été douloureuse et longue; car, du jour où elle est devenue infirme, elle est tombée, et vous ne pouviez plus la distraire et la consoler. Voilà, hélas! l'incessante et cruelle préoccupation finie, comme finissent les choses de ce monde, le déchirement après la lutte! Quelle amère conquête du repos! et cette inquiétude va te manquer, je le sais. Je connais ce genre de consternation qui suit le combat contre la mort.

Enfin, mon pauvre enfant, je ne puis que t'ouvrir un cœur maternel qui ne te remplacera rien, mais qui souffre avec le tien et bien vivement à chacun de tes désastres.

G. SAND.

CCXXII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 14 avril 1872.

Ma belle-fille a été passer quelques jours près de nos amis, à Nîmes, pour couper court à une grosse *coqueluche* de Gabrielle, la séparer d'Aurore, crainte de contagion et se refaire elle-même, car elle est souffrante depuis quelque temps, moi je suis guérie. Cette petite maladie et ce départ tout de suite résolu et effectué m'ont un peu bouleversée. J'avais à m'occuper d'Aurore pour qu'elle se résignât aussi, et je n'ai pas eu une minute pour te *récrire*. Je me demande aussi si tu n'aimes pas mieux qu'on te laisse à toi-même dans ces premiers jours. Pourtant je trompe le besoin que j'aurais d'être près de toi en ce triste moment, en te disant et te redisant, mon pauvre cher ami, combien je t'aime. — Peut-être aussi ta famille t'a-t-elle emmené à Rouen ou à Dieppe pour ne pas te laisser rentrer tout de suite dans cette triste maison. J'ignore tes projets, au cas que ceux que tu faisais de t'absorber dans le travail soient changés. Si tu as quelque velléité de voyager et que le nerf de la guerre te manque, j'ai à ta disposition quelques sous que je viens de gagner et je les mets à ta disposition. Ne te gêne pas plus avec moi que je ne le ferais avec toi, cher enfant. On doit me payer mon roman dans cinq ou six jours, au *Temps*, il

n'y aurait qu'un mot à m'écrire et je te ferais toucher à Paris.

Un mot quand tu pourras, je t'embrasse ainsi que Maurice, bien tendrement.

CCXXIII

A GEORGE SAND

Mardi, 16 avril 1872.

Chère bon maître,

J'aurais dû répondre tout de suite à votre première lettre si tendre! Mais j'étais trop triste. La force physique me manquait.

Aujourd'hui enfin, je recommence à entendre les oiseaux chanter et à voir les feuilles verdir. Le soleil ne m'irrite plus, ce qui est un bon signe. Si je pouvais reprendre goût au travail, je serais sauvé.

Votre seconde lettre (celle d'hier) m'a attendri jusqu'aux larmes! Êtes-vous bonne! Quel excellent être vous faites! Je n'ai pas besoin d'argent présentement, merci. Mais si j'en avais besoin, c'est bien à vous que j'en demanderais.

Ma mère a laissé Croisset à Caroline, à condition que j'y garderais mon appartement. Donc, jusqu'à la liquidation complète de la succession, je reste ici. Avant de me décider sur l'avenir, il faut que je sache ce que j'aurai pour vivre, après quoi nous verrons.

Aurai-je la force de vivre absolument tout seul dans la

solitude? J'en doute. Je deviens vieux. Caroline ne peut maintenant habiter ici. Elle a déjà deux logis et la maison de Croisset est dispendieuse.

Je crois que j'abandonnerai le logement de Paris. Rien ne m'appelle plus à Paris. Tous mes amis sont morts, et le dernier, le pauvre Théo, n'en a pas pour longtemps! j'en ai peur! Ah! c'est dur de refaire peau neuve à cinquante ans!

Je me suis aperçu, depuis quinze jours, que ma pauvre bonne femme de maman était l'être que j'ai le plus aimé! C'est comme si on m'avait arraché une partie des entrailles.

CCXXIV

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 28 avril 1872.

J'ai ma pauvre Aurore affreusement coqueluchée jour et nuit dans les bras. J'ai un travail forcé qu'il faut finir et que je finis quand même. Si je n'ai pas encore fait l'article sur Bouilhet, sois bien sûr que c'est *impossible*, je le ferai en même temps que celui sur *l'Année terrible*. J'irai à Paris du 20 au 25 mai, au plus tard. Peut-être plus tôt si Maurice emmène plus tôt Aurore à Nîmes, où sont Lina et la petiote. Je t'écrirai, tu viendras me voir à Paris, ou j'irai te voir.

J'ai soif aussi de t'embrasser, de te consoler — non, mais de te dire comme tes peines sont miennes Jusque-là,

un mot pour me dire si tes affaires s'arrangent et si tu prends le dessus.

Ton vieux

G. SAND.

CCXXV

A GEORGE SAND

Quelle bonne nouvelle, chère maître! Dans un mois et même avant un mois je vous verrai enfin!

Arrangez-vous pour n'être pas trop pressée à Paris, afin que nous ayons le temps de causer. Ce qui serait bien gentil, ce serait de revenir ici avec moi passer quelques jours. Nous serions plus tranquilles que là-bas; « ma pauvre vieille » vous aimait beaucoup. Il me serait doux de vous voir chez elle, quand il y a encore peu de temps qu'elle en est partie.

Je me suis remis à travailler, car l'existence n'est tolérable que si on oublie sa misérable personne.

Je serai longtemps avant de savoir ce que j'aurai pour vivre. Car toute la fortune qui nous revient est en bas-fonds, et pour faire le partage il va falloir vendre tout.

Quoi qu'il advienne, je garderai mon appartement de Croisset. Ce sera mon refuge, et peut-être même mon unique habitation. Paris ne m'attire plus guère. Dans quelque temps, je n'y aurai plus d'amis. L'être humain (y compris l'éternel féminin) m'amuse de moins en moins

Savez-vous que mon pauvre Théo est très malade? Il

meurt d'ennui et de misère! Personne ne parle plus sa langue! Nous sommes ainsi quelques fossiles qui subsistent égarés dans un monde nouveau!

CCXXVI

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 18 mai 1872.

Cher ami de mon cœur, ton empêchement ne dérange rien, au contraire. J'ai la grippe et l'anéantissement qui s'ensuit. Je ne pourrai aller à Paris que dans une huitaine et j'y serai encore dans les premiers jours de juin. Mes petites sont toutes deux au bercail, j'ai bien soigné et guéri l'aînée qui est forte. L'autre est très fatiguée et le voyage n'a pas empêché la coqueluche. Moi, j'ai travaillé beaucoup tout en soignant ma mignonne, et aussitôt ma tâche finie, aussitôt que j'ai vu mon cher monde réuni et sur pied, je suis tombée à plat. Ce ne sera rien, mais je n'ai pas la force d'écrire. Je t'embrasse et je compte te voir bientôt.

G. SAND.

CCXXVII

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, lundi 3 juin 1872,
Rue Gay-Lussac, 5.

Je suis à Paris, et pour toute cette semaine dans l'horreur des affaires personnelles. Mais la semaine pro-

chaine viendras-tu? Je voudrais aller te voir à Croisset mais je ne sais pas si je le pourrai. J'ai pris la coqueluche de mon Aurore, et, à mon âge, c'est rude. Je suis pourtant mieux, mais guère capable de courir. Écris-moi un mot pour que je réserve les heures que tu pourras me donner. Je t'embrasse comme je t'aime, à plein cœur.

G. SAND.

CCXXVIII

A GEORGE SAND

1872.

Les heures que je pourrai vous donner, chère maître! Mais toutes mes heures, maintenant, tantôt et toujours.

Je comptais m'en aller vers Paris à la fin de la semaine prochaine, le 14 ou le 16. Y serez-vous encore? Sinon, j'avancerai mon départ.

Mais j'aimerais beaucoup mieux que vous vinssiez ici. Nous y serions plus tranquilles, sans visites ni importuns! Plus que jamais, j'aimerais à vous avoir maintenant dans mon pauvre Croisset.

Il me semble que nous avons de quoi causer sans débrider pendant vingt-quatre heures. Puis je vous lirais *Saint-Antoine*, auquel il ne manque plus qu'une quinzaine de pages pour être fini. Cependant ne venez pas si votre coqueluche continue. J'aurais peur que l'humidité ne vous fît du mal.

Le maire de Vendôme m'a invité à « honorer de ma

présence » l'inauguration de la statue de Ronsard, qui aura lieu le 23 de ce mois; j'irai. Et je voudrais même *y prononcer un discours* qui serait une protestation contre le *Panmuflisme* moderne. Le prétexte est bon. Mais pour écrire congrûment *un vrai morceau*, la vigousse et l'alacrité me manquent.

A bientôt, chère maître. Votre vieux troubadour qui vous embrasse.

CCXXIX

A GUSTAVE FLAUBERT

7 juin 1872.

Cher ami, ton vieux troubadour a une toux si violente qu'un peu plus serait trop. D'un autre côté on ne se passe pas de moi chez nous, et je ne peux pas rester au delà de la semaine prochaine, c'est-à-dire le 15 ou le 16. Si tu pouvais venir jeudi prochain 13, je me réserverais le 13, le 14, même le 15 pour être avec toi, chez moi dans la journée, à dîner, le soir, enfin comme si nous étions à la campagne pouvant lire et causer. Je serais censée partie.

Un mot tout de suite. Je t'embrasse comme je t'aime.

G. SAND.

Vendredi.

CCXXX

A GEORGE SAND

Chère maître,

Avez-vous promis votre appui au nommé Duquesnel? sinon je vous *prierais* d'user de toute votre influence pour appuyer mon ami Raymond Deslandes comme s'il s'agissait de

Votre vieux troubadour

G. FLAUBERT.

Jeudi, 3 heures, 13 juin 1872.

Répondez-moi catégoriquement, afin que nous sachions ce que vous ferez.

CCXXXI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 5 juillet 1872.

C'est aujourd'hui que je veux t'écrire. *Soixante-huit ans.* Santé parfaite, malgré la coqueluche qui me laisse dormir depuis que je la plonge tous les jours dans un petit torrent furibond, froid comme glace. Cela bouillonne dans les pierres, les fleurs, les grandes herbes sous un ombrage délicieux. C'est une baignoire *idéale.*

Nous avons eu des orages terribles : le tonnerre est

tombé dans notre jardin, et notre ruisseau d'*Indre* est devenu un gave des Pyrénées, ce n'est pas désagréable. Quel été splendide! Les graminées ont sept pieds de haut, les blés sont des nappes de fleurs. Le paysan trouve qu'il y en a trop; mais je le laisse dire, c'est si beau! Je vais à la rivière à pied, je me mets toute bouillante dans l'eau glacée. Le médecin trouve que c'est fou; je le laisse dire aussi; je me guéris pendant que ses malades se soignent et crèvent. Je suis de la nature de l'herbe des champs : de l'eau et du soleil, voilà tout ce qu'il me faut.

Es-tu en route pour les Pyrénées? Ah! je t'envie, je les aime tant! J'y ai fait des courses insensées; mais je ne connais pas Luchon. Est-ce beau aussi! Tu n'iras pas là sans aller voir le cirque de Gavarnie et le chemin qui y conduit? Et Cauterets, et le lac de Gaube? Et la route de Saint-Sauveur? Mon Dieu, qu'on est heureux de voyager, de voir des montagnes, des fleurs, des précipices! Est-ce que tout cela t'ennuie? est-ce que tu te rappelles qu'il y a des éditeurs, des directeurs de théâtre, des lecteurs et des *publics*, quand tu cours le pays! Moi, j'oublie tout, comme quand Pauline Viardot chante.

L'autre jour, nous avons découvert, à trois lieues de chez nous, *un désert*, désert absolu, des bois sur une grande étendue de pays où l'on n'aperçoit pas une chaumière, pas un être humain, pas un mouton, pas une poule, rien que de fleurs, des papillons et des oiseaux pendant tout un jour. Mais où ma lettre te trouvera-t-elle? J'attendrai pour te l'envoyer que tu m'aies donné une adresse.

CCXXXII

A GEORGE SAND

Bagnères-de-Luchon, 12 juillet 1872.

Me voilà ici depuis dimanche soir, chère maître, et pas plus gai qu'à Croisset, un peu moins même, car je suis très désœuvré. On fait tant de bruit dans la maison que nous habitons, qu'il est impossible d'y travailler. La vue des bourgeois qui nous entourent m'est d'ailleurs insupportable. Je ne suis pas fait pour les voyages. Le moindre dérangement m'incommode. Votre vieux troubadour est bien vieux, décidément! Le docteur Lambron, le médecin de céans, attribue ma susceptibilité nerveuse à l'abus du tabac. Par docilité, je vais fumer moins; mais je doute fort que ma sagesse me guérisse!

Je viens de lire *Pickwick* de Dickens. Connaissez-vous cela? Il y a des parties superbes; mais quelle composition défectueuse! Tous les écrivains anglais en sont là; Walter Scott excepté, ils manquent de plan. Cela est insupportable pour nous autres Latins.

Le sieur *** est décidément nommé à ce qu'il paraît. Tous les gens qui ont affaire à l'Odéon, à commencer par vous, chère maître, se repentiront de l'appui qu'ils lui ont donné. Quant à moi, qui, Dieu merci, n'ai plus rien à démêler avec cet établissement, je m'en bats l'œil.

Comme je vais commencer un bouquin qui exigera de moi de grandes lectures, et que je ne veux pas me ruiner

en livres, connaissez-vous à Paris un libraire quelconque qui pourrait me louer tous les livres que je lui désignerais?

Que faites-vous maintenant? Nous nous sommes peu et mal vus la dernière fois.

Cette lettre est stupide. Mais on fait tant de bruit au-dessus de ma tête que je l'ai pas libre (la tête).

Au milieu de mon ahurissement, je vous embrasse, ainsi que les vôtres. Votre vieille ganache qui vous aime,

CCXXXIII

A GUSTAVE FLAUBERT

[Nohant, 19 juillet 1872.

Cher vieux troubadour,

Nous aussi nous partons, mais sans savoir encore où nous allons; ça m'est bien égal. Je voulais mener ma nichée en Suisse; ils aiment mieux aller dans le sens opposé, vers l'Océan; va pour l'Océan! Pourvu que l'on voyage et qu'on se baigne, je suis folle de joie. Décidément, nos deux vieilles *troubadoureries* sont deux antinomies. Ce qui t'ennuie m'amuse; j'aime le mouvement, le bruit, et même les choses ennuyeuses dès voyages trouvent grâce devant moi, dès qu'elles font partie des voyages. Je suis bien plus sensible à ce qui dérange le calme de la vie sédentaire qu'à ce qui est dérangement normal et obligatoire dans la vie de locomotion.

Je suis absolument comme mes petites-filles, qui sont

ivres d'avance et sans savoir pourquoi. Mais c'est curieux de voir comme les enfants, tout en aimant le changement, voudraient emporter leur milieu, leurs jouets d'habitude à travers le monde extérieur. Aurore fait les malles de ses poupées, et Gabrielle, qui préfère les bêtes, prétend emmener ses lapins, son petit chien et un petit cochon qu'elle protège en attendant qu'elle le mange. *Such is life.*

Je crois que, malgré ta mauvaise humeur, ce voyage te fera du bien. Il te force à reposer ton cerveau, et, s'il faut fumer moins, la belle affaire! La santé avant tout. J'espère que ta nièce te force à remuer un peu ; elle est ton enfant, elle doit avoir de l'autorité sur toi, ou le monde serait renversé.

Je ne peux te renseigner sur le libraire dont tu as besoin pour louer des livres. Je m'adresse pour ces choses-là à *Mario Proth* et je ne sais pas où il trouve. Quand tu retourneras à Paris, dis-lui *de ma part* de te renseigner. C'est un garçon dévoué, obligeant au possible. Il demeure rue Visconti, 2 — Il me semble que Charles Edmond aussi te renseignerait très bien, Troubat[1] aussi.

Tu t'étonnes que les paroles ne soient pas des contrats; tu es bien naïf; en affaires, il n'y a que des écrits. Nous sommes des don Quichotte, mon vieux troubadour; il faut nous résigner à être bernés par les aubergistes. La vie est faite, comme cela, et qui ne veut pas être trompé, doit aller vivre au désert. Ce n'est pas vivre que de s'abstenir de tout le mal de ce bas monde. Il faut avaler l'amer et le sucré.

Pour ton *Saint-Antoine*, si tu me le permets, à mon

1. Secrétaire de Sainte-Beuve.

premier voyage à Paris, j'aviserai à te trouver un éditeur ou une revue; mais il faudrait en causer ensemble et me le lire. Pourquoi ne viendrais-tu pas chez nous au mois de septembre? J'y serai jusqu'à l'hiver.

Tu me demandes ce que je fais maintenant : j'ai fait, depuis Paris, un article sur *Mademoiselle de Flaugergues*, qui paraîtra dans l'*Opinion nationale* avec un travail de *ladite*; un feuilleton pour *le Temps* sur Victor Hugo, Bouilhet, Leconte de Lisle et Pauline Viardot. Je désire que tu sois content de ce que je dis de ton ami. J'ai fait un second conte fantastique pour la *Revue des Deux Mondes*, un conte pour les enfants. J'ai écrit une centaine de lettres, la plupart pour réparer les sottises ou alléger la misère des imbéciles de ma connaissance. La paresse est la lèpre de ce temps-ci, et la vie se passe à travailler pour ceux qui ne travaillent pas.

Je ne me plains pas, je me porte bien! Je plonge tous les jours dans l'Indre et dans sa cascade glacée mes soixante-huit ans et ma coqueluche. Quand je ne serai plus utile et agréable aux autres, je désire m'en aller tranquillement sans dire *ouf!* ou, tout au moins, en ne disant que cela contre la pauvre espèce humaine, qui ne vaut pas grand'chose, mais dont je fais partie, ne valant peut-être pas grand'chose non plus.

Je t'aime et je t'embrasse. Ma famille t'en envoie autant, le bon Plauchut compris. Il vient courir avec nous.

Quand nous serons pour *quelques jours, quelque part*, je te l'écrirai pour avoir de tes nouvelles.

G. SAND.

CCXXXIV

A GEORGE SAND

Croisset, jeudi.

Chère maître,

Dans la lettre que j'ai reçue de vous à Luchon, il y a un mois, vous me disiez que vous faisiez vos paquets, et puis c'est tout. Plus de nouvelles! « Je me suis laissé conter », comme dirait ce bon Brantôme, que vous étiez à Cabourg! Quand en revenez-vous? Où irez-vous ensuite? A Paris ou à Nohant? Problème.

Quant à moi, je ne sors pas de Croisset. Du 1er au 20 ou 25 septembre il faut que je vagabonde un peu pour mes affaires. Je passerai par Paris. Donc, écrivez-moi rue Murillo.

J'aurais bien envie de vous voir : 1° pour vous voir : 2° puis pour vous lire *Saint-Antoine*, puis pour vous parler d'un autre livre plus important, etc., et pour causer de mille autres choses longuement seule à seul.

CCXXXV

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 31 août 1872.

Mon vieux troubadour, nous voilà revenus chez nous, après un mois passé en effet à Cabourg, où le hasard nous

a plantés plus que l'intention. Nous avons pris de beaux bains de mer, tous, Plauchut y compris. Nous avons souvent parlé de toi avec madame Pasca qui était notre voisine de table et de chambre. Nous avons rapporté des santés superbes et nous sommes contents de retrouver notre vieux Nohant, après avoir été contents de le quitter un peu pour changer d'air.

J'ai repris mon travail ordinaire et je continue mes bains dans la rivière, mais personne ne veut m'y suivre, elle est trop froide. Moi, je trouvais à la mer le défaut d'être trop tiède. Qu'est-ce qui croirait qu'avec mon air et mon âge tranquille, j'aime encore *les excès*? Ma passion dominante, en somme, c'est mon Aurore. Ma vie est suspendue à la sienne. Elle a été si gentille en voyage, si gaie, si reconnaissante des amusements qu'on lui donnait, si attentive à ce qu'elle a vu et curieuse de tout avec tant d'intelligence, que c'est une société véritable et une société sympathique à toute heure. — Ah! que je suis peu *littéraire*! Méprise-moi, mais aime-moi toujours.

Je ne sais pas si je te trouverai encore à Paris quand j'irai pour ma pièce. Je n'ai pas fixé avec l'Odéon l'époque de la représentation. J'attends Duquesnel pour la lecture définitive. — Et puis, j'attends Pauline Viardot vers le 20 septembre et j'espère aussi Tourgueneff, est-ce que tu ne viendras pas aussi? ce serait si bon et si complet!

Dans cet espoir que je ne veux pas abandonner, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme, et mes enfants se joignent à moi pour t'aimer et t'appeler.

G. SAND

CCXXXVI

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 25 octobre 1872.

Tes lettres tombent sur moi comme une pluie qui mouille, et fait pousser tout de suite ce qui est en germe dans le terrain; elles me donnent l'envie de répondre à tes raisons, parce que tes raisons sont fortes et poussent à la réplique.

Je ne prétends pas que mes répliques soient fortes aussi : elles sont sincères, elles sortent de mes racines à moi, comme les plantes susdites. C'est pourquoi je viens d'écrire un feuilleton sur le sujet que tu soulèves, en m'adressant cette fois à *une amie*, laquelle m'écrit aussi dans ton sens, mais moins bien que toi, ça va sans dire, et un peu à un point de vue d'aristocratie intellectuelle, auquel elle n'a pas *tous les droits voulus*.

Mes racines, on n'extirpe pas cela en soi et je m'étonne que tu m'invites à en faire sortir des tulipes, quand elles ne peuvent te répondre que par des pommes de terre. Dès les premiers jours de mon éclosion intellectuelle, quand, m'instruisant toute seule auprès du lit de ma grand'mère paralytique, ou à travers champs, aux heures où je la confiais à Deschartres, je me posais sur la société les questions les plus élémentaires, je n'étais pas plus avancée à dix-sept ans qu'un enfant de six ans, pas même! grâce à Deschartres, le précepteur de mon père, qui était contra-

diction des pieds à la tête, grande instruction et absence de bon sens; grâce au couvent où l'on m'avait fourrée, Dieu sait pourquoi, puisqu'on ne croyait à rien; grâce aussi à un entourage de pure Restauration où ma grand'-mère, philosophe, mais mourante, s'éteignait sans plus résister au courant monarchique.

Alors je lisais Chateaubriand et Rousseau; je passais de l'Évangile au *Contrat social*. Je lisais l'histoire de la Révolution faite par des dévots, l'histoire de France faite par des philosophes, et, un beau jour, j'accordai tout cela comme une lumière faite de deux lampes, et j'ai eu des *principes*. Ne ris pas, des principes d'enfant très candide qui me sont restés à travers tout, à travers *Lélia* et l'époque romantique, à travers l'amour et le doute, les enthousiasmes et les désenchantements. Aimer, se sacrifier, ne se reprendre que quand le sacrifice est nuisible à ceux qui en sont l'objet, et se sacrifier encore dans l'espoir de servir une cause vraie, l'amour.

Je ne parle pas ici de la passion personnelle, mais de l'amour de la race, du sentiment étendu de l'amour de soi, de l'horreur du *moi tout seul*. Et cet idéal de *justice* dont tu parles, je ne l'ai jamais vu séparé de l'amour, puisque la première loi, pour qu'une société naturelle subsiste, c'est que l'on se serve mutuellement, comme chez les fourmis et les abeilles. Ce concours de tous au même but, on est convenu de l'appeler instinct chez les bêtes, et peu importe; mais, chez l'homme, l'instinct est amour; qui se soustrait à l'amour se soustrait à la vérité, à la justice.

J'ai traversé des révolutions et j'ai vu de près les principaux acteurs; j'ai vu le fond de leur âme, je devrais dire

le fond de leur sac : *Pas de principes!* aussi pas de véritable intelligence, pas de force, pas de durée. Rien que des moyens et un but personnel. Un seul avait des principes, pas tous bons, mais devant la sincérité desquels il comptait pour rien sa personnalité : Barbès.

Chez les artistes et les lettrés, je n'ai trouvé aucun fond. Tu es le seul avec qui j'aie pu échanger des idées autres que celles du métier. Je ne sais si tu étais chez Magny un jour où je leur ai dit qu'ils étaient tous des *messieurs*. Ils disaient qu'il ne fallait pas écrire pour les ignorants; ils me conspuaient, parce que je ne voulais écrire que pour ceux-là, vu qu'eux seuls ont besoin de quelque chose. Les maîtres sont pourvus, riches et satisfaits. Les imbéciles manquent de tout, je les plains. Aimer et plaindre ne se séparent pas. Et voilà le mécanisme peu compliqué de ma pensée.

J'ai la passion du bien et point du tout de sentimentalisme de parti pris. Je crache de tout mon cœur sur celui qui prétend avoir mes principes et qui fait le contraire de ce qu'il dit. Je ne plains pas l'incendiaire et l'assassin qui tombent sous le coup de la loi; je plains profondément la classe qu'une vie brutale, déchue, sans essor et sans aide, réduit à produire de pareils monstres. Je plains l'humanité, je la voudrais bonne, parce que je ne peux pas m'abstraire d'elle; parce qu'elle est moi; parce que le mal qu'elle se fait me frappe au cœur; parce que sa honte me fait rougir; parce que ses crimes me tordent le ventre; parce que je ne peux comprendre le paradis au ciel ni sur la terre pour moi toute seule.

Tu dois me comprendre, toi qui es la bonté de la tête aux pieds.

Es-tu toujours à Paris? Il a fait des jours si beaux, que j'ai été tentée d'aller t'y embrasser, mais je n'ose pas dépenser de l'argent, si peu que ce soit, quand il y a tant de misère. Je suis avare, parce que je me sais prodigue quand j'oublie, et j'oublie toujours. Et puis j'ai tant à faire!... Je ne sais rien, et je n'apprends pas, parce que je suis toujours forcée de rapprendre. J'ai pourtant bien besoin de te retrouver un peu; c'est une partie de moi qui me manque.

Mon Aurore m'occupe beaucoup. Elle comprend trop vite et il faudrait la mener au triple galop. Comprendre la passionne, savoir la rebute. Elle est paresseuse comme était monsieur son père. Il en a si bien rappelé, que je ne m'impatiente pas. Elle se promet de t'écrire bientôt une lettre. Tu vois qu'elle ne t'oublie pas. Le polichinelle de la Titite a perdu la tête à force littéralement d'être embrassé et caressé. On l'aime encore autant sans tête; quel exemple de fidélité au malheur! Son ventre est devenu un coffre où on met des joujoux.

Maurice est plongé dans des études archéologiques, Lina est toujours adorable, et tout va bien, sauf que les bonnes ne sont pas propres. Que de chemin ont encore à faire les êtres qui ne se peignent pas!

Je t'embrasse. Dis-moi où tu en es avec *Aïssé*, l'Odéon et tout ce tracas dont tu es chargé. Je t'aime; c'est la conclusion à tous mes discours.

G. SAND.

CCXXXVII

A GEORGE SAND

Chère maître,

Dans votre dernière lettre, parmi les choses gentilles que vous me dites, vous me louez de n'être pas « hautain » ; on n'est pas hautain avec ce qui est haut. Ainsi, sous ce rapport, vous ne pouvez me connaître, je vous récuse.

Bien que je me croie un bon homme, je ne suis pas toujours un monsieur agréable, à preuve ce qui m'est arrivé jeudi dernier. Après avoir déjeuné chez une dame que j'avais appelée « imbécile », j'ai été faire une visite chez une autre que j'ai traitée de « dinde » ; telle est ma vieille galanterie française. La première m'avait assommé avec ses discours spiritualistes et ses prétentions à l'idéal ; la seconde m'a indigné en me disant que Renan était un « coquin ». Notez qu'elle m'a avoué n'avoir pas lu ses livres. Il y a des sujets sur lesquels je perds patience, et, quand on débine devant moi un ami, mon sang de sauvage revient, je vois rouge. Rien de plus sot ! car ça ne *sert à rien* et ça me fait un mal affreux.

Ce vice-là, du reste, le *lâchage des amis en société*, me semble prendre des proportions gigantesques !

CCXXXVIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 26 octobre 1872.

Cher ami,

Voilà encore un chagrin pour toi; un chagrin prévu mais toujours douloureux. Pauvre Théo! je le plains profondément, non d'être mort, mais de n'avoir pas vécu depuis vingt ans; et, s'il eût consenti à vivre, à exister, à agir, à oublier un peu sa personnalité intellectuelle pour conserver sa personne matérielle, il eût pu vivre longtemps encore et renouveler son fonds, dont il a trop fait un trésor stérile. On dit qu'il a beaucoup souffert de la misère pendant le siège, je le comprends, mais après? pourquoi et comment?

Je suis inquiète de n'avoir pas de tes nouvelles depuis longtemps. Es-tu à Croisset? Tu as dû venir à Paris pour l'enterrement de ce pauvre ami. Que de séparations cruelles et répétées! Je t'en veux de devenir sauvage et mécontent de la vie. Il me semble que tu regardes trop le bonheur comme une chose possible, et que l'absence du bonheur, qui est notre état chronique, te fâche et t'étonne trop. Tu fuis tes amis, tu te plonges dans le travail et prends pour du temps perdu celui que tu emploierais à aimer ou à te laisser aimer. Pourquoi n'es-tu pas venu chez nous avec madame Viardot et Tourgueneff? Tu les aimes, tu les admires, tu te sais adoré chez nous, et tu te sauves pour

être seul. Eh bien, pourquoi ne te marierais-tu pas? Être seul, c'est odieux, c'est mortel, et c'est cruel aussi pour ceux qui vous aiment. Toutes tes lettres sont désolées et me serrent le cœur. N'as-tu pas une femme que tu aimes ou par qui tu serais aimé avec plaisir? Prends-la avec toi. N'y a-t-il pas quelque part un moutard dont tu peux te croire le père? Élève-le. Fais-toi son esclave, oublie-toi pour lui.

Que sais-je? vivre en soi est mauvais. Il n'y a de plaisir intellectuel que la possibilité d'y rentrer quand on en est longtemps sorti; mais habiter toujours ce *moi* qui est le plus tyrannique, le plus exigeant, le plus fantasque des compagnons, non, il ne faut pas. — Je t'en supplie, écoute-moi! tu enfermes une nature exubérante dans une geôle, tu fais, d'un cœur tendre et indulgent, un misanthrope de parti pris, — et tu n'en viendras pas à bout. Enfin, je m'inquiète de toi et te dis peut-être des bêtises; mais nous vivons dans des temps cruels et il ne faut pas les subir en les maudissant. Il faut les surmonter en les plaignant. Voilà! Je t'aime, écris-moi.

Je n'irai à Paris que dans un mois pour faire jouer *Mademoiselle La Quintinie*. Où seras-tu?

CCXXXIX

A GEORGE SAND

Nuit de lundi, 28 octobre 1872.

Vous avez deviné, chère maître, que j'avais un redoublement de chagrin, et vous m'avez écrit une bonne lettre

bien tendre, merci; je vous embrasse plus fortement encore que d'habitude.

Bien que prévue, la mort du pauvre Théo m'a navré. C'est le dernier de mes amis *intimes* qui s'en va. Il clôt la liste. Qui verrai-je maintenant quand j'irai à Paris? Avec qui causer de ce qui m'intéresse? Je connais des penseurs (du moins des gens qu'on appelle ainsi), mais un artiste, où est-il?

Moi, je vous dis qu'il est mort de la « charognerie moderne ». C'était son mot, et il me l'a répété cet hiver plusieurs fois : « Je crève de la Commune, etc. »

Le 4 Septembre a inauguré un ordre de choses où les gens comme lui n'ont plus rien à faire dans le monde. Il ne faut pas demander des pommes aux orangers. Les ouvriers de luxe sont inutiles dans une société où la plèbe domine. Comme je le regrette! Lui et Bouilhet me manquent absolument, et rien ne peut les remplacer. Il était si bon d'ailleurs, et, quoi qu'on dise, si simple. On reconnaîtra plus tard (si jamais on revient à s'occuper de littérature) que c'était un grand poète. En attendant, c'est un auteur absolument inconnu. Pierre Corneille l'est bien.

Il a eu deux haines : la haine des épiciers dans sa jeunesse, celle-là lui a donné du talent; la haine du voyou dans son âge mûr, cette dernière l'a tué. Il est mort de colère rentrée, et par la rage de ne pouvoir dire ce qu'il pensait. Il a été *opprimé* par Girardin, par Fould, par Dalloz et par la première République. Je vous dis cela parce que *j'ai vu* des choses abominables et que je suis le seul homme, peut-être, auquel il ait fait des confidences nt ières. Il lui manquait ce qu'il y a de plus important

dans la vie pour soi comme pour les autres : *le caractère*. Avoir manqué l'Académie a été pour lui un effroyable chagrin. Quelle faiblesse! et comme il faut peu s'estimer! La recherche d'un honneur quelconque me semble, d'ailleurs, un acte de modestie incompréhensible.

Je n'ai pas été à son enterrement par la faute de Catulle Mendès, qui m'a envoyé un télégramme trop tard. Il y avait foule. Un tas de gredins et de farceurs sont venus là pour se faire de la réclame, comme d'habitude, et aujourd'hui lundi, jour du feuilleton théâtral, il doit y avoir des *morceaux* dans les feuilles, *ça fera de la copie*. En résumé, je ne le plains pas, *je l'envie*. Car, franchement, la vie n'est pas drôle.

Non, je ne crois pas le *bonheur possible*, mais bien la tranquillité. C'est pourquoi je m'écarte de ce qui m'irrite. Un voyage à Paris est pour moi maintenant une grosse affaire. Sitôt que j'agite la vase, la lie remonte et trouble tout. Le moindre dialogue avec qui que ce soit m'exaspère, parce que je trouve tout le monde idiot. Mon sentiment de la justice est continuellement révolté. On ne parle *que* de politique, et de quelle façon! Où y a-t-il une apparence d'idée? A quoi se raccrocher? Pour quelle cause se passionner?

Jè ne me crois pas cependant un monstre d'égoïsme. Mon moi s'éparpille tellement dans les livres que je passe des journées entières sans le sentir. J'ai de mauvais moments, il est vrai, mais je me remonte par cette réflexion : « Personne, au moins, ne m'embête. » Après quoi je me retrouve d'aplomb. Enfin, il me semble que je marche dans ma voie naturelle : donc je suis dans le vrai?

Quant à vivre avec une femme, à me marier comme vous me le conseillez, c'est un horizon que je trouve fantastique. Pourquoi? Je n'en sais rien. Mais c'est comme ça. Expliquez le problème. L'être féminin n'a jamais été emboîté dans mon existence; et puis, je ne suis pas assez riche, et puis, et puis... je suis trop vieux... et puis trop propre pour infliger à perpétuité ma personne à une autre. Il y a en moi un fonds d'ecclésiastique qu'on ne connaît pas. Nous causerons de tout cela bien mieux de vive voix que par lettres.

Je vous verrai à Paris au mois de décembre, mais à Paris on est dérangé par les autres. Je vous souhaite trois cents représentations pour *Mademoiselle La Quintinie*. Mais vous aurez bien des embêtements avec l'Odéon. C'est une boutique où j'ai rudement souffert l'hiver dernier. Toutes les fois que je me suis livré à l'action, il m'en a cuit. Donc, assez! assez! « Cache ta vie », maxime d'Épictète. Toute mon ambition maintenant est de fuir les embêtements, et je suis certain par là de n'en pas causer aux autres, ce qui est beaucoup.

Je travaille comme un furieux, je lis de la médecine, de la métaphysique, de la politique, de tout. Car j'ai entrepris un ouvrage de grande envergure, et qui va me demander bien du temps, perspective qui me plaît.

Depuis un mois, j'attends Tourgueneff de semaine en semaine. La goutte le retient toujours.

CCXL

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 22 novembre 1872.

Je ne pense pas aller à Paris avant février. Ma pièce est retardée, par suite de la difficulté de trouver l'interprète principal. J'en suis aise, car quitter Nohant, mes occupations et les promenades si belles en ce temps-ci, ne me souriait point; quel automne chaud et bienfaisant pour les vieux! Nous avons, à deux heures d'ici, des bois absolument déserts, où, au lendemain de la pluie, il fait aussi sec que dans une chambre, et où il y a encore des fleurs pour moi et des insectes pour Maurice. Les petites filles courent comme des lapins dans des bruyères plus hautes qu'elles. Mon Dieu, que la vie est bonne quand tout ce qu'on aime est vivant et grouillant! Tu es mon seul *point noir* dans ma vie du cœur, parce que tu es triste et ne veux plus regarder le soleil. Quant à ceux dont je ne me soucie pas, je ne me soucie pas davantage des malices ou des bêtises qu'ils peuvent me faire ou se faire à eux-mêmes. Ils passeront comme passe la pluie. La chose éternelle, c'est le sentiment du beau dans un bon cœur. Tu as l'un et l'autre, sacredié! tu n'as pas le droit de n'être pas heureux. — Peut-être eût-il fallu dans ta vie *l'emboîtement du sentiment féminin* dont tu dis avoir fait fi. — Je sais que le féminin ne vaut rien; mais peut-être, pour être heureux, faut-il avoir été malheureux.

Je l'ai été, moi, et j'en sais long; mais j'oublie si bien

Enfin, triste ou gai, je t'aime et je t'attends toujours, bien que tu ne parles jamais de venir nous voir et que tu en rejettes l'occasion avec empressement; on t'aime chez nous quand même, on n'est pas assez littéraire pour toi, chez nous, je le sais; mais on aime et ça emploie la vie.

Est-ce que *Saint-Antoine* est fini, que tu parles d'un ouvrage de grande envergure? ou si c'est le *Saint-Antoine* qui va déployer ses ailes sur l'univers entier? Il le peut, le sujet est immense. Je t'embrasse, dirai-je encore, mon vieux troubadour, quand tu es résolu à tourner au vieux bénédictin? Alors, moi, je reste troubadour, il n'y a pas à dire.

G. SAND.

Je t'envoie deux romans pour ta collection de moi; tu n'es pas *obligé* de les lire en ce moment si tu es plongé dans le sérieux.

CCXLI

A GEORGE SAND

Lundi soir onze heures, 25 novembre 1872.

Le facteur, tantôt, à cinq heures, m'a apporté vos deux volumes. Je vais commencer *Nanon* tout de suite, car j'en suis fort curieux.

Ne vous inquiétez plus de votre troubadour (qui devient un sot animal, franchement), mais j'espère me remettre. J'ai passé, plusieurs fois, par des périodes sombres et j'en suis sorti. Tout s'use, l'ennui comme le reste.

Je m'étais mal expliqué : je n'ai pas dit que je méprisais « le sentiment féminin ». Mais que la femme, matériellement parlant, n'avait jamais été dans mes habitudes, ce qui est tout différent. J'ai *aimé* plus que personne, phrase présomptueuse qui signifie « tout comme un autre », et peut-être même plus que le premier venu. Toutes les tendresses me sont connues, « les orages du cœur » m'ont « versé leur pluie ». Et puis le hasard, la force des choses fait que la solitude s'est peu à peu agrandie autour de moi, et maintenant je suis seul, absolument seul.

Je n'ai pas assez de rentes pour prendre une femme à moi, ni même pour vivre à Paris six mois de l'année : il m'est donc impossible de changer d'existence.

Comment, je ne vous avais pas dit que *Saint-Antoine* était fini depuis le mois de juin dernier? Ce que je rêve, pour le moment, est une chose plus considérable, et qui aura la prétention d'être comique. Ce serait trop long à vous expliquer, avec la plume. Nous en causerons face à face.

Adieu, chère bon maître adorable, à vous avec ses meilleures tendresses.

Votre vieux.

Toujours HHindigné comme saint Polycarpe

Connaissez-vous, dans l'histoire universelle, en y comdrenant celle des Botocudos, quelque chose de plus bête que la droite de l'Assemblée nationale? Ces messieurs qui ne veulent pas du simple et vain mot République, qui trouvent Thiers trop avancé ! ! ! O profondeur ! problème, rêverie !

CCXLII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 27 novembre 1872.

Maurice est tout heureux et très fier de la lettre que tu lui as écrite; il n'y a personne qui puisse lui faire autant de plaisir et dont l'encouragement compte plus pour lui. Je t'en remercie aussi, moi; car je pense comme lui.

Comment! tu as fini *Saint-Antoine?* Eh bien, faut-il s'occuper de l'éditeur, puisque tu ne t'en occupes pas? Tu ne peux pas garder cela en portefeuille. Tu ne veux pas de Lévy, mais il y en a d'autres; dis un mot, et j'agirai comme pour moi.

Tu me promets d'être guéri plus tard; mais en attendant, tu ne veux rien faire pour te secouer. Viens donc me lire *Saint-Antoine*, et nous parlerons de la publication. Qu'est-ce que c'est que de venir de Croisset ici pour un homme? Si tu ne veux pas venir quand nous sommes en gaieté et en fête, viens pendant qu'il fait doux et que je suis seule.

Toute la famille t'embrasse.

Ton vieux troubadour

G. SAND.

CCXLIII

A GEORGE SAND

Chère maître,

Voilà une nuit et un jour que je passe avec vous. J'avais fini *Nanon* à quatre heures du matin et *Francia* à trois heures de l'après-midi. Tout cela me danse encore dans la tête. Je vais tâcher de recueillir mes idées pour vous parler de ces deux excellents livres. Ils m'ont fait du bien. Merci donc, chère bon maître. Oui, ç'a été comme une large bouffée d'air et, après avoir été attendri, je me sens ranimé.

Dans *Nanon* j'ai d'abord été charmé par le style, par mille choses simples et fortes qui sont comprises dans la trame de l'œuvre et qui la constituent telles que celle-ci : « Comme la somme me parut énorme, la bête me sembla belle. » Et puis je n'ai plus fait attention à rien, j'ai été empoigné comme le plus vulgaire des lecteurs. (Je ne crois pas cependant que le vulgaire puisse admirer autant que moi.) La vie des moines, les premières relations d'Émilien et de Nanon, la peur que causent les brigands et l'incarcération du P. Fructueux qui pouvait être poncive et qui ne l'est nullement. Quelle page que la page 113! et comme c'était difficile de rester dans la mesure! « A partir de ce jour, je sentis du bonheur dans tout et comme une joie d'être au monde! »

La Roche aux Fades est une idylle exquise. On voudrait partager la vie de ces trois braves gens.

je trouve que l'intérêt baisse un peu quand Nanon se met en tête de devenir riche? Elle devient trop forte, trop intelligente! Je n'aime pas non plus l'épisode des voleurs. La rentrée d'Émilien avec son bras amputé m'a re-ému et j'ai versé un pleur sur la dernière page, au portrait de la marquise de Francqueville, vieille.

Je vous soumets les doutes suivants : Émilien me semble bien fort en philosophie politique? A cette époque-là, y avait-il des gens voyant d'aussi haut que lui? Même objection pour le prieur, que je trouve ailleurs charmant, au milieu du livre surtout. Mais comme tout cela est bien amené, entraîné, entraînant, charmant! Quel être vous faites!!! quelle puissance!

Je vous donne, sur les deux joues, deux bécots de nourrice et je passe à *Francia!* Autre style, mais non moins bon. Et d'abord j'admire énormément votre Dodore. Voilà la première fois qu'on fait un gamin de Paris *vrai*; il n'est ni trop généreux, ni trop crapule, ni trop vaudevilliste. Le dialogue avec sa sœur, quand il consent à ce qu'elle devienne une femme entretenue, est un joli tour de force. Votre madame de Thièvre, avec son cachemire qu'elle fait jouer sur ses grasses épaules, est-elle assez Restauration! Et l'oncle qui veut souffler au neveu sa grisette! Et Antoine, le bon gros ferblantier si poli au théâtre! Le Russe est un simple, un homme naturel, ce qui n'est pas facile à faire.

Quand j'ai vu Francia lui enfoncer son poignard dans le cœur, j'ai d'abord froncé le sourcil, ne craignant que ce fût une vengeance classique, qui dénaturât le charmant caractère de cette bonne fille? Mais pas du tout! Je me

trompais, cet assassinat inconscient complète votre héroïne.

Ce qui me frappe dans ce livre-là, c'est qu'il est très spirituel et très juste. On est en plein dans l'époque.

Je vous remercie du fond du cœur pour cette double lecture. Elle m'a détendu. Tout n'est donc pas mort! Il y a encore du beau et du bon dans le monde.

CCXLIV

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 29 novembre 1872.

Tu me gâtes! je n'osais pas t'envoyer ces romans, qui étaient sous bande à ton adresse depuis huit jours. Je craignais de te déranger d'un courant d'idées et de t'ennuyer. Tu as tout lâché pour lire Maurice d'abord, et puis moi. Nous aurions des remords si nous n'étions pas des égoïstes, bien contents d'avoir un lecteur qui en vaut dix mille! Cela fait grand bien; car, Maurice et moi, nous travaillons dans le désert, ne sachant jamais que l'un par l'autre si c'est réussi ou gâché, échangeant nos critiques, et n'ayant pas de rapports avec les *jugeurs* patentés.

Michel ne nous dit jamais qu'au bout d'un an ou deux si ça s'est *vendu*. Quant à Buloz, si c'est à lui que nous avons affaire, il nous déclare invariablement que c'est mauvais ou médiocre. Il n'y a que Charles Edmond qui nous encourage en demandant de la copie. Nous écrivons sans préoccupation du public; ce n'est peut-être pas mauvais; mais, chez nous, il y a excès. Aussi un encourage-

ment de toi nous rend le courage, qui ne nous quitte pas, mais qui est souvent un courage triste, tandis que tu nous le fais brillant et gai, et sain à respirer.

J'ai donc bien fait de ne pas jeter *Nanon* au feu, comme j'étais prête à le faire quand Charles Edmond est venu me dire que c'était très bien et qu'il le voulait pour son journal. Je te remercie donc et je te rends tes bons baisers, pour *Francia* surtout, que Buloz n'a inséré qu'en rechignant et faute de mieux : tu vois que je ne suis pas gâtée, mais je ne me fâche jamais de tout ça et je n'en parle pas. C'est comme cela et c'est tout simple. Du moment que la littérature est une marchandise, le vendeur qui l'exploite n'apprécie que le client qui achète, et, si le client déprécie l'objet, le vendeur déclare à l'auteur que sa marchandise ne plaît pas. La république des lettres n'est qu'une foire où on vend des livres. Ne pas faire de concession à l'éditeur est notre seule vertu ; gardons-la et vivons en paix, même avec lui quand il rechigne, et reconnaissons aussi que ce n'est pas lui le coupable. Il aurait du goût si le public en avait.

Voilà mon sac vidé et n'en parlons que pour aviser à *Saint-Antoine*, tout en nous disant que les éditeurs seront bêtes. Lévy ne l'est pourtant pas, mais tu t'es fâché avec lui. Je voudrais parler de tout cela avec toi ; veux-tu venir? ou remettre à mon voyage à Paris? Mais quand irai-je? Je ne sais pas. Je crains un peu les bronchites d'hiver, et ne me déplace que quand il le faut absolument, par devoir d'état.

Je ne crois pas qu'on joue *Mademoiselle La Quintinie*. Les censeurs ont déclaré que c'était un *chef-d'œuvre de*

la plus haute et de la plus saine moralité, mais qu'ils ne pouvaient pas *prendre sur eux* d'en autoriser la représentation. Il faut que *cela aille plus haut*, c'est-à-dire au ministre qui renverra au général Ladmirault; c'est à mourir de rire. Mais je ne consens pas à tout cela, et j'aime mieux qu'on se tienne tranquille jusqu'à nouvel ordre. Si le *nouvel* ordre est la monarchie cléricale, nous en verrons bien d'autres. Pour mon compte, ça m'est égal qu'on m'empêche; mais pour l'avenir de notre génération?...

CCXLV

A GEORGE SAND

Mercredi, 4 décembre 1872.

Chère maître,

Je relève une phrase dans votre dernière lettre : « L'éditeur aurait du goût si le public en avait... ou si le public le forçait à en avoir. » Mais c'est demander l'impossible. Ils ont des *idées littéraires*, croyez-le bien, ainsi que MM. les directeurs de théâtre. Les uns et les autres prétendent *s'y connaître*, et leur esthétique se mêlant à leur mercantilisme, ça fait un joli résultat.

D'après les éditeurs, votre dernier livre est toujours inférieur au précédent! que je sois pendu si ça n'est pas vrai! Pourquoi Lévy admire-t-il bien plus Ponsard et Octave Feuillet que le père Dumas et vous? Lévy est académique. Je lui ai fait gagner plus d'argent que Cuvillier-Fleury, n'est-ce pas? Eh bien, faites un parallèle entre

nous deux, et vous verrez comme vous serez reçue. Vous n'ignorez pas qu'il n'a pas voulu vendre de *Dernières Chansons* plus de 1200 exemplaires, et les 800 qui restent sont dans le grenier à foin de ma nièce, rue de Clichy! C'est très étroit de ma part, j'en conviens; mais j'avoue que ce procédé m'a simplement enragé. Il me semble que ma prose pouvait être plus respectée par un homme à qui j'ai fait gagner quelques sous.

Pourquoi publier, par l'abominable temps qui court? Est-ce pour gagner de l'argent? Quelle dérision! Comme si l'argent était la récompense du travail! et pouvait l'être! Cela sera quand on aura détruit la spéculation : d'ici là, non! Et puis comment mesurer le travail, comment estimer l'effort? Reste donc la valeur commerciale de l'œuvre. Il faudrait pour cela supprimer tout intermédiaire entre le producteur et l'acheteur, et quand même, cette question en soi est insoluble. Car j'écris (je parle d'un auteur qui se respecte) non pour le lecteur d'aujourd'hui, mais pour tous les lecteurs qui pourront se présenter, tant que la langue vivra. Ma marchandise ne peut donc être consommée maintenant, car elle n'est pas faite exclusivement pour mes contemporains. Mon service reste donc indéfini et, par conséquent, impayable.

Pourquoi donc publier? Est-ce pour être compris, applaudi? Mais vous-même, *vous*, grand George Sand, vous avouez votre solitude.

Y a-t-il maintenant, je ne dis pas de l'admiration ou de la sympathie, mais l'apparence d'un peu d'attention pour les œuvres d'art? Quel est le critique qui lise le livre dont il ait à rendre compte?

Dans dix ans on ne saura peut-être plus faire une paire de souliers, tant on devient effroyablement stupide! Tout cela est pour vous dire que jusqu'à des temps meilleurs (auxquels je ne crois pas) je garde *Saint-Antoine* dans un bas d'armoire.

Si je le fais paraître, j'aime mieux que ce soit en même temps qu'un autre livre tout différent. J'en travaille un maintenant qui pourra lui faire pendant. Conclusion : le plus sage est de se tenir tranquille.

Pourquoi Duquesnel ne va-t-il pas trouver le général Ladmirault, Jules Simon, Thiers? Il me semble que cette démarche le regarde. Quelle belle chose que la censure! Rassurons-nous, elle existera toujours, parce qu'elle a toujours existé! Notre ami Alexandre Dumas fils, pour faire un agréable paradoxe, n'a-t-il pas vanté ses bienfaits dans la préface de la *Dame aux Camélias*?

Et vous voulez que je ne sois pas triste! J'imagine que nous reverrons prochainement des choses abominables, grâce à l'entêtement inepte de la droite. Les bons Normands, qui sont les gens les plus conservateurs du monde, inclinent vers la gauche *très* fortement.

Si l'on consultait maintenant la bourgeoisie, elle ferait le père Thiers roi de France. Thiers ôté, elle se jetterait dans les bras de Gambetta et j'ai peur qu'elle ne s'y jette bientôt!

Je me console en songeant que jeudi prochain j'aurai cinquante et un ans.

Si vous ne devez pas venir à Paris au mois de février, j'irai vous voir à la fin de janvier, avant de rentrer au parc Monceau ; je me le promets.

La princesse m'a écrit pour me demander si vous étiez à Nohant. Elle veut vous écrire.

Ma nièce Caroline, à qui je viens de faire lire *Nanon*, en est ravie. Ce qui l'a frappée, c'est la « jeunesse » du livre. Le jugement me paraît vrai. C'est un *bouquin*, ainsi que *Francia* qui, bien que plus simple, est peut-être encore plus réussi, plus irréprochable comme œuvre.

J'ai lu, cette semaine, l'*Illustre docteur Matheus*, d'Erckmann-Chatrian. Est-ce assez pignouf! Voilà deux cocos qui ont l'âme bien plébéienne.

Adieu, chère bon maître. Votre vieux troubadour vous embrasse.

Je pense toujours à Théo, je ne me console pas de cette perte.

CCXLVI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 8 décembre 1872.

Eh bien, alors, si tu es dans l'idéal de la chose, si tu as un livre d'avenir dans la pensée, si tu accomplis une tâche de confiance et de conviction, plus de colère et plus de tristesse, soyons logiques.

Je suis arrivée, moi, à un état philosophique d'une sérénité très satisfaisante et je n'ai rien *surfait* en te disant que toutes les misères qu'on peut me faire, ou toute l'indifférence qu'on peut me témoigner, ne me touchent réellement plus et ne m'empêchent pas, non seule-

ment d'être heureuse en dehors de la littérature, mais encore d'être littéraire avec plaisir et de travailler avec joie.

Tu as été content de mes deux romans? Je suis payée, je crois qu'ils sont *bien*, et le silence qui a envahi ma vie (il faut dire que je l'ai cherché) est plein d'une bonne voix qui me parle et me suffit. Je n'ai pas monté aussi haut que toi dans mon ambition. Tu veux écrire pour les temps. Moi, je crois que, dans cinquante ans, je serai parfaitement oubliée et peut-être durement méconnue! C'est la loi des choses qui ne sont pas de premier ordre, et je ne me suis jamais crue de premier ordre. Mon idée a été plutôt d'agir sur mes contemporains, ne fût-ce que sur quelques-uns, et de leur faire partager mon idéal de douceur et de poésie. J'ai atteint ce but jusqu'à un certain point, j'ai fait du moins pour cela tout mon possible, je le fais encore, et ma récompense est d'en approcher toujours un peu plus.

Voilà pour moi; mais, pour toi, le but est plus vaste, je le vois bien, et le succès plus lointain. Alors tu devrais te mettre plus d'accord avec toi en étant encore plus calme et plus content que moi. Tes colères d'un moment sont *bonnes*. Elles sont le résultat d'un tempérament généreux, et, comme elles ne sont ni méchantes ni haineuses, je les aime, mais ta tristesse, tes semaines de spleen, je ne les comprends pas et je te les reproche. J'ai cru, je crois encore, à trop d'isolement, à trop de détachement des liens de la vie. Tu as de puissantes raisons pour me répondre, si puissantes, qu'elles devraient te donner la victoire.

Fouille-toi et réponds-moi, ne fût-ce que pour dissiper les craintes que j'ai souvent sur ton compte, je ne veux pas que tu te consumes. Tu as cinquante ans, mon fils

aussi ou à peu près. Il est dans la force de l'âge, dans son meilleur développement, toi de même, si tu ne chauffes pas trop le four aux idées. Pourquoi dis-tu souvent que tu voudrais être mort? Tu ne crois donc pas à ton œuvre? tu te laisses donc influencer par ceci ou cela des choses présentes? C'est possible, nous ne sommes pas des dieux, et quelque chose en nous, quelque chose de faible et d'inconséquent trouble parfois notre théodicée. Mais la victoire devient chaque jour plus facile quand on est sûr d'aimer la logique et la vérité. Elle arrive même à prévenir, à vaincre d'avance les sujets d'humeur, de dépit ou de découragement.

Tout cela me paraît facile, quand il s'agit de la gouverne de nous-mêmes : les sujets de grande tristesse sont ailleurs, dans le spectacle de l'histoire qui se déroule autour de nous; cette lutte éternelle de la barbarie contre la civilisation est d'une grande amertume pour ceux qui ont dépouillé l'élément barbare et qui se trouvent en avant de leur époque. Mais, dans cette grande douleur, dans ces secrètes colères, il y a un grand stimulant qui justement nous relève, en nous inspirant le besoin de réagir. Sans cela, je confesse que, pour mon compte, j'abandonnerais tout.

J'ai eu assez de compliments dans ma vie, du temps où l'on s'occupait de littérature. Je les ai toujours redoutés quand ils me venaient des inconnus; ils me faisaient trop douter de moi. De l'argent, j'en ai gagné de quoi me faire riche. Si je ne le suis pas, c'est que je n'ai pas tenu à l'être; j'ai assez de ce que Lévy fait pour moi. Ce que j'aimerais, ce serait de me livrer absolument à la botanique, ce serait pour moi le Paradis sur la terre. Mais il ne faut pas, cela ne servirait qu'à moi, et, si le chagrin

est bon à quelque chose, c'est à nous défendre de l'égoïsme; donc, il ne faut pas maudire ni mépriser la vie. Il ne faut pas l'user volontairement; tu es épris de la *justice*, commence par être juste envers toi-même, tu te dois de te conserver et de te développer.

Écoute-moi ; je t'aime tendrement, je pense à toi tous les jours et à tout propos : en travaillant, je pense à toi. J'ai conquis certains biens intellectuels que tu mérites mieux que moi et dont tu dois faire un plus long usage. Pense aussi que mon esprit est souvent près du tien et qu'il te veut une longue vie et une inspiration féconde en jouissances vraies.

Tu promets de venir; c'est joie et fête pour mon cœur et dans la famille.

Ton vieux troubadour.

CCXLVII

A GEORGE SAND

12 décembre 1872.

Chère bon maître,

Ne prenez pas au sérieux les exagérations de mon *ire*. N'allez pas croire que je compte « sur la postérité pour me venger de l'indifférence de mes contemporains ». J'ai voulu dire seulement ceci : quand on ne s'adresse pas à la foule, il est juste que la foule ne vous paye pas. C'est de l'économie politique. Or, je maintiens qu'une œuvre d'art (digne de ce nom et faite avec conscience) est inappré-

ciable, n'a pas de valeur commerciale, ne peut pas se payer. Conclusion : si l'artiste n'a pas de rentes, il doit crever de faim ! On trouve que l'écrivain, parce qu'il ne reçoit plus de pension des grands, est bien plus libre, plus noble. Toute sa noblesse sociale maintenant consiste à être l'égal d'un épicier. Quel progrès! Quant à moi, vous me dites : « Soyons logiques »; mais c'est là le difficile.

Je ne suis pas sûr du tout d'écrire de bonnes choses ni que le livre que je rêve maintenant puisse être bien fait, ce qui n'empêche pas de l'entreprendre. Je crois que l'idée en est originale, rien de plus. Et puis, comme j'espère cracher là dedans le fiel qui m'étouffe, c'est-à-dire émettre quelques vérités, j'espère par ce moyen *me purger*, et être ensuite plus olympien, qualité qui me manque absolument. Ah! comme je voudrais m'admirer!

Encore un deuil : j'ai conduit l'enterrement du père Pouchet lundi dernier. La vie de ce bonhomme a été très belle et je l'ai pleuré.

J'entre aujourd'hui dans ma cinquante-deuxième année, et je tiens à vous embrasser aujourd'hui : c'est ce que je fais tendrement, puisque vous m'aimez si bien.

CCXLVIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 8 janvier 1873.

Oui, oui, mon vieux, il faut venir me voir. Je ne pense pas aller à Paris avant la fin de l'hiver et on se voit si ma

à Paris. Apporte-moi *Saint-Antoine*, je veux l'entendre, je veux en vivre avec toi. Je veux t'embrasser de toute mon âme, et Maurice aussi.

Lina t'aime aussi, et nos petites ne t'ont pas oublié, je veux que tu voies comme mon Aurore est devenue intéressante et aimable. Je ne te dirai de moi rien de nouveau, je vis si peu en moi, ce sera une bonne condition pour que tu me parles de ce qui m'intéresse davantage, c'est-à-dire de toi. Préviens-moi pour que je t'évite l'affreuse patache de Châteauroux à Nohant. Si tu pouvais amener Tourgueneff, nous en serions heureux et tu aurais le plus délicieux compagnon de voyage. As-tu lu *Pères et enfants*? comme c'est bien!

Allons! je t'espère sérieusement cette fois, et je crois que notre air te fera du bien. Il fait si beau ici!

Ton vieux camarade qui t'aime,

G. SAND.

Je t'embrasse six fois pour la bonne année.

CCXLIX

A GEORGE SAND

Lundi soir, 3 février 1873.

Chère maître,

J'ai l'air de vous oublier et de ne pas vouloir faire le voyage de Nohant? Il n'en est rien! mais, depuis un mois, toutes les fois que je prends l'air, je suis re-empoigné par

la grippe qui devient plus forte à chaque reprise. Je tousse abominablement et je salis des mouchoirs de poche innombrablement! Quand cela finira-t-il?

J'ai pris le parti de ne plus franchir mon seuil jusqu'à complète guérison, et j'attends toujours le bon vouloir des membres de la commission pour la fontaine Bouilhet! Depuis bientôt deux mois, il ne m'est pas possible de faire se trouver ensemble, à Rouen, six habitants de Rouen! Voilà comme sont les amis! Tout est difficile, la plus petite entreprise demande de grands efforts.

Je lis maintenant de la chimie (à laquelle je ne comprends goutte) et de la médecine Raspail, sans compter le *Potager moderne* de Gressent et l'*Agriculture* de Gasparin. A ce propos Maurice serait bien gentil de recueillir pour moi ses souvenirs agronomiques, afin que je sache quelles sont les fautes qu'il a faites, et par quels raisonnements il les a faites.

De quels renseignements n'ai-je pas besoin pour le livre que j'entreprends? Je suis venu à Paris, cet hiver, dans l'intention d'en recueillir; mais si mon affreux rhume se prolonge, mon séjour ici sera inutile! Vais-je devenir comme ce chanoine de Poitiers, dont parle Montaigne, et qui, depuis trente ans, n'était pas sorti de sa chambre « par l'incommodité de sa mélancolie » et qui, pourtant, se trouvait fort bien « sauf un rheume qui lui était tombé sur l'estomach ». C'est vous dire que je vois fort peu de monde. D'ailleurs qui fréquenter? La guerre a creusé des abîmes.

Je n'ai pu me procurer votre article sur Badinguet. Je compte le lire chez vous

En fait de lectures, je viens d'avaler *tout* l'odieux Joseph de Maistre. Nous a-t-on assez scié le dos avec ce monsieur-là! et les socialistes modernes qui l'ont exalté! à commencer par les saint-simoniens pour finir par A. Comte. La France est ivre d'autorité, quoi qu'on die. Voici une belle idée que je trouve dans Raspail, *les médecins devraient être des magistrats*, afin qu'ils puissent forcer, etc.

Votre vieille ganache romantique et libérale vous embrasse tendrement.

CCL

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 5 février 1873.

Je t'ai écrit hier à Croisset, Lina croyant que tu y étais retourné. Je te demandais un petit service que tu m'as déjà rendu, à savoir, prier ton frère d'accorder sa protection à mon ami Despruneaux pour son affaire qui va en cassation. Ma lettre te sera probablement renvoyée à Paris, aussi vite que t'arrivera celle-ci. Il s'agit d'écrire un mot à ton frère, si cela ne t'ennuie pas.

Qu'est-ce donc que cette bronchite obstinée? Il n'y a qu'un remède, une dose minime, demi-centigramme acétate de morphine à prendre tous les soirs quand la digestion est faite, et pendant huit jours au moins. Je ne fais pas autre chose et je m'en tire toujours bien, j'en tire de même tous les miens, c'est si facile à faire et si vite fait!

C'est au bout de deux ou trois jours qu'on en sent le bon effet. J'attends ta guérison avec impatience, pour toi d'abord, et puis pour moi parce que tu viendras et que j'ai faim et soif de te voir.

Maurice est embarrassé pour répondre à ta question. Il n'a pas commis de fautes dans son exploitation et sait bien celles que les autres commettent ou peuvent commettre; mais il dit que cela varie à l'infini et que chaque faute est spéciale au milieu où l'on opère. Quand tu seras ici et qu'il saura bien ce que tu veux, il pourra te répondre pour tout ce qui concerne le centre de la France, et la géologie générale de la planète, s'il y a lieu à généraliser. Son raisonnement à lui a été celui-ci : Ne pas innover de toutes pièces, mais pousser au développement de ce qui est en se servant toujours de la méthode établie par l'expérience. L'expérience ne peut jamais tromper, elle peut être incomplète, jamais menteuse. Sur ce, je t'embrasse, je t'appelle, je t'attends, je t'espère et ne veux pourtant pas te tourmenter.

Mais nous t'aimons, voilà qui est sûr; et nous voudrions t'infuser un peu de notre patience berrichonne à l'endroit des choses de ce monde qui ne sont pas drôles, nous le savons bien! Mais pourquoi sommes-nous en ce monde si ce n'est pour patienter.

Ton obstiné troubadour qui t'aime,

G. SAND.

CCLI

A GEORGE SAND

Mardi, 12 mars 1873.

Chère maître,

Si je ne suis pas chez vous, la faute est au grand Tourgueneff. Je me disposais à partir pour Nohant, quand il m'a dit : « Attendez, j'irai avec vous au commencement d'avril. » Il y a de cela quinze jours. Je le verrai demain chez madame Viardot et je le prierai d'avancer l'époque, car ça commence à m'impatienter. J'éprouve le *besoin* de vous voir, de vous embrasser, et de causer avec vous. Voilà le vrai.

Je commence à me re-sentir d'aplomb. Qu'ai-je eu depuis quatre mois? Quel trouble se passait dans les profondeurs de mon individu? Je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai été très malade, vaguement. Mais, à présent, je vais mieux. Depuis le 1er janvier dernier, *Madame Bovary* et *Salammbô* m'appartiennent et je pourrais les vendre. Je n'en fais rien, aimant mieux me passer d'argent que de m'exaspérer les nerfs. Tel est votre vieux troubadour.

Je lis toutes espèces de livres et je prends des notes pour mon grand bouquin qui va me demander cinq ou six ans et j'en médite deux ou trois autres. Voilà des rêves pour longtemps, c'est le principal.

L'art continue à être « dans le marasme », comme dit

M. Prudhomme, et il n'y a plus de place dans ce monde pour les gens de goût. Il faut, comme le rhinocéros, se retirer dans la solitude, en attendant sa crevaison.

CCLII

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 15 mars 1873.

Enfin, mon vieux troubadour, on peut t'espérer prochainement, j'étais inquiète de toi. J'en suis toujours inquiète, à vrai dire, je ne suis pas contente de tes colères et de tes *partis pris*. Ça dure trop longtemps et c'est en effet comme un état maladif, tu le reconnais toi-même. Oublie donc; ne sais-tu pas oublier? Tu vis trop en toi-même et tu arrives à tout rapporter à toi-même. Si tu étais un égoïste et un vaniteux, je me dirais que c'est un état normal; mais, chez toi, si bon et si généreux, c'est une anomalie, un mal qu'il faut combattre. Sois sûr que la vie est mal arrangée, pénible, irritante pour tout le monde; mais ne méconnais pas les immenses compensations qu'il est ingrat d'oublier.

Que tu te mettes en colère contre celui-ci ou celui-là, peu importe si cela te soulage; mais que tu restes furieux, indigné des semaines, des mois, presque des années, c'est injuste et cruel pour ceux qui t'aiment et qui voudraient t'épargner tout souci et toute déception.

Tu vois, je te gronde; mais, en t'embrassant, je ne songerai qu'à la joie et à l'espérance de te voir refleurir. Nous

t'attendons avec impatience et nous comptons bien sur Tourgueneff, que nous adorons aussi.

J'ai beaucoup souffert tous ces temps-ci d'une série de fluxions très douloureuses ; ça ne m'a pas empêchée de m'amuser à écrire des contes et à jouer avec mes *fanfans*. Elles sont si gentilles et mes grands enfants sont si bons pour moi, que je mourrai, je crois, en leur souriant. Qu'importe qu'on ait cent mille ennemis si on est aimé de deux ou trois bons êtres? Ne m'aimes-tu pas aussi, et ne me reprocherais-tu pas de compter cela pour rien? Quand j'ai perdu Rollinat, ne m'as-tu pas écrit d'aimer davantage ceux qui me restaient? Viens, que je *t'abîme* de reproches ; car tu ne fais pas ce que tu me disais de faire.

On t'attend, on prépare une mi-carême fantastique ; tâche d'en être. Le rire est un grand médecin. Nous te costumerons ; on dit que tu as eu un si beau succès, en pâtissier, chez Pauline ! Si tu vas mieux, sois sûr que c'est parce que tu t'es secoué et distrait. Paris t'est bon ; tu es trop seul là-bas dans ta jolie maison. Viens travailler chez nous ; la belle affaire que de faire venir une caisse de livres !

Annonce ton arrivée pour qu'on te fasse trouver une voiture à la gare de Châteauroux.

CCLIII

A GEORGE SAND

Jeudi, 20 mars 1873.

Chère maître,

Le gigantesque Tourgueneff sort de chez moi, et nous venons de faire un serment solennel. Le 12 avril, veille de Pâques, vous nous aurez à dîner chez vous.

Ce n'a pas été une petite affaire que d'en arriver là, tant il est difficile de réussir à quoi que ce soit.

Quant à moi rien ne m'eût empêché de partir dès demain. Mais notre ami me paraît jouir de peu de liberté, et moi-même j'ai des empêchements dans la première semaine d'avril.

Je vais ce soir à deux bals costumés! Dites après cela que je ne suis pas jeune.

Mille tendresses de votre vieux troubadour, qui vous embrasse.

Lire comme exemple de fétidité moderne, dans le dernier numéro de la *Vie Parisienne*, l'article sur *Marion Delorme*. C'est à encadrer, si toutefois quelque chose de fétide peut être encadré. Mais à présent, on n'y regarde pas de si près.

CCLIV

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 23 mars 1873.

Non, ce géant ne fait pas ce qu'il veut, je m'en suis aperçue. Mais il est de ceux qui trouvent leur bonheur à être gouvernés, et je le comprends du reste. Pourvu qu'on soit en bonnes mains, — et il y est.

Enfin nous l'espérons toujours, mais je ne compte absolument que sur toi. Tu ne peux pas me faire un plus grand plaisir que de me dire que tu sors, que tu te secoues et te distrais, c'est absolument nécessaire dans ces temps de gâchis.

Le jour où un peu d'ivresse ne sera plus nécessaire pour se conserver, c'est que le monde ira très bien. Nous n'y sommes pas.

Cette chose *fécale* ne vaut pas la peine d'être lue, je n'ai pas été jusqu'au bout, on se détourne de ces choses, on ne se gâte pas l'odorat à les respirer. Mais je ne crois pas que celui à qui on offre cela dans un encensoir, en soit satisfait.

Viens donc avec les hirondelles et apporte *Saint-Antoine*. C'est Maurice qui va s'intéresser à ça! Il est plus savant que moi, qui n'apprécierai, grâce à mon ignorance de beaucoup de choses, que le côté poétique et grand. Je suis sûre, je sais déjà qu'il y est.

Continue à te remuer, il le faut et surtout continue à nous aimer comme nous t'aimons.

Ton vieux troubadour,

GEORGE SAND.

CCLV

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 7 avril 1873.

J'écris à mon ami le général Ferri Pisani, que tu connais et qui *fonctionne* à Châteauroux, de retenir une voiture qui vous attendra le 12 à la gare, à trois heures vingt. Vous devez partir de Paris à neuf heures dix par l'*express*. Autrement le voyage est plus long et ennuyeux. J'espère que le général viendra avec vous, s'il y avait décision contraire à ta promesse, envoie-lui un télégramme à Châteauroux, pour qu'il ne vous attende pas. Il vient ordinairement à cheval.

Nous comptons sur vous *impatiemment*.

Ton vieux troubadour,

G. SAND.

CCLVI

A GEORGE SAND

23 avril 1873.

Il n'y a que cinq jours depuis notre séparation, et je m'ennuie de vous comme une bête. Je m'ennuie d'Aurore et de toute la maisonnée, jusqu'à Fadet. Oui, c'est comme ça, on est si bien chez vous! vous êtes si bons et si spirituels!

Pourquoi ne peut-on vivre ensemble, pourquoi la vie

est-elle toujours mal arrangée? Maurice me semble être le type du bonheur humain. Que lui manque-t-il? Certainement, il n'a pas de plus grand envieux que moi.

Vos deux amis, Tourgueneff et Cruchard, ont philosophé sur tout cela, de Nohant à Châteauroux, très agréablement portés dans votre voiture, au grand trot de deux bons chevaux. Vivent les postillons de La Châtre! Mais le reste du voyage a été fort déplaisant, à cause de la compagnie que nous avions dans notre wagon. Je m'en suis consolé par les liqueurs fortes, car le bon Moscove avait une gourde remplie d'excellente eau-de-vie. Nous avions l'un et l'autre le cœur un peu triste. Nous ne parlions pas, nous ne dormions pas.

Nous avons retrouvé ici la bètise barodetienne en pleine fleur. Au pied de cette production s'est développé, depuis trois jours, Stoppfel! autre narcotique âcre! Oh! mon Dieu! mon Dieu! quel ennui que de vivre dans un pareil temps! Vous ne vous imaginez pas le torrent de démences au milieu duquel on se trouve! Que vous faites bien de vivre loin de Paris!

Je me suis remis à mes lectures, et, dans une huitaine, je commencerai mes excursions aux environs pour découvrir une campagne pouvant servir de cadre à mes deux bonshommes. Après quoi, vers le 12 ou le 15, je rentrerai dans ma maison du bord de l'eau. J'ai bien envie d'aller enfin, cet été, à Saint-Gervais pour me blanchir le museau et me retaper les nerfs. Depuis dix ans, je trouve toujours un prétexte pour m'en dispenser. Il serait temps cependant de se désenlaidir, non pas que j'aie des prétentions à plaire et à séduire par mes grâces physiques, mais je me déplais trop à moi-même, quand je me regarde dans ma

glace. A mesure qu'on vieillit, il faut se soigner davantage.

Je verrai ce soir madame Viardot, j'irai de bonne heure et nous causerons de vous.

Quand nous reverrons-nous, maintenant? Comme Nohant est loin de Croisset?

A vous, chère bon maître, toutes mes tendresses.

GUSTAVE FLAUBERT,
Autrement dit le R. P. Cruchard des Barnabites,
directeur des Dames de la Désillusion.

CCLVII

A GEORGE SAND

Chère maître,

Cruchard aurait dû vous remercier plus vite pour l'envoi de votre dernier volume; mais le révérend travaille comme dix-huit mille nègres, voilà son excuse. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir lu *Impressions et Souvenirs*. J'en connais une partie pour l'avoir lue dans « le *Temps* » (un calembour).

Voici pour moi ce qui était nouveau et qui m'a frappé : 1° le premier fragment; 2° le second où il y a une page charmante et juste sur l'impératrice. Comme c'est vrai ce que vous dites sur le prolétaire! Espérons que son règne passera, comme celui des bourgeois, et pour les mêmes causes, en punition de la même bêtise et d'un égoïsme pareil.

La *Réponse à un ami* m'est connue, puisqu'elle m'était adressée.

Le *Dialogue avec Delacroix* est instructif; deux pages curieuses sur ce qu'il pensait du père Ingres.

Je ne suis pas complètement de votre avis sur la ponctuation. C'est-à-dire que j'ai là-dessus l'exagération qui vous choque; et je ne manque, bien entendu, de bonnes raisons pour la défendre.

J'allume le fagot, etc., tout ce long fragment m'a charmé.

Dans les *Idées d'un maître d'école*, j'admire votre esprit pédagogique, chère maître, il y a de bien jolies phrases d'abécédaire.

Merci de ce que vous dites de mon pauvre Bouilhet!

J'adore votre *Pierre Bonin*. J'en ai connu de son espèce, et puisque ces pages-là sont dédiées à Tourgueneff, c'est l'occasion de vous demander : Avez-vous lu l'*Abandonnée*? Moi, je trouve cela simplement sublime. Ce Scythe est un immense bonhomme.

Je ne suis pas maintenant dans une littérature aussi haute. Tant s'en faut! Je bûche et surbûche le *Sexe faible*. En huit jours, j'ai écrit le premier acte. Il est vrai que mes journées sont longues. J'en ai fait une, la semaine dernière, de dix-huit heures, et Cruchard est frais comme une jeune fille, pas fatigué, sans mal de tête. Bref, je crois que je serai débarrassé de ce travail-là dans trois semaines. Ensuite, à la grâce de Dieu!

Ce serait drôle, si la bizarrerie de Carvalho était couronnée de succès!

J'ai peur que Maurice n'ait perdu sa dinde truffée, car j'ai envie de remplacer les trois vertus théologales par la face du Christ qui apparaît dans le soleil. Qu'en dites-vous? Quand cette correction sera faite et que j'aurai renforcé le massacre à Alexandrie et clarifié le symbolisme des bêtes fantastiques, *Saint-Antoine* sera irrévocable-

ment fini, et je me mettrai à mes deux bonshommes laissés de côté pour la comédie.

Quelle vilaine manière d'écrire que celle qui convient à la scène! Les ellipses, les suspensions, les interrogations et les répétitions doivent être prodiguées si l'on veut qu'il y ait du mouvement, et tout cela en soi est fort laid.

Je me mets peut-être le doigt dans l'œil, mais je crois faire maintenant quelque chose de très rapide et facile à jouer. Nous verrons.

Adieu, chère bon maître, embrassez tous les vôtres pour moi.

Votre vieille bedolle Cruchard, ami de Chalumeau.

Notez ce nom-là. C'est une histoire gigantesque, mais qui demande qu'on se piète pour la raconter convenablement.

CCLVIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 4 juillet 1873.

Je ne sais où tu es à présent, Cruchard de mon cœur. Je t'adresse à Paris d'où j'imagine qu'on te renverra ma lettre. J'ai été malade, mon révérend, aucune souffrance mais une anémie stupide, pas de jambes et pas d'appétit, toujours la sueur au front et le cœur barbouillé comme une femme grosse; c'est injuste, cet état-là, quand on arrive à la septantaine, j'entre demain dans mon soixante-dixième printemps, guérie depuis une dizaine de bains de rivière.

Mais j'ai trouvé si bon de me reposer que je n'ai pas encore fait une panse *d'a*, depuis mon retour de Paris et que je rouvre mon encrier aujourd'hui pour t'écrire. Nous relisions ce matin ta lettre où tu dis que Maurice a perdu son pari. Il prétend l'avoir gagné puisque tu ôtes les *Vertus théologales*.

Moi je désire que, pari ou non, tu gardes la version nouvelle qui est tout à fait dans la couleur, tandis que les vertus théologales n'y sont pas. — As-tu des nouvelles de Tourgueneff? J'en suis inquiète. Madame Viardot m'écrivait, il y a quelques jours, qu'il avait fait une chute et qu'il s'était blessé à la jambe. — Oui, j'ai lu l'*Abandonnée*, c'est très beau, comme tout ce qu'il fait. Pourvu que sa blessure ne soit pas grave! c'est toujours grave avec la goutte.

Tu travailles donc toujours avec rage? Malheureux! tu ne connais pas l'ineffable plaisir de ne rien faire! Et comme le travail va me paraître bon après cela! Je m'y mettrai pourtant le plus tard possible. J'arrive de plus en plus à la notion que rien ne vaut la peine d'être dit!

N'en crois rien, fais de belles choses et aime ton vieux troubadour qui te chéris toujours.

G. SAND.

Tendresses de tout Nohant.

CCLIX

A GEORGE SAND

Jeudi.

Pourquoi me laissez-vous si longtemps sans me donner de vos nouvelles, chère bon maître? Je m'ennuie de vous, voilà!

J'en ai fini avec l'art dramatique. Carvalho est venu ici, samedi dernier, pour entendre la lecture du *Sexe faible*, et m'en a paru très content. Il croit à un succès. Mais je me fie si peu aux lumières de tous ces malins-là, que, moi, j'en doute.

Je suis éreinté et je dors maintenant dix heures par nuit, sans compter deux heures par jour. Ça repose ma pauvre cervelle.

Je vais reprendre mes lectures pour mon bouquin, que je ne commencerai pas avant une bonne année.

Savez-vous où se trouve maintenant l'immense Tourgueneff?

Mille tendresses à tous, et à vous les meilleures de votre vieux.

CCLX

A GEORGE SAND

Dimanche...

Je ne suis pas comme M. de Vigny, je n'aime point « le son du cor au fond des bois ». Voilà deux heures qu'un imbécile posté dans l'île en face de moi m'assassine avec son instrument. Ce misérable-là me gâte le soleil et me prive du plaisir de goûter l'été. Car il fait maintenant un temps splendide, mais j'éclate de colère. Je voudrais bien, cependant, causer avec vous un petit peu, chère maître.

Et d'abord, salut à votre septantaine, qui me paraît plus robuste que la vingtaine de bien d'autres! Quel tempéra-

ment d'Hercule vous avez! Se baigner dans une rivière glacée, c'est une preuve de force qui m'épate, et la marque d'un « fonds de santé » rassurante pour vos amis. Vivez longtemps. Soignez-vous pour vos chères petites-filles, pour le bon Maurice, pour moi aussi, pour tout le monde, et j'ajouterais : pour la littérature, si je n'avais peur de vos dédains superbes.

Allons, bon! encore le cor de chasse! C'est du délire. J'ai envie d'aller chercher le garde-champêtre.

Moi, je ne les partage pas, vos dédains, et j'ignore absolument, comme vous le dites, « le plaisir de rien faire ». Dès que je ne tiens plus un livre ou que je ne rêve pas d'en écrire un, il me prend un ennui *à crier*. La vie, enfin, ne me semble tolérable que si on l'escamote. Ou bien il faudrait se livrer à des plaisirs désordonnés... et encore!

Donc, j'en ai fini avec le *Sexe faible*, qui sera joué, telle est du moins la promesse de Carvalho, en janvier, si l'*Oncle Sam*, de Sardou, est rendu par la censure; dans le cas contraire, ce serait en novembre.

Comme j'avais pris l'habitude, pendant six semaines, de voir les choses théâtralement, de penser par le dialogue, ne voilà-t-il pas que je me suis mis à construire le plan d'une autre pièce! laquelle a pour titre : *le Candidat*. Mon plan écrit occupe vingt pages. Mais je n'ai personne à qui le montrer. Hélas! je vais donc le laisser dans un tiroir et me remettre à mon bouquin. Je lis l'*Histoire de la médecine*, de Daremberg, qui m'amuse beaucoup, et j'ai fini l'*Essai sur les facultés de l'entendement*, du sieur Garnier, que je trouve fort sot. Voilà mes occupations.

Il paraît se calmer. Je respire.

Je ne sais si à Nohant on parle autant du Schah que dans nos régions. L'enthousiasme a été loin. Un peu plus, on l'aurait proclamé empereur. Son séjour à Paris a eu, sur la classe commerçante, boutiquière et ouvrière, une influence monarchique dont vous ne vous doutez pas, et messieurs les cléricaux vont bien, très bien même!

Autre côté de l'horizon, les horreurs qui se commettent en Espagne! De telle sorte que l'ensemble de l'humanité continue à être bien gentil.

CCLXI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 30 août 1873.

Où se retrouver, à présent? où es-tu niché? Moi j'arrive d'Auvergne avec toute ma *smala*, Plauchut compris. C'est beau, l'Auvergne; c'est joli surtout. La flore est toujours riche et intéressante, la promenade rude, les logements difficiles. J'ai tout supporté très bien, sauf les deux mille mètres d'élévation du Sancy, qui, mêlant un vent glacé à un soleil brûlant, m'ont flanqué quatre jours de fièvre. Après cela j'ai repris le courant et je reviens ici continuer mes bains de rivière jusqu'aux gelées.

De travail quelconque, de littérature à quelque degré que ce soit, il n'a pas été plus question que si aucun de nous eût jamais appris à lire. Les *poâtes* du crû me poursuivaient avec des livres et des bouquets. J'ai fait la morte et on m'a laissée tranquille. J'en suis quitte, en rentrant

chez moi, pour envoyer un exemplaire de moi, n'importe quoi en échange. Ah! que j'ai vu de beaux endroits et des combinaisons volcaniques bizarres, où il eût fallu entendre ton *Saint-Antoine* dans un *cadre* digne du sujet! A quoi servent ces joies de la vision et comment se traduisent plus tard les impressions reçues? on ne le sait pas d'avance, et, avec le temps et le laisser-aller de la vie, tout se retrouve et s'enchâsse.

Quelles nouvelles de ta pièce? As-tu commencé ton livre? As-tu choisi une station d'étude? Enfin dis-moi ce que devient mon Cruchard, le Cruchard de mon cœur. Écris-moi ne fût-ce qu'un mot. Dis-moi que tu nous aimes toujours comme je t'aime et comme nous t'aimons tous ici.

G. SAND.

CCLXII

A GEORGE SAND

Croisset, vendredi 5 septembre 1873.

En arrivant ici, hier, j'ai trouvé votre lettre, chère bon maître. Tout va bien, chez vous; donc, Dieu soit loué!

J'ai passé tout le mois d'août à vagabonder, car j'ai été à Dieppe, à Paris, à Saint-Gratien, dans la Brie et dans la Beauce, pour découvrir un certain paysage que j'ai en tête, et que je crois avoir enfin trouvé dans les environs de Houdan. Cependant, avant de me mettre à mon effrayant bouquin, je ferai une dernière recherche sur la route qui va de la Loupe à Laigle. Après quoi, bonsoir.

Le Vaudeville s'annonce bien. Carvalho, jusqu'à présent, est charmant. Son enthousiasme est même si fort que je ne suis pas sans inquiétudes. Il faut se rappeler les bons Français qui criaient « A Berlin! » et qui ont reçu une si jolie pile.

Non seulement ledit Carvalho est content du *Sexe faible*, mais il veut que j'écrive tout de suite une autre comédie dont je lui ai montré le scénario, et qu'il voudrait donner l'autre hiver. Je ne trouve pas la chose assez mûre pour me mettre aux phrases. D'autre part, je voudrais bien en être débarrassé avant d'entreprendre l'histoire de mes bonshommes. En attendant, je continue à lire et à prendre des notes.

Vous ne savez pas, sans doute, qu'on a formellement interdit la pièce de Coëtlogon, *parce qu'elle critiquait l'Empire*. C'est la réponse de la censure. Comme j'ai dans le *Sexe faible* un vieux général un peu ridicule, je ne suis pas sans crainte. Quelle belle chose que la censure! Axiome : Tous les gouvernements exècrent la littérature, le pouvoir n'aime pas un autre pouvoir.

Quand on a défendu de jouer *Mademoiselle La Quintinie*, vous avez été trop stoïque, chère maître, ou trop indifférente. Il faut toujours protester contre l'injustice et la bêtise, gueuler, écumer et écraser quand on le peut. Moi, à votre place et avec votre autorité, j'aurais fait un fier sabbat. Je trouve aussi que le père Hugo a tort de se taire pour le *Roi s'amuse*. Il affirme souvent sa personnalité dans des occasions moins légitimes.

A Rouen on a fait des processions, mais l'effet a complètement raté, et le résultat en est déplorable pour la fusion!

Quel malheur! Parmi les bêtises de notre époque, celle-là (la fusion) est peut-être la plus forte. Je ne serais pas étonné quand nous reverrions le petit père Thiers! D'autre part, beaucoup de rouges, par peur de la réaction cléricale, sont passés au bonapartisme. Il faut avoir une belle dose de naïveté pour garder une foi politique quelconque.

Avez-vous lu l'*Antechrist*? Moi, je trouve cela un beau bouquin, à part quelques fautes de goût, des expressions modernes appliquées à des choses antiques. Renan me semble du reste en progrès. J'ai passé dernièrement toute une soirée avec lui et je l'ai trouvé adorable.

CCLXIII

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 3 octobre 1873.

L'existence de Cruchard est un beau poème, tellement dans la couleur, que je ne sais si c'est une biographie de la façon ou la copie d'un article fait de bonne foi. J'avais besoin de rire un peu après le départ de tous les Viardot (sauf Viardot) et du grand *Moscove* [1], qui a été charmant bien que fortement indisposé de temps à autre. Il est parti très bien et très gai, mais regrettant de n'avoir pas été chez toi. La vérité est qu'il a été malade à ce moment-là. Il a l'estomac détraqué, comme moi, depuis quelque temps. Je me guéris par la sobriété et lui non! Je l'excuse; après ces crises on est affamé, et si on l'est en raison du coffre qu'on a à remplir, il doit l'être terriblement. Quel aimable,

1. Tourgueneff.

excellent et digne homme! Et quel talent modeste! On l'adore ici et je donne l'exemple. On t'adore aussi, Cruchard de mon cœur. Mais tu aimes mieux ton travail que tes camarades, et, en cela, tu es un être inférieur au vrai Cruchard, qui, du moins, adorait notre sainte religion.

A propos, je crois que nous aurons Henri V. On me dit que je vois en noir; je ne vois rien, mais je sens une odeur de sacristie qui gagne. Si cela ne devait pas durer longtemps, je voudrais voir nos bourgeois cléricaux subir le mépris de ceux dont ils ont acheté les terres et pris les titres. Ce serait bien fait.

Quel temps admirable dans nos campagnes! Je vais encore tous les jours me plonger dans le bouillon froid de ma petite rivière et je me rétablis. J'espère reprendre demain le travail absolument abandonné depuis six mois. Ordinairement, je prends des vacances plus courtes; mais toujours la floraison des colchiques dans les prés m'avertit qu'il faut se remettre à la pioche. Nous y voici, piochons. Aime-moi comme je t'aime.

Mon Aurore, que je n'ai pas négligée et qui travaille bien, t'envoie un gros baiser. Lina, Maurice, des tendresses.

G. SAND.

CCLXIV

A GEORGE SAND

Croisset, jeudi.

Quoi qu'il advienne, le catholicisme en recevra un terrible coup, et si j'étais dévot, je passerais mon temps à

répéter devant un crucifix : « Gardez-nous la République, ô mon Dieu ! »

Mais *on a peur* de la monarchie. A cause d'elle-même et à cause de la réaction qui s'ensuivrait. L'opinion publique est absolument contre elle. Les rapports de MM. les Préfets sont inquiétants ; l'armée est divisée en bonapartistes et en républicains ; le haut commerce de Paris s'est prononcé contre Henri V. Voilà les renseignements que je rapporte de Paris, où j'ai passé dix jours. Bref, chère maître, je crois maintenant qu'*ils* seront enfoncés ! Amen !

Je vous conseille de lire la brochure de Cathelineau et celle de Ségur. C'est curieux ! On voit le fond nettement. Ces gens-là se croient au XIIe siècle.

Quant à Cruchard, Carvalho lui a demandé des changements qu'il a refusés. (Vous savez que Cruchard, quelquefois, n'est pas commode.) Ledit Carvalho a fini par reconnaître qu'il était impossible de rien changer au *Sexe faible* sans dénaturer l'idée même de la pièce. Mais il demande à jouer d'abord le *Candidat*, qui n'est pas fait et qui l'enthousiasme, — naturellement. Puis, quand la chose sera terminée, revue et corrigée, il n'en voudra peut-être plus. Bref, après l'*Oncle Sam*, si le *Candidat* est terminé, il le jouera. Si non, ce sera le *Sexe faible*.

Au reste, je m'en moque, tant j'ai envie de me mettre à mon roman, qui m'occupera plusieurs années. Et puis, le style théâtral commence à m'agacer. Ces petites phrases courtes, ce pétillement continu m'irrite à la manière de l'eau de Seltz, qui d'abord fait plaisir et qui ne tarde pas à vous sembler de l'eau pourrie. D'ici au mois de janvier, je

vais donc dialoguer le mieux possible, après quoi je reviens à des choses sérieuses.

Je suis content de vous avoir un peu divertie avec la biographie de Cruchard. Mais je la trouve hybride, et le caractère de Cruchard ne se tient pas! Un homme si fin dans la direction n'a pas autant de préoccupations littéraires. L'archéologie est de trop. Elle appartient à un autre genre d'ecclésiastiques. C'est peut-être une transition qui manque? Telle est mon humble critique.

On avait dit, dans un courrier de théâtres, que vous étiez à Paris; j'ai eu une fausse joie, chère bon maître que j'adore et que j'embrasse.

CCLXV

A GUSTAVE FLAUBERT

Ton pauvre vieux troubadour au sortir d'un cruel accès de rhumatisme, pendant lequel il n'a pas su se coucher ni manger, ni s'habiller tout seul, est enfin debout. Il a passé par le mal de foie, la jaunisse, l'urticaire, la fièvre, enfin il était bon à jeter à la borne.

Le voilà debout, très faible, mais pouvant écrire quelques lignes et dire avec toi *amen* aux dictatures catholiques enfoncées; ce n'est même pas *catholiques* qu'il faudrait dire, ces gens-là ne le sont pas. Ce ne sont que des cléricaux.

Je vois aujourd'hui dans *les feuilles*, qu'on a joué *l'Oncle Sam*. On dit que c'est mauvais, mais cela peut bien être un succès quand même. Je te vois bien ajourné, et Car-

valho me semble aussi capricieux, aussi insaisissable que les autres directeurs de théâtre.

Tout Nohant t'embrasse et moi je t'embrasse encore plus, mais je ne peux pas écrire davantage.

G. SAND.

Lundi.

Bon travail? Quand pourrai-je m'y mettre, moi? je suis *chiffe*.

CCLXVI

A GEORGE SAND

Janvier 1874.

Puisque j'ai un moment de tranquillité, j'en profite pour causer un peu avec vous, chère bon maître! Et d'abord, embrassez de ma part tous les vôtres, et recevez tous mes souhaits de bonne année!

Voici maintenant ce qu'il advient de votre P. Cruchard.

Cruchard est très occupé, mais serein (ou serin?) et fort calme, ce qui étonne tout le monde. Oui, c'est comme ça. Pas d'indignation! pas de bouillonnements! Les répétitions du *Candidat* sont commencées, et la chose paraîtra sur les planches au commencement de février. Carvalho m'en a l'air très content! Néanmoins, il a tenu à me faire fondre deux actes en un seul, ce qui rend le premier acte d'une longueur démesurée!

J'ai exécuté ce travail en deux jours, et le Cruchard a été beau! Il a dormi sept heures en tout, depuis jeudi matin

(jour de Noël) jusqu'à samedi, et il ne s'en porte que mieux.

Pour compléter mon caractère ecclésiastique, savez-vous ce que je vais faire? Je vais être parrain. Madame Charpentier, dans son enthousiasme pour *Saint-Antoine*, est venue me prier d'appeler Antoine l'enfant qu'elle va mettre au monde! J'ai refusé d'infliger à ce jeune chrétien le nom d'un homme si agité, mais j'ai dû accepter l'honneur qu'on me faisait!

Voyez-vous ma vieille trombine près des fonts baptismaux, à côté du poupon, de la nourrice et des parents. O civilisation, voilà de tes coups! Belles manières, telles sont vos exigences!

J'ai été dimanche à l'enterrement civil de François-Victor Hugo. Quelle foule! et pas un cri, pas le plus petit désordre! Des journées comme celle-là sont mauvaises pour le catholicisme. Le pauvre père Hugo (que je n'ai pu me retenir d'embrasser) était bien brisé, mais stoïque.

Que dites-vous du *Figaro* qui lui a reproché d'avoir, à l'enterrement de son fils, « un chapeau mou »!

Quant à la politique, calme plat. Le procès Bazaine est de l'histoire ancienne. Rien ne peint mieux la démoralisation contemporaine que la grâce octroyée à ce misérable! D'ailleurs, le droit de grâce (si l'on sort de la théologie) est un déni de justice. De quel droit un homme peut-il empêcher l'accomplissement de la loi?

Les bonapartistes auraient dû le lâcher; mais pas du tout : ils l'ont défendu aigrement, en haine du 4 Septembre. Pourquoi tous les partis se regardent-ils comme solidaires des coquins qui les exploitent? C'est que tous

les partis sont exécrables, bêtes, injustes, aveugles! Exemple : l'histoire du sieur Azor (quel nom!). Il a volé les ecclésiastiques. N'importe! les cléricaux se considèrent comme atteints.

A propos d'Église. J'ai lu entièrement (ce que je n'avais jamais fait) l'*Essai sur l'indifférence* de Lamennais. Je connais maintenant et à fond tous les immenses farceurs qui ont eu sur le XIXe siècle une influence désastreuse. Établir que le critérium *de la certitude* est dans le sens commun, autrement dit dans la mode et la coutume, n'était-ce pas préparer la voie au suffrage universel qui est, selon moi, la honte de l'esprit humain?

Je viens de lire, aussi, la *Chrétienne* de l'abbé Bautain. Livre curieux pour un romancier. Cela sent son époque, son Paris moderne. Pour me décrasser, j'ai avalé un volume de Garcin de Tassy sur la littérature *hindoustane*. Là dedans, au moins, on respire.

Vous voyez que votre père Cruchard n'est pas complètement abruti par le théâtre. Du reste, je n'ai pas à me plaindre du Vaudeville. Tout le monde y est poli et exact! Quelle différence avec l'Odéon!

Notre ami Chennevières est maintenant notre supérieur, puisque les théâtres se trouvent dans son compartiment. La gent artiste est enchantée.

Je vois le Moscove tous les dimanches. Il va très bien et je l'aime de plus en plus.

Saint-Antoine sera imprimé en placards à la fin de janvier.

Adieu, chère maître! Quand nous reverrons-nous? Nohant est bien loin! et je vais être, tout cet hiver, bien occupé!

CCLXVII

A GUSTAVE FLAUBERT

Janvier 1874.

Je suis grippée avec mal de tête, mais, bien que parfaitement imbécile je veux t'embrasser et te remercier de m'avoir écrit au nouvel an. Tout Nohant t'aime et te *bige* comme on dit au pays.

On te souhaite un magnifique succès et on se réjouit qu'il ne soit pas acheté par des embêtements. Au reste, ce n'est guère de la part des acteurs que j'en ai connus, et au Vaudeville je n'ai trouvé que des bons enfants. As-tu un rôle pour mon ami Parade? Et pour Saint-Germain, qui t'a paru idiot un jour où peut-être il avait trop déjeuné, mais qui n'en est pas moins un brave toqué plein de cœur et d'esprit. Et du talent! du vrai.

Je ne lis pas toutes ces ordures dont tu te nourris, pour mieux sentir apparemment les bons morceaux dont tu les entrecoupes. J'ai fini de rire de la bêtise humaine, je la fuis et tâche de l'oublier. Quant à l'admiration, je suis toujours prête, c'est le régime sain par excellence, aussi je me réjouis de savoir que je relirai bientôt *Saint-Antoine*.

Tiens-moi au courant de ta pièce, et ne sois pas malade pour ce vilain hiver.

Ton vieux troubadour qui t'aime,

G. SAND.

CCLXVIII

A GEORGE SAND

Samedi soir, 7 février 1874.

J'ai enfin un moment à moi, chère maître; donc causons un petit peu.

J'ai su par Tourgueneff que vous alliez maintenant très bien. Voilà l'important. Or, je vais vous donner des nouvelles de cet excellent P. Cruchard.

J'ai, hier, signé le dernier bon à tirer de *Saint-Antoine*... Mais le susdit bouquin ne paraîtra pas avant le 1er avril (comme poisson?) à cause des traductions. C'est fini, je n'y pense plus! *Saint-Antoine* est réduit, pour moi, à l'état de souvenir! Cependant je ne vous cache point que j'ai eu un quart d'heure de grande tristesse lorsque j'ai contemplé la première épreuve. Il en coûte de se séparer d'un vieux compagnon!

Quant au *Candidat*, il sera joué, je pense, du 20 au 25 de ce mois. Comme cette pièce m'a coûté très peu d'efforts et que je n'y attache pas grande importance, je suis assez calme sur le résultat.

Le départ de Carvalho m'a contrarié et inquiété pendant quelques jours. Mais son successeur Cormon est plein de zèle. Je n'ai jusqu'à présent qu'à me louer de lui, comme de tous les autres du reste. Les gens du Vaudeville sont charmants. Votre vieux troubadour, que vous vous figurez agité et continuellement furieux, est doux comme un

mouton et même débonnaire! J'ai fait d'abord tous les changements *qu'on* a voulu, puis *on* a rétabli le texte primitif. Mais j'ai de moi-même enlevé ce qui me semblait trop long et ça va bien, très bien. Delannoy et Saint-Germain ont des binettes excellentes et jouent comme des anges. Je crois que ça ira.

Une chose m'embête. La censure a abîmé un rôle de petit gamin légitimiste, de sorte que la pièce, conçue dans un esprit d'impartialité stricte, doit maintenant flatter les réactionnaires : effet qui me désole. Car je ne veux complaire aux passions politiques de qui que ce soit, ayant, comme vous le savez, la haine essentielle de tout dogmatisme, de tout parti.

Eh bien, le bon Alexandre Dumas a fait le plongeon! Le voilà de l'Académie! Je le trouve bien modeste. Il faut l'être pour se trouver honoré par les honneurs.

CCLXIX

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 15 février 1874.

Tout va bien et tu es content, mon troubadour. Alors nous sommes heureux ici de ton contentement et nous faisons des *vœux* pour le succès et nous attendons avec impatience *Saint-Antoine* pour le relire. Maurice a eu une grippe qui le reprend tous les deux jours. Lina et moi nous allons bien. Les petites supérieurement, Aurore apprend tout avec une facilité et une docilité admirables,

c'est ma vie et mon idéal que cette enfant. Je ne jouis plus que de son progrès. Tout mon passé, tout ce que j'ai pu acquérir ou produire n'a plus de valeur à mes yeux que celle qui peut lui profiter. Si j'ai eu en partage une certaine dose d'intelligence et de bonté, c'est pour qu'elle puisse en avoir une plus grande. — Tu n'as pas d'enfant, sois donc un littérateur, un artiste, un maître, c'est logique, c'est ta compensation, ton bonheur et ta force. Aussi, dis-nous bien que tu marches en avant, cela nous semble capital dans la vie. — Et porte-toi bien, je crois que ces répétitions qui te font aller et venir te sont bonnes.

Nous t'embrassons tous bien tendrement.

G. SAND.

CCLXX

A GEORGE SAND

Samedi soir, 28 février 1874.

Chère maître,

La première du *Candidat* est fixée à vendredi prochain à moins que ce ne soit samedi, ou peut-être lundi 9? Elle a été retardée par une indisposition de Delannoy et par l'*Oncle Sam*, car il fallait attendre que ledit Sam fût descendu au-dessous de quinze cents francs.

Je crois que ma pièce sera très bien jouée, voilà tout. Car pour le reste je n'ai aucune idée et je suis fort calme sur le résultat, indifférence qui m'étonne beaucoup. Si je n'étais harcelé par des gens qui me demandent des places,

j'oublierais absolument que je vais bientôt comparaître sur les planches, et me livrer, malgré mon grand âge, aux risées de la populace. Est-ce stoïcisme ou fatigue?

J'ai eu et j'ai encore la grippe, il en résulte pour votre Cruchard une lassitude générale accompagnée d'une violente (ou plutôt profonde) mélancolie. Tout en crachant et toussant au coin de mon feu, je rumine ma jeunesse. Je songe à tous mes morts, je me roule dans le noir! Est-ce le résultat de trop d'activité depuis huit mois, ou l'absence radicale de l'élément femme dans ma vie? Mais jamais je ne me suis senti plus abandonné, plus vide et plus meurtri. Ce que vous me dites (dans votre dernière lettre) de vos chères petites m'a remué jusqu'au fond de l'âme! Pourquoi n'ai-je pas cela? J'étais né avec toutes les tendresses pourtant! Mais on ne fait pas sa destinée, on la subit. J'ai été lâche dans ma jeunesse, *j'ai eu peur* de la vie! Tout se paye.

Causons d'autre chose, ce sera plus gai.

S. M. l'Empereur de toutes les Russies n'aime point les Muses. La censure de « l'autocrate du Nord » a formellement défendu la traduction de *Saint-Antoine* et les épreuves m'en sont revenues de Saint-Pétersbourg, dimanche dernier; l'édition française sera, mêmement, interdite. C'est pour moi une perte d'argent assez grave.

Il s'en est fallu de très peu que la censure française n'empêchât ma pièce. L'ami Chennevières m'a donné un bon coup d'épaule. Sans lui, je ne serais pas joué. Cruchard déplaît au Temporel. Est-ce drôle cette haine naïve de l'autorité, de tout gouvernement, quel qu'il soit, contre l'art!

Je lis maintenant des livres d'hygiène. Oh! que c'est comique! Quel aplomb que celui des médecins! quel toupet! quels ânes, pour la plupart! Je viens de finir la *Gaule poétique* du sieur Marchangy (l'ennemi de Béranger). Ce bouquin m'a donné des accès de rire.

Pour me retremper dans quelque chose de fort, j'ai relu l'immense, le sacro-saint, l'incomparable Aristophane! Voilà un homme, celui-là! Quel monde où de pareilles œuvres se produisaient!

CCLXXI

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, mars 1874.

Nos deux petites cruellement grippées m'ont pris tout mon temps, mais je suis, dans les journaux, la marche de ta pièce, j'irais t'applaudir, mon Cruchard chéri, si je pouvais quitter ces chères petites malades.

C'est donc mercredi qu'on te juge. Le jury peut être bon, ou bête, on ne sait jamais!

Je me suis remise aussi à la pioche après m'être reposée du long roman publié par la revue et qui a du succès. Je te l'enverrai quand il sera en volume.

Toi, donne-moi vite des nouvelles jeudi, je n'ai pas besoin de te dire que le succès et l'insuccès ne prouvent rien, et que c'est un billet à la loterie. Il est agréable de réussir; il doit être, pour un esprit philosophe, peu désolant d'échouer. Moi, sans rien savoir de la pièce, je crois à

un succès du premier jour. Pour le succès de durée, c'est toujours l'inconnu et l'imprévu au jour le jour.

Nous t'embrassons tous bien tendrement.

G. SAND.

CCLXXII

A GEORGE SAND

Jeudi, une heure, 12 mars 1874.

Pour être un *four*, c'en est un! Ceux qui veulent me flatter prétendent que la pièce remontera devant le vrai public, mais je n'en crois rien! Mieux que personne je connais les défauts de ma pièce. Si Carvalho ne m'avait point, durant un mois, blasé dessus avec des corrections que j'ai enlevées, j'aurais fait des retouches ou peut-être les changements qui eussent peut-être modifié l'issue finale. Mais j'en était tellement écœuré que pour un million je n'aurais pas changé une ligne. Bref, je suis enfoncé.

Il faut dire aussi que la salle était détestable, tous gandins et boursiers qui ne comprenaient pas le sens matériel des mots. On a pris en blague des choses poétiques. Un poète dit : « C'est que je suis de 1830, j'ai appris à lire dans *Hernani* et j'aurais voulu être Lara ». Là-dessus une salve de rires ironiques, etc.

Et puis, j'ai dupé le public à cause du titre. Il s'attendait à un autre *Rabagas*! Les conservateurs ont été fâchés de ce que je n'attaquais pas les républicains. De même les communards eussent souhaité quelques injures aux légitimistes.

Mes acteurs ont supérieurement joué, Saint-Germain entre autres, Delannoy, qui porte toute la pièce, est désolé et je ne sais comment faire pour adoucir sa douleur. Quant à Cruchard, il est calme, très calme! Il avait très bien dîné avant la représentation, et après il a encore mieux soupé. Menu : deux douzaines d'Ostende, une bouteille de champagne frappé, trois tranches de roastbeef, une salade de truffes, café et pousse-café. La religion et l'estomac soutiennent Cruchard.

J'avoue qu'il m'eût été agréable de gagner quelque argent, mais comme ma chute n'est ni une affaire d'art ni une affaire de sentiment, je m'en bats l'œil profondément.

Je me dis : « Enfin c'est fini! » et j'éprouve comme un sentiment de délivrance.

Le pire de tout cela, c'est le potin des billets! Notez que j'ai eu douze orchestres et une loge! (Le *Figaro* avait dix-huit orchestres et trois loges.) Je n'ai même pas vu le chef de claque. On dirait que l'administration du Vaudeville s'était arrangée pour me faire tomber. Son rêve est accompli.

Je n'ai pas donné le quart des places dont j'avais besoin et j'en ai acheté beaucoup, pour des gens qui me débinaient éloquemment dans les corridors. Les bravos de quelques dévoués étaient étouffés tout de suite par des « chut ». Quand on a prononcé mon nom à la fin, il y a eu des applaudissements (pour l'homme mais non pour l'œuvre) avec accompagnement de deux jolis coups de sifflet partant du paradis. Voilà la vérité.

La *Petite Presse* de ce matin est polie. Je ne peux pas lui en demander davantage.

Adieu, chère bon maître, ne me plaignez pas, car je ne me trouve pas à plaindre.

P.-S. — Un beau mot de mon domestique, en me remettant ce matin votre lettre. Comme il connaît votre écriture, il m'a dit, en soupirant : « Ah! la meilleure n'était pas là hier soir! » Ce qui est bien mon avis.

CCLXXIII

A GEORGE SAND

Mercredi... avril 1874.

Merci de votre longue lettre sur le *Candidat*. Voici maintenant les critiques que j'ajoute aux vôtres : Il fallait : 1° baisser le rideau après la réunion électorale et mettre au commencement du quatrième acte toute la moitié du troisième; 2° enlever la lettre anonyme qui fait double emploi, puisque Arabelle apprend à Rousselin que sa femme a un amant; 3° intervertir l'ordre des scènes du quatrième acte, c'est-à-dire commencer par l'annonce du rendez-vous de madame Rousselin avec Julien et faire Rousselin un peu plus jaloux. Les soins de son élection le détournent de son envie d'aller pincer sa femme. Les exploiteurs ne sont pas assez développés. Il en faudrait dix au lieu de trois. Puis, il donne sa fille. C'était là la fin, et, au moment où il s'aperçoit de la canaillerie, il est nommé. Alors son rêve est accompli, mais il n'en ressent aucune joie. De cette façon-là, il y aurait eu progression de moralité.

Je crois, quoi que vous en disiez, que le *sujet* était bon, mais je l'ai raté. Pas un des critiques ne m'a montré en quoi. Moi, je le sais, et cela me console. Que dites-vous de La Rounat, qui dans son feuilleton m'engage, « au nom de notre vieille amitié », à ne pas faire imprimer ma pièce, tant il la trouve « bête et mal écrite! » Suit un parallèle entre moi et Gondinet.

Une des choses les plus comiques de ce temps, c'est l'*arcane théâtral*. On dirait que l'art du théâtre dépasse les bornes de l'intelligence humaine, et que c'est un mystère réservé à ceux qui écrivent comme les cochers de fiacre. La *question du succès immédiat* prime toutes les autres. C'est l'école de la démoralisation. Si ma pièce avait été soutenue par la direction, elle aurait pu faire de l'argent comme une autre. En eût-elle été meilleure?

La *Tentation* ne se porte pas mal. Le premier tirage à deux mille exemplaires est épuisé. Demain le second sera livré. J'ai été déchiré par les petits journaux et exalté par deux ou trois personnes. En somme, rien de sérieux n'a encore paru et, je crois, ne paraîtra. Renan n'écrit plus (dit-il) dans les *Débats*, et Taine est occupé de son installation à Annecy.

Je suis *exécré* par les sieurs Villemessant et Buloz, qui feront tout leur possible pour m'être désagréables. Villemessant me reproche de ne pas m'être « fait tuer par les Prussiens ». Tout cela est à vomir!

Et vous voulez que je ne remarque pas la sottise humaine, et que je me prive du plaisir de la peindre! Mais le comique est la seule consolation de la vertu. Il y a, d'ailleurs, une manière de la prendre qui est haute; c'est ce que je vais

tâcher de faire dans mes deux bonshommes. Ne craignez pas que ce soit trop réaliste! J'ai peur, au contraire, que ça ne paraisse impossible, tant je pousserai l'idée à outrance. Ce petit travail, que je commencerai dans six semaines, me demandera quatre ou cinq ans!

CCLXXIV

A GEORGE SAND

... avril 1874.

Comme il aurait fallu *lutter* et que Cruchard a en horreur l'action, j'ai retiré ma pièce sur cinq mille francs de location; tant pis! Je ne veux pas qu'on siffle mes acteurs! Le soir de la seconde, quand j'ai vu Delannoy rentrer dans la coulisse avec les yeux humides, je me suis trouvé criminel et me suis dit : « Assez ». (Trois personnes m'attendrissent : Delannoy, Tourgueneff et mon domestique!) Bref, c'est fini. J'imprime ma pièce, vous la recevrez vers la fin de la semaine.

Tous les partis m'éreintent! le *Figaro* et le *Rappel*, c'est complet! Des gens que j'ai obligés de ma bourse ou de mes démarches me traitent de crétin. Jamais je n'ai eu moins de nerfs. Mon stoïcisme (ou orgueil) m'étonne moi même, et quand j'en cherche la cause, je me demande si vous, chère maître, vous n'en êtes pas une des causes.

Je me rappelle la première de *Villemer*, qui fut un triomphe, et la première des *Don Juan de village*, qui fut une défaite. Vous ne savez pas combien je vous ai

admirée, ces deux fois-là! La hauteur de votre caractère (chose plus rare encore que le génie) m'édifia! et je formulai en moi-même cette prière : « Oh! que je voudrais être comme elle, en pareille occasion. » Qui sait, votre exemple m'a peut-être soutenu? Pardon de la comparaison! *Enfin, je m'en bats l'œil profondément.* Voilà le vrai.

Mais j'avoue que je regrette les « *milles* » francs que j'aurais pu gagner. Mon petit pot au lait est brisé. Je voulais renouveler le mobilier de Croisset, bernique!

Ma répétition générale a été funeste! Tous les reporters de Paris! On a pris tout en blague! Je vous soulignerai dans votre exemplaire les passages que l'on a empoignés. Avant-hier et hier on ne les empoignait plus! Tant pis! il est trop tard. La *superbe* de Cruchard l'a peut-être emporté.

Et on a fait des articles sur *mes* domiciles, sur mes *pantoufles* et sur mon *chien* Les chroniqueurs ont décrit mon appartement où ils ont vu; « aux murs, des tableaux et des bronzes ». Or, il n'y a rien du tout sur mes murs! Je sais qu'un critique a été indigné que je ne lui aie pas fait de visite; et un intermédiaire est venu me le dire ce matin en ajoutant : « Que voulez-vous que je lui réponde? — ... — Mais MM. Dumas, Sardou et même Victor Hugo ne sont pas comme vous. — Oh! je le sais bien! — Alors, ne vous étonnez pas, etc. »

Adieu, chère bon maître adoré, amitiés aux vôtres. Baisers aux chères petites, et à vous toutes mes tendresses.

P.-S. — Pourriez-vous me donner une copie ou l'original de la biographie de *Cruchard*; je n'ai aucun brouillon et j'ai envie de la relire pour me retremper dans *mon idéal.*

CCLXXV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 10 avril 1874.

Ceux qui disent que je ne trouve pas *Saint-Antoine* beau et excellent en ont menti, je n'ai pas besoin de te le dire. Je te demande un peu comment j'aurais été faire mes confidences aux commis de Lévy, que je ne connais pas! Je me souviens, quant à Lévy, de lui avoir dit ici, l'été dernier, que je trouvais la chose superbe et de premier numéro.

Je t'aurais déjà fait un article, si je n'avais refusé à Meurice, ces jours derniers, d'en faire un pour le *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo. J'ai dit que j'étais malade. Le fait est que je ne sais pas *faire d'articles* et que j'en ai tant fait pour Hugo, que j'ai épuisé mon sujet. Je me demande pourquoi il n'en a jamais fait pour moi; car, enfin, je ne suis pas plus journaliste que lui, et j'aurais plus besoin de son appui qu'il n'a besoin du mien.

En somme, les articles ne servent à rien, à présent, pas plus que les amis au théâtre. Je te l'ai dit, c'est la lutte d'un contre tous, et le mystère, s'il y en a un, c'est de provoquer un courant électrique. Le sujet importe donc beaucoup au théâtre. Dans un roman, on a le temps d'amener à soi le lecteur. Quelle différence! Je ne dis pas comme toi qu'il n'y a rien de mystérieux; si fait, c'est très mystérieux par un côté : c'est qu'on ne peut pas juger son effet

d'avance, et que les plus malins se trompent dix fois sur quinze. Tu dis toi-même que tu t'es trompé. Je travaille en ce moment à une pièce, il m'est impossible de savoir si je ne me trompe pas. Et quand le saurai-je? Le lendemain de la première représentation, si je la fais représenter, ce qui n'est pas sûr. Il n'y a d'amusant que le travail qui n'a encore été lu à personne. Tout le reste est corvée et *métier*, chose horrible!

Moque-toi donc de tous ces *potins*; les plus coupables sont ceux qui te les rapportent. Je trouve bien étrange qu'on dise tant contre toi à tes amis. On ne me dit jamais rien, à moi : on sait que je ne laisserais pas dire. Sois vaillant et *content* puisque *Saint-Antoine* va bien et se vend supérieurement. Que l'on t'éreinte dans tel ou tel journal, qu'est-ce que ça fait? Jadis, ça faisait quelque chose; à présent, rien. Le public n'est pas le public d'autrefois, et le journalisme n'a plus la moindre influence littéraire. Tout le monde est critique et fait son opinion soi-même. On ne me fait jamais d'articles pour mes romans. Je ne m'en aperçois pas.

Je t'embrasse et nous t'aimons.

Ton vieux troubadour.

CCLXXVI

A GEORGE SAND

Vendredi soir, 1er mai 1874.

Ça va bien, chère maître, les injures s'accumulent! C'est un concerto, une symphonie où tous s'acharnent dans leurs

instruments. J'ai été éreinté depuis le *Figaro* jusqu'à la *Revue des Deux Mondes*, en passant par la *Gazette de France* et le *Constitutionnel*. Et *ils* n'ont pas fini! Barbey d'Aurevilly m'a injurié personnellement, et le bon Saint-René Taillandier, qui me déclare « illisible », m'attribue des mots ridicules. Voilà pour ce qui est de l'imprimerie. Quant aux paroles, elles sont à l'avenant. Saint-Victor (est-ce servilité envers Michel Lévy?) me déchire au dîner de Brébant, ainsi que cet excellent Charles Edmond, etc. En revanche, je suis admiré par les professeurs de la Faculté de théologie de Strasbourg, par Renan, et par la caissière de mon boucher! sans compter quelques autres. Voilà le vrai.

Ce qui m'étonne, c'est qu'il y a sous plusieurs de ces critiques une *haine* contre moi, contre mon individu, un parti pris de dénigrement, dont je cherche la cause. Je ne me sens pas blessé, mais cette avalanche de sottises m'attriste. On aime mieux inspirer des bons sentiments que des mauvais. Au reste, je ne pense plus à *Saint-Antoine*. Bonsoir!

Je vais me mettre, cet été, à un autre livre du même tonneau; après quoi, je reviendrai au roman pur et simple. J'en ai, en tête, deux ou trois que je voudrais bien écrire avant de crever. Présentement, je passe mes jours à la Bibliothèque, où j'amasse des notes. Dans une quinzaine, je m'en retourne vers ma maison des champs. Au mois de juillet, j'irai me décongestionner sur le haut d'une montagne, en Suisse, obéissant au conseil du docteur Hardy, lequel m'appelle « une femme hystérique », mot que je trouve profond.

Le bon Tourgueneff part la semaine prochaine pour la Russie, le voyage va forcément interrompre sa rage de tableaux, car notre ami ne sort plus de la Salle des ventes! C'est un homme passionné, tant mieux pour lui!

Je vous ai bien regrettée chez madame Viardot, il y a quinze jours. Elle a chanté de l'*Iphigénie en Aulide*. Je ne saurais vous dire combien c'était beau, transportant, enfin sublime. Quel artiste que cette femme-là! Quel artiste! De pareilles émotions consolent de l'existence.

Eh bien! et vous, chère bon maître, cette pièce dont on parle, est-elle finie? Vous allez retomber dans le théâtre! Je vous plains! Après avoir mis sur les planches de l'Odéon des chiens, on va peut-être vous demander d'y mettre des chevaux! Voilà où nous en sommes!

Et toute la maison, depuis Maurice jusqu'à Fadet, comment va?

Embrassez pour moi les chères petites et qu'elles vous *le* rendent de ma part.

Votre vieux.

CCLXXVII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 4 mai 1874.

Ils diront tout ce qu'ils voudront, *Saint-Antoine* est un chef-d'œuvre, un livre magnifique. Moque-toi des critiques, ils sont bouchés. Le siècle actuel n'aime pas le lyrisme, attendons la réaction, elle viendra pour toi, et splendide.

Réjouis-toi des injures, ce sont de grandes promesses d'avenir.

Je travaille toujours ma pièce, je ne sais pas du tout si elle vaut quelque chose et ne m'en tourmente point. On me le dira quand elle sera finie, et si elle ne paraît pas intéressante, je la remettrai au clou. Elle m'aura amusée six semaines, c'est le plus clair de notre affaire à nous autres.

Plauchut fait les délices des salons! heureux vieillard! toujours content de lui et des autres, ça le rend bon comme un ange, je lui pardonne toutes ses grâces.

Tu as été heureux en écoutant la *Diva Paulita*, nous l'avons eue, avec *Iphigénie*, pendant quinze jours à Nohant, l'automne dernier. Ah oui, voilà du beau et du grand. Tâche de venir nous voir avant d'aller à Croisset, tu nous rendrais tous heureux.

Nous t'aimons et tout mon cher monde t'embrasse d'un *grand bon cœur*.

Ton vieux toujours troubadour,

G. SAND.

CCLXXVIII

A GEORGE SAND

Croisset, mardi 26 mai 1874.

Chère bon maître,

Me voilà revenu dans ma solitude! Mais je n'y restera pas longtemps, car, dans un petit mois, j'irai passer une vingtaine de jours sur le Righi pour respirer un peu, me

délasser, me *dénévropathiser!* Voilà trop longtemps que je n'ai pris l'air, je me sens fatigué. J'éprouve le besoin d'un peu de repos. Après quoi, je me mettrai à mon grand bouquin qui me demandera au moins quatre ans. Il aura ça de bon!

Le *Sexe faible*, reçu au Vaudeville par Carvalho, m'a été rendu par ledit Vaudeville et rendu mêmement par Perrin, qui trouve la pièce scabreuse et inconvenante. « Mettre un berceau et une nourrice sur la scène des Français! » Y pensez-vous! Donc, j'ai porté la chose à Duquesnel qui ne m'a point encore (bien entendu) rendu de réponse. Comme la démoralisation que procure le théâtre s'étend loin! Les bourgeois de Rouen, y compris mon frère, m'ont parlé de la chute du *Candidat* à voix basse (*sic*) et d'un air contrit, comme si j'avais passé en cour d'assises pour accusation de faux. *Ne pas réussir est un crime* et la réussite est le critérium du bien. Je trouve cela grotesque au suprême degré.

Expliquez-moi aussi pourquoi on met des matelas sous certaines chutes et des épines sous d'autres? Ah! le monde est drôle, et vouloir se régler d'après son opinion me semble chimérique.

Le bon Tourgueneff doit être maintenant à Saint-Pétersbourg; il m'a envoyé de Berlin un article favorable sur *Saint-Antoine*. Ce n'est pas l'article qui m'a fait plaisir, mais lui. Je l'ai beaucoup vu cet hiver et je l'aime de plus en plus.

J'ai aussi fréquenté le père Hugo, qui est (lorsque la galerie politique lui manque) un charmant bonhomme.

Est-ce que la chute du ministère de Broglie ne vous a

pas été agréable? A moi, extrêmement! mais la suite? Je suis encore assez jeune pour espérer que la prochaine Chambre nous amènera un changement en mieux. Cependant?

Ah saprelotte! comme j'ai envie de vous voir et de causer avec vous longuement! Tout est mal arrangé dans ce monde. Pourquoi ne pas vivre avec ceux qu'on aime? L'abbaye de Thélème est un beau rêve, mais rien qu'un rêve.

Embrassez bien fort pour moi les chères petites et tout à vous.

R. P. CRUCHARD.

Plus cruchard que jamais. Je me sens bedolle, vache, éreinté, cheik, déliquescent, enfin calme et modéré, ce qui est le dernier terme de la décadence.

CCLXXIX

A GEORGE SAND

Kalt-Bad. Righi. Vendredi 3 juillet 1874.

Est-il vrai, chère maître, que la semaine dernière vous êtes venue à Paris? J'y passais pour aller en Suisse et j'ai lu « dans une feuille » que vous avez été voir les *Deux Orphelines*, fait une promenade au bois de Boulogne, dîné chez Magny, etc.; ce qui prouve que, grâce à la liberté de la presse, on n'est pas maître de ses actions. D'où il résulte que le P. Cruchard vous garde rancune

pour ne l'avoir pas averti de votre présence dans la « nouvelle Athènes ». Il m'a semblé qu'on y était plus bête et plus plat que d'habitude. La politique en est arrivée au bavachement! On m'a corné les oreilles avec le retour de l'Empire. Je n'y crois pas! Cependant?... Alors, il faudrait s'expatrier. Mais où et comment?

C'est pour une pièce que vous êtes venue? Je vous plains d'avoir affaire à Duquesnel! Il m'a fait remettre le manuscrit du *Sexe faible* par l'intermédiaire de la direction des théâtres, sans un mot d'explication, et dans l'enveloppe ministérielle se trouvait une lettre d'un sous-chef, qui est un morceau! je vous la montrerai. C'est un chef-d'œuvre d'impertinence! On n'écrit pas de cette façon-là à un gamin de Carpentras apportant un vaudeville au théâtre Beaumarchais.

C'est cette même pièce le *Sexe faible* qui, l'année dernière, avait enthousiasmé Carvalho! Maintenant personne n'en veut plus, car Perrin trouve qu'il serait inconvenant de mettre sur la scène des Français « une nourrice et un berceau ». Ne sachant qu'en faire je l'ai portée au théâtre de Cluny.

Ah! que mon pauvre Bouilhet a bien fait de crever! Mais je trouve que l'Odéon pourrait marquer plus d'égards pour ses œuvres posthumes.

Sans croire à une conjuration d'Holbachique, je trouve aussi qu'on me trépigne un peu trop depuis quelque temps; et on est si indulgent pour certains autres.

L'Américain H...[1] m'a soutenu l'autre jour que Saint-

1. Henry Harrisse.

Simon écrivait mal. Là, j'ai éclaté et je l'ai traité d'une façon telle qu'il ne recommencera plus devant moi l'éructation de sa bêtise. C'était chez la princesse [1] à table; ma violence a jeté un froid.

Vous voyez que votre Cruchard continue à n'entendre point la plaisanterie sur la religion! Il ne se calme pas! au contraire!

Je viens de lire la *Création naturelle* de Haeckel, joli bouquin, joli bouquin! Le darwinisme m'y semble plus clairement exposé que dans les livres de Darwin même.

Le bon Tourgueneff m'a envoyé de ses nouvelles du fond de la Scythie. Il y a trouvé le renseignement qu'il cherchait pour un livre qu'il va faire. Le ton de sa lettre est folâtre, d'où je conclus qu'il se porte bien. Il sera de retour à Paris dans un mois.

Il y a quinze jours, j'ai fait un petit voyage en basse Normandie, où j'ai découvert enfin un endroit propice à loger mes deux bonshommes. Ce sera entre la vallée de l'Orne et la vallée d'Auge. J'aurai besoin d'y retourner plusieurs fois.

Dès le mois de septembre, je vais donc commencer cette rude besogne! elle me fait peur; et j'en suis d'avance écrasé.

Comme vous connaissez la Suisse, il est inutile que je vous en parle et vous me mépriseriez si je vous disais que je m'y embête à crever. J'y suis venu par obéissance, parce qu'on me l'a ordonné, pour me dérougir la face et me calmer les nerfs! Je doute que le remède soit efficace;

1. Princesse Mathilde.

en tout cas, il m'aura été mortellement ennuyeux. Je ne suis pas l'*homme de la nature* et je ne comprends rien aux pays qui n'ont pas d'histoire. Je donnerais tous les glaciers pour le musée du Vatican. C'est là qu'on rêve. Enfin, dans une vingtaine de jours je serai recollé à ma table verte! dans un humble asile, où vous m'avez l'air de ne plus vouloir venir!

CCLXXX

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 6 juillet 1874.
(Hier soixante-dix ans.

J'ai été à Paris du 30 mai au 10 juin, tu n'y étais pas. Depuis mon retour ici, je suis malade, grippée, rhumatisée et souvent privée absolument de l'usage du bras droit. Je n'ai pas le courage de garder le lit : je passe la soirée avec mes enfants et j'oublie mes petites misères qui passeront; tout passe. Voilà pourquoi je n'ai pu t'écrire, même pour te remercier de la bonne lettre que tu m'as écrite à propos de mon roman. A Paris, j'ai été surmenée de fatigue. Voilà que je vieillis et que je commence à le sentir; je ne suis pas plus souvent malade, mais la maladie me met plus *à bas*. Ça ne fait rien, je n'ai pas le droit de me plaindre, étant bien aimée et bien soignée dans mon nid. Je pousse Maurice à courir sans moi, puisque la force me manque pour l'accompagner. Il part demain pour le Cantal avec un domestique, une tente, une lampe et

quantité d'ustensiles pour examiner les *micros* de sa *circonscription* entomologique. Je lui dis que tu t'ennuies sur le Righi. Il n'y comprend rien.

Du 7.

Je reprends ma lettre, commencée hier; j'ai encore beaucoup de peine à remuer ma plume, et même, en ce moment, j'ai une douleur au côté, et je ne peux pas...

A demain.

Du 8.

Enfin, je pourrai peut-être aujourd'hui; car j'enrage de penser que tu m'accuses peut-être d'oubli, tandis que je suis empêchée par une faiblesse toute physique, où mon cœur n'est pour rien. Tu me dis qu'on te *trépigne* trop. Je ne lis que *le Temps*, et c'est déjà beaucoup pour moi d'ouvrir un journal et de voir de quoi il parle. Tu devrais faire comme moi et *ignorer* la critique quand elle n'est pas sérieuse, et même quand elle l'est. Je n'ai jamais bien vu à quoi elle sert à l'auteur critiqué.

La critique part toujours d'un point de vue personnel dont l'artiste ne reconnaît pas l'autorité. C'est à cause de cette usurpation de pouvoirs dans l'ordre intellectuel que l'on arrive à discuter le Soleil et la Lune; ce qui ne les empêche nullement de nous montrer leur bonne face tranquille.

Tu ne veux pas être l'homme de la nature, tant pis pour toi! tu attaches dès lors trop d'importance au détail des choses humaines, et tu ne te dis pas qu'il y a en toi-même une force *naturelle* qui défie les *si* et les *mais* du bavar-

dage humain. Nous sommes de la nature, dans la nature, par la nature, et pour la nature. Le talent, la volonté, le génie, sont des phénomènes naturels comme le lac, le volcan, la montagne, le vent, l'astre, le nuage. Ce que l'homme tripote est gentil ou laid, ingénieux ou bête; ce qu'il reçoit de la nature est bon ou mauvais; mais cela *est*, cela existe et subsiste. Ce n'est pas au tripotage d'appréciation appelé la *critique*, qu'il doit demander ce qu'il a fait et ce qu'il veut faire. La critique n'en sait rien; son affaire est de jaser.

La nature seule sait parler à l'intelligence une langue impérissable, toujours la même, parce qu'elle ne sort pas du vrai éternel, du beau absolu. Le difficile, quand on voyage, c'est de trouver la nature, parce que partout l'homme l'a arrangée et presque partout gâtée; c'est pour cela que tu t'ennuies d'elle probablement, c'est que partout elle t'apparaît déguisée ou travestie. Pourtant les glaciers sont encore intacts, je présume.

Mais je ne peux plus écrire, il faut que je te dise vite que je t'aime, que je t'embrasse tendrement. Donne-moi de tes nouvelles. J'espère que, dans quelques jours, je serai sur pied. Maurice attend pour partir que je sois vaillante : je me dépêche tant que je peux! Mes petites t'embrassent, elles sont superbes. Aurore se passionne pour la mythologie (George Cox, traduction Baudry). Tu connais cela? Travail adorable pour les enfants et les parents. Assez, je ne peux plus. Je t'aime; n'aie pas d'idées noires et résigne-toi à t'ennuyer si l'air est bon là-bas.

CCLXXXI

A GEORGE SAND

Le Righi, 14 juillet 1874.

Comment? malade? pauvre chère maître! Si ce sont des rhumatismes, faites donc comme mon frère, qui, en sa qualité de médecin, ne croit guère à la médecine. Il a été l'année dernière aux eaux d'Aix, en Savoie, et en quinze jours il s'est guéri de douleurs qui le tourmentaient depuis six ans. Mais il faudrait pour cela vous déplacer, quitter vos habitudes, Nohant et les chères petites. Vous resterez chez vous et *vous aurez tort*. On doit se soigner... pour ceux qui vous aiment.

Et à ce propos vous m'envoyez dans votre dernière lettre un vilain mot. Moi, vous soupçonner d'oubli envers Cruchard! Allons donc! J'ai, primo, trop de vanité, et ensuite trop de foi en vous.

Vous ne me dites pas ce qui en est de votre pièce à l'Odéon.

A propos de pièces, je vais derechef m'exposer aux injures de la populace et des folliculaires. Le directeur du théâtre de Cluny, à qui j'ai porté le *Sexe faible*, m'a écrit une lettre admirative et se dispose à jouer cette pièce au mois d'octobre. Il compte sur un grand succès d'argent. Ainsi soit-il! Mais je me souviens de l'enthousiasme de Carvalho, suivi d'un refroidissement absolu! et tout cela augmente mon mépris pour les soi-disant malins qui pré-

tendent *s'y* connaître. Car, enfin, voilà une œuvre dramatique déclarée par les directeurs du Vaudeville et de Cluny « parfaite », par celui des Français « injouable » et par celui de l'Odéon « à refaire d'un bout à l'autre ». Tirez une conclusion maintenant! et écoutez leurs avis! N'importe, comme ces quatre messieurs sont les maîtres de vos destinées parce qu'ils ont de l'argent, et qu'ils ont plus d'esprit que vous, n'ayant jamais écrit une ligne, il faut les en croire et se soumettre.

C'est une chose étrange combien les imbéciles trouvent de plaisir à patauger dans l'œuvre d'un autre! à rogner, corriger, faire le pion! Vous ai-je dit que j'étais, à cause de cela, très en froid avec le nommé ***. Il a voulu remanier, dans le temps, un roman que je lui avais recommandé, qui n'était pas bien beau, mais dont il est incapable de tourner la moindre des phrases. Aussi ne lui ai-je point caché mon opinion sur son compte; *inde iræ*. Cependant il m'est impossible d'être assez modeste pour croire que ce brave Polaque soit plus fort que moi en prose française. Et vous voulez que je reste calme! chère maître! Je n'ai pas votre tempérament! Je ne suis pas comme vous toujours planant au-dessus des misères de ce monde. Votre Cruchard est sensitif comme un écorché. Et la bêtise, la suffisance, l'injustice l'exaspèrent de plus en plus. Ainsi la laideur des Allemandes qui m'entourent me bouche la vue de Righi!!! Nom d'un nom! quelles gueules!

Dieu merci, « de mon horrible aspect je purge leurs États! »

CCLXXXII

A GEORGE SAND

Samedi, 26 septembre 1874.

Donc, après m'être embêté comme un âne au Righi, je suis revenu chez moi au commencement d'août et je me suis mis à mon bouquin. Le début n'a pas été commode, il a été même « espovantable » et j'ai « cuydé » en périr de désespoir; mais à présent ça va, j'y suis, advienne que pourra! Du reste, il faut être absolument fol pour entreprendre un pareil livre. J'ai peur qu'il ne soit, par sa conception même, radicalement impossible. Nous verrons. Ah! si je le menais à bien... quel rêve!

Vous savez sans doute qu'une fois de plus, je m'expose aux orages de la rampe (jolie métaphore) et « qu'affrontant la publicité du théâtre », je comparaîtrai sur les tréteaux de Cluny, probablement, vers la fin de décembre. Le directeur de cette boîte est enchanté du *Sexe faible*. Mais Carvalho, aussi, l'était, ce qui n'a pas empêché... Vous savez le reste.

Il va sans dire que tout le monde me blâme de me faire jouer dans un pareil boui-boui. Mais puisque les autres ne veulent pas de cette pièce et que je tiens à ce qu'elle soit représentée pour faire gagner à l'héritier de Bouilhet quelques sous, je suis bien obligé d'en passer par là. Je garde, pour vous en faire le récit, quand nous nous verrons, deux ou trois jolies anecdotes à ce propos. Pourquoi le théâtre est-il une cause générale de délire? Une fois qu'on est sur ce terrain-là, les conditions ordinaires sont changées. Si

on a eu le malheur (léger) de ne pas réussir, vos amis se détournent de vous. On est très déconsidéré. On ne vous salue plus! Je vous jure ma parole d'honneur que cela m'est arrivé pour le *Candidat*. Je ne crois pas aux conjurations d'Holbachiques, cependant tout ce qu'on m'a fait depuis le mois de mars m'étonne. Au reste, je m'en bats l'œil profondément et le sort du *Sexe faible* m'inquiète moins que la plus petite des phrases de mon roman.

L'esprit public me semble de plus en plus bas! Jusqu'à qu'elle profondeur de bêtise descendrons-nous? Le dernier livre de Belot s'est vendu en quinze jours à huit mille exemplaires, la *Conquête de Plassans* de Zola à dix-sept-cents en six mois, et il n'a pas eu un article! Tous les idiots du lundi viennent de se pâmer sur *une Chaîne* de M. Scribe!... La France est malade, très malade, quoi qu'on dise; et mes pensées, de plus en plus, sont couleur d'ébène.

Il y a pourtant de jolis éléments de comique : 1° l'évasion Bazaine avec l'épisode de la sentinelle; 2° l'*Histoire d'un Diamant* du sieur Paul de Musset (voir la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre); 3° le vestibule de l'ancien établissement de Nadar, *near old England*, où l'on peut contempler la photographie d'Alexandre Dumas grandeur naturelle.

Je suis sûr que vous me trouvez grincheux et que vous allez me répondre : Qu'est-ce que tout cela fait? Mais tout fait et nous crevons par la blague, par l'ignorance, par l'outrecuidance, par le mépris de la grandeur, par l'amour de la banalité et le bavardage imbécile.

« L'Europe qui nous hait nous regarde en riant », dit Ruy Blas. Ma foi, elle a raison de rire.

CCLXXXIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 5 novembre 1871.

Comment, mon Cruchard, tu as été malade? Voilà ce que je craignais, moi qui vis dans les maux d'entrailles et qui pourtant ne travaille guère, je m'inquiète de ton genre de vie, excès de dépense intellectuelle et trop de claustration. Malgré le charme que j'ai constaté et apprécié à Croisset, je crains pour toi cette solitude où tu n'as plus personne pour te rappeler qu'il faut manger, boire et dormir, et surtout marcher. Votre climat pluvieux vous rend casaniers. Ici, où il ne pleut pas assez, on est du moins poussé dehors par le beau et chaud soleil et ce Phébus-là nous ravigote, tandis que notre Phébus-Apollo nous assassine.

Mais je te parle toujours comme à un Cruchard philosophe et revenu de sa personnalité, à un Cruchard fanatique de littérature et ivre de production. Quand donc pourras-tu te dire : voici l'heure du repos, savourons l'innocent plaisir de vivre pour vivre, de regarder avec étonnement l'agitation des autres et de ne leur donner de soi que l'excédent de son trop-plein? Il fait bon remâcher pour soi-même ce qu'on s'est assimilé dans la vie, parfois sans attention et sans discernement.

Les vieilles amitiés nous soutiennent et tout à coup nous désolent. Je viens de perdre mon pauvre aveugle Duvernet

que tu as vu chez nous et qui s'est éteint tout doucement sans s'en douter et sans souffrir. C'est encore un vide énorme autour de nous et mon neveu le substitut est nommé à Châteauroux. Sa mère l'a suivi.

Nous voilà donc tout seuls de notre famille. Heureusement nous nous aimons tant que nous pouvons vivre comme cela, mais non sans regret des absents. Plauchut nous a quittés hier pour revenir à Noël. Maurice est déjà à l'œuvre pour nous préparer une splendide représentation de marionnettes. Et toi, si tu es à Paris, ne viendras-tu pas faire le réveillon avec nous? Tu auras fini tes répétitions, tu auras eu un succès, tu seras peut-être en humeur de revenir à la vie matérielle en mangeant des truffes?

Donne de tes nouvelles, ne sois plus malade, aime toujours ton vieux troubadour et les siens qui t'aiment aussi.

G. SAND.

CCLXXXIV

A GEORGE SAND

Mercredi 2 décembre 1874.

J'ai des remords à votre endroit. Laisser si longtemps sans réponse une lettre pareille à votre dernière est un crime. J'attendais pour vous écrire que j'eusse à vous apprendre quelque chose de certain, sur le *Sexe faible*. Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai retiré de Cluny il y a huit jours. Le personnel que Weinschenk me proposait était odieux de bêtise, et les engagements qu'il m'avait

promis il ne les a pas faits. Mais, Dieu merci, je me suis retiré à temps. Actuellement ma pièce est présentée au Gymnase. Point de nouvelles, jusqu'à présent, du sieur Montigny.

Je me donne un mal de cinq cents diables pour mon bouquin [1], me demandant quelquefois si je ne suis pas fou de l'avoir entrepris. Mais, comme Thomas Diafoirus, je me raidis contre les difficultés d'exécution qui sont effroyables, il me faut apprendre un tas de choses que j'ignore. Dans un mois j'espère en avoir fini avec l'agriculture et le jardinage et je ne serai qu'aux deux tiers de mon premier chapitre.

A propos de livre lisez donc *Fromont et Risler*, de mon ami Daudet, et les *Diaboliques* de mon ennemi Barbey d'Aurevilly. C'est à se tordre de rire. Cela tient peut-être à la perversité de mon esprit qui aime les choses malsaines, mais ce dernier ouvrage m'a paru extrêmement amusant; on ne va pas plus loin dans le grotesque involontaire.

Calme plat d'ailleurs, la France s'enfonce doucement comme un vaisseau pourri, et l'espoir du sauvetage, même aux plus solides, paraît chimérique. Il faut être ici, à Paris, pour avoir une idée de l'abaissement universel, de la sottise, du gâtisme où nous pataugeons.

Le sentiment de cette agonie me pénètre et je suis triste à crever. Quand je ne me torture pas sur ma besogne, je gémis sur moi-même. Voilà le vrai. Dans mes loisirs, je ne fais pas autre chose que de songer à ceux qui sont morts, et je vais vous dire un mot bien prétentieux. Personne ne me comprend; j'appartiens à un autre monde.

1. *Bouvard et Pécuchet.*

Les gens de mon métier sont si peu de mon métier! Il n'y a guère qu'avec Victor Hugo que je peux causer de ce qui m'intéresse. Avant-hier il m'a cité par cœur du Boileau et du Tacite. Cela m'a fait l'effet d'un cadeau, tant la chose est rare. D'ailleurs, les jours où il n'y a pas de politiciens chez lui, c'est un homme adorable.

CCLXXXV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 8 décembre 1874.

Pauvre cher ami,

Je t'aime d'autant plus que tu deviens plus malheureux. Comme tu te tourmentes et comme tu t'affectes de la vie! car tout ce dont tu te plains, c'est la vie; elle n'a jamais été meilleure pour personne et dans aucun temps. On la sent plus ou moins, on la comprend plus ou moins, on en souffre donc plus ou moins, et plus on est en avant de l'époque où l'on vit, plus on souffre. Nous passons comme des ombres sur un fond de nuages que le soleil perce à peine et rarement, et nous crions sans cesse après ce soleil, qui n'en peut mais. C'est à nous de déblayer nos nuages.

Tu aimes trop la littérature; elle te tuera et tu ne tueras pas la bêtise humaine. Pauvre chère bêtise, que je ne hais pas, moi, et que je regarde avec des yeux maternels; car c'est une enfance, et toute enfance est sacrée. Quelle haine tu lui as vouée! quelle guerre tu lui fais!

Tu as trop de savoir et d'intelligence, tu oublies qu'il y a quelque chose au-dessus de l'art : à savoir, la sagesse, dont l'art à son apogée n'est jamais que l'expression. La sagesse comprend tout : le beau, le vrai, le bien, l'enthousiasme, par conséquent. Elle nous apprend à voir hors de nous quelque chose de plus élevé que ce qui est en nous, et à nous l'assimiler peu à peu par la contemplation et l'admiration.

Mais je ne réussirai pas à te changer, je ne réussirai même pas à te faire comprendre comment j'envisage et saisis le *bonheur*, c'est-à-dire l'acceptation de la vie, quelle qu'elle soit ! Il y a une personne qui pourrait te modifier et te sauver, c'est le père Hugo ; car il a un côté par lequel il est grand philosophe, tout en étant le grand artiste qu'il te faut et que je ne suis pas. Il faut le voir souvent. Je crois qu'il te calmera : moi, je n'ai plus assez d'orage en moi pour que tu me comprennes. Lui, je crois qu'il a gardé son foudre et qu'il a tout de même acquis la douceur et la mansuétude de la vieillesse.

Vois-le, vois-le souvent et conte-lui tes peines, qui sont grosses, je le vois bien, et qui tournent trop au *spleen*. Tu penses trop aux morts, tu les crois trop arrivés au repos. Ils n'en ont point. Ils sont comme nous, ils cherchent. Ils travaillent à chercher.

Tout mon monde va bien et t'embrasse. Moi, je ne guéris pas ; mais j'espère, guérie ou non, marcher encore pour élever mes petites-filles, et pour t'aimer, tant qu'il me restera un souffle.

G. SAND.

CCLXXXVI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 16 janvier 1875.

Moi aussi, cher Cruchard, je t'embrasse au commencement de l'année et te la souhaite tolérable, puisque tu ne veux plus entendre parler du mythe bonheur. Tu admires ma sérénité; elle ne vient pas de mon fonds, elle vient de la nécessité où je suis de ne plus penser qu'aux autres. Il n'est que temps, la vieillesse marche et la mort me pousse par les épaules.

Je suis encore, sinon nécessaire, du moins extrêmement utile au moins, et j'irai tant que j'aurai un souffle, pensant, parlant, travaillant pour eux.

Le devoir est le maître des maîtres, c'est le vrai *Zeus* des temps modernes, fils du Temps et devenu son maître. Il est celui qui vit et agit en dehors de toutes les agitations du monde. Il ne raisonne pas, il ne discute pas. Il examine sans effroi; il marche sans regarder derrière lui; *Cronos* le stupide avalait des pierres, *Zeus* les brise avec la foudre, et, la foudre, c'est la volonté. Je ne suis donc pas un philosophe, je suis un serviteur de *Zeus*, qui ôte la moitié de leur âme aux esclaves, mais qui la laisse entière aux braves.

Je n'ai plus le loisir de penser à moi, de rêver aux choses décourageantes, de désespérer de l'espèce humaine, de regarder mes douleurs et mes joies passées et d'appeler la mort.

Parbleu! si on était égoïste, on la verrait venir avec joie; c'est si commode de dormir dans le néant, ou de s'éveiller à une vie meilleure! car elle ouvre ces deux hypothèses, ou, pour mieux dire, cette antithèse.

Mais, pour qui doit travailler encore, elle ne doit pas être appelée avant l'heure où l'épuisement ouvrira les portes de la liberté. Il t'a manqué d'avoir des enfants. C'est la punition de ceux qui veulent être trop indépendants; mais cette souffrance est encore une gloire pour ceux qui se vouent à Apollon. Ne te plains donc pas d'avoir à piocher et peins-nous ton martyre; il y a un beau livre à faire là-dessus.

Renan désespère, dis-tu; moi, je ne crois pas cela : je crois qu'il souffre, comme tous ceux qui voient haut et loin; mais il doit avoir des forces en proportion de sa vue. Napoléon partage ses idées, il fait bien s'il les partage toutes. Il m'a écrit une très sage et bonne lettre. Il voit maintenant le salut relatif dans une république sage, et, moi, je la crois encore possible. Elle sera très bourgeoise et peu idéale, mais il faut bien commencer par le commencement. Nous autres artistes, nous n'avons point de patience. Nous voulons tout de suite l'abbaye de Thélème; mais, avant de dire : « Fais ce que veux! » il faudra passer par : « Fais ce que peux! »

Je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher Polycarpe. Mes enfants grands et petits se joignent à moi.

Pas de faiblesse, allons! Nous devons tous exemple à nos amis, à nos proches, à nos concitoyens. Et moi, crois-tu donc que je n'ai pas besoin d'aide et de soutien dans ma longue tâche, qui n'est pas finie? N'aimes-tu plus

personne, pas même ton vieux *troubadour*, qui toujours chante, et pleure souvent, mais qui s'en cache, comme font les chats pour mourir?

CCLXXXVII

A GEORGE SAND

Paris, samedi soir.

Chère maître,

Je maudis une fois de plus la *manie du dramatique* et le plaisir qu'éprouvent certaines gens à annoncer des nouvelles considérables! On m'avait dit que vous étiez *très* malade. Votre bonne écriture est venue me rassurer hier matin, et ce matin j'ai reçu la lettre de Maurice, donc Dieu soit loué!

Que vous dire de moi? Je ne suis pas raide, j'ai... je ne sais quoi. Le bromure de potassium m'a calmé et donné un eczéma au milieu du front.

Il se passe dans mon individu des choses anormales. Mon affaissement psychique doit tenir à quelque cause cachée? Je me sens vieux, usé, écœuré de tout. Et les autres m'ennuient comme moi-même.

Cependant je travaille, mais sans enthousiasme : comme on fait un pensum, et c'est peut-être le travail qui me rend malade, car j'ai entrepris un livre insensé.

Je me perds dans mes souvenirs d'enfance comme un vieillard... je n'attends plus rien de la vie qu'une suite de feuilles de papier à barbouiller de noir. Il me semble que

je traverse une solitude sans fin pour aller je ne sais où. Et c'est moi qui suis à la fois le désert, le voyageur et le chameau.

Aujourd'hui j'ai passé mon après-midi à l'enterrement d'Amédée Achard, funérailles protestantes aussi bêtes que si elles eussent été catholiques. *Tout Paris* et des reporters en masse!

Votre ami Paul Meurice est venu, il y a huit jours, me proposer de « faire le Salon » dans le *Rappel*. J'ai dénié l'honneur, car je n'admets pas que l'on fasse la critique d'un art dont on ignore le technique! Et puis, à quoi bon tant de critique!

Je suis raisonnable. Je sors tous les jours, je fais de l'exercice, et je rentre chez moi las, et encore plus embêté, voilà ce que j'y gagne. Enfin votre troubadour (peu troubadouresque) est devenu un triste coco.

C'est pour ne pas vous ennuyer de mes plaintes que je vous écris maintenant si rarement, car personne plus que moi n'a conscience de mon insupportabilité.

Envoyez-moi *Flamarande*, ça me donnera un peu d'air.

Je vous embrasse tous, et vous surtout, chère maître, si grand, si fort et si doux. Votre Cruchard de plus en plus fêlé, si fêlé est le mot juste, car je sens le contenu qui fuit.

CCLXXXVIII

A GUSTAVE FLAUBERT

20 février.

Te voilà donc tout malade, cher vieux? Je n'en suis pas inquiète puisqu'il ne s'agit que de nerfs et de rhumatismes. et que j'ai vécu soixante-dix ans avec toute cette frapouille sur le corps, et que je suis encore valide. Mais je suis triste de te savoir ennuyé, souffrant et l'esprit tourné au noir comme on l'a nécessairement quand on est malade.

Je savais bien qu'un moment viendrait où on te prescrirait de marcher. Tout ton mal vient de l'absence d'exercice, un homme de ta force et de ta complexion aurait dû vivre dans la gymnastique.

Ne rechigne donc pas sur l'ordonnance très sage qui te condamne à une heure de promenade chaque jour.

Tu t'imagines que le travail de l'esprit n'est que dans le cerveau, tu te trompes joliment, il est aussi dans les jambes.

Dis-moi que quinze jours de ce régime t'ont guéri, ça va arriver, j'en suis sûre.

Je t'aime et je t'embrasse en compagnie de ma nichée.

Ton vieux troubadour.

CCLXXXIX

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 25 mars 1875.

Ne t'inquiète pas de moi, mon Polycarpe. Je n'ai rien de grave, un peu de grippe et ce bras droit qui ne marche

guère mais dont l'électricité viendra à bout. On pense que c'est un effort.

Je me tourmente de toi davantage, bien que tu sois dix fois fort comme moi, mais tu as le moral affecté tandis que le mien prend son parti de tout, lâchement si tu veux, mais c'est peut-être une philosophie, de savoir être lâche plutôt que fâché.

Écris-moi donc, dis-moi que tu sors, que tu marches, que tu vas mieux. — J'ai fini de revoir les épreuves de *Flamarande*. C'est le plus ennuyeux de la besogne.

Je t'enverrai le livre en volumes, je sais que tu n'aimes pas à lire par petits morceaux.

Je suis un peu fatiguée, pourtant j'ai envie de recommencer autre chose. Tant qu'il ne fait pas chaud pour sortir, je m'ennuie de n'avoir pas quelque chose en train.

Dans le nid, tout va bien sauf quelques rhumes. Le printemps est si grinchu cette année! Enfin le pâle soleil redeviendra le cher Phebus-Appollo à la brillante crinière et tout ira bien.

Aurore devient si grande qu'on s'étonne de l'entendre rire et jouer comme un enfant, toujours bonne et tendre, l'autre drôlette et facétieuse toujours.

Parle-nous de toi et aime-nous toujours comme nous t'aimons.

Ton vieux troubadour.

CCXC

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 7 mai 1875.

Tu me laisses donc sans nouvelles de toi? Tu dis que tu aimes mieux te faire oublier que de te plaindre sans cesse, comme c'est très inutile et qu'on ne t'oubliera pas, plains-toi donc, mais dis-nous que tu existes et que tu nous aimes toujours.

Comme tu es d'autant meilleur que tu es plus grognon, je sais que tu ne te réjouiras pas de la mort de ce pauvre Michel. Pour moi c'est une grosse perte dans tous les sens, car il m'était absolument dévoué et me le prouvait à toute heure par des soins et des services sans nombre.

On va bien ici, je suis en bon état depuis qu'il ne fait plus froid et je travaille beaucoup. Je fais aussi beaucoup d'aquarelles, je lis l'*Iliade* avec Aurore qui ne veut pas d'autre traduction que celle de Leconte de Lisle, prétendant qu'on lui gâte son Homère avec des à peu près.

L'enfant est un singulier mélange de précocité et d'enfantillage. Elle a neuf ans et elle est si grande qu'on lui en donne douze. Elle joue à la poupée avec passion, et elle est *littéraire* comme toi et moi, tout en apprenant sa langue qu'elle ne sait pas encore.

Es-tu encore à Paris par ce beau temps? Nohant est maintenant *ruisselant* de fleurs, de la cime des arbres aux gazons; Croisset doit être encore plus joli car il est

frais, et nous, nous nous débattons contre la sécheresse devenue chronique en Berry. Mais si tu es encore à Paris, tu as sous les yeux ce beau parc de Monceau où tu te promènes, j'espère, car il le faut. La vie est à ce prix, marcher!

Ne viendras-tu pas nous voir? Que tu sois triste ou gai, on t'aime de même ici et on voudrait que l'affection fût pour toi quelque chose, mais on t'en donnera et on t'en donne sans conditions.

Je pense aller le mois prochain à Paris, y seras-tu?

G. SAND.

CCXCI

A GEORGE SAND

Croisset, 10 mai 1875.

Une goutte errante, des douleurs qui se promènent partout, une *invincible* mélancolie, le sentiment de « l'inutilité universelle » et de grands doutes sur le livre que je fais, voilà ce que j'ai, chère et vaillant maître. Ajoutez à cela des inquiétudes d'argent avec des retours mélancoliques sur le passé, voilà mon état, et je vous assure que je fais de grands efforts pour en sortir. Mais ma volonté est fatiguée. Je ne puis me décider à rien d'effectif. Ah! j'ai mangé mon pain blanc le premier et la vieillesse ne s'annonce pas sous des couleurs folichonnes. Depuis que je fais de l'hydrothérapie, cependant, je me sens un peu moins *vache*, et ce soir, je vais me remettre au travail, sans regarder derrière moi.

J'ai quitté mon logement de la rue Murillo et j'en ai pris un plus spacieux, qui est contigu à celui que ma nièce vient de retenir sur le boulevard de la Reine-Hortense. Je serai moins seul l'hiver prochain, car je ne peux plus supporter la solitude.

Tourgueneff m'a paru cependant très content des deux premiers chapitres de mon affreux bouquin. Mais Tourgueneff m'aime peut-être trop pour me juger impartialement.

Je ne vais pas sortir de chez moi d'ici à longtemps, car *je veux* avancer dans ma besogne, laquelle me pèse sur la poitrine comme un poids de cinq cent mille kilogrammes. Ma nièce viendra passer ici tout le mois de juin. Quand elle en sera partie, je ferai une petite excursion archéologique et géologique dans le Calvados, et ce sera tout.

Non, je ne me suis pas réjoui de la mort de Michel Lévy et même j'envie cette mort si douce. N'importe, cet homme-là m'a fait beaucoup de mal. Il m'a blessé profondément. Il est vrai que je suis doué d'une sensibilité absurde, ce qui érafle les autres me déchire. Que ne suis-je organisé pour la jouissance comme je le suis pour la douleur!

La page que vous m'envoyez sur *Aurore* qui lit Homère m'a fait du bien. Voilà ce qui me manque : une petite fille comme celle-là! Mais on n'arrange pas sa destinée, on la subit. J'ai toujours vécu au jour le jour, sans projets d'avenir et poursuivant mon but (un seul, la littérature) sans regarder ni à gauche ni à droite. Tout ce qui était autour de moi a disparu, et maintenant je me trouve dans le désert. Bref, l'élément distraction me manque d'une façon absolue.

Pour écrire de bonnes choses, il faut une certaine alacrité! Que faire pour la ravoir? Quels sont les procédés à employer pour ne pas songer sans cesse à sa misérable personne? Ce qu'il y a de plus malade en moi, c'est « l'humeur »; le reste, sans cela, irait bien. Vous voyez, chère bon maître, que j'ai raison de vous épargner mes lettres. Rien n'est sot comme les geignards.

CCXCII

A GUSTAVE FLAUBERT

Jeudi matin, 10 juin 1875.

Nous partons, Lina et moi, samedi matin et jusque-là nous sommes toujours en course. Si tu voulais venir dîner avec nous vendredi chez Magny à six heures, au moins on se dirait adieu. Tu serais libre à neuf heures car on se couche comme les poules pour partir le lendemain de bonne heure. Qu'en dis-tu?

Je t'aime de tout mon cœur.

CCXCIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Ami, j'irai à ton appel dès que tu me diras j'ai fini.

Je t'embrasse et je t'aime.

G. SAND.

CCXCIV

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 15 août.

Mon pauvre cher vieux, j'apprends aujourd'hui seulement par une lettre de ce cher paresseux de Tourgueneff, le malheur qui frappe ta nièce. Est-ce donc irréparable? Son mari est tout jeune et intelligent, ne pourra-t-il pas recommencer, ou prendre un emploi qui lui rendra l'aisance? Ils n'ont pas d'enfants, il ne leur faut pas des millions pour vivre, jeunes et bien portants qu'ils sont tous deux. Tourgueneff me dit que ton avoir est entamé par cette débâcle. Si ce n'est *qu'entamé* seulement, tu supporteras cette grave contrariété en philosophe. Tu n'as ni vices à satisfaire, ni ambitions à assouvir, je suis sûre que tu arrangeras ta vie pour la mettre au niveau de tes ressources. Le plus rude pour toi à supporter, c'est le chagrin de cette jeune femme qui est une fille pour toi. Mais tu lui donneras le courage et la consolation, c'est le moment d'être au-dessus de tes propres ennuis, pour adoucir ceux des autres. Je suis sûre qu'à l'heure où je t'écris, tu as déjà calmé son esprit et attendri son cœur. Peut-être aussi le désastre n'est-il pas ce qu'il paraît au premier moment. Il se fera une embellie, on trouvera un nouveau chemin, car c'est toujours ainsi et la valeur des hommes se mesure à leur énergie, à leurs espérances qui sont toujours un signe de force et d'intelligence. Plus d'un s'est vaillamment relevé. Sois sûr que de meilleurs jours viendront et dis-le-leur sans cesse, parce que c'est vrai.

Il ne faut pas que ta santé morale et physique soit ébranlée par cet échec. Pense à guérir ceux que tu aimes et oublie-toi, toi-même. Nous y penserons pour toi et nous souffrirons à ta place; car je suis vivement affectée de te voir un nouveau sujet de tristesse au milieu de ton spleen.

Allons, cher excellent vieux, ranime-toi, fais-nous un beau roman à succès, et pense à ceux qui t'aiment dont ton découragement contriste et déchire le cœur. Aime-les, aime-nous, et tu retrouveras ta force et ton entrain.

Nous t'embrassons tous bien tendrement. N'écris pas si cela t'ennuie, dis-nous seulement, je vas mieux et je vous aime.

G. SAND.

CCXCV

A GEORGE SAND

Mercredi.

Me pardonnerez-vous mon long retard, chère maître? Mais il me semble que je dois vous ennuyer avec mes éternelles jérémiades. Je rabâche comme un scheik! Je deviens trop bête! J'assomme tout le monde. Bref, votre Cruchard est devenu un intolérable coco à force d'être intolérant. Et comme je n'y peux rien du tout je dois, par considération pour les autres, leur épargner les expansions de ma bile.

Depuis six mois principalement je ne sais pas ce que j'ai, mais je me sens profondément malade, sans pouvoir rien préciser de plus, et je connais beaucoup de gens qui sont dans le même état. Pourquoi? Nous souffrons peut-être du

mal de la France; ici, à Paris, où bat son cœur, on le sent mieux qu'aux extrémités, en province.

Je vous assure qu'il y a maintenant chez tout le monde quelque chose de trouble et d'incompréhensible. Notre ami Renan est un des plus désespérés, et le prince Napoléon pense exactement comme lui. Ceux-là ont les nerfs solides, pourtant. Mais moi, je suis atteint d'une hypocondrie bien caractérisée. Il faudrait se résigner, et je ne me résigne pas.

Je travaille le plus que je puis afin de ne pas songer à moi. Mais comme j'ai entrepris un livre absurde par les difficultés d'exécution, le sentiment de mon impuissance ajoute à mon chagrin.

Ne me dites plus que « la bêtise est sacrée comme toutes les enfances », car la bêtise ne contient aucun germe. Laissez-moi croire que les morts ne « cherchent plus » et qu'ils se reposent. On est assez tourmenté sur la terre pour qu'on soit tranquille quand on est dessous. Ah! que je vous envie, que je voudrais avoir votre sérénité! Sans compter le reste! et vos deux chères petites que j'embrasse tendrement ainsi que vous.

CCXCVI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 7 septembre 1875.

Tu te désoles, tu te décourages, tu me désoles aussi. C'est égal, j'aime mieux que tu te plaignes que de te taire, cher ami, et je veux que tu ne cesses pas de m'écrire.

J'ai de gros chagrins aussi et souvent. Mes vieux amis meurent avant moi. Un des plus chers, celui qui avait élevé Maurice et que j'attendais pour m'aider à élever mes petites-filles, vient de mourir presque subitement. C'est une douleur profonde. La vie est une suite de coups dans le cœur. Mais le devoir est là : il faut marcher et faire sa tâche sans contrister ceux qui souffrent avec nous.

Je te demande absolument de *vouloir* et de ne pas être indifférent aux peines que nous partageons avec toi. Dis-nous que le calme s'est fait et que l'horizon s'est éclairci.

Nous t'aimons, triste ou gai.

Donne de tes nouvelles.

G. SAND.

CCXCVII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 8 octobre 1875.

Allons, allons! la santé revient malgré toi puisque tu dors de longues nuits. L'air de la mer te force à vivre et tu as fait un progrès, tu as renoncé à un sujet de travail qui n'aurait pas eu de succès. Fais quelque chose de plus terre à terre et qui aille à tout le monde. Dis-moi donc ce que l'on vendrait Croisset si l'on était obligé de le vendre. Est-ce une maison et jardin, ou y a-t-il une ferme, des terres! Si ce n'était pas au-dessus de mes moyens, je l'achèterais et tu y passerais ta vie durant. Je n'ai pas d'argent, mais je tâcherais de déplacer un petit capital. Réponds-moi sérieusement, je t'en prie; si je puis le faire, ce sera fait.

J'ai été malade tout l'été, c'est-à-dire que j'ai toujours souffert, mais j'ai travaillé d'autant plus pour n'y pas songer. On doit reprendre en effet *Villemer* et *Victorine* au Théâtre-Français. Mais il n'y a encore rien à l'étude, j'ignore à quel moment de l'automne ou de l'hiver je devrai aller à Paris. Je t'y trouverai dispos et courageux, n'est-ce pas? Si tu as fait par bonté et dévouement, comme je le crois, un grand sacrifice à ta nièce qui, en somme, est ta véritable fille, tu n'en sauras plus rien et tu recommenceras ta vie comme un jeune homme. Est-ce qu'on est vieux quand on ne veut pas l'être? Reste à la mer le plus longtemps possible. L'important c'est de recrépir la machine corporelle. Il fait, chez nous, chaud comme en plein été. J'espère que tu auras encore du soleil là-bas. Apprends la vie du mollusque! ce sont des êtres mieux doués qu'on ne pense et j'aimerais bien à me promener avec Georges Pouchet, moi! L'histoire naturelle est la source inépuisable des occupations agréables pour ceux même qui n'y cherchent que l'agrément, et si tu y mordais, tu serais sauvé. Mais, de toutes façons, tu te sauveras, car tu es quelqu'un et tu ne peux pas te détraquer comme un simple épicier ruiné.

Nous t'embrassons tous du meilleur de nos cœurs.

G. SAND.

CCXCVIII

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 15 novembre 1875.

Te voilà donc à Paris, et tu as quitté le logement de la rue Murillo? Tu travailles? bon espoir et bon courage! le bonhomme se relèvera. Je sais qu'on répète *Victorine* aux Français; mais j'ignore si j'irai voir cette reprise. J'ai été si malade tout l'été, et je souffre encore si souvent des entrailles que je ne sais pas si la force de me déplacer en hiver me reviendra à point. Nous verrons bien. L'espoir de te trouver là-bas me donnera du courage; ce n'est pas là ce qui me manquera, mais je suis bien détraquée depuis que j'ai passé ma septantaine, et je ne sais encore si je prendrai le dessus. Je ne peux plus marcher, moi qui aimais tant à me servir de mes pattes, sans risquer d'atroces douleurs. Je patiente avec ces misères, je travaille d'autant plus et je fais de l'aquarelle à mes heures de récréations.

Aurore me console et me charme; j'aurais bien voulu vivre assez pour la marier. Mais Dieu dispose, et il faut accepter la mort et la vie comme il l'entend.

Enfin, c'est pour te dire que j'irai t'embrasser si la chose n'est pas *absolument* impossible. Tu me liras ce que tu as commencé. En attendant, donne-moi de tes nouvelles; car je ne me déplacerai que pour les répétitions dernières. Je connais mon personnel, je sais qu'ils feront tous bien, selon

leurs moyens, et que, d'ailleurs, Perrin les surveillera.

Nous te *bigeons* tous bien tendrement et nous t'aimons. Cruchard ou non.

G. SAND.

CCXCIX

A GEORGE SAND

Paris, 11 décembre 1875.

Ça va un peu mieux et j'en profite pour vous écrire, chère bon maître adorable.

Vous savez que j'ai quitté mon grand roman pour écrire une petite bêtise *moyennageuse* qui n'aura pas plus de trente pages. Cela me met dans un milieu plus propre que le monde moderne et me fait du bien; puis je cherche un roman contemporain; mais je balance entre plusieurs embryons d'idées; je voudrais faire quelque chose de serré et de violent. Le fil du collier (c'est-à-dire le principal) me manque encore.

Extérieurement, mon existence n'est guère changée : je vois les mêmes gens, je reçois les mêmes visites. Mes fidèles du dimanche sont d'abord le grand Tourgueneff, qui est plus gentil que jamais, Zola, Alphonse Daudet et Goncourt. Vous ne m'avez jamais parlé des deux premiers. Que pensez-vous de leurs livres?

Je ne lis rien du tout. Sauf Shakspeare que j'ai repris d'un bout à l'autre. Cela vous retrempe et vous remet de l'air dans les poumons comme si on était sur une haute

montagne. Tout paraît médiocre à côté de ce prodigieux bonhomme.

Comme je sors très peu, je n'ai pas encore vu Victor Hugo. Ce soir pourtant je vais me résigner à passer des bottes pour aller lui présenter mes hommages. Sa personne me plaît infiniment, mais sa cour!... miséricorde!

Les élections sénatoriales sont un sujet de divertissement pour le public dont je fais partie. Il a dû se passer dans les couloirs de l'Assemblée des dialogues inouïs de grotesque et de bassesse. Le XIXe siècle est destiné à voir périr toutes les religions. Amen! Je n'en pleure aucune.

A l'Odéon, un ours vivant va paraître sur les planches. Voilà tout ce que je sais de la littérature.

CCC

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 18 et 19 décembre 1875.

Enfin, je retrouve mon vieux troubadour, qui m'était un sujet de chagrin et d'inquiétude sérieuse. Te voilà sur pied, espérant dans les chances toutes naturelles des événements extérieurs et retrouvant en toi-même la force de les conjurer, quels qu'ils soient, par le travail. Qu'est-ce que tu appelles quelqu'un dans la *haute finance*? Je n'en sais rien, moi; je suis liée avec Victor Borie. Il me rendra service s'il y voit son intérêt. Faut-il lui écrire?

Tu vas donc te remettre à la pioche? Moi aussi; car,

depuis *Flamarande*, je n'ai rien fait que peloter en attendant partie. J'ai été si malade tout l'été! Mais mon bizarre et excellent ami Favre m'a guérie merveilleusement, et je renouvelle mon bail.

Que ferons-nous? Toi, à coup sûr, tu vas faire de la *désolation* et moi de la *consolation*. Je ne sais à quoi tiennent nos destinées; tu les regardes passer, tu les critiques, tu t'abstiens littérairement de les apprécier, tu te bornes à les peindre en cachant ton sentiment personnel avec grand soin, par système. Pourtant on le voit bien à travers ton récit, et tu rends plus tristes les gens qui te lisent. Moi, je voudrais les rendre moins malheureux. Je ne puis oublier que ma victoire personnelle sur le désespoir a été l'ouvrage de ma volonté et d'une nouvelle manière de comprendre qui est tout l'opposé de celle que j'avais autrefois.

Je sais que tu blâmes l'intervention de la doctrine personnelle dans la littérature. As-tu raison? n'est-ce pas plutôt manque de conviction que principe d'esthétique? On ne peut pas avoir une philosophie dans l'âme sans qu'elle se fasse jour. Je n'ai pas de conseils littéraires à te donner, je n'ai pas de jugement à formuler sur les écrivains tes amis dont tu me parles. J'ai dit moi-même aux Goncourt toute ma pensée; quant aux autres, je crois fermement qu'ils ont plus d'études et de talent que moi. Seulement, je crois qu'il leur manque et à toi surtout, une vue bien arrêtée et étendue sur la vie. L'art n'est pas seulement de la peinture. La vraie peinture est, d'ailleurs, pleine de l'âme qui pousse la brosse. L'art n'est pas seulement de la critique et de la satire : critique et satire ne peignent qu'une face du vrai.

Je veux voir l'homme tel qu'il est, il n'est pas bon ou mauvais, il est bon et mauvais. Mais il est quelque chose encore,... — la nuance! la nuance qui est pour moi le but de l'art, — étant bon et mauvais, il a une force intérieure qui le conduit à être très mauvais et peu bon, — ou très bon et peu mauvais.

Il me semble que ton école ne se préoccupe pas du fond des choses et qu'elle s'arrête trop à la surface. A force de chercher la forme, elle fait trop bon marché du fond, elle s'adresse aux lettrés. Mais il n'y a pas de lettrés proprement dits. On est homme avant tout. On veut trouver l'homme au fond de toute histoire et de tout fait. Ç'a été le défaut de *l'Éducation sentimentale*, à laquelle j'ai tant réfléchi depuis, me demandant pourquoi tant d'humeur contre un ouvrage si bien fait et si solide. Ce défaut, c'était l'absence d'*action* des personnages sur eux-mêmes. Ils subissaient le fait et ne s'en emparaient jamais. Eh bien, je crois que le principal intérêt d'une histoire, c'est ce que tu n'as pas voulu faire. A ta place j'essaierais le contraire, tu te *renourris* pour le moment de Shakspeare, et, bien tu fais! c'est celui-là qui met des hommes aux prises avec les faits; remarque que, par eux, soit en bien, soit en mal, le fait est toujours vaincu. Ils l'écrasent avec lui.

La politique est une comédie en ce moment. Nous avions eu la tragédie, finirons-nous par l'opéra ou par l'opérette? Je lis consciencieusement mon journal tous les matins; mais, hors ce moment-là, il m'est impossible d'y penser et de m'y intéresser. C'est que tout cela est absolument vide d'un idéal quelconque, et que je ne puis m'intéresser à aucun des personnages qui font cette cuisine. Tous sont

esclaves du fait, parce qu'ils sont nés esclaves d'eux-mêmes.

Mes chères petites vont bien. Aurore est un brin de fille superbe, une belle âme droite dans un corps solide. L'autre est la grâce et la gentillesse. Je suis toujours un précepteur assidu et patient, et il me reste peu de temps pour écrire *de mon état*, vu que je ne peux plus veiller après minuit et que je veux passer toute ma soirée en famille ; mais ce manque de temps me stimule et me fait trouver un vrai plaisir à piocher ; c'est comme un fruit défendu que je savoure en cachette.

Tout mon cher monde t'embrasse et se réjouit d'apprendre que tu vas mieux. T'ai-je envoyé *Flamarande* et les photographies de mes fillettes? Sinon, un mot, et je t'envoie le tout.

Ton vieux troubadour qui t'aime,

G. SAND.

Embrasse pour moi ta charmante nièce. Quelle bonne et jolie lettre elle m'a écrite ! Dis-lui que je la supplie de se soigner et de vouloir vite guérir.

Comment ! Littré est sénateur? c'est à n'y pas croire, quand on sait ce que c'est que la Chambre. Il faut tout de même la féliciter pour cet essai de respect d'elle-même.

CCCI

A GEORGE SAND

Décembre 1875.

Votre bonne lettre du 18, si tendrement maternelle, m'a fait beaucoup réfléchir. Je l'ai bien relue dix fois, et je

vous avouerai que je ne suis pas sûr de la comprendre. En un mot que voulez-vous que je fasse? Précisez vos enseignements.

Je fais tout ce que je peux continuellement pour élargir ma cervelle, et je travaille dans la sincérité de mon cœur. Le reste ne dépend pas de moi.

Je ne fais pas « de la désolation » à plaisir, croyez-le bien, mais je ne peux pas changer mes yeux! Quant à mes « manques de conviction », hélas! les convictions m'étouffent. J'éclate de colère et d'indignations rentrées. Mais dans l'idéal que j'ai de l'art, je crois qu'on ne doit rien montrer des siennes, et que l'artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature. L'homme n'est rien, l'œuvre tout! Cette discipline, qui peut partir d'un point de vue faux, n'est pas facile à observer. Et pour moi, du moins, c'est une sorte de sacrifice permanent que je fais au bon goût. Il me serait bien agréable de dire ce que je pense et de soulager le sieur Gustave Flaubert par des phrases, mais quelle est l'importance dudit sieur?

Je pense comme vous, mon maître, que l'art n'est pas seulement de la critique et de la satire; aussi n'ai-je jamais essayé de faire, intentionnellement, ni de l'un ni de l'autre. Je me suis toujours efforcé d'aller dans l'âme des choses et de m'arrêter aux généralités les plus grandes, et je me suis détourné exprès de l'accidentel et du dramatique. Pas de monstres et pas de héros!

Vous me dites : « Je n'ai pas de conseils littéraires à te donner, je n'ai pas de jugements à formuler sur les écrivains, tes amis, etc. » Ah? par exemple! mais je réclame

des conseils, et j'attends vos jugements. Qui donc en donnerait? qui donc en formulerait, si ce n'est vous?

A propos de mes amis, vous ajoutez « mon école ». Mais je m'abîme le tempérament à tâcher de n'avoir pas d'école! *A priori*, je les repousse, toutes. Ceux que je vois souvent, et que vous désignez, recherchent tout ce que je méprise et s'inquiètent médiocrement de ce qui me tourmente. Je regarde comme très secondaire le détail technique, le renseignement local, enfin le côté historique et exact des choses. Je recherche par-dessus tout la *beauté*, dont mes compagnons sont médiocrement en quête. Je les vois insensibles, quand je suis ravagé d'admiration ou d'horreur. Des phrases me font pâmer, qui leur paraissent fort ordinaires. Goncourt est très heureux quand il a saisi dans la rue un mot qu'il peut coller dans un livre, et moi très satisfait quand j'ai écrit une page sans assonances ni répétitions. Je donnerais toutes les légendes de Gavarni pour certaines expressions et coupes des maîtres comme « l'ombre était *nuptiale*, auguste et solennelle », de Victor Hugo, ou ceci du président de Montesquieu : « les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus. Il était terrible dans sa colère. Elle le rendait cruel ».

Enfin, je tâche de bien penser *pour* bien écrire. Mais c'est bien écrire qui est mon but, je ne le cache pas.

Il me manque « une vue bien arrêtée et bien étendue sur la vie ». Vous avez mille fois raison, mais le moyen qu'il en soit autrement? Je vous le demande. Vous n'éclairerez pas mes ténèbres avec de la métaphysique, ni les miennes ni celles des autres. Les mots religion ou catholicisme, d'une part; progrès, fraternité, démocratie de l'autre,

ne répondent plus aux exigences spirituelles du moment. Le dogme tout nouveau de l'égalité que prône le radicalisme est démenti expérimentalement par la physiologie et par l'histoire. Je ne vois pas le moyen d'établir aujourd'hui une principe nouveau, pas plus que de respecter les anciens. Donc je cherche, sans la trouver, cette idée d'où doit dépendre tout le reste.

En attendant, je me répète le mot que Littré m'a dit un jour : « Ah! mon ami, l'homme est un composé instable, et la terre une planète bien inférieure. »

Rien ne m'y soutient plus que l'espoir d'en sortir prochainement et de ne pas aller dans un autre qui pourrait être pire. « J'aimerais mieux ne pas mourir », comme disait Marat. Ah! non! assez, assez de fatigue!

J'écris maintenant une petite niaiserie, dont la mère pourra permettre la lecture à sa fille. Le tout aura une trentaine de pages, j'en ai encore pour deux mois. Telle est ma verve, je vous l'enverrai dès qu'elle sera parue (pas la verve, l'historiette).

CCCII

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 12 janvier 1876

Mon chéri Cruchard,

Je veux tous les jours t'écrire; le temps manque absolument. Enfin, voici une éclaircie; nous sommes ensevelis sous la neige ; c'est un temps que j'adore : cette blancheur est comme une purification générale, et les amusements

de l'intérieur sont plus intimes et plus doux. Peut-on haïr l'hiver à la campagne! La neige est un des plus beaux spectacles de l'année!

Il paraît que je ne suis pas claire dans mes sermons; j'ai cela de commun avec les orthodoxes, mais je n'en suis pas; ni dans la notion de l'égalité, ni dans celle de l'autorité, je n'ai pas de plan fixe. Tu as l'air de croire que je te veux convertir à une doctrine. Mais non, je n'y songe pas. Chacun part d'un point de vue dont je respecte le libre choix. En peu de mots, je peux résumer le mien : ne pas se placer derrière la vitre opaque par laquelle on ne voit rien que le reflet de son propre nez. Voir aussi loin que possible, le bien, le mal, auprès, autour, là-bas, partout; s'apercevoir de la gravitation incessante de toutes choses tangibles et intangibles vers la nécessité du bien, du bon, du vrai, du beau.

Je ne dis pas que l'humanité soit en route pour les sommets. Je le crois malgré tout; mais je ne discute pas là-dessus, c'est inutile parce que chacun juge d'après sa vision personnelle et que l'aspect général est momentanément pauvre et laid. D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'être certaine du salut de la planète et de ses habitants pour croire à la nécessité du bien et du beau; si la planète sort de cette loi, elle périra; si les habitants s'y refusent, ils seront détruits. D'autres astres, d'autres âmes leurs passeront sur le corps, tant pis! Mais, quant à moi, je veux graviter jusqu'à mon dernier souffle, non avec la certitude ni l'exigence de trouver ailleurs une *bonne place*, mais parce que ma seule jouissance est de me maintenir avec les miens dans le chemin qui monte.

En d'autres termes, je fuis le cloaque et je cherche le sec et le propre, certaine que c'est la loi de mon existence. C'est peu d'être homme; nous sommes encore bien près du singe, dont on dit que nous procédons. Soit; raison de plus pour nous éloigner de lui et pour être au moins à la hauteur du vrai relatif que notre race a été admise à comprendre; vrai très pauvre, très borné, très humble! Eh bien, possédons-le au moins autant que possible et ne souffrons pas qu'on nous l'ôte.

Nous sommes, je crois, bien d'accord; mais je pratique cette simple religion et tu ne la pratiques pas, puisque tu te laisses abattre; ton cœur n'en est pas pénétré, puisque tu maudis la vie et désires la mort comme un catholique qui aspire au dédommagement, ne fût-ce que le repos éternel. Tu n'es pas plus sûr qu'un autre de ce dédommagement-là. La vie est peut-être éternelle, et par conséquent le travail éternel. S'il en est ainsi, faisons bravement notre étape. S'il en est autrement, si le MOI périt tout entier, ayons l'honneur d'avoir fait notre corvée, c'est le devoir; car nous n'avons de devoirs évidents qu'envers nous-mêmes et nos semblables. Ce que nous détruisons en nous, nous le détruisons en eux. Notre abaissement les rabaisse, nos chutes les entraînent; nous leur devons de rester debout pour qu'ils ne tombent pas. Le désir de la mort prochaine, comme celui d'une longue vie, est donc une faiblesse, et je ne veux pas que tu l'admettes plus longtemps comme un droit. J'ai cru l'avoir autrefois; je croyais pourtant ce que je crois aujourd'hui; mais je manquais de force, et, comme toi, je disais : « Je n'y peux rien. » Je me mentais à moi-même. On y peut tout. On a

la force qu'on croyait ne pas avoir, quand on désire ardemment *graviter*, monter un échelon tous les jours, se dire : « Il faut que le Flaubert de demain soit supérieur à celui d'hier, et celui d'après-demain plus solide et plus lucide encore. » Quand tu te sentiras sur l'escalier, tu monteras très vite. Tu vas entrer peu à peu dans l'âge le plus heureux et le plus favorable de la vie : la vieillesse. C'est là que l'art se révèle dans sa douceur; tant qu'on est jeune, il se manifeste avec angoisse. Tu préfères une phrase bien faite à toute la métaphysique. Moi aussi, j'aime à voir résumer en quelques mots ce qui remplit ailleurs des volumes; mais, ces volumes, il faut les avoir compris à fond (soit pour les admettre, soit pour les rejeter) pour trouver le résumé sublime qui devient l'art littéraire à sa plus haute expression; c'est pourquoi il ne faut rien mépriser des efforts de l'esprit humain pour arriver au vrai.

Je te dis cela, parce que tu as des partis pris excessifs *en paroles*. Au fond, tu lis, tu creuses, tu travailles plus que moi et qu'une foule d'autres. Tu as acquis une instruction à laquelle je n'arriverai jamais. Tu es donc plus riche cent fois que nous tous; tu es un riche et tu cries comme un pauvre. Faites la charité à un gueux qui a de l'or plein sa paillasse, mais qui ne veut se nourrir que de phrases bien faites et de mots choisis. Mais, bêta, fouille dans ta paillasse et mange ton or. Nourris-toi des idées et des sentiments amassés dans ta tête et dans ton cœur; les mots et les phrases, *la forme* dont tu fais tant de cas, sortira toute seule de ta digestion. Tu la considères comme un but, elle n'est qu'un effet. Les manifestations heu-

reuses ne sortent que d'une émotion, et une émotion ne sort que d'une conviction. On n'est point ému par la chose à laquelle on ne croit pas avec ardeur.

Je ne dis pas que tu ne crois pas, au contraire : toute ta vie d'affection, de protection et de bonté charmante et simple, prouve que tu es le particulier le plus convaincu qui existe. Mais, dès que tu manies la littérature, tu veux, je ne sais pourquoi, être un autre homme, celui qui doit disparaître, celui qui s'annihile, celui qui n'est pas! Quelle drôle de manie! quelle fausse règle de *bon goût*! Notre œuvre ne vaut jamais que par ce que nous valons nous-mêmes.

Qui te parle de mettre ta personne en scène? Cela, en effet, ne vaut rien, si ce n'est pas fait franchement comme un récit. Mais retirer son âme de ce que l'on fait, quelle est cette fantaisie maladive? Cacher sa propre opinion sur les personnages que l'on met en scène, laisser par conséquent le lecteur incertain sur l'opinion qu'il en doit avoir, c'est vouloir n'être pas compris, et, dès lors, le lecteur vous quitte; car, s'il veut entendre l'histoire que vous lui racontez, c'est à la condition que vous lui montriez clairement que celui-ci est un fort et celui-là un faible.

L'Éducation sentimentale a été un livre incompris, je te l'ai dit avec insistance, tu ne m'as pas écoutée. Il y fallait ou une courte préface ou, dans l'occasion, une expression de blâme, ne fût-ce qu'une épithète heureusement trouvée pour condamner le mal, caractériser la défaillance, signaler l'effort. Tous les personnages de ce livre sont faibles et avortent, sauf ceux qui ont de mauvais instincts; voilà le reproche qu'on te fait, parce qu'on n'a

pas compris que tu voulais précisément peindre une société déplorable qui encourage ces mauvais instincts et ruine les nobles efforts; quand on ne nous comprend pas, c'est toujours notre faute. Ce que le lecteur veut, avant tout, c'est de pénétrer notre pensée, et c'est là ce que tu lui refuses avec hauteur. Il croit que tu le méprises et que tu veux te moquer de lui. Je t'ai compris, moi, parce que je te connaissais. Si on m'eût apporté ton livre sans signature, je l'aurais trouvé beau mais étrange, et je me serais demandé si tu étais un immoral, un sceptique, un indifférent ou un navré. Tu dis qu'il en doit être ainsi et que M. Flaubert manquera aux règles du bon goût s'il montre sa pensée et le but de son entreprise littéraire. C'est faux, archifaux. Du moment que M. Flaubert écrit bien et sérieusement, on s'attache à sa personnalité, on veut se perdre ou se sauver avec lui. S'il vous laisse dans le doute, on ne s'intéresse plus à son œuvre, on la méconnaît ou on la délaisse.

J'ai déjà combattu ton hérésie favorite, qui est que l'on écrit pour vingt personnes intelligentes et qu'on se fiche du reste. Ce n'est pas vrai, puisque l'absence du succès t'irrite et t'affecte. D'ailleurs, il n'y a pas eu vingt critiques favorables à ce livre si bien fait et si considérable. Donc, il ne faut pas plus écrire pour vingt personnes que pour trois ou pour cent mille.

Il faut écrire pour tous ceux qui ont soif de lire et qui peuvent profiter d'une bonne lecture. Donc, il faut aller tout droit à la moralité la plus élevée qu'on ait en soi-même et ne pas faire mystère du sens moral et profitable de son œuvre. On a trouvé celui de *Madame Bovary*. Si une

partie du public criait au scandale, la partie la plus saine et la plus étendue y voyait une rude et frappante leçon donnée à la femme sans conscience et sans foi, à la vanité, à l'ambition, à la déraison. On la plaignait, l'art le voulait; mais la leçon restait claire, et l'eût été davantage, elle l'eût été pour *tous*, si tu l'avais bien voulu, en montrant davantage l'opinion que tu avais, et qu'on devait avoir de l'héroïne, de son mari et de ses amants.

Cette volonté de peindre les choses comme elles sont, les aventures de la vie comme elles se présentent à la vue, n'est pas bien raisonnée, selon moi. Peignez en réaliste ou en poète les choses inertes, cela m'est égal; mais, quand on aborde les mouvements du cœur humain, c'est autre chose. Vous ne pouvez pas vous abstraire de cette contemplation; car l'homme, c'est vous, et les hommes, c'est le lecteur. Vous aurez beau faire, votre récit est une causerie entre vous et lui. Si vous lui montrez froidement le mal sans lui montrer jamais le bien, il se fâche. Il se demande si c'est lui qui est mauvais ou si c'est vous. Vous travaillez pourtant à l'émouvoir et à l'attacher; vous n'y parviendrez jamais si vous n'êtes pas ému vous-même, ou si vous le cachez si bien, qu'il vous juge indifférent. Il a raison : la suprême impartialité est une chose antihumaine et un roman doit être humain avant tout. S'il ne l'est pas, on ne lui sait point de gré d'être bien écrit, bien composé et bien observé dans le détail. La qualité essentielle lui manque : l'intérêt.

Le lecteur se détache aussi du livre où tous les personnages sont bons sans nuance et sans faiblesse; il voit bien que ce n'est pas humain non plus. Je crois que l'art, cet

art spécial du récit, ne vaut que par l'opposition des caractères; mais, dans leur lutte, je veux voir triompher le bien; que les faits écrasent l'honnête homme, j'y consens, mais qu'il n'en soit pas souillé ni amoindri, et qu'il aille au bûcher en sentant qu'il est plus heureux que ses bourreaux.

15 janvier 1876.

Il y a trois jours que je t'écris cette lettre, et, tous les jours, je suis au moment de la jeter au feu; car elle est longue et diffuse, et probablement inutile. Les natures opposées sur certains points se pénètrent difficilement et je crains que tu ne me comprennes pas mieux aujourd'hui que l'autre fois. Je t'envoie quand même ce griffonnage pour que tu voies que je me préoccupe de toi presque autant que de moi-même.

Il te faut un succès après une mauvaise chance qui t'a troublé profondément; je te dis où sont les conditions certaines de ce succès. Garde ton culte pour la forme; mais occupe-toi davantage du fond. Ne prends pas la vertu vraie pour un lieu commun en littérature. Donne-lui son représentant, fais passer l'honnête et le fort à travers ces fous et ces idiots dont tu aimes à te moquer. Montre ce qui est solide au fond de ces avortements intellectuels; enfin, quitte le convenu des réalistes et reviens à la vraie réalité, qui est mêlée de beau et de laid, de terne et de brillant, mais où la volonté du bien trouve quand même sa place et son emploi.

Je t'embrasse pour nous tous.

G. SAND.

CCIII

A GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 6 mars 1876

Je t'écris en courant ce matin parce que je viens de recevoir, de M. Perrin, avis de la première représentation de la reprise du *Mariage de Victorine*, une pièce de moi au Théâtre-Français.

Je n'ai ni le temps d'y aller ni l'envie de partir comme cela au pied levé, mais j'aurais voulu y envoyer quelques amis et il ne m'offre pas pour eux une seule place. Je lui écris une lettre qu'il recevra demain et je le prie de t'envoyer au moins un orchestre. Si tu ne le reçois pas, sache bien que ce n'est pas ma faute. Il faut que je dise la même chose à cinq ou six autres personnes.

Je t'embrasse donc en courant pour ne pas manquer le courrier.

Donne-moi des nouvelles de ta nièce et embrasse-la pour moi.

G. SAND.

CCIV

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 8 mars 1876.

Tu méprises Sedaine, gros profane! voilà où la doctrine de la forme te crève les yeux. Sedaine n'est pas un écri-

vain, c'est vrai, quoiqu'il s'en faille de bien peu; mais c'est un homme, c'est un cœur et des entrailles, c'est le sens du vrai moral, la vue droite des sentiments humains. Je me moque bien de quelques raisonnements démodés et de la sécheresse de la phrase! le mot y est toujours et il vous pénètre profondément.

Mon cher vieux Sedaine! il est un de mes papas bien-aimés et je trouve le *Philosophe sans le savoir* bien supérieur à *Victorine*; c'est un drame si navrant et si bien conduit! Mais tu ne cherches plus que la phrase bien faite, c'est quelque chose, — quelque chose seulement, — ce n'est pas tout l'art, ce n'en est pas même la moitié, c'est le quart tout au plus, et, quand les trois autres quarts sont beaux, on se passe de celui qui ne l'est pas.

J'espère que tu n'iras pas chercher le paysage avant le beau temps; ici, nous avons été assez épargnés; mais, depuis trois jours, c'est le déluge, et cela me rend malade, je n'aurais pas pu aller à Paris. Ta nièce va mieux, Dieu en soit loué! je t'aime et je t'embrasse de toute mon âme.

G. SAND.

Dis donc à M. Zola de m'envoyer son livre. Je le lirai certainement avec grand intérêt.

CCCV

A GEORGE SAND

Mercredi 9 mars 1876.

Succès complet, chère maître. On a rappelé les acteurs après tous les actes et chaleureusement applaudi. On était

content et de temps à autre des exclamations s'élevaient. Tous vos amis, venus à l'appel, étaient contristés que vous ne fussiez pas là.

Les rôles d'Antoine et de Victorine ont été supérieurement joués. La petite Baretta est un vrai bijou.

Comment avez-vous pu faire *Victorine* d'après le *Philosophe sans le savoir*? Voilà ce qui me passe. Votre pièce m'a charmé et fait pleurer comme une bête, tandis que l'autre m'a assommé, absolument assommé; il me tardait de voir la fin. Quel langage! le bon Tourgueneff et madame Viardot en écarquillaient des yeux comiques à contempler.

Dans votre œuvre, ce qui a produit le plus d'effet c'est la scène du dernier acte entre Antoine et sa fille. Maubant est trop majestueux et l'acteur qui fait Fulgence insuffisant. Mais tout a très bien marché et cette reprise aura la vie longue.

Le gigantesque Harrisse m'a dit qu'il allait vous écrire immédiatement. Donc sa lettre vous arrivera avant la mienne. Je devais partir ce matin pour Pont-l'Evêque et Honfleur afin de voir un bout de paysage que j'ai oublié, mais les inondations m'arrêtent.

Lisez donc, je vous prie, le nouveau roman de Zola, *Son Excellence Rougon* : je suis bien curieux de savoir ce que vous en pensez.

Non! je ne *méprise* pas Sedaine, parce que je ne méprise pas ce que je ne comprends point. Il en est de lui, pour moi, comme de Pindare et de Milton, lesquels me sont absolument fermés; pourtant je sens bien que le citoyen Sedaine n'est pas absolument de leur taille.

Le public de mardi dernier partageait mon erreur, et *Victorine*, indépendamment de sa valeur réelle, y a gagné par le contraste. Madame Viardot, qui a le goût naturellement grand, me disait hier en parlant de vous : « Comment a-t-elle pu faire l'un avec l'autre? » C'est également mon avis.

Vous m'attristez un peu, chère maître, en m'attribuant des opinions esthétiques qui ne sont pas les miennes. Je crois que l'arrondissement de la phrase n'est rien. Mais que *bien écrire* est tout, parce que « bien écrire c'est à la fois bien sentir, bien penser et bien dire » (Buffon). Le dernier terme est donc dépendant des deux autres puisqu'il faut sentir fortement afin de penser et penser pour exprimer.

Tous les bourgeois peuvent avoir beaucoup de cœur et de délicatesse, être pleins des meilleurs sentiments et des plus grandes vertus, sans devenir pour cela des artistes. Enfin je crois la forme et le fond deux subtilités, deux entités qui n'existent jamais l'une sans l'autre.

Ce souci de la beauté extérieure que vous me reprochez est pour moi *une méthode*. Quand je découvre une mauvaise assonance ou une répétition dans une de mes phrases, je suis sûr que je patauge dans le faux ; à force de chercher, je trouve l'expression juste qui était la seule et qui est, en même temps, l'harmonieuse. Le mot ne manque jamais quand on possède l'idée.

Notez (pour en revenir au bon Sedaine) que je partage toutes ses opinions et j'approuve ses tendances. Au point de vue archéologique c'est curieux, et au point de vue humanitaire très louable, je vous l'accorde. Mais aujour-

d'hui qu'est-ce que ça nous fait? est-ce de l'art éternel? je vous le demande.

Des écrivains de son temps ont également formulé des *principes* utiles, mais d'un style impérissable, d'une manière à la fois plus concrète et plus générale.

Bref, la persistance de la Comédie-Française à nous exhiber ça comme « un chef-d'œuve » m'avait tellement exaspéré que, rentré chez moi (pour me faire passer le goût de ce laitage) j'ai lu avant de me coucher la *Médée* d'Euripide, n'ayant pas d'autre classique sous la main, et l'Aurore surprit Cruchard dans cette occupation.

J'ai écrit à Zola pour qu'il vous envoie son bouquin. Je dirai aussi à Daudet de vous envoyer son *Jack*, étant bien curieux d'avoir votre opinion sur ces deux livres qui sont très différents de facture et de tempérament, mais bien remarquables l'un et l'autre.

La venette que les élections ont causée au bourgeois a été divertissante.

CCCVI

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET

Nohant, 25 mars 1876.

J'aurais beaucoup à dire sur les romans de M. Zola, et il vaudra mieux que je le dise dans un feuilleton que dans une lettre, parce qu'il y a là une question générale qu'il faut rédiger à tête reposée. Je voudrais d'abord lire le livre de M. Daudet, dont tu m'as parlé aussi et dont je ne me rappelle pas le titre. Fais-le-moi donc envoyer par

l'éditeur, contre remboursement, s'il ne veut pas me le donner; c'est bien simple. En somme, la chose dont je ne me dédirai pas, tout en faisant la critique *philosophique* du procédé, c'est que *Rougon* est un livre de grande valeur, un livre *fort*, comme tu dis, et digne d'être placé aux premiers rangs.

Cela ne change rien à ma manière de voir, que l'art doit être la recherche de la vérité, et que la vérité n'est pas la peinture du mal. Elle doit être la peinture du mal et du bien. Un peintre qui ne voit que l'un est aussi faux que celui qui ne voit que l'autre. La vie n'est pas bourrée que de monstres. La société n'est pas formée que de scélérats et de misérables. Les honnêtes gens ne sont pas le petit nombre, puisque la société subsiste dans un certain ordre et sans trop de crimes impunis. Les imbéciles dominent, c'est vrai; mais il y a une conscience publique qui pèse sur eux et qui les oblige à respecter le droit. Que l'on montre et flagelle les coquins, c'est bien, c'est moral même, mais que l'on nous dise et nous montre la contre-partie; autrement, le lecteur naïf, qui est le lecteur en général, se rebute, s'attriste, s'épouvante, et vous nie pour ne pas se désespérer.

Comment vas-tu? Tourgueneff m'a écrit que ton dernier travail était très remarquable : tu n'es donc pas *fichu* comme tu le prétends?

Ta nièce va toujours mieux, n'est-ce pas? Moi, je vas mieux aussi, après des crampes d'estomac à en devenir bleue, et cela avec une persistance atroce. C'est une bonne leçon que la souffrance physique quand elle vous laisse la liberté d'esprit. On apprend à la supporter et à la vaincre.

On a bien quelques moments de découragement où l'on se jette sur son lit; mais, moi, je pense toujours à ce que me disait mon vieux curé quand il avait la goutte : *Ça passera ou je passerai*. Et, là-dessus, il riait, content de son mot.

Mon Aurore commence l'histoire et elle n'est pas très contente de ces tueurs d'hommes qu'on appelle des héros et des demi-dieux. Elle les traite de vilains cocos.

Nous avons un sacré printemps; la terre est jonchée de fleurs et de neige, on prend l'onglée à cueillir les violettes et les anémones.

J'ai lu le manuscrit de *l'Étrangère*; ce n'est pas si *décadence* que tu dis. Il y a des diamants qui brillent fort dans ce polychrome. D'ailleurs, les décadences sont des transformations. Les montagnes en travail rugissent et glapissent, mais elles chantent aussi de beaux airs.

Je t'embrasse et je t'aime. Fais donc vite paraître ta légende, que nous la lisions.

Ton vieux troubadour, G. SAND.

CCCVII

A GUSTAVE FLAUBERT

30 mars 1876.

Cher Cruchard, je suis enthousiasmée de *Jack* et je te prie de remettre mon remerciement à M. Daudet. Ah oui, il a du talent et du cœur! et comme tout cela est fait et *vu*!

Je t'envoie un volume de vieilles choses qu'on vient de rassembler, je t'embrasse et je t'aime.

Ton vieux troubadour,

G. SAND.

CCCVIII

A GEORGE SAND

Lundi soir... 3 avril 1876.

J'ai reçu ce matin votre volume, chère maître. J'en ai deux ou trois autres que l'on m'a prêtés depuis longtemps; je vais les expédier et je lirai le vôtre à la fin de la semaine, pendant un petit voyage de deux jours que je suis obligé de faire à Pont-l'Évêque et à Honfleur pour mon *Histoire d'un cœur simple*, bagatelle présentement « sur le chantier », comme dirait M. Prudhomme.

Je suis bien aise que *Jack* vous ait plu. C'est un charmant livre, n'est-ce pas? Si vous connaissiez l'auteur, vous l'aimeriez encore plus que son œuvre. Je lui ai dit de vous envoyer *Risler* et *Tartarin*. Vous me remercierez d'avoir fait ces deux lectures, j'en suis certain d'avance.

Je ne partage pas la sévérité de Tourgueneff à l'encontre de *Jack* ni l'immensité de son admiration pour *Rougon*. L'un a le charme et l'autre la force. Mais aucun des deux n'est préoccupé *avant tout* de ce qui fait pour moi le but de l'Art, à savoir : la beauté. Je me souviens d'avoir eu des battements de cœur, d'avoir ressenti un plaisir violent en contemplant un mur de l'Acropole, un mur tout nu (celui qui est à gauche quand on monte aux Propylées).

Eh bien! je me demande si un livre, indépendamment de ce qu'il dit, ne peut pas produire le même effet? Dans la précision des assemblages, la rareté des éléments, le poli de la surface, l'harmonie de l'ensemble, n'y a-t-il pas une vertu intrinsèque, une espèce de force divine, quelque chose d'éternel comme un principe? (Je parle en platonicien.) Ainsi pourquoi y a-t-il un rapport nécessaire entre le mot juste et le mot musical? Pourquoi arrive-t-on toujours à faire un vers quand on resserre trop sa pensée? La loi des nombres gouverne donc les sentiments et les images, et ce qui paraît être l'extérieur est tout bonnement le dedans? Si je continuais longtemps de ce train-là, je me fourrerais complètement le doigt dans l'œil, car d'un autre côté l'art doit être bonhomme; ou plutôt l'art est tel qu'on peut le faire, nous ne sommes pas libres. Chacun suit sa voie, en dépit de sa propre volonté. Bref, votre Cruchard n'a plus une idée d'aplomb dans la caboche.

Mais comme il est difficile de s'entendre! Voilà deux hommes que j'aime beaucoup et que je considère comme de vrais artistes, Tourgueneff et Zola. Ce qui n'empêche pas qu'ils n'admirent nullement la prose de Chateaubriand et encore moins celle de Gautier. Des phrases qui me ravissent leur semblent creuses. Qui a tort? et comment plaire au public quand vos plus proches sont si loin? Tout cela m'attriste beaucoup. Ne riez pas.

CCCIX

A GEORGE SAND

Dimanche soir... 1876

Vous *devez*, chère maître, me traiter intérieurement de « sacré cochon », — car je n'ai pas répondu à votre dernière lettre et je ne vous ai rien dit de vos deux volumes, sans compter que, ce matin, j'en reçois de vous un troisième. Mais j'ai été depuis quinze jours entièrement pris par mon petit conte qui sera fini bientôt. J'ai eu plusieurs courses à faire, différentes lectures à expédier, et, chose plus sérieuse que tout cela, la santé de ma pauvre nièce m'inquiète extrêmement, et, par moment, me trouble tellement la cervelle que je ne sais plus ce que je fais! Vous voyez que j'en avale de rudes! Cette jeune femme est anémique au dernier point. Elle dépérit. Elle a été obligée de quitter la peinture qui est sa seule distraction. Tous les fortifiants ordinaires n'y font rien. Depuis trois jours, par les ordres d'un autre médecin qui me semble plus docte que les autres, elle s'est mise à l'hydrothérapie. Réussira-t-il à la faire digérer et dormir? à fortifier tout son être? Votre pauvre Cruchard s'amuse de moins en moins dans l'existence, et il en a même trop, infiniment trop. Parlons de vos livres, ça vaut mieux.

Ils m'ont amusé, et la preuve c'est que j'ai avalé d'un trait et l'un après l'autre *Flamarande* et les *Deux Frères*.

Quelle charmante femme que madame de Flamarande et quel homme que M. de Salcède. Le récit du rapt de l'enfant, la course en voiture et l'histoire de Zamora sont des endroits parfaits. Partout l'intérêt est soutenu et en même temps progressant. Enfin, ce qui me frappe dans ces deux romans (comme dans tout ce qui est de vous, d'ailleurs), c'est l'ordre naturel des idées, le talent ou plutôt le génie narratif. Mais quel abominable coco que votre sieur de Flamarande! Quant au domestique qui conte l'histoire et qui évidemment est amoureux de madame, je me demande pourquoi vous n'avez pas montré plus abondamment sa jalousie personnelle.

A part M. le comte, tous sont des gens vertueux dans cette histoire et même d'une vertu extraordinaire. Mais les croyez-vous bien vrais? Y en a-t-il beaucoup de leur sorte? Sans doute, pendant qu'on vous lit, on les accepte à cause de l'habileté de l'exécution; mais ensuite?

Enfin, chère maître, et ceci va répondre à votre dernière lettre, voici, je crois, ce qui nous sépare essentiellement. Vous, du premier bond, en toutes choses, vous montez au ciel et de là vous descendez sur la terre. Vous partez de l'*a priori*, de la théorie, de l'idéal. De là votre mansuétude pour la vie, votre sérénité, et, pour dire le vrai mot, votre grandeur. — Moi, pauvre bougre, je suis collé sur la terre comme par des semelles de plomb; tout m'émeut, me déchire, me ravage et je fais des efforts pour monter. Si je voulais prendre votre manière de voir l'ensemble du monde, je deviendrais risible, voilà tout. Car vous avez beau me prêcher, je ne puis pas avoir un autre tempérament que le mien, ni une autre esthé-

tique que celle qui en est la conséquence. Vous m'accusez de ne pas me laisser aller « à la nature ». Eh bien, et cette discipline? cette vertu? qu'en ferons-nous? J'admire M. de Buffon mettant des manchettes pour écrire. Ce luxe est un symbole. Enfin, je tâche naïvement d'être le plus *compréhensif* possible. Que peut-on exiger de plus?

Quant à laisser voir mon opinion personnelle sur les gens que je mets en scène : non, non, mille fois non! Je ne m'en reconnais pas le droit. Si le lecteur ne tire pas d'un livre la moralité qui doit s'y trouver, c'est que le lecteur est un imbécile ou que le livre est *faux* au point de vue de l'exactitude. Car du moment qu'une chose est vraie, elle est bonne. Les livres obscènes ne sont même immoraux que parce qu'ils manquent de vérité. Ça ne se passe pas « comme ça » dans la vie.

Et notez que j'exècre ce qu'on est convenu d'appeler le *réalisme*, bien qu'on m'en fasse un des pontifes; arrangez tout cela.

Quant au public, son goût m'épate de plus en plus. Hier, par exemple, j'ai assisté à la première du *Prix Martin*, une bouffonnerie que je trouve, moi, pleine d'esprit. Pas un des mots de la pièce n'a fait rire, et le dénouement, qui semble hors ligne, a passé inaperçu. Donc, chercher ce qui peut plaire me paraît la plus chimérique des entreprises. — Car je défie qui que ce soit de me dire par quels moyens on plaît. Le succès est une conséquence et ne doit pas être un but. Je ne l'ai jamais cherché (bien que je le désire) et je le cherche de moins en moins.

Après mon petit conte, j'en ferai un autre, — car je suis

trop profondément ébranlé pour me mettre à une grande œuvre. J'avais d'abord pensé à publier *Saint-Julien* dans un journal, mais j'y ai renoncé.

CCCX

A GEORGE SAND

Vendredi soir... 1876.

Ah! merci du fond du cœur, chère maître! Vous m'avez fait passer une journée exquise, car j'ai lu votre dernier volume, *la Tour de Percemont*. — *Marianne* aujourd'hui seulement; comme j'avais plusieurs choses à terminer, entre autres mon conte de *Saint-Julien*, j'avais enfermé ledit volume dans un tiroir pour ne pas succomber à la tentation. Ma petite nouvelle étant terminée, cette nuit, dès le matin, je me suis rué sur l'œuvre et l'ai dévorée.

Je trouve cela parfait, deux bijoux! Marianne m'a profondément ému et deux ou trois fois j'ai pleuré. Je me suis reconnu dans le personnage de Pierre. Certaines pages me semblaient des fragments de mès mémoires, si j'avais le talent de les écrire de cette manière! Comme tout cela est charmant, poétique et *vrai*! La *Tour de Percemont* m'avait plu extrêmement. Mais *Marianne* m'a littéralement enchanté. Les Anglais sont de mon avis, car dans le dernier numéro de l'*Athenæum* on vous a fait un très bel article. Saviez-vous cela? Ainsi donc pour

cette fois je vous admire pleinement et sans la *moindre* réserve.

Voilà, et je suis bien content. Vous ne m'avez jamais fait que du bien, vous; je vous aime tendrement!

CCCXI

A GUSTAVE FLAUBERT

Dimanche, Nohant, 5 avril 1876.

Victor Borie est en Italie, que faut-il lui écrire? es-tu homme à aller le trouver et à lui expliquer l'affaire? Il est aux environs de Civita-Vecchia, très errant et peut-être pas facile à joindre.

Je suis sûre qu'il te recevrait à bras ouverts, car, bien que financier jusqu'au bout des ongles il nous est resté très ami et bon garçon. Il ne nous dit pas s'il est dans sa montagne d'alun pour longtemps. Lina lui écrit et le saura bientôt, faut-il lui dire que tu es disposé à l'aller trouver, ou que tu attendras son retour à Paris? en tout cas jusqu'au 20 mai il recevra les lettres adressées à Florence : Albergo d'Italia. Il faudra le guetter, car il nous écrit de *loin* en *loin*.

Je n'ai pas le temps de t'en dire davantage aujourd'hui. Il m'arrive du monde. J'ai lu *Fromont et Risler*; je te charge de remercier M. Daudet, de lui dire que j'ai passé la nuit à le lire et que je ne sais lequel je préfère de

Jack ou de *Risler*, c'est attachant, je dirais presque *clouant*.

Je t'embrasse et je t'aime, quand donc me feras-tu lire du Flaubert?

G. SAND.

CCCXII

A GEORGE SAND

Lundi soir.

Chère maître,

Grâce à l'aimable billet de madame Lina, je me suis transporté hier chez V. Borie qui m'a parfaitement reçu. Mon neveu a été aujourd'hui lui porter ses documents. Borie lui a promis de s'occuper de son affaire; — le fera-t-il?

Je crois qu'il est à même de me rendre indirectement le plus grand service qu'on puisse me rendre. Si mon pauvre neveu trouvait le capital dont il a besoin pour travailler, je pourrais rattraper une partie de ce que j'ai perdu et vivre en paix jusqu'à la fin de mes jours.

Je me suis présenté chez Borie *de votre part* et c'est à vous que je dois la cordialité de sa réception. Je ne vous en remercie pas (bien entendu) mais vous pouvez lui dire que j'ai été touché de son bon accueil (et stimuler son zèle si vous voyez que cela soit utile?)

J'ai beaucoup travaillé dans ces derniers temps. Comme je voudrais vous voir pour vous lire ma petite bêtise moyennâgeuse! J'ai commencé un autre conte intitulé « Histoire d'un cœur simple ». Mais j'ai interrompu ce tra-

vail pour faire des recherches sur l'époque de Saint Jean-Baptiste, car je veux écrire le festin d'Hérodiade.

J'espère avoir fini mes lectures dans une douzaine de jours, après quoi je m'en retournerai à Croisset d'où je ne bougerai pas jusqu'à l'hiver, — mes longues séances à la bibliothèque m'éreintent. Cruchard est fatigué.

Le bon Tourgueneff part ce soir pour Saint-Pétersbourg. Il me demande si je vous ai remercié de votre dernier livre? Serais-je coupable de cet oubli?

Vous verrez par mon « histoire d'un cœur simple » où vous reconnaîtrez votre influence immédiate que je ne suis pas si entêté que vous le croyez. Je crois que la tendance morale, ou plutôt le dessous humain de cette petite œuvre vous sera agréable!

Adieu, chère bon maître. Amitiés aux vôtres.

Je vous embrasse bien tendrement.

Votre vieux

GUSTAVE FLAUBERT.

CCCXIII

A MAURICE SAND

Mardi soir 27.

Tout ce que je peux vous dire, d'abord, mon cher ami, c'est que votre livre m'a fait passer une nuit blanche. Je l'ai lu, d'emblée, d'un seul coup, ne m'interrompant dans ma lecture que pour bourrer une bonne pipe de temps à autre et résumer mon impression.

Quand elle se sera un peu effacée je reprendrai votre

livre pour y chercher des poux. Mais je crois qu'il y en a peu! Vous devez être content? ça doit plaire? c'est dramatique et amusant, au possible!

Dès les premières pages j'ai été charmé par *l'air vrai* de la peinture. — Et à la fin j'ai admiré la composition de l'ensemble, la manière dont les événements se déduisent et dont les personnages se rattachent.

Votre caractère principal, miss Mary, est trop haïssable (d'après mon goût personnel) pour n'être d'une exactitude parfaite. C'est là ce qu'il y a de plus rare dans votre livre, avec les scènes d'intérieur, la vie à New-York?

Votre bon sauvage m'a fait rire franchement quand il est à l'Opéra.

J'ai été saisi par la maison des missionnaires (la première nuit de Montaret), ça se voit.

Naïssa scalpant, et s'essuyant ensuite les mains sur l'herbe, m'a paru de premier ordre. — Ainsi que le dégoût qu'elle inspire à Montaret.

Je hasarde une observation timide : il me semble que l'évasion du père Athanase et de Montaret, quand ils s'échappent de leur prison, manque un peu de clarté? L'explication matérielle du fait est trop courte?

Je vous reproche — comme langage — deux ou trois locutions toutes faites, telles que : « rompre la glace ». Vous voyez si je vous ai lu attentivement! quel *pion* je fais, hein?

Je vous dis tout cela de mémoire car j'ai prêté votre livre et on ne me l'a pas encore rendu. Mais le souvenir que j'en ai maintenant est celui d'une chose très bien faite.

Ne pensez-vous comme moi qu'on en pourrait tirer

pour un théâtre du boulevard une pièce à très grand effet.

A propos, comment va Cadio?

Dites à votre chère maman que je l'adore.

Harrisse, dont j'ai reçu une lettre aujourd'hui, me charge de la « rappeler à son souvenir », moi, je vous charge de l'embrasser.

Et je vous serre les deux mains très fort en vous disant derechef « bravo » et tout à vous.

GUSTAVE FLAUBERT.

CCCXIV

A MADAME MAURICE SAND

Jeudi soir, 25 mai 1876.

Chère madame,

J'ai envoyé ce matin un télégramme à Maurice pour avoir des nouvelles de madame Sand.

On m'a dit hier qu'elle était très malade, pourquoi Maurice ne m'a-t-il pas répondu?

J'ai été ce matin chez Plauchut, afin d'avoir des détails. Il est à la campagne, au Mans, de sorte que je reste dans une incertitude cruelle.

Soyez assez bonne pour me répondre immédiatement et me croire, chère madame,

Votre très affectionné,

GUSTAVE FLAUBERT.

4, rue Murillo, parc Monceau.

CCCXV

A MADAME LINA SAND

Chère madame,

Votre billet de ce matin me rassure un peu. Mais celui d'hier m'avait bouleversé.

Je vous *prie* de me donner des nouvelles très fréquentes de votre chère belle-mère.

Embrassez-la pour moi et croyez bien que je suis

Votre tout dévoué.

GUSTAVE FLAUBERT.

A partir du milieu de la semaine prochaine, vers mercredi ou jeudi, je serai à Croisset.

Samedi matin, 3 juin 1876.

CCCXVI

A MAURICE SAND

Croisset, dimanche 24 juin 1876.

Vous m'avez prévenu, mon cher Maurice, je voulais vous écrire, mais j'attendais que vous fussiez un peu plus libre, plus seul. Merci de votre bonne pensée.

Oui, nous nous sommes compris, là-bas! (Et si je ne suis pas resté plus longtemps, c'est que mes compagnons m'ont entraîné.) Il m'a semblé que j'enterrais ma mère

une seconde fois. Pauvre chère grande femme! quel génie et quel cœur! Mais rien ne lui a manqué, ce n'est pas elle qu'il faut plaindre.

Qu'allez-vous devenir? Resterez-vous à Nohant? Cette bonne vieille maison doit vous sembler odieusement vide! Mais vous, au moins, vous n'êtes pas seul! Vous avez une femme... rare! et deux enfants exquis. Pendant que j'étais chez vous, j'avais par-dessus mon chagrin deux envies : celle d'enlever Aurore, et celle de tuer M*** [1]. Voilà le vrai, il est inutile de vous faire la psychologie de la chose.

J'ai reçu hier une lettre très attendrie du bon Tourgueneff. C'est lui, aussi, qui l'aimait! Mais qui donc ne l'aimait pas? Si vous aviez vu, à Paris, le tourment de Martine [2]! Cela était navrant.

Plauchut est encore à Nohant, je suppose? Dites-lui que je l'aime pour l'avoir vu verser tant de larmes.

Et laissez couler les vôtres, mon cher ami, faites tout ce qu'il faut pour ne pas vous consoler, — ce qui serait d'ailleurs impossible. N'importe! dans quelque temps vous trouverez en vous-même une grande douceur par cette seule idée que vous étiez un bon fils et qu'elle le savait bien. Elle parlait de vous comme d'une bénédiction.

Et quand vous aurez été la rejoindre, quand les arrière-petits-enfants des petits-enfants de vos deux fillettes auront été la rejoindre eux-mêmes, et qu'il ne sera plus question depuis longtemps des choses et des gens qui nous entourent, — dans plusieurs siècles, — des cœurs pareils aux

1. Adrien Marx, venu comme *reporter* du *Figaro* après la mort de George Sand.

2. Femme de chambre de George Sand.

nôtres palpiteront par le sien! On lira ses livres, c'est-à-dire qu'on songera d'après ses idées et qu'on aimera de son amour.

Mais tout cela *ne vous la rend pas!* n'est-ce pas? Avec quoi donc nous soutenir si l'orgueil nous manque et quel homme plus que vous doit avoir celui de sa mère!

Allons, mon cher ami, adieu! Quand nous reverrons-nous maintenant? Comme j'aurais besoin de parler d'elle, insatiablement!

Embrassez pour moi madame Maurice, comme je l'ai fait dans l'escalier de Nohant, et vos petites.

A vous, du fond du cœur.

Votre GUSTAVE FLAUBERT.

(Conforme à l'original [L. S.].)

CCCXVII

A MAURICE SAND

Croisset, mardi 3 octobre 1876.

Merci de votre bon souvenir, mon cher ami. Moi non plus, *je n'oublie pas*, et je songe à votre pauvre chère maman dans une tristesse qui ne s'efface point. Sa mort m'a laissé un grand vide. Après vous, votre femme et le bon Plauchut, je suis peut-être celui qui la regrette le plus? Elle me *manque*.

Je vous plains des ennuis que votre sœur vous cause. Moi aussi j'ai passé par là! Il est si facile pourtant d'être bon! D'ailleurs ça donne moins de mal.

Quand nous verrons-nous? J'ai bien envie de vous voir — pour vous voir d'abord — et puis pour causer d'elle.

Quand vos affaires seront terminées, pourquoi ne pas venir, pendant quelque temps, à Paris? La solitude est mauvaise dans certaines situations. Il ne faut pas se griser avec son chagrin malgré l'attrait qu'on y trouve.

Vous me demandez ce que je fais? Voici : cette année j'ai écrit deux contes, et je vais en commencer un pour faire des trois un volume que je voudrais publier au printemps. Après quoi j'espère reprendre le grand roman que j'ai lâché il y a un an lors de mon désastre financier. — Les choses de ce côté-là se remettent, et je ne serai pas obligé de changer rien à mon existence. Si j'ai pu me remettre à travailler, je le dois en partie aux bons conseils de votre mère. Elle avait trouvé le joint pour me rappeler au respect de moi-même.

Afin d'aller plus vite en besogne, je resterai ici jusqu'au jour de l'an, — peut-être au delà? Tâchez donc de reculer votre séjour à Paris.

Embrassez bien pour moi vos chères petites, mes respects à madame Maurice — et tout à vous, *ex imo.*

GUSTAVE FLAUBERT.

(Conforme à l'original.)

CCCXVIII

A MAURICE SAND

Saint-Gratien par Sannois, 29 août 1877.

Je vous remercie de votre bon souvenir, mon cher Maurice. L'hiver prochain vous serez à Passy, je l'espère — et

nous pourrons tailler de temps à autre une forte bavette. Je compte même me faire contempler à votre table par celui de vos amis dont je suis « l'idole ».

Vous me parlez de votre chère et illustre maman! après vous, je ne crois pas que quelqu'un puisse y penser plus que moi! comme je la regrette! comme j'en ai besoin!

J'avais commencé « un cœur simple » à son intention exclusive, uniquement pour lui plaire. Elle est morte, comme j'étais au milieu de mon œuvre. Il en est ainsi de nos rêves.

Je continue à ne pas me divertir dans l'existence. Pour en oublier le poids je travaille le plus frénétiquement qu'il m'est possible.

Ce qui me soutient c'est l'indignation que me procure la Bêtise du Bourgeois! Résumée actuellement par le grand parti de l'ordre, elle arrive à un degré vertigineux! A-t-il existé dans l'Histoire quelque chose de plus inepte que le 16 Mai? où se trouve un idiot comparable au Bayard des temps modernes?

Je suis à Paris ou plutôt à Saint-Gratien depuis trois jours, après-demain je quitte la princesse, et dans une quinzaine je ferai un petit voyage en Basse-Normandie pour cause de la littérature. Quand nous nous verrons je vous parlerai longuement, si cela vous intéresse, du terrible bouquin que je suis en train de confectionner. J'en ai encore pour trois ou quatre ans. Pas moins!

Ne me laissez pas si longtemps sans m'envoyer de vos nouvelles. Donnez pour moi un long regard au petit coin de terre sacrée!...

Amitiés à votre chère femme, embrassez les chères petites et tout à vous, mon bon Maurice.

Votre vieux

GUSTAVE FLAUBERT.

CCCXIX

A MAURICE SAND

Mardi matin, avril 1880.

Mon cher Maurice,

Non! effacez *Cruchard* et *Polycarpe* et remplacez ces mots par ceux qu'il vous plaira.

Le Public ne doit pas avoir de nous, tout, — réservons quelque chose pour nous-même. Cela me semble plus décent (quod decet). Vous ne me dites rien d'une *Édition complète*? Ah! votre pauvre chère maman! Comme j'y pense! et comme j'en aurais besoin! Pas de jours où je ne me dise : « Si elle était là, je lui demanderais conseil ».

Jusqu'au 8 ou 10 mai je serai à Croisset. Ainsi, mon vieux, quand vous voudrez y venir, vous y serez le bienvenu.

Je vous embrasse tous depuis le plus vieux jusqu'à la plus jeune.

CRUCHARD pour vous,
POLYCARPE pour le genre humain,
GUSTAVE FLAUBERT pour la Littérature.

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.